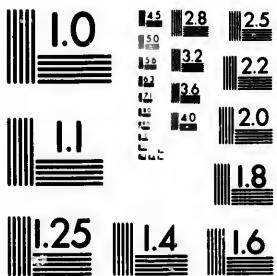
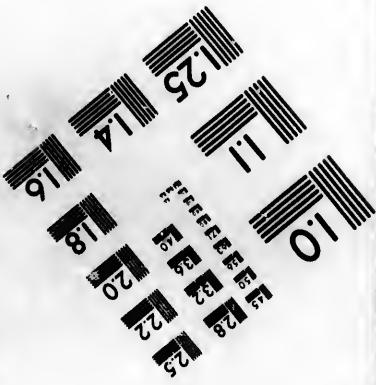


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



— 9" —



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

EE
15 28
13 25
16 22
20 18
1.8
5

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

©1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

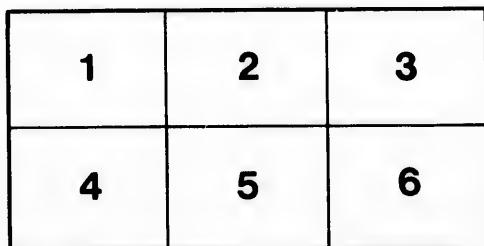
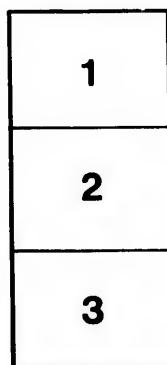
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

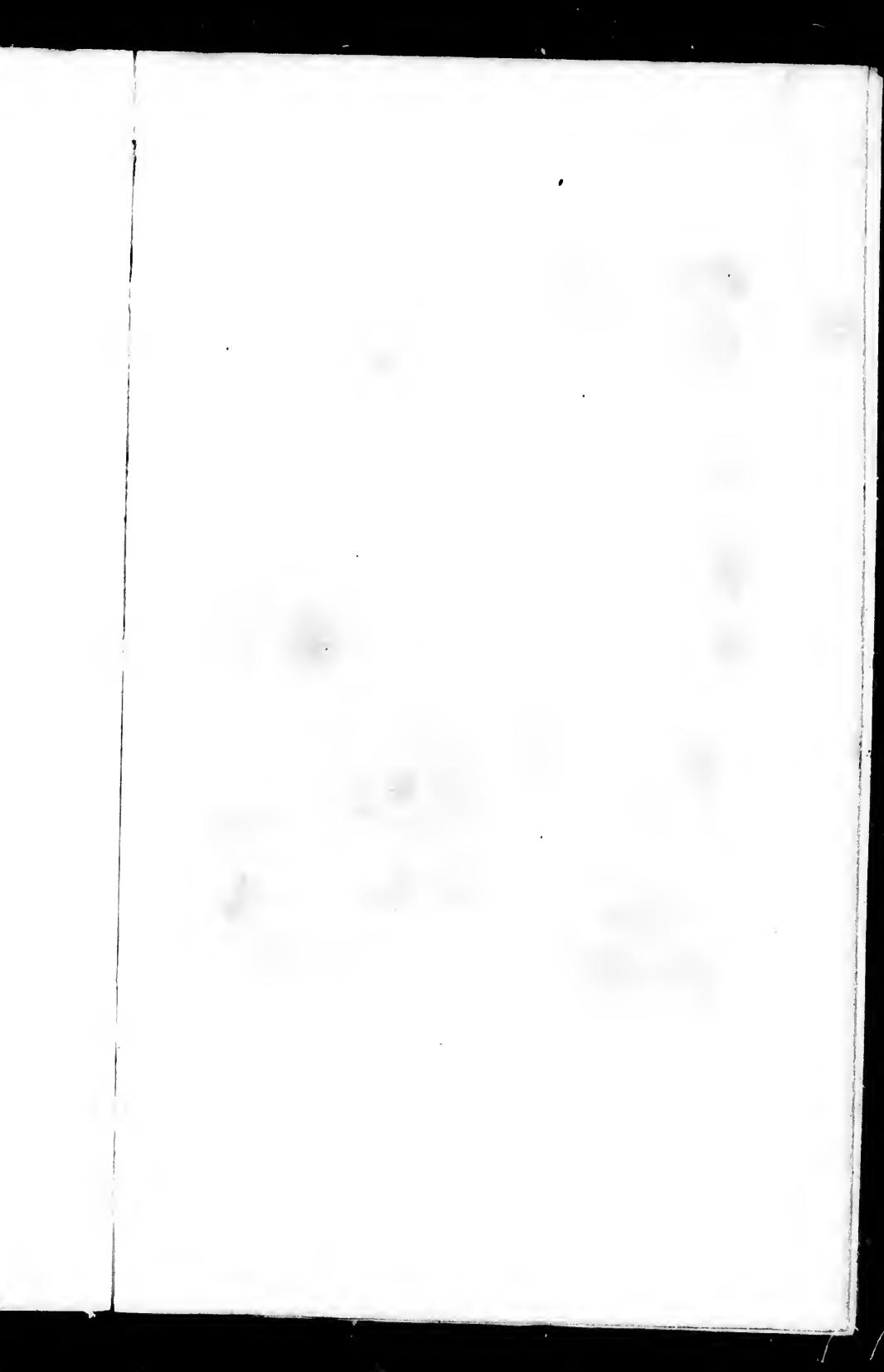


BIBLIOTHÈQUE
DE LA
JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR M. GR L'ARCHEVÈQUE DE TOURS.

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS.





Civique prend possession de San Salvador.

LE
ROBERTSON
DE LA JEUNESSE,
ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE D'AMÉRIQUE

DEPUIS SA DÉCOUVERTE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR HENRI LEBRUN,

Orné de 4 gravures en taille-douce d'après les dessins de
M. DE SAISON.

Nouvelle Édition,

REVUE ET CORRIGÉE



TOURS,

A.D MAME ET C.IE, EDITEURS.

1838.

In

di
qu
pa
po
lim
fer
ho
et
me
nat
inc

I
art
l'ex

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Imperfection de la navigation chez les anciens. — Navigation des Phéniciens. — Des Carthaginois. — Des Grecs. — Des Romains. — Leurs connaissances géographiques. — Voyages de Marco Polo et de Mandeville. — Découverte de la boussole. — Les Espagnols retrouvent les îles Fortunées (les Canaries). — Découvertes des Portugais sur les côtes d'Afrique.

L'Océan, qui partout environne la terre habitable, et les différens bras de mer qui séparent une région de l'autre, quoique destinés à faciliter les communications entre les pays éloignés, semblent d'abord n'avoir été formés que pour arrêter la marche de l'homme, et pour marquer les limites de cette portion du globe où la nature l'avait renfermé. Ce ne fut qu'après un long espace de temps que les hommes tentèrent de franchir cette formidable barrière, et acquirent assez d'habileté et d'audace pour se livrer à la merci des vents et des vagues, et pour quitter leur pays natal dans la vue d'aller chercher des régions éloignées et inconnues.

La navigation et la construction des vaisseaux sont des arts si compliqués qu'on a eu besoin de l'industrie et de l'expérience de plusieurs siècles pour leur donner quelque

degré de perfection. Du radeau ou du canot, qui le premier servit à faire passer à un sauvage la rivière qui l'arrêtait à la chasse, jusqu'à la construction du vaisseau capable de transporter avec sûreté une foule nombreuse à une côte éloignée, le progrès de l'industrie a dû être prodigieux. Il a fallu faire bien des efforts, tenter bien des expériences, employer beaucoup de travail et d'adresse pour venir à bout de cette grande et difficile entreprise. L'état d'imperfection où se trouve la navigation chez les peuples qui ne sont pas encore civilisés, prouve clairement que, dans les premiers temps, l'art n'était pas assez avancé pour mettre les hommes en état d'entreprendre de longs voyages ou de tenter au loin des découvertes.

La construction des vaisseaux chez les anciens était extrêmement grossière, et la manière de les manœuvrer n'était pas moins défectueuse. Ils ne connaissaient pas la propriété merveilleuse qui dirige l'aimant vers le pôle. Privés de la boussole, de ce guide fidèle, qui conduit aujourd'hui le navigateur dans l'immensité des mers, et pendant l'obscurité même de la nuit, les anciens n'avaient d'autres moyens de régler leur route que l'observation du soleil et des étoiles. Leur navigation était par conséquent incertaine et timide ; rarement osaient-ils perdre de vue la terre ; ils se traînaient le long des côtes, retardés par tous les obstacles, exposés à tous les dangers qu'entraînait cette manière de naviguer. Il fallait un temps incroyable pour exécuter des voyages qu'on achève aujourd'hui en quelques semaines : même dans les climats les plus doux et sur les mers les moins orageuses, c'était seulement pendant l'été que les anciens se hasardaient à sortir de leurs ports ; le reste de l'année se perdait dans l'inaction ; on aurait regardé comme une imprudence téméraire d'affronter pendant l'hiver la fureur des vents et des vagues.

L'activité du commerce lutta contre les obstacles. Le

le premier
l'arrêtait à
capable de
à une côte
prodigieux.
épériences,
ur venir à
t d'imper-
les qui ne
e, dans les
pour met-
s voyages

ns était ex-
euvrer n'é-
pas la pro-
ble. Privés
ujourd'hui
dant l'obs-
nt d'autres
du soleil et
incertaine
e la terre ;
us les obs-
t cette ma-
vable pour
i en quel-
loux et sur
nt pendant
eurs ports ;
a aurait re-
onter pen-
stacles. Le

caractère et la situation des Phéniciens étaient favorables à l'esprit de commerce; cette nation de marchands prétendit à l'empire de la mer, elle l'obtint. Les Phéniciens osèrent franchir le détroit de Gadès (Gibraltar) et visitèrent les côtes occidentales de l'Espagne et de l'Afrique; après s'être rendus maîtres de plusieurs postes au fond du golfe Arabique, ils établirent une correspondance régulière avec l'Arabie et le continent de l'Inde d'une part, et avec la côte orientale de l'Afrique de l'autre.

Bientôt la république de Carthage fut rivale de celle de Tyr; elle étendit par degrés ses recherches vers le midi. Les Carthaginois pénétrèrent très-avant dans les provinces intérieures de l'Afrique, naviguèrent le long de la côte occidentale, presque jusqu'au tropique du Cancer, et découvrirent enfin les îles Fortunées (les Canaries), lesquelles formaient la dernière limite des anciens dans l'Océan occidental.

Mais les Phéniciens et les Carthaginois, animés d'une jalouse mercantile, cachaient avec soin leurs découvertes, et la navigation autour de l'Afrique est citée par les auteurs grecs et romains plutôt comme une histoire amusante et extraordinaire, difficile à comprendre ou à croire, que comme un fait réel, propre à donner des idées et des lumières nouvelles.

Ce n'est pas non plus dans les temps héroïques de la Grèce qu'on doit s'attendre à voir la science de la navigation et l'esprit de découvertes faire des progrès sensibles; dans cette période d'ignorance et de barbarie, mille causes concourraient à resserrer dans des bornes étroites la curiosité et l'activité de l'homme; et quand la civilisation eut fait en Grèce de grandes et rapides conquêtes, quand ses républiques furent regardées comme des puissances maritimes du premier ordre, les Grecs ne connaissaient aucune partie du globe au-delà de la Méditerranée, si ce n'est par

les récits de quelques voyageurs, qui, guidés par la curiosité, avaient pénétré par terre dans l'Asie supérieure, ou étaient allés par mer en Egypte. Il fallut l'expédition d'Alexandre dans l'Orient pour étendre sensiblement chez eux la sphère de la navigation et la science géographique.

Après avoir fondé Alexandrie, qui fut, jusqu'à la découverte de la navigation par le cap de Bonne-Espérance, le vaste entrepôt de tout le commerce de l'Inde; après avoir pénétré par terre jusqu'à l'Indus, Alexandre voulut examiner la navigation de la côte, depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'au fond du golfe Persique. Une flotte fut destinée à cette expédition, et, en dix mois, elle acheva heureusement ce voyage qui fut regardé comme une entreprise aussi périlleuse qu'importante.

Les Romains restèrent encore au-dessous des Grecs dans l'art de la navigation ainsi que pour l'esprit de découvertes. Ils n'y voyaient qu'un instrument de conquêtes, et toute leur histoire ne présente pas un seul fait contraire à cette opinion. Lorsqu'ils furent maîtres du monde, et qu'ils eurent pris du goût pour les objets de luxe qui venaient de l'Orient, le commerce de l'Inde s'étendit au-delà de ses anciennes limites; en fréquentant le continent indien, les navigateurs apprirent à connaître le cours périodique des vents, lesquels, dans la mer qui sépare l'Afrique de l'Inde, soufflent avec peu de variation, de l'E. pendant une moitié de l'année, et de l'O. pendant l'autre moitié. Encouragés par cette observation, ils abandonnèrent l'ancienne manière, aussi lente que dangereuse, de naviguer le long des côtes, et aussitôt que la mousson de l'O. commençait (on appelle de ce nom la saison des vents), ils partaient d'Ocelis à l'embouchure du golfe Arabique, et cinglaient hardiment à travers l'Océan. La direction uniforme des vents, suppléant au défaut de boussole et rendant l'observation des étoiles moins nécessaire, les cou-

és par la cu-
e supérieure,
t l'expédition
blement chez
éographique.
qu'à la décou-
e-Espérance,
l'Inde; après
andre voulut
'embouchure
e. Une flotte
s, elle acheva
me une entre-

us des Grecs
prit de décou-
e conquêtes,
fait contraire
du monde, et
luxue qui ve-
tendit au-delà
tinent indien,
rs périodique
l'Afrique de
l'E. pendant
autre moitié.
nnèrent l'an-
de naviguer
de l'O. com-
es vents), ils
Arabique, et
irection uni-
ssole et ren-
ire, les con-

duisait au port de Musiris sur la côte occidentale du continent indien. Là, ils prenaient à bord leurs cargaisons, et, revenant avec la mousson de l'E., achevaient leur voyage au golfe Arabique dans l'espace d'une année. La *côte de Malabar* paraît avoir été la dernière limite des anciens dans cette partie du globe; quant aux contrées de l'E., ils n'en avaient que des notions très-imparfaites. Les flottes qui trafiquaient à Musiris étaient, il est vrai, chargées des productions du continent et des îles de l'Inde; mais c'étaient les Indiens eux-mêmes qui venaient, avec des canots creusés dans un tronc d'arbre, apporter ces marchandises au port de Musiris.

Tel était l'état des connaissances géographiques au temps de l'empire romain. Pendant la durée du Bas-Empire, Constantinople fut le centre du commerce de l'Inde, qui passa à Venise, à Gênes, à Pise, lors des Croisades. Dans cette longue période, on ne trouve aucune découverte; seulement des aventuriers firent mieux connaître l'intérieur de l'Asie et quelques-unes des îles de la mer des Indes. A leur tête, il faut placer Marco Polo en 1269 et l'Anglais Jean Mandeville en 1332. Les relations de ces deux voyageurs tournèrent les esprits des peuples vers la connaissance des parties lointaines du globe, étendirent leurs idées sur cet objet et les disposèrent insensiblement à tenter de nouvelles découvertes, en leur donnant des lumières et des moyens propres à les diriger dans le choix des routes qu'ils avaient à suivre.

Alors il se fit une découverte heureuse qui contribua plus que les efforts et l'industrie des siècles précédens à perfectionner et à étendre la navigation. Flavio Gioia d'Amalfi trouva la boussole en 1302, et, par cette merveilleuse invention, il ouvrit à l'homme l'empire de la mer et lui assura la possession du globe en le mettant à portée d'en reconnaître toutes les parties. La boussole est fondée

sur la propriété de l'aimant qui communique à une aiguille la vertu de se diriger constamment vers les pôles de la terre. Cette invention donnant aux navigateurs un moyen aussi sûr que facile de distinguer dans toutes les saisons et dans tous les lieux le N. et le S., ils abandonnèrent par degrés la méthode lente et timide de côtoyer le rivage; et, sur la foi de ce nouveau guide, ils se hasardèrent à entrer dans des mers qu'ils n'avaient pas encore fréquentées. Les Espagnols découvrirent de nouveau ces îles Fortunées dont les Phéniciens avaient eu connaissance, et leur donnèrent le nom de *Canaries* (1340). Il était réservé aux Portugais, l'un des peuples les moins importans de l'Europe, de frayer la route dans cette nouvelle carrière; leurs entreprises, en perfectionnant l'art de la navigation, en excitant la curiosité et l'intérêt, ont conduit à la découverte du Nouveau-Monde.

Déjà en 1412, une flotte, doublant le cap Non, regardé jusqu'alors comme une borne qu'on ne pouvait franchir, s'était avancée jusqu'à cent soixante milles au-delà du cap Bojador, quand, en 1418, Henri, duc de Viseu, quatrième fils du roi Jean I^e, équipa un seul vaisseau dont il donna le commandement à Tristan Vaz. Battu par la tempête, jeté en pleine mer, Tristan toucha à une île inconnue. L'année suivante, une nouvelle expédition de trois vaisseaux découvrit l'île de Madère. Les fréquens voyages que les Portugais firent à cette île les accoutumèrent à une navigation plus hardie. En 1423, Gilianez doubla le cap Bojador, et bientôt les Portugais s'avancèrent dans les tropiques, découvrirent la rivière du Sénégal, toute la côte qui s'étend du Cap-Blanc au Cap-Vert, et, en 1438, les îles du Cap-Vert et celles qu'on nomme Açores. Puis, continuant à suivre les côtes, ils trouvèrent que le continent paraissait se courber vers le S. On conçut dès-

lors l'idée de parvenir aux Indes-Orientales par cette route. En 1486, Jean II envoya une expédition sous les ordres de Barthélémy Diaz. Dans un voyage de seize mois, il reconnut plus de neuf cents milles de terres nouvelles, et ne s'arrêta que devant les orages du *cap des Tempêtes*, qu'on a nommé de Bonne-Espérance.

Quoique cette entreprise n'ait pas été couronnée du succès qu'on attendait, les résultats semblaient presque certains. La longueur du voyage, et les tempêtes furieuses que Diaz avait essayées, avaient intimidé les navigateurs; il fallut toute l'autorité et la fermeté du monarque pour dissiper ces frayeurs. Il attachait un grand prix à la réussite de ce projet; l'Europe entière était dans l'attente et l'incertitude, le commerce de l'Inde allait changer de mains, quand le bruit d'un événement aussi extraordinaire qu'il était inattendu se répandit en Europe: c'était la découverte d'un nouveau monde, situé à l'occident du globe, et ce grand objet attira sur-le-champ les yeux et l'admiration de l'univers.

CHAPITRE II.

CRISTOPHE COLOMB.

1447-1506.

Christophe Colomb. — Son système sur les probabilités d'une autre partie du monde. — Il offre ses services à plusieurs souverains. — Traité avec Ferdinand et Isabelle. — Son départ. — Son portrait. — Révolte de l'équipage. — Découverte de l'île San Salvador. — De Cuba. — De Haïti. — Son séjour sur cette île. — Retour en Europe. — Sensation produite par cette découverte. — Pourquoi on a donné au Nouveau-Monde le nom d'Indes-Orientales. — Bulle d'Alexandre VI. — Second voyage de Colomb. — Arrivée à Espagnola. — Expéditions dans l'intérieur. — Autour des côtes. — Découverte de la Jamaïque. — Combats avec les indigènes. — Accusations contre Colomb. — Son départ

pour l'Espagne. — Troisième voyage. — Il longe les côtes du continent. — Triste état d'Espagnola. — Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance. — Alonzo d'Ojeda aborde au continent: — Améric Vespuce. — Pourquoi le Nouveau-Monde porte son nom. — Voyage de Yanez Pinzon au continent. — Cabral découvre le Brésil. — Intrigues des ennemis de Colomb. — Bovadilla est chargé d'examiner sa conduite. — Colomb est envoyé enchaîné en Espagne. — Il est mis en liberté. — Ovando est nommé à sa place. — Bastidas découvre le Darien. — Conduite d'Ovando à Espagnola. — Quatrième voyage de Colomb. — Naufrage à la Jamaïque. — Séjour sur cette île. — Eclipse de lune. — Il retourne en Europe. — Ingratitude du roi. — Mort de Colomb.

Parmi les étrangers que les découvertes faites par les Portugais avaient attirés au service de cette nation, se trouvait Christophe Colomb, né dans la république de Gênes, vers 1447, d'une famille de marins; il reçut une éducation assez soignée, et entra dans la marine à l'âge de quatorze ans. Après plusieurs campagnes, il vint s'établir à Lisbonne, d'où il fit plusieurs voyages à Madère. La comparaison des différens matériaux que le hasard et sa passion dominante mirent entre ses mains le porta à conclure qu'en naviguant à l'O., à travers la mer Atlantique, on trouverait infailliblement des pays nouveaux, qui devaient être, selon lui, une partie du vaste continent de l'Inde; il pensait surtout que le continent du monde connu, placé sur un des côtés du globe, était balancé par une quantité égale de terres dans l'hémisphère opposé.

Pleinement convaincu de ce système, Colomb, entreprenant et plein d'ardeur, voulait le confirmer par l'expérience. Mais, pour entreprendre un tel voyage, il fallait l'appui d'une puissance. Il proposa d'abord son projet au sénat de Gênes; il fut repoussé. Loin de se décourager, il offrit ses services à Jean II, roi de Portugal : l'ignorance

les côtes du continent. Gama double le monde porte son nom. — Cabral débarqua à l'embouchure de l'Amazone. — Bovavera est envoyé en Inde ; il fut nommé commandant d'Ovando. — Naufrage à la lune. — Il reçut le nom de Colomb.

Faites par les hommes de cette nation, se république de Venise ; il reçut une bourse à l'âge de vingt ans, il vint s'établir aux îles Madère. C'est par le hasard et non sans difficultés qu'il porta ses armes vers la mer des Indes. Les pays nouveaux qui partie du vaste continent du globe, étaient baignés par l'hémisphère sud.

Colomb, entraîné par l'expérience, il fallait donner un projet au Roi pour l'encourager, il fut rappelé à la cour : l'ignorance

avait empêché les Génois d'adopter le plan de Colomb ; à Lisbonne, il eut à combattre le préjugé. Les hommes auxquels le roi soumit cette proposition avaient eux-mêmes donné le conseil de chercher le passage aux Indes par la route opposée ; ils ne pouvaient pas condamner leurs propres théories en accueillant celles d'un étranger.

Colomb, rebuté, quitta Lisbonne et vint en Espagne en 1484 ; libre de choisir ses patrons, il s'adressa à Ferdinand et à Isabelle, qui gouvernaient les royaumes unis de Castille et d'Aragon. Il employa cinq années à chercher à détruire toutes les objections de ses adversaires ; ce fut inutilement : le monarque refusa de concourir à cette entreprise. Heureusement pour lui, il trouva dans Juan Perez, prieur du couvent de Rabida, un protecteur aussi infatigable qu'éclairé. Jaloux de conserver à sa patrie la gloire qui devait rejoindre sur elle d'une telle découverte, car il ne doutait pas du succès, Perez, pour qui Isabelle avait beaucoup d'estime, lui parla en faveur de Colomb ; elle fut bientôt convaincue ; mais son époux ne l'était pas, et cette seconde tentative fut repoussée comme la première. Colomb s'était acquis de nouveaux protecteurs dans cet intervalle. Quintanilla, contrôleur des finances de Castille, et Louis Santangel, receveur des revenus ecclésiastiques en Aragon, saisirent le moment où le triomphe des armes de Ferdinand et d'Isabelle venait de chasser les Maures d'Espagne, pour entretenir la reine des projets de Colomb. L'incertitude et les craintes d'Isabelle se dissipèrent ; mais regrettant que le mauvais état des finances ne permit pas d'y puiser, elle offrit généreusement ses diamants. Santangel, plein de reconnaissance, s'engagea à avancer sur-le-champ l'argent dont on avait besoin. Colomb, désespéré, allait porter ailleurs ses services. Il fut rappelé à la cour, et, le 17 avril 1492, on signa un traité dont voici les principaux articles :

1^o. Colomb était créé grand-amiral de toutes les mers.

2^e. Il était nommé vice-roi de toutes les îles et continens qu'il découvrirait : cet office devait être héréditaire dans sa famille. 3^e. On lui accordait, à lui et à ses héritiers, le dixième de tous les profits provenant des productions et du commerce des pays qu'il découvrirait. 4^e. Il lui était permis d'avancer un huitième des frais de l'expédition et des fonds du commerce qui s'établirait, et, à raison de cette avance, il retirerait un huitième du profit.

Isabelle voulut réparer en quelque sorte le temps que Colomb avait perdu, en hâtant les préparatifs de l'expédition. Ce fut à Palos, petit port d'Andalousie, que cet armement eut lieu. Les bons offices du prieur Juan Perez servirent encore Colomb. Il détermina plusieurs habitans à le suivre, et dans le nombre se trouvaient les trois frères Pinzon, riches et bons marins, qui voulaient bien risquer leur vie et leur fortune.

Cette flotte, si l'on peut lui donner ce nom, se composait de trois vaisseaux, *la Santa Maria*, commandée par Colomb, *la Pinta*, par Martin Pinzon, et *la Nigra*, par Yanez Pinzon : ces deux derniers n'étaient plutôt que de grandes chaloupes. Ces vaisseaux étaient approvisionnés pour un an, et portaient en tout quatre-vingt-dix hommes, matelots et aventuriers. La dépense totale monta à environ 100,000 fr. de notre monnaie.

Au moment de partir, Colomb voulut se mettre sous la protection du ciel. Lui et tous ses compagnons allèrent en procession au couvent dont Perez était prieur ; ils communierent de ses mains, et, le lendemain, 3 août 1492, Colomb mit à la voile en présence d'une foule de spectateurs qui levaient les mains au ciel, pour demander une heureuse réussite. Il cingla droit vers les Canaries, où il resta quelque temps pour réparer les avaries faites à ses bâtimens, et en partit le 6 septembre. De ce moment commence le voyage entrepris pour la découverte du

Nouveau-Monde; car, abandonnant les routes de ses devanciers, il fit voile directement à l'O., et se jeta dans une mer jusqu'alors inconnue.

Dès que les matelots eurent perdu la terre de vue, ils commencèrent à déplorer leur sort et à verser des larmes; Colomb vit alors qu'il aurait à combattre, non-seulement les difficultés inséparables d'une telle entreprise, mais encore celles qui naîtraient de l'ignorance et de la pusillanimité de ceux qui l'accompagnaient. Heureusement il joignait, à la chaleur d'un homme à projets, une grande connaissance des hommes, un esprit insinuant, une persévérance infatigable à suivre un plan, un grand empire sur lui-même, et le talent de diriger et de maîtriser les passions des autres. Pour rassurer son équipage accoutumé à des voyages très-courts, il ne compta jamais qu'une partie du chemin qu'ils faisaient, et le 1^{er} octobre, se trouvant, d'après son estime, à sept cent soixante-dix lieues des Canaries, il n'accusa que cinq cent quatre-vingt-quatre lieues; plus d'une fois il lui fallut ranimer l'espérance de ses compagnons abattus par un trajet aussi long; un jour, entre autres, il eut à déjouer un complot qu'on tramait contre ses jours; sa fermeté l'emporta. L'orage qui l'entourait allait éclater; pour le conjurer, il promit solennellement à ses gens de les reconduire en Espagne si, dans trois jours, ils ne voyaient pas la terre. Des indices presque certains lui annonçaient son voisinage: il prit les précautions nécessaires pour éviter de se jeter à la côte, et le 12 octobre 1492, à une heure du matin, le cri de *terre! terre!* parti de la *Pinta*, apprit à l'escadre que le Nouveau-Monde était découvert. Colomb alors n'était plus un homme, c'était un Dieu.

A lui l'honneur de descendre le premier sur cette terre! Il se trouvait sur une île dont il prit possession au nom de Ferdinand et d'Isabelle, et lui donna le nom de

*San Salvador*¹ (l'une des îles Lucayes ou de Bahama).

Tout était différent de ce qu'on connaissait en Europe; les arbustes, les arbres, les hommes frappèrent d'étonnement Colomb et ses compagnons. Cependant la pauvreté des habitans lui fit juger que ce n'était pas le riche pays qu'il cherchait. Il s'aperçut que la plupart des insulaires portaient des ornemens en or; il s'informa du lieu d'où venait ce métal; on lui montra le sud. Alors, après avoir fait le tour de l'île, il prit pour guides sept des naturels de San Salvador et marcha à de nouvelles conquêtes. Il prit successivement terre à trois petites îles, et enfin il arriva sur une île plus vaste que les naturels nommaient *Cuba*. Une expédition envoyée dans l'intérieur pénétra à plus de soixante milles; le pays, bien cultivé et habité, n'offrait qu'en petite quantité ce métal précieux que l'avidité des Espagnols recherchait avec empressement. De nouveaux renseignemens lui indiquèrent une île située à l'E. qu'on nommait *Haïti*. Ce fut vers elle qu'il continua sa route, et, le 6 décembre, il aborda à cette île à laquelle il donna le nom d'*Espagnola*. Depuis elle fut connue en France sous celui de *Saint-Domingue*, que les révolutions lui ont fait quitter pour reprendre celui de Haïti.

Les relations des Espagnols avec les naturels furent bienveillantes de part et d'autre; Colomb put, au moyen

* Elevant ta tête entre tes sœurs de Bahama, ce fut toi, île de San Salvador, qui souris la première à Colomb; ce fut toi qui vis descendre de ses vaisseaux l'immortel Génois, comme le fils ainé de l'Océan; ce fut sur tes rivages que se visitèrent les peuples de l'Occident et de l'Aurore; qu'ils se saluèrent mutuellement du nom d'hommes! Tes rochers retentissaient du bruit d'une musique guerrière, annonçant cette grande alliance, tandis que Colomb tombait à genoux et baisait cette terre, autre moitié de l'héritage des fils d'Adam.

(CHATEAUBRIAND. *Les Natchez.*)

de Bahama).
t en Europe;
ent d'étonne-
nt la pauvreté
le riche pays
des insulaires
u lieu d'où ve-
ès avoir fait le
turels de San
es. Il prit suc-
n il arriva sur
nt Cuba. Une
ra à plus de
bité, n'offrait
e l'avidité des
De nouveaux
ée à l'E. qu'on
ua sa route, et,
elle il donna le
ue en France
révolutions lui
ti.
aturels furent
but, au moyen

ce fut toi, île de
ce fut toi qui vis
me le fils ainé de
peuples de l'Occi-
nt du nom d'hom-
usique guerrière,
tombait à genoux
fils d'Adam.
Natchez.)

d'échanges, se procurer une certaine quantité d'or qu'on lui donnait avec plaisir. Son vaisseau ayant échoué sur un rocher, l'équipage et les effets furent sauvés par les sauvages. Il fut obligé de monter *la Nigma*, seul bâtiment qui lui restait, car Pinzon, commandant *la Pinta*, avait fait voile pour l'Europe pour dérober à son chef la gloire qui lui revenait tout entière. Ce fut alors que l'amiral se décida lui-même à reprendre le chemin de l'Espagne; mais avant il voulut que le fruit de cette première découverte ne fût pas perdu; il gagna l'amitié du cacique Guacanahari, et parvint à obtenir la permission de bâtir un fort dans lequel il laissa trente-huit de ses gens sous le commandement de Diego d'Arada, avec tous les moyens de subsistance et de défense qui leur étaient nécessaires. Il partit définitivement le 16 janvier, essuya une tempête qui manqua le faire périr, et le 15 mars il arriva à Palos, sept mois et onze jours après son départ. Dès qu'on aperçut son vaisseau, les habitans coururent au rivage pour embrasser leurs compatriotes; mais lorsqu'ils virent les hommes extraordinaires, les animaux inconnus, les productions singulières des pays qu'on venait de découvrir, la joie fut générale et ne put se contenir. Colomb fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on aurait rendus à un roi.

Ces témoignages d'admiration et d'enthousiasme l'accompagnèrent pendant la route qu'il fit pour aller à Barcelone rendre compte de son expédition à Ferdinand et à Isabelle; il fut salué par eux comme un triomphateur. N'était-ce pas une étonnante conquête que son génie venait de faire? Mais ce qui le satisfit plus que toutes les faveurs dont il fut comblé, ce fut l'ordre d'équiper une flotte pour aller à la recherche des contrées plus riches qu'il se flattait de découvrir.

Tandis que les préparatifs se faisaient, le bruit de l'expédition de Colomb se répandait et attirait l'attention de

toute l'Europe. La multitude entendant dire qu'on avait découvert un nouveau monde, ne pouvait croire à une chose si fort au-delà des idées connues; les hommes instruits, capables de concevoir toute l'importance de ce grand événement et d'en prévoir les suites, l'apprirent avec des transports d'admiration et de joie: on se demandait à quelle division de terre ces pays appartenaient? Colomb, persistant dans son opinion, voulait qu'on les regardât comme une portion de ces vastes régions de l'Asie, comprises alors sous le nom général d'*Inde*. Ce sentiment fut généralement adopté; on les appela du nom d'*Indes*, et lorsqu'enfin l'erreur fut reconnue et la vraie situation du Nouveau-Monde mieux déterminée, ce pays conserva son premier nom, et encore aujourd'hui on l'appelle *Indes-Occidentales*, et ses habitans *Indiens*. Cette remarque est importante, car ces désignations reviendront souvent dans le cours de cette histoire.

Dans ce siècle peu éclairé, on supposait que le pape, comme viceaire et représentant de Jésus-Christ, avait un droit de souveraineté sur tous les royaumes de la terre. Ferdinand et Isabelle demandèrent à Alexandre VI de les investir de la possession de ces terres; le pape alla plus loin, car il accorda à la couronne de Castille tous les pays qu'on découvrirait. Mais comme il fallait en même temps éviter de blesser les Portugais, on établit pour limites une ligne qu'on supposait tirée d'un pôle à l'autre et passant à cent lieues à l'O. des Açores; on donnait aux Portugais ce qui est à l'E. de cette ligne, et aux Espagnols ce qui est à l'O. Telle est l'origine du droit de souveraineté que les deux nations ont exercé dans l'Inde et dans l'Amérique, et dont elles n'ont été dépossédées que par une suite de révolutions.

Dans l'intervalle des négociations, les préparatifs marchaient avec rapidité. La flotte sortit du port de Cadix le 25 septembre 1493; elle était de dix-sept vaisseaux montés

par quinze cents hommes, emportant les animaux domestiques, les plantes, les outils nécessaires pour fonder une colonie. Moins d'un mois après on avait découvert les îles *Caraïbes ou îles du Vent*; enabordant, on reconnut que les naturels se nourrissaient des corps de leurs ennemis pris à la guerre.

Colomb se hâta d'arriver à *Espagnola*, pour voir l'état de sa colonie; le fort était détruit, et, des trente-huit hommes qu'il avait laissés, pas un n'existant. Leur exécutable conduite envers les habitans avait forcé ceux-ci à se défendre contre leurs fureurs; ils furent tous massacrés ou noyés en se sauvant. Colomb, affligé, fit bâtir une nouvelle ville, la première fondée dans le Nouveau-Monde, et lui donna le nom d'*Isabelle*. Pour occuper l'esprit inquiet de ses compagnons, il fit une expédition dans l'intérieur; il avait avec lui un petit nombre de cavaliers; l'aspect des chevaux frappa les Indiens de stupeur; ils s'imaginaient que le cheval et le cavalier ne faisaient qu'un seul corps animé. Colomb ne fut pas inquiété et put parvenir dans le pays de *Cibao*, et prouver à ses gens la vérité de ses récits, car l'or roulait dans tous les ruisseaux, et des indices certains annonçaient la présence de nombreuses mines de ce métal.

Il ne fallait rien moins qu'un semblable résultat pour donner du courage à ses soldats, décimés par les maladies et mourans de faim. Depuis long-temps leurs provisions étaient épuisées, l'esprit d'insubordination et de révolte les dominait. Quand Colomb crut avoir ramené l'ordre, il fit un voyage de cinq mois autour des côtes où il ne découvrit que la Jamaïque, et, quand il revint, la guerre était allumée avec les naturels qui voulaient se venger de la barbarie de leurs oppresseurs. Colomb dut entrer en campagne, mais avec quelles forces? Deux cents hommes de pied, vingt chevaux et vingt grands chiens, voici avec quoi il allait attaquer une armée de cent mille hommes,

armés seulement, il est vrai, de massues, de bâtons, de sabres de bois, de frondes, de flèches dont la pointe était d'os de poissons. La différence était immense. Dès la première rencontre, la victoire fut aisée et ne lui coûta point de sang. Le bruit des armes à feu, les charges de la cavalerie, remplirent les Indiens de terreur, et les chiens ajoutèrent tellement à leur confusion qu'ils abandonnèrent le champ de bataille sans résistance.

Colomb employa plusieurs mois à soumettre l'île; il imposa chaque Indien au-dessus de quatorze ans et habitant les parties de l'île où se trouvait de l'or, à fournir tous les trois mois autant de poudre d'or qu'il en fallait pour remplir un grelot de faucon; ceux des autres districts donnaient vingt-cinq livres de coton. Le travail, l'attention et la prévoyance qu'imposait aux Indiens l'obligation de payer ce tribut, étaient des maux intolérables pour des hommes accoutumés à ne rien faire. Ils se retirèrent dans les montagnes, espérant que leurs ennemis périraient de faim; mais ils furent les premières victimes, car tandis que les Espagnols recevaient des secours d'Europe, eux furent soumis à la faim, aux maladies, et, en quelques mois, plus du tiers succomba.

Les vaisseaux qui avaient apporté des vivres avaient transporté à Espagnola un commissaire chargé d'examiner la conduite de Colomb; forcé de renvoyer en Espagne deux des principaux instigateurs de la guerre contre les Indiens, par leur affreuse conduite, Colomb s'était créé des ennemis acharnés; l'envie et la jalousie avaient grossi tellement ce parti, que les calomnies avaient pénétré à la cour. Aguado, valet de chambre du roi, eut la mission importante d'aller sur les lieux éclairer ces accusations. Colomb, humilié, prit aussitôt la résolution de retourner en Europe, laissant l'administration des colonies à son frère Barthélémy, et nommant François Roldan président de la cour de justice.

L'amiral eut, pendant la traversée, à lutter contre les éléments et contre la faim ; elle fut plus longue qu'il ne croyait. Enfin il arriva. Lorsqu'il eut mis sous les yeux du roi l'or et le coton provenant du tribut imposé, ses ennemis furent réduits au silence, et une nouvelle expédition fut ordonnée tant pour aller porter secours à la colonie que pour mettre Colomb à même d'exploiter les riches mines qu'il annonçait avoir trouvées. Il était difficile de réunir beaucoup d'Espagnols qui voulaient aller braver le climat funeste à tant de leurs compatriotes. Colomb proposa de transporter à Espagnola tous les galériens et autres malfaiteurs ; les prisons furent vidées, et on ne tarda pas à s'apercevoir des funestes effets de cette mesure.

Deux années s'écoulèrent avant que ce nouvel armement, fort de six vaisseaux, pût mettre à la voile. Le 1^{er} août 1498, Colomb reconnut l'île de la Trinité sur les côtes de la Guyane à l'embouchure de l'Orénoque ; la grandeur de ce fleuve lui faisant croire avec justesse qu'il traversait un grand continent, il longea les côtes le long des provinces appelées depuis Paria et Cumana. Le mauvais état de ses vaisseaux et l'impatience de ses gens ne lui permirent pas de pousser plus loin cette découverte qui fera éternellement sa gloire, et il fit voile vers Espagnola.

De grands changemens s'étaient opérés dans la colonie. Barthélémy, son frère, avait jeté les fondemens de Saint-Domingue, et, pour empêcher les Indiens de se révolter, il leur imposa de nouveaux tributs. Cette mesure les mit au contraire au désespoir. Ce fut alors que Roldan forma un complot pour s'emparer de l'autorité de Barthélémy Colomb ; repoussé avec les mutins il excita les Indiens, et tout faisait craindre une guerre civile quand Colomb arriva. La fermeté de son caractère et sa profonde connaissance des hommes le servirent admirablement ; en peu de temps, et sans répandre une goutte de sang, il

parvint à arrêter la sédition. Les naturels furent encore victimes de cet arrangement ; on donna des terres à chaque colon et on força les Indiens à cultiver une partie du terrain pour leurs nouveaux maîtres. Colomb, jugeant que la tranquillité de la colonie était de nouveau compromise, ne voulut plus tenter de nouvelles découvertes ; il envoya en Espagne un vaisseau avec un journal de son dernier voyage, la description des nouvelles contrées qu'il avait vues, et les cartes de la côte qu'il avait explorée ; il y joignait un exposé de la révolte, tandis que Roldan et ses associés transmettaient de leur côté un exposé de leur conduite. Mais avant de retracer les funestes suites qui résultèrent de ce différend, il est nécessaire de rappeler l'attention sur d'autres événemens intéressans par leur liaison avec l'histoire du Nouveau-Monde.

La passion des découvertes se soutenait en Portugal ; le succès de Colomb inspirait aux Portugais une noble émulation. Le roi Emmanuel reprit le grand projet d'ouvrir une route aux Indes-Orientales par le cap de Bonne-Espérance. À peine sur le trône, il fit équiper une flotte pour ce grand voyage, et Vasco de Gama partit de Lisbonne le 9 juillet 1497, avec trois vaisseaux, pour cette expédition qui devait rendre son nom immortel. Il eut à combattre, pendant quatre mois, les vents contraires, avant de gagner le cap de Bonne-Espérance. Là, profitant d'un beau temps, Gama doubla ce cap le 20 novembre, et la route de l'Inde était trouvée. Il arriva à la côte du Malabar le 22 mai 1498, et, comme il n'avait pas les fonds nécessaires pour former un établissement, il se hâta de retourner en Portugal, où il aborda le 14 septembre 1499, deux ans deux mois et cinq jours après son départ de ce port.

Le bruit de cette expédition augmenta encore l'ardeur pour les entreprises de ce genre ; de simples particuliers offrirent à la cour d'Espagne d'en entreprendre à leurs

s furent encore
terres à chaque
partie du ter-
, jugeant que la
compromis, ne
; il envoya en
dernier voyage,
ait vues, et les
gnait un exposé
ociés transmet-
uite. Mais avant
ent de ce diffé-
on sur d'autres
ec l'histoire du

en Portugal ; le
ue noble émula-
et d'ouvrir une
nne-Espérance.
pour ce grand
ne le 9 juillet
ition qui devait
tre, pendant
gagner le cap
beau temps ,
route de l'Inde
e 22 mai 1498,
s pour former
Portugal, où
deux mois et

ncore l'ardeur
es particuliers
endre à leurs

propres frais. De ce nombre était Alonzo d'Ojeda, qui avait accompagné Colomb dans son second voyage. Son offre ayant été acceptée, il équipa quatre vaisseaux, et, sans consulter Colomb, on lui donna le journal du dernier voyage de l'amiral et la carte du pays. Ojeda suivit servilement la route de Colomb, arriva comme lui à Paria, reconnut une plus grande quantité de côtes, et démontra qu'elles faisaient partie d'un continent, comme l'avait pensé son devancier.

Améric Vespuce, gentilhomme florentin, accompagnait Ojeda. A son retour, il publia la relation de ses aventures, et eut l'audace de s'attribuer la première découverte du continent du Nouveau-Monde. Au récit amusant des faits, Améric avait joint des observations judicieuses sur les productions naturelles, les mœurs et les habitans de ces contrées inconnues. Comme cet ouvrage était la première description du Nouveau-Monde, il se répandit avec rapidité. Peu à peu on s'accoutuma à appeler ce pays du nom de celui qu'on supposait l'avoir découvert. Le caprice des hommes, souvent aussi inexplicable qu'injuste, a perpétré cette erreur. Toutes les nations sont convenues de donner le nom d'*Amérique* à cette quatrième partie du globe. La prétention hardie d'un heureux imposteur a dérobé à l'auteur de cette grande découverte toute la gloire qui lui appartenait. Le nom d'Améric a déshérité celui de Colomb. Le genre humain doit regretter que cette injustice ait reçu la sanction du temps et ne puisse plus être réparée. Lorsque l'Amérique espagnole eut secoué le joug de la métropole, une des nouvelles républiques s'empressa de réhabiliter en quelque sorte la mémoire de Colomb, et le nom de Colombie qu'elle adopta apprit à l'Europe que les nations ont quelquefois de la reconnaissance.

En 1499, Yanez Pinzon, l'un des premiers compagnons de Colomb, sorti de Palos avec quatre vaisseaux, fut le

premier Espagnol qui passa la ligne et prit terre en Amérique, à très-petite distance du Brésil. Mais il était encore réservé aux Portugais de découvrir cette riche contrée. En 1500, Alvarès Cabral, parti pour aller commander dans l'Inde, fut poussé par le hasard vers cette côte; il y aborda, et cette nouvelle découverte lui parut si importante, qu'il envoya un vaisseau à Lisbonne pour la faire connaître.

Pendant que l'Espagne et le Portugal faisaient des progrès dans cette vaste portion du globe où Colomb avait porté ses pas, lui-même, loin de jouir des honneurs et de la tranquillité que méritaient de si grands services, avait à combattre tous les obstacles que l'envie et la malveillance faisaient naître autour de lui.

La discorde régnait tellement dans l'île, qu'il était obligé d'être toujours sur ses gardes. Ses ennemis, dont le nombre augmentait chaque jour, obsédaient de leurs plaintes Isabelle et Ferdinand, au point que celui-ci regardait l'entreprise comme ruineuse pour l'Espagne; il s'en prenait à la mauvaise conduite et à l'incapacité de l'amiral, de ce qu'un pays abondant en or n'avait pas enrichi ses conquérans. La reine elle-même fut ébranlée par cette haine générale, et retira la haute protection dont elle avait jusqu'alors entouré Colomb. Ce fut le signal de sa perte. On nomma un commissaire chargé d'aller à Espagnola, pour rechercher la conduite de Colomb, avec les pleins pouvoirs de le déplacer, et de prendre même le commandement, s'il trouvait les accusations fondées. Il était impossible que l'amiral pût échapper à une condamnation aussi ouvertement prononcée à l'avance (1500). François de Bovadilla, commissaire choisi, fut à peine débarqué que, sans égard pour la grandeur des services de Colomb, il s'empara de toute l'autorité, et le cita à son tribunal. Lorsqu'il se présenta, Bovadilla le fit charger de chaînes, ainsi que ses

t terre en Amé-
is il était encore
e riche contrée.
ler commander
cette côte; il y
parut si impor-
tue pour la faire

isaient des pro-
t Colomb avait
honneurs et de
ervices, avait à
la malveillance

qu'il était obligé
dont le nombre
rs plaintes Isa-
gardait l'entre-
s'en prenait à
l'amiral, de ce
chi ses conqué-
te haine géné-
avait jusqu'à
sa perte. On
pagnola, pour
leins pouvoirs
andement, s'il
possible que
ussi ouverte-
de Bovadilla,
e, sans égard
s'empara de
Lorsqu'il se
ainsi que ses

deux frères, et les envoya en Europe sur des vaisseaux sé-
parés. Le capitaine du vaisseau sur lequel était Colomb,
Alonzo de Valejo, ne fut pas plus tôt en pleine mer, qu'il
s'approcha de son prisonnier avec respect, et lui offrit de
lui faire ôter les fers dont il était chargé. « Non, répliqua
Colomb avec une généreuse indignation; je porte ces fers
par ordre du roi et de la reine, j'obéirai à ce commandement
comme à ceux que j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a
dépouillé de ma liberté, leur volonté seule peut me la
rendre. » Le grand homme devinait que l'impression pro-
duite dans toute l'Europe par son emprisonnement ouvrirait
les yeux à Ferdinand et à Isabelle. En effet, ils se hâ-
tèrent de lui rendre la liberté à son arrivée, le reçurent
avec bonté, écoutèrent sa justification, et, pour prouver
leur bienveillance, ils destituèrent Bovadilla, sans cepen-
dant rendre à Colomb son titre de vice-roi, tandis que, le
retenant à la cour sous différens prétextes, on nommait au
gouvernement d'Espagnola Nicolas d'Ovando.

Colomb ne put cacher son ressentiment. Partout où il
allait, il portait avec lui, comme un monument d'ingratitu-
de, les fers dont il avait été chargé; il les avait toujours
suspendus dans sa chambre, et il voulut qu'à sa mort on
les ensevelît avec lui dans son cercueil.

Le zèle des découvertes ne se ralentit cependant pas,
malgré l'indigne traitement qu'éprouvait l'homme qui, le
premier, l'avait excité parmi les Espagnols. Rodrigo de
Bastidas équipa deux vaisseaux (1501), et, faisant direc-
tement voile à l'O., il arriva à la côte de Paria, et décou-
vrit toute la côte depuis le cap Vela jusqu'au golfe de Da-
rien. Peu de temps après, Ojeda, avec Améric Vespuce,
entreprit un second voyage, et, ignorant la marche de
Bastidas, suivit la même route et toucha aux mêmes endroits.
Ainsi on arrivait peu à peu à mieux connaître l'Amérique et
les richesses qu'elle promettait.

Les nouvelles qu'on recevait d'Espagnola hâtèrent le départ d'Ovando. Sa présence était nécessaire pour empêcher la ruine de cette colonie; l'imprudente administration de Bovadilla la conduisait à sa perte. Tandis qu'il laissait aux colons une liberté sans bornes, et les encourageait aux plus grands excès, il exerçait sur les Indiens une oppression tellement effrayante, que le nombre en diminuait de jour en jour. Ovando, arrivé avec trente-deux vaisseaux et 2,500 hommes, était trop puissant pour qu'on pût lui résister. Le premier acte de son autorité fut d'envoyer en Europe Bovadilla, Roldan et les autres chefs des mutins. Il déclara les Indiens libres, et défendit qu'on exigeât d'eux aucun service sans le payer à un prix raisonnable : il réprima aussi les excès des Espagnols.

Colomb, réduit de nouveau à solliciter, et voyant, après deux années, que ses sollicitations devenaient inutiles pour être rétabli dans son poste de vice-roi, tourna l'activité de son génie vers un autre point. Son projet favori avait toujours été d'ouvrir une nouvelle route aux Indes-Orientales. Ses profondes réflexions lui faisaient croire que, par-delà le continent de l'Amérique, il y avait une mer qui s'étendait jusqu'aux Indes, et qu'il pourrait trouver quelque détroit, par lequel on établirait une communication entre cette mer encore inconnue et l'ancien Océan. Il conjecturait que ce détroit était situé près du golfe de Darien.

Ferdinand, voyant dans cette idée un moyen de balancer la puissance du Portugal qui venait de s'emparer du commerce de l'Inde, accueillit la demande de Colomb, et ne lui accorda cependant que quatre petits bâtimens, dont le plus grand n'était pas de plus de soixante-dix tonneaux. Il partit de Cadix le 9 mai 1502, mais son grand bateau marchait si mal, qu'il fut forcé de toucher à Espagnola. Ovando ne voulut pas lui permettre de descendre à terre et le força à quitter l'île. Colomb fit voile vers le conti-

ola hâtèrent le
saire pour em-
nte administra-
e. Tandis qu'il
es, et les en-
çait sur les In-
que le nombre
ivé avec trente-
puissant pour
son autorité fut
les autres chefs
défendit qu'on
à un prix rai-
spagnols.

er, et voyant,
venaient inutiles
i, tourna l'acti-
n projet favori-
pote aux Indes-
ient croire que,
ait une mer qui
t trouver quel-
communication
Océan. Il con-
olofe de Darien.
oyen de balan-
s'emparer du
de Colomb, et
bâtimens, dont
xante-dix ton-
ais son grand
toucher à Es-
e de descendre
e vers le conti-

ment; quelques communications qu'il eut avec les naturels lui firent comprendre qu'à l'O. d'Honduras où il était, il y avait un pays abondant en or. S'il eût suivi cette indication, il découvrirait le riche empire du Mexique; mais plein de son idée, il passa à l'E., vers le golfe de Darien, il reconnut toute la côte du continent et chercha inutilement le détroit qui l'occupait. Cette terre le charma, il voulut y fonder une colonie; la férocité de ses compagnons força les Indiens à prendre les armes et à repousser de leur territoire ces farouches étrangers. Colomb, constraint de se rembarquer, éprouva une terrible tempête; il fut jeté sur la côte de la Jamaïque avec des vaisseaux désormais impossibles à réparer.

Il voulut tenter d'obtenir des secours d'Ovando. Deux de ses compagnons, Mendès Espagnol et Fieschi Génois, eurent le courage d'affronter mille dangers, et, avec deux frêles pirogues des naturels, traversèrent en dix jours les trente lieues qui les séparaient d'Espagnola. La basse jalouse d'Ovando rendit inutile leur courageuse tentative. Après huit mois de sollicitations, le gouverneur envoya une barque à la Jamaïque avec une lettre pour Colomb, sans que celui qui la commandait eût la permission de communiquer avec lui. Mais les matelots voyant échapper leur dernière ressource, et furieux d'être obligés de passer leur vie au milieu de ces sauvages, se mutinèrent, et, saisissant dix canots, se retirèrent dans une autre partie de l'île. Les Indiens refusaient d'apporter des vivres. Tout se réunissait contre Colomb, quand un heureux hasard fit changer ces funestes dispositions; il avait prévu une éclipse totale de lune; le jour qui la précédait, il réunit les Indiens autour de lui et leur dit que le Grand-Esprit, mécontent de leur conduite, allait pour cette nuit même leur retirer la lumière de la lune. Quand cet astre commença à s'obscurcir, quand les Indiens virent cette couleur de sang, il se jetèrent à ses

pieds, lui demandèrent d'intercéder pour eux auprès du Grand-Esprit. Colomb se montra touché de leurs prières, l'éclipse se dissipia, et, dès ce moment, les Espagnols eurent des vivres en abondance

Cet heureux changement permit à Colomb de résister aux mutins ; il prit même la résolution de les attaquer. Retenu par la goutte, il donna le commandement à son frère : une seule affaire suffit pour les dissiper, et bientôt après ils se soumirent. A peine la tranquillité fut-elle rétablie qu'on vit paraître des vaisseaux espagnols ; Ovando avait enfin cédé aux prières des amis de l'amiral. Colomb ne resta pas long-temps à Espagnola ; il mit à la voile pour l'Europe avec deux vaisseaux (1504). Le malheur, qui avait accompagné sa vie, continua à le poursuivre jusqu'à la fin de sa carrière ; ses vaisseaux furent constamment battus par les tempêtes. En arrivant, il apprit la plus triste nouvelle : Isabelle venait de mourir. Ferdinand le reçut froidement, l'amusa par de belles paroles, et ce fut dans d'ennuyeuses et pénibles sollicitations que Colomb passa le reste d'une vie si pleine de gloire, si utile à la richesse et à la grandeur de l'ingrate Espagne : il mourut à Valladolid le 20 mai 1506, dans la cinquante-neuvième année de son âge, avec la fermeté qui avait toujours distingué son caractère, et avec les sentiments de religion qu'il avait montrés dans toutes les circonstances de sa vie¹.

¹ Son corps, inhumé d'abord à Séville, fut porté à Saint-Domingue où il resta jusqu'à la cession de la partie espagnole à la France, époque à laquelle les restes de Colomb furent transférés à la Havane, où ils sont encore.

er eux auprès du
de leurs prières,
Espagnols eurent

lomb de résister
les attaquer. Re-
ment à son frère,
, et bientôt après
e fut-elle rétablie
ls; Ovando avait
mirel. Colomb ne
it à la voile pour
malheur, qui avait
ivre jusqu'à la fin
mment battus par
us triste nouvelle:
reçut froidement,
ans d'ennuyeuses
ssa le reste d'une
esse et à la gran-
à Valladolid la
me année de soi-
distingué son ca-
n qu'il avait mon-
e¹.

porté à Saint-Domi-
pagnole à la France,
ansférés à la Havane,

CHAPITRE III.

PREMIERS ÉTABLISSEMENTS SUR LE CONTINENT.

1504-1518.

Situation de la colonie d'Espagnola. — Guerre avec les Indiens. — Administration d'Ovando. — Diminution notable des indigènes. — Conquête de Porto-Rico. — Découverte du Yucatan. — Diég^o Colomb, gouverneur de Haïti. — Etablissements sur le continent. — Malheurs qui les accablent. — Conquête de Cuba. — Découverte de la Floride. — Balboa. — Ses travaux. — Il voit la mer du Sud. — Pedrarias, gouverneur du Darien. — Ses querelles avec Balboa. — Mort de ce dernier. — Solis découvre le Rio de la Plata. — Discussion sur les Indiens. — Barthélémy de Las-Casas. — Ses travaux. — Cordova visite le Yucatan. — Voyage de Grimalva. — Découverte de la Nouvelle-Espagne.

La colonie d'Espagnola acquérait par degrés la forme d'une société régulière et florissante. L'ordonnance qui défendait de forcer les naturels à travailler retardait, il est vrai, pour quelque temps les progrès de l'industrie. Les Indiens, regardant l'inaction comme le plus grand bien, méprisaient toutes les récompenses qu'on leur offrait, et les Espagnols n'ayant pas assez de bras pour exploiter les mines et cultiver la terre se plaignirent de l'énormité du tribut exigé par le roi qui retenait la moitié du produit des mines. Les premiers colons, privés des Indiens, sans lesquels ils ne pouvaient rien faire, abandonnèrent l'île; ceux qui étaient arrivés avec Ovando furent attaqués des maladies du climat; en peu de temps mille succombèrent. Le gouverneur, pour préserver la colonie d'une ruine certaine, prit sur lui de faire une nouvelle distribution d'Indiens; il les força à travailler moyennant salaire, et réduisit le tribut dû au souverain d'abord au tiers, puis au cinquième, taux où il resta long-temps (1504).

Les Indiens, qui venaient de jouir du bonheur d'échapper à l'oppression, trouvèrent alors le joug de l'esclavage si intolérable, qu'ils firent plusieurs tentatives pour recouvrer leur liberté. Les Espagnols ne virent dans ces efforts qu'une rébellion et prirent les armes pour la réduire; leurs avantages étaient immenses, le succès ne fut pas douteux. Ils traitèrent les naturels comme des esclaves révoltés; ceux de leurs caciques (c'est le nom des chefs des tribus) qui tombèrent entre leurs mains étaient condamnés aux plus infâmes supplices. Ils usèrent souvent de la plus atroce perfidie pour s'en rendre maîtres. Une province était sous la domination d'une femme, nommée Anacoana. Elle avait toujours recherché l'amitié des Espagnols; mais, quelques-uns des partisans de Roldan s'étant réfugiés auprès d'elle, elle sut réprimer leurs excès; pour s'en venger, ils l'accusèrent d'avoir formé le dessein d'exterminer les Européens. Ovando, sous ce frivole prétexte, marcha vers la province avec trois cents fantassins et soixante-dix cavaliers, et pour éviter que l'alarme ne se répandît il annonça que son intention était de faire une visite à Anacoana (1505). Celle-ci le reçut avec tous les égards dus à son rang et avec la plus affectueuse hospitalité. Ovando voulut reconnaître ses soins par une fête militaire; l'infanterie s'empara de toutes les avenues du village pendant que la cavalerie investissait les maisons. Les Indiens, croyant que ce n'était qu'un jeu, s'en amusèrent d'abord; mais, à un signal donné, tous furent tués ou livrés aux flammes; Anacoana fut transportée enchaînée à Saint-Domingue où elle fut pendue. A la mort d'Isabelle, toujours zélée protectrice des Indiens, Ovando ne garda plus aucune mesure; il partagea les Indiens entre ses amis. Ferdinand fit des concessions du même genre à ses courtisans; ceux-ci, ne pouvant servir par eux-mêmes des Indiens, les affermaient aux Espagnols établis à Espagnola; on parvint ainsi à pousser

l'exploitation des mines avec une rapidité et un succès prodigieux; chaque année on apportait aux fontes royales pour 2,400,000 francs d'or, somme énorme si on fait attention à la grande augmentation de valeur que l'argent a reçue depuis ce moment (1506).

Ovando chercha les moyens de tourner l'attention des Espagnols vers quelques branches d'industrie plus utiles que l'exploitation des mines; on avait apporté des Canaries quelques cannes à sucre pour faire des expériences; la richesse et la fertilité du sol parurent si favorables à cette culture qu'on songea à en faire un objet de commerce. On vit se former d'immenses plantations; on établit des moulins à sucre que les Espagnols appelaient *ingenios* à cause de leur mécanisme compliqué; et en peu d'années, la fabrication de cette denrée fut la source la plus abondante des richesses d'Espagnola.

Les sommes immenses que Ferdinand recevait du Nouveau-Monde lui ouvrirent enfin les yeux sur cette importante découverte; il employa ses loisirs à s'occuper des affaires des colonies: c'est à sa prévoyance et à sa sagacité que l'Espagne doit les règlements et l'établissement du conseil des Indes, qui ont formé par degrés le système de politique profonde mais jalouse, par lequel l'Espagne a toujours gouverné ses domaines dans le Nouveau-Monde. Malgré les soins que Ferdinand donnait à la prospérité de la colonie, elle se vit menacée, par une circonstance fortuite, d'une destruction prochaine; les naturels mouraient avec tant de rapidité, que l'extinction totale de leur race paraissait inévitable. D'un million d'habitans qu'elle comp-tait lors de la découverte, dans l'espace de quinze ans ce nombre fut réduit à soixante mille. La faiblesse de constitution des habitans les empêchait de se livrer à un travail soutenu; l'indolence et l'inaction, suite de cette constitution, l'affaiblissaient encore. Les tâches qu'on leur imposait

étaient si disproportionnées à leur force, qu'on en vit un grand nombre périr d'épuisement. Une partie ayant été obligée de quitter la culture pour l'exploitation des mines, ils eurent à souffrir les horreurs de la famine, et ceux qui étaient préservés de ce fléau succombaient aux maladies, suite de leur commerce avec les Européens. Pour apporter un remède prompt à un état aussi alarmant, Ovando proposa de transporter à Espagnola les habitans des îles Lucayes. On envoya à cet effet plusieurs vaisseaux ; les commandans qui parlaient la langue du pays, dirent aux naturels qu'il venaient d'une contrée délicieuse où résidaient leurs ancêtres défunts, et que ceux-ci les invitaient à s'y rendre afin de partager le bonheur dont ils jouissaient. Ces hommes simples et crédules, empressés d'aller rejoindre leurs parents et leurs amis, suivirent les Espagnols, et quarante mille d'entre eux allèrent partager les souffrances des habitans de l'île et mêler leurs pleurs et leurs gémissements avec ceux de cette race infortunée (1508).

La diminution des Indiens faisant sentir l'impossibilité de s'enrichir dans cette île avec autant de rapidité qu'au paravant, les Espagnols se déterminèrent à chercher de contrées nouvelles, où leur avidité put trouver à se satisfaire. Jean Ponce de Léon passa sur l'île de *Saint-Jean de Porto-Rico*, découverte par Colomb dans son second voyage. Charmé de la fertilité du sol, il y tenta un établissement en 1508. En peu d'années, il réduisit les naturels en servitude, et leur race, traitée comme celle d'Espagnols fut bientôt complètement exterminée.

Vers le même temps, Jean Diaz de Solis et Vincen Pinzon firent un voyage au continent, où ils découvrirent une nouvelle et vaste province (le Yucatan), pendant que Sébastien d'Ocampo tournait Cuba, et prouvait que le pays regardé par Colomb comme une partie du continent n'était qu'une grande île.

qu'on en vit un
ie ayant été obli-
n des mines, ils
ceux qui étaient
aladies, suite de
apporter un re-
ando proposa de
iles Lucayes. On
ces commandans.
ux naturels qu'il
daient leurs an-
cient à s'y rendre
ent. Ces hommes
joindre leurs pa-
hols, et quarante
ufrances des ha-
urs gémissen-
ent.

atir l'impossibilité
le rapidité qu'au-
nt à chercher de
rouver à se satie-
e de *Saint-Jean*
o dans son secon-
y tenta un établis-
luisit les naturel-
celle d'Espagnola

Solis et Vincer
ù ils découvriraient
(tan), pendant que
prouvait que la
partie du continent

Cette expédition fut un des derniers incidents du gouvernement d'Ovando. Depuis la mort de Colomb, Diégo, son fils, ne cessait de solliciter Ferdinand de lui accorder, avec le titre de vice-roi, tous les avantages du traité de Santa Fe, de 1492. Fatigué de l'inutilité de ses démarches, il prit le parti de s'adresser au Conseil des Indes, institué par Ferdinand. Ce tribunal, avec une intégrité qu'on ne saurait trop louer, confirma les droits de Diégo, et le maintint dans ses priviléges. Ferdinand aurait pu susciter de nombreux obstacles au succès des prétentions de Diégo; mais cette sentence donnait à Colomb droit à un rang si élevé et à une si haute fortune, qu'il se fit de puissants protecteurs. Il épousa la fille de Don Ferdinand de Tolède, grand-commandeur de Léon et frère du duc d'Albe, allié de près au roi. Ferdinand ne put résister à leurs sollicitations réunies; il rappela Ovando et nomma Diégo à sa place; il lui permit seulement de prendre le titre de gouverneur: sa jalouse ne voulut jamais consentir à reconnaître le titre de vice-roi, que le Conseil avait jugé lui appartenir.

Diégo partit, accompagné de son frère, de ses oncles, de sa femme, honorée du titre de vice-reine par une courtoisie toute espagnole. Enfin, la famille de Colomb put jouir des honneurs et de l'immense fortune que son génie créateur avait si bien mérités. La magnificence et le luxe déployés par Diégo jetèrent un grand éclat sur la colonie; mais ce changement, loin d'être utile aux malheureux Indiens, fut encore pour eux une source de vexations. Diégo avait été autorisé à partager ceux qui n'appartaient à personne, et les distribua à sa famille et aux seigneurs venus avec lui, suivant le rang qu'ils occupaient, car l'édit royal mentionnait le nombre accordé à chacun.

On fonda aussi un établissement sur l'île de Cubagna. Elle était stérile; mais il se trouvait sur ses côtes une si

grande quantité de cette espèce d'huîtres qui produisent les perles, qu'on se donna à leur pêche avec la plus ardente activité, et ce fut une nouvelle source de richesses pour les avides Espagnols.

Quoique le continent de l'Amérique fût découvert depuis dix ans, on n'y avait fait encore aucun établissement. En 1509, Alonzo d'Ojeda et Diégo de Nicuessa formèrent séparément le projet d'aller sur cette terre chercher les trésors qu'elle promettait. Ferdinand les encouragea, mais sans leur donner d'argent; il prodigua les titres et les patentess. Il partagea le continent en deux gouvernemens: l'un s'étendait depuis le cap de Vela jusqu'au golfe de Darien, il fut donné à Ojeda; Nicuessa eut le second, qui partait de ce golfe et se terminait au cap Gracias-à-Dios. Les plus célèbres jurisconsultes et théologiens de l'Espagne furent consultés sur la manière dont on devait prendre possession de ces contrées. L'histoire du genre humain n'offre rien de plus singulier et de plus extravagant que la forme imaginée pour remplir cet objet. Les chefs devaient en débarquant annoncer aux naturels les principaux articles de la foi chrétienne, les requérir d'embrasser le dogmes de cette religion, et de se soumettre au souverain. S'ils refusaient d'obéir à cette sommation, dont il était impossible aux Indiens de comprendre même les termes, les chefs étaient autorisés à les obliger par la force à reconnaître la juridiction de l'Eglise et l'autorité du roi d'Espagne, et, pour cela, ils pouvaient les attaquer par le feu et le feu, et les réduire en servitude, eux, leurs femmes et leurs enfans.

Les habitans du pays étaient guerriers et féroces; ils opposèrent une vigoureuse résistance. Leurs flèches étaient trempées dans un poison si violent, que chaque blessure était suivie d'une mort certaine. Dans un seul combat, il tuèrent soixante-dix des compagnons d'Ojeda, et pour

première fois, les Espagnols apprirent à redouter les habitans du Nouveau-Monde. La perte des vaisseaux européens, les maladies particulières au climat le plus malsain de l'Amérique, le défaut de subsistances, les divisions qui s'élèverent entre eux, et les hostilités continues, enveloppèrent les Espagnols dans une telle succession de calamités, qu'en moins d'un an la plus grande partie succomba ; ceux qui restèrent formèrent une faible colonie à *Santa Maria el Antigua*, sur le golfe de Darien. Nugnès de Balboa en eut le commandement (1510).

L'issue malheureuse de cette expédition ne découragea pas les Espagnols ; les événemens arrivés à Espagnola les forcèrent à étendre leurs conquêtes. La rigueur avec laquelle on traitait les indigènes en ayant presque entièrement éteint la race, plusieurs colons furent obligés de cesser leurs travaux, et de tenter ailleurs la fortune. Aussi, lorsque Diégo Colomb se proposa de conquérir l'île de Cuba, plusieurs des colons les plus distingués lui offrirent leurs services (1510). Il confia le commandement à Diégo Velasquès, et lui donna seulement trois cents hommes pour faire la conquête d'une île très-peuplée, et qui avait plus de sept cents milles de longueur. Les naturels, peu belliqueux, furent intimidés par la vue de leurs ennemis. La seule opposition qu'ils rencontrèrent fut de la part de Hattuey, cacique enfui d'Espagnola, et qui avait pris possession de l'extrémité orientale de Cuba. Il chercha à les repousser vers leurs vaisseaux ; mais sa faible troupe fut rompue et dispersée, et lui-même fait prisonnier. Velasquès, suivant la maxime barbare de ce temps, le condamna à être brûlé. Lorsque Hattuey fut attaché au poteau, un moine s'efforçait de le convertir, en lui promettant qu'il jouirait sur-le-champ de toutes les délices du ciel, si il voulait embrasser la foi chrétienne. « Y a-t-il quelques Espagnols dans ce séjour ? dit Hattuey. — Oui,

répondit le moine ; mais seulement ceux qui sont justes et bons. — Le meilleur d'entre eux , dit le cacique , ne peut avoir ni justice ni bonté. Je ne veux pas aller dans un lieu où je rencontrerais un scul homme de cette race maudite. » Cet exemple effrayant de vengeance frappa les habitans d'une si grande terreur , qu'ils n'opposèrent plus aucune résistance , et Vclasquès réunit , sans perdre un seul homme , cette île vaste et fertile à la monarchie espagnole.

La facilité avec laquelle on avait fait cette conquête excita l'ambition de Ponce de Léon ; il équipa à ses frais trois vaisseaux , et réunit un corps nombreux d'aventuriers séduits par sa réputation et par sa fortune , qu'il devait à la réduction de Porto-Rico. Il découvrit bientôt un pays inconnu , auquel il donna le nom de *Floride* (1512). L'opposition vigoureuse qu'il éprouva lui fit sentir la nécessité d'avoir des forces plus considérables ; content d'avoir ouvert une communication avec un pays sur l'importance duquel il fondait de grandes espérances , il retourna à Porto-Rico , par le canal appelé depuis *Golfe de la Floride*.

Peu de temps après , il se fit une découverte bien plus importante. Balboa , gouverneur , comme on l'a vu , de la petite colonie de Santa-Maria , tenta de fréquentes incursions dans les pays voisins , soumit plusieurs caciques et recueillit une grande quantité d'or , plus abondant là que dans les îles. Le partage de cet or occasionnait de fréquentes querelles ; un jeune cacique témoin d'une d'elles et étonné de voir donner un si haut prix à une chose inutile pour lui , leur dit : « Pourquoi vous quereller pour si peu de chose ? Si c'est l'amour de l'or qui vous fait quitter votre pays , pour venir troubler la tranquillité des peuples si éloignés de vous , je vous conduirai dans une contrée où le métal qui paraît être l'objet de vos désirs est tellement commun , que les plus vils ustensiles en sont faits. »

qui sont justes et
cacique, ne peut
aller dans un lieu
de race maudite. »
ppa les habitans
rent plus aucune
perdre un seul
archie espagnole.
ette conquête ex-
a à ses frais trois
d'aventuriers sé-
qu'il devait à la
entôt un pays in-
de (1512). L'op-
entir la nécessité
tent d'avoir ou-
sur l'importance
es, il retourna à
Golfe de la

ouverte bien plus
on l'a vu, de la
réquentes incur-
eurs caciques et
abondant là que
ait de fréquentes
d'elles et étonné
inutile pour lui,
i peu de chose ?
ter votre pays,
peuples si éloï-
e contrée où le
rs est tellement
sont faits. »

Balboa, ravi de ce qu'il entendait, demanda avec empres-
sement où était ce pays et comment on pourrait y arriver.
Le cacique lui apprit qu'à la distance de six soleils, c'est-à-
dire de six marches vers le S., il découvrirait un autre
Océan , près duquel cette contrée était située. Balboa eut
alors devant lui des objets dignes de son ambition et de
l'audacieuse activité de son génie. Il conclut que cet Océan
était celui cherché vainement par Colomb dans cette partie
même de l'Amérique. Frappé de l'idée d'exécuter ce que
le grand homme n'avait pas effectué, il prit toutes les pré-
cautions pour s'assurer du succès. Il chercha à gagner l'a-
mitié des caciques voisins, et envoya à Espagnola quel-
ques-uns de ses officiers avec une grande quantité d'or ,
preuve du succès qu'il avait obtenu, et présage de ceux
qu'il promettait encore. Les présens distribués à propos lui
acquièrent la protection du gouvernement, et attirèrent
beaucoup de volontaires à son service. Dès qu'il eut
reçu un renfort considérable, il se crut en état de tenter
son expédition.

L'isthme de Darien n'a pas plus de soixante milles de lar-
geur, mais il est fortifié par une chaîne de hautes monta-
gnes qui s'étendent dans toute sa longueur et forment une
barrière assez solide pour résister à l'impulsion des deux
mers opposées. Ces montagnes sont couvertes de forêts
inaccessibles, et donnent naissance à des fleuves impé-
tueux. Dans ce climat humide où il pleut les deux tiers de
l'année, les vallées sont fréquemment inondées et toujours
marécageuses. Les habitans y sont rares et errans. Tenter
de traverser ce pays était donc l'entreprise la plus hardie
que les Espagnols eussent formée dans le Nouveau-Monde.
L'intrépidité de Balboa était si extraordinaire qu'elle le
distinguait de tous ses compatriotes, dans un temps où le
dernier des aventuriers se faisait remarquer par son au-
dace et son courage. Il joignait à la bravoure, la prudence,

la générosité, l'affabilité et ces talens populaires qui, dans les entreprises les plus téméraires, inspirent la confiance et fortifient l'attachement. Cependant, après la jonction des volontaires d'Espagnola, il ne put rassembler que cent quatre-vingt-dix hommes ; tous, il est vrai, étaient des vétérans robustes, accoutumés au climat et prêts à le suivre au milieu des plus grands dangers. Ils se firent accompagner de mille Indiens qui portèrent leurs provisions, et emmenèrent plusieurs de ces chiens féroces si formidables pour des ennemis entièrement nus.

Balboa se mit en marche le 1^{er} septembre 1513. Dès qu'il eut commencé à pénétrer dans l'intérieur du pays, il se trouva arrêté dans sa marche par tous les obstacles qu'il avait prévus. A son approche, quelques caciques s'enfuirent avec leurs sujets vers les montagnes, détruisant tout ce qui pouvait servir à la subsistance des Espagnols ; d'autres, au contraire, se préparèrent à se défendre. Balboa avait pénétré assez avant dans les montagnes, lorsqu'un cacique se présenta avec un corps nombreux pour s'opposer au passage d'un défilé. Des hommes accoutumés à vaincre de si grands obstacles ne pouvaient être arrêtés par des ennemis aussi faibles. Ils attaquèrent les Indiens avec impétuosité, et continuèrent leur marche après les avoir dispersés sans peine et en ayant fait un grand carnage. Ils avaient déjà passé vingt-cinq jours à se frayer un chemin à travers les bois et les montagnes. Plusieurs d'entre eux étaient près de succomber sous les fatigues continues de cette marche dans un climat brûlant ; d'autres étaient en proie aux maladies ; tous étaient impatients d'arriver au terme de leurs travaux et de leurs souffrances. Enfin les Indiens assurèrent que, du sommet de la montagne la plus voisine, ils découvriraient l'Océan, objet de leurs désirs.

Lorsqu'après des peines infinies ils eurent gravi la plus grande partie de cette montagne escarpée, Balboa fit faire

halte à sa troupe, et s'avanza seul au sommet pour jouir le premier du spectacle depuis si long-temps désiré. Dès qu'il aperçut la mer du Sud s'étendant devant lui dans un horizon sans bornes, il tomba à genoux, et, levant les mains au ciel, il rendit grâces à Dieu de l'avoir conduit à une découverte si avantageuse pour son pays et si glorieuse pour lui-même. Ses compagnons marchèrent vers lui pour partager son admiration, sa reconnaissance et sa joie. Ils se hâtèrent de gagner le rivage, et Balboa, s'avançant dans la mer avec son bouclier et son épée, prit possession de cet Océan au nom du roi d'Espagne (1513).

Cette partie de la mer du Sud conserve encore le nom de golfe Saint-Michel qu'il lui donna. Il força les caciques voisins à lui fournir des provisions et de l'or; d'autres y ajoutèrent une quantité considérable de perles : il apprit ainsi d'eux que les huîtres d'où on les tire abondaient dans cette mer.

La découverte de cette source de richesses dédommagera les Espagnols de leurs fatigues ; leurs espérances augmenterent encore quand ils surent qu'à une distance assez éloignée, vers le S., il y avait un riche et puissant royaume dont les habitans se servaient pour porter les fardeaux d'animaux apprivoisés. Les Indiens tracèrent sur le sable la figure de ces animaux, qu'on a su depuis être le llama. Comme ces figures grossières avaient une certaine ressemblance avec le chameau, bête de charge qu'on croyait alors être particulière à l'Asie, cette circonstance, jointe à la découverte des perles, autre production asiatique, contribua à affermir les Espagnols dans la fausse idée où ils étaient que le Nouveau-Monde était voisin des Indes-Orientales.

Quoique Balboa, par ces récits, vît fortifier ses conjectures et ses espérances, quoiqu'il eût une extrême impatience de visiter ce pays inconnu, il était trop prudent pour

essayer d'y entrer avec une poignée d'hommes épisés de fatigues et affaiblis par les maladies.

Il se détermina à ramener ses compagnons à Santa Maria pour revenir à la saison suivante avec des forces proportionnées à l'entreprise hasardeuse qu'il méditait. Pour acquérir une connaissance plus étendue de l'isthme, il prit une autre route où il n'éprouva pas moins de dangers que dans la première. Mais il n'y a rien d'insurmontable à des hommes animés par l'espérance et par le succès. Il revint à Santa Maria après une absence de quatre mois, rapportant plus de richesses et de gloire que les Espagnols n'en avaient encore acquis dans aucune de leurs expéditions.

Le premier soin de Balboa fut d'envoyer en Europe les détails de son important voyage et de demander un renfort de mille hommes pour tenter la conquête qu'il projetait. Le premier avis de la découverte du Nouveau-Monde ne causa peut-être pas une joie plus vive que la nouvelle inattendue qu'on avait enfin trouvé un passage au grand Océan méridional. On ne douta plus qu'il n'y eût une communication avec les Indes par une route à l'O. de la ligne tracée par le pape. Les trésors que le Portugal tirait chaque année de ses établissemens en Asie étaient un sujet d'envie pour les autres puissances. Ferdinand se flattait de partager ce commerce lucratif; il était disposé à faire un effort supérieur à celui que Balboa demandait; mais, toujours animé de ces sentiments peu généreux qui avaient dicté sa conduite envers Colomb, au lieu de récompenser les services rendus par Balboa en le nommant gouverneur de Darien, ce fut à Pedrarias d'Avilla qu'il confia cette importante mission; il lui donna quinze gros vaisseaux avec 1200 hommes, et telle fut l'ardeur des gentilshommes pour suivre un chef qui devait les conduire dans un pays où, suivant le bruit de la renommée, ils n'auraient qu'à jeter leurs filets dans la mer pour en tirer de l'or, que 1500

mes épuisés de

ns à Santa Ma-
des forces pro-
méditait. Pour
l'isthme , il prit
de dangers que
rmontable à des
ccès. Il revint à
ois , rapportant
ols n'en avaient
tions.

r en Europe les
demander un
quête qu'il pro-
e du Nouveau-
plus vive que la
uvé un passage
plus qu'il n'y eût
route à l'O. de
le Portugal ti-
Asie étaient un
ordinand se flatta
sposé à faire un
dait ; mais , tou-
eux qui avaient
récompenser
ant gouverneur
confia cette im-
vaiseaux avec
lshommes pour
ns un pays où,
raient qu'à jeter
l'or , que 1500

d'entre eux s'embarquèrent sur la flotte; on en aurait trouvé un plus grand nombre si on avait voulu les recevoir.

Pedrarias, parvenu au golfe de Darien, envoya sur-le-champ à terre des officiers pour informer Balboa de son arrivée et de son titre. Ces députés qui s'étaient formé les plus hautes idées de ses richesses, furent bien étonnés de le trouver vêtu d'un mauvais habit de toile, ayant des souliers de ficelle, occupé avec quelques Indiens à couvrir de roseaux sa cabane. Balboa les reçut avec dignité; il avait avec lui quatre cent cinquante hommes en armes; ces hardis vétérans éprouvés par mille dangers, furieux de voir des étrangers recueillir le fruit de leurs travaux, voulaient résister aux forces de Pedrarias; Balboa les calma et se soumit aveuglément aux volontés de son souverain.

Cette modération rendit Pedrarias tranquille possesseur de la colonie; jaloux du mérite supérieur de Balboa , il nomma un comité pour faire une information judiciaire sur sa conduite et le fit condamner à une forte amende. Le ressentiment de l'un et la jalouse de l'autre furent une source de décisions pernicieuses pour la colonie; mais elle était menacée d'une calamité plus funeste encore. Les Espagnols , débarqués dans la saison des pluies, ne purent résister à l'influence pestilentielle du climat; une maladie violente et meurtrière que vint accroître la rareté des provisions enleva en peu de temps six cents des nouveaux débarqués. Pedrarias, pour donner du courage à ceux qui restaient, envoya des détachemens dans l'intérieur, afin d'imposer aux habitans une contribution d'or. Sans avoir égard aux alliances faites avec plusieurs caciques, ils les dépouillaient de ce qu'ils avaient de plus précieux et les traitaient avec la plus affreuse cruauté. Cette tyrannie ne fit plus qu'un vaste désert de tout le pays qui s'étend du golfe de Darien au lac de Nicaragua , et priva

les Espagnols des avantages qu'il aurait trouvés dans l'amitié des habitans, pour étendre leurs conquêtes. Balboa, voyant avec douleur combien cette conduite retardait l'exécution de son plan favori, fit passer en Espagne des remontrances contre l'administration de Pedrarias, qui avait ruiné une colonie heureuse et florissante (1515).

Ferdinand sentit enfin la faute qu'il avait commise en déplaçant l'officier le plus actif et le plus expérimenté du Nouveau-Monde; il voulut dédommager Balboa et le nomma gouverneur-lieutenant des pays situés sur la mer du Sud, avec des pouvoirs très-étendus. Il ordonna en même temps à Pedrarias de le seconder dans toutes ses entreprises; celui-ci n'en continua pas moins à traiter son rival avec dédain. Il fallut la médiation de l'évêque de Darien pour les réconcilier; par ses soins Pedrarias consentit à donner sa fille à Balboa.

Balboa commença alors à tout préparer pour son expédition; il eut à vaincre un grand nombre d'obstacles, dont le premier fut le manque de vaisseaux. Il vint cependant à bout de construire quatre brigantins et de réunir trois cents hommes d'élite. Pedrarias, dont la réconciliation n'avait jamais été sincère, redoutant l'élévation et la prospérité d'un homme qu'il avait si cruellement offensé, ne craignit pas, pour assouvir sa haine, de faire échouer cette entreprise. Il fit venir Balboa à Acla sous prétexte d'une entrevue avec lui; celui-ci n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il fut chargé de chaînes et accusé d'avoir voulu se révolter contre le gouverneur: il fut condamné à mort et exécuté. Telle fut la fin de cet homme, qui était regardé comme le plus propre à concevoir et à exécuter de grandes choses; cette mort arrêta l'expédition. Pedrarias par ses hautes protections conserva sa place, et obtint la permission de transporter la colonie à Panama, située du côté opposé de l'isthme.

t trouvés dans
conquêtes. Bal-
duite retardait
n Espagne des
Pedrarias, qui
ntre (1515).

ut commise en
xpérimenté du
alboa et le nom-
sur la mer du
onna en même
utes ses entre-
raiter son rival
èque de Darien
rias consentit à

pour son expé-
bre d'obstacles,
ux. Il vint cepen-
ins et de réunir
nt la réconciliation
l'élévation et la
lement offensé,
de faire échouer
la sous prétexte
s plus tôt arrivé
oir voulu se ré-
né à mort et exé-
t regardé comme
grandes choses;
par ses hautes
a permission de
u côté opposé de

Pendant que ces événemens se passaient, Ferdinand, toujours occupé d'ouvrir une communication par l'O. avec les Moluques, équaipa à ses frais deux vaisseaux dont il donna le commandement à Juan Diaz de Solis, regardé comme le plus habile navigateur de l'Espagne. Solis longea les côtes de l'Amérique, et, le 1^{er} janvier 1516, il entra dans une rivière à laquelle il donna le nom de *Janeiro*, où on bâtit depuis la ville de *Rio Janeiro*. De-là il s'avança dans une baie spacieuse qu'il crut être l'entrée du détroit si désiré; mais, en pénétrant plus avant, il reconnut que c'était l'embouchure du *Rio de la Plata*, l'une des grandes rivières de l'Amérique méridionale. Les Espagnols ayant voulu faire une descente, Solis et plusieurs matelots furent tués par les naturels, qui, à la vue des vaisseaux, firent rôtir les corps et les mangèrent¹. Epouvantés par cet horrible spectacle et découragés par la perte de leur chef, les Espagnols retournèrent en Europe sans essayer de nouvelles découvertes.

Toutes ces tentatives ne faisaient pas perdre de vue Espanola, regardée comme la principale colonie et le siège du gouvernement. Diégo Colomb avait les qualités nécessaires pour bien administrer, mais il était contrarié par la politique soupçonneuse de Ferdinand, qui peu à peu lui enleva la majeure partie de ses priviléges, et encouragea les officiers civils à lui désobéir. La prérogative la plus importante du gouverneur était celle de distribuer les Indiens aux colons. Ferdinand créa un nouvel emploi auquel il donna ce droit, et le confia à Rodrigue Albuquerque. Colomb sentit cet affront; il quitta ce pays où son pouvoir était presque anéanti et passa en Europe dans la vaine espérance d'obtenir justice (1517).

Albuquerque entra en fonctions avec toute la rápa-

¹ Ce fait n'est pas prouvé.

cité d'un aventurier impatient de faire fortune. De 60,000 Indiens qui étaient sur l'île en 1508, on n'en trouva plus que 14,000. Il en fit plusieurs lots, qu'il distribua à ceux qui lui en offraient le plus haut prix. Ces malheureux, éloignés de leurs anciennes habitations, enlevés pour la plupart à leurs maîtres, et soumis à des travaux de plus en plus pénibles, ne purent résister à ces éléments de destruction, et leur race fut encore une fois sur le point de disparaître.

Depuis quelques années, cependant, les missionnaires envoyés pour convertir les Indiens, condamnaient ces distributions comme des actes aussi contraires à l'équité naturelle et aux préceptes du christianisme qu'à la saine politique. Les Dominicains furent les plus ardents dans leurs attaques; leur zèle alla si loin, qu'en 1511 Montesino, l'un de leurs plus célèbres prédicateurs, ne craignit pas de faire entendre ses remontrances du haut de la chaire même. Colomb se plaignit au supérieur, qui, au lieu de le blâmer, soutint ses principes. Les Franciscains, au contraire, parurent disposés à prendre parti pour les laïques; mais, ne pouvant approuver une conduite si contraire à l'esprit de la religion, ils dirent qu'il était impossible de tenter aucune amélioration, si on n'avait assez d'autorité sur les Indiens pour les forcer au travail.

Les Dominicains ne voulurent se relâcher en rien de la sévérité de leur doctrine; ils refusèrent d'admettre à la communion ceux qui tenaient les Indiens en servitude. Les deux partis s'adressèrent alors au roi, pour avoir sa décision sur ce point important. Ferdinand nomma une commission de son conseil privé, à laquelle il joignit d'habiles jurisconsultes et de savans théologiens. Après de longues discussions, les Indiens furent déclarés libres et faits pour jouir de tous les droits naturels de l'homme. Malgré cette décision, les distributions continuèrent comme aupara-

e fortune. De
, on n'en trouva
qu'il distribua à
x. Ces malheu-
ns, enlevés pour
travaux de plus
ces élémens de
ois sur le point

s missionnaires
condamnaient ces
raires à l'équité
ne qu'à la saine
ordens dans leurs
511 Montesino,
ne craignit pas
ut de la chaire
ui, au lieu de le
ns, au contraire,
s laïques ; mais,
ntre à l'esprit
ossible de tenter
d'autorité sur

er en rien de la
d'admettre à la
n servitude. Les
r avoir sa déci-
mma une com-
oignit d'habiles
près de longues
res et faits pour
ne. Malgré cette
comme aupara-

vant ; mais elles ne faisaient que donner plus de force aux Dominicains. Ferdinand, pour les forcer au silence, publia un décret de son conseil, dans lequel il disait : que la servitude des Indiens était permise par les lois divines et humaines; qu'à moins qu'ils ne fussent soumis à l'autorité des Espagnols, il serait impossible de les convertir; qu'on ne devait plus avoir de scrupules sur la légitimité de ces distributions, attendu que le roi et son conseil en prenaient le risque sur leur conscience. En même temps, Ferdinand accorda de nouvelles concessions d'Indiens à ses courtisans, et rendit un édit par lequel il réglait la nature de leur travail, la manière de les nourrir et de les vêtir, et leur instruction dans les principes du christianisme.

Les Dominicains, qui jugeaient de l'avenir par le passé, prétendirent que, tant que des individus auraient intérêt à traiter les Indiens avec rigueur, aucun règlement ne pourrait rendre leur servitude douce et tolérable; ils jugèrent qu'il serait inutile de consumer leurs talens et leurs forces à essayer de communiquer les vérités sublimes de l'Evangile à des hommes dont l'âme était abattue par l'oppression. La plus grande partie des Dominicains demandèrent à passer sur le continent, pour y remplir leur mission parmi les sauvages, et ceux qui restèrent à Espagnola continuèrent à faire des remontrances contre la servitude des Indiens.

Le système désastreux d'Albuquerque fit éclater ces plaintes avec plus de violence et suscita aux Indiens un avocat doué du courage, des talens et de l'activité nécessaires pour défendre une cause si désespérée. Cet homme était Barthélémy de Las Casas, natif de Séville; il avait accompagné Colomb dans son second voyage, et adopté les principes des Dominicains. Pour preuve de sa conviction, il avait renoncé à la portion d'Indiens qui lui était échue en partage. Dès-lors il devint le patron de ces infortunés, et

par son courage à les défendre, aussi bien que par le respect qu'inspiraient ses talents et son caractère, il eut souvent le bonheur d'arrêter les excès de ses compatriotes. Il s'éleva vivement contre les opérations d'Albuquerque ; mais s'apercevant que l'intérêt le rendait sourd à ses supplications, il partit pour l'Espagne avec l'espoir qu'il toucherait le cœur de Ferdinand.

Le roi, affaibli par la maladie qui le conduisit au tombeau, et frappé des reproches d'impiété que Las Casas lui dénonça avec autant de liberté que d'éloquence, promit de réparer les maux dont cet homme vertueux se plaignait. La mort l'empêcha d'exécuter cette résolution. Le cardinal de Ximenès, régent à la place de Charles d'Autriche, écouta les plaintes du défenseur des Indiens. Son esprit ardent aimait les plans hardis et peu communs ; il résolut, pour éclairer la question, d'envoyer trois surintendans des colonies avec l'autorisation suffisante pour décider en dernier ressort. Il choisit trois Hiéronymites, leur associa Zuazo, jurisconsulte d'une haute probité, auquel il donna le pouvoir de régler l'administration de la justice, et Las Casas fut chargé de les accompagner avec le titre de *protecteur des Indiens*.

A leur arrivée dans la colonie, ils mirent en liberté les Indiens qui avaient été donnés à des personnes non domiciliées en Amérique ; puis, après avoir pris toutes les informations possibles, ils reconnurent que l'adoption du plan de Las Casas serait la perte de la colonie ; il leur fut démontré que les Espagnols étaient en trop petit nombre pour exploiter les mines et cultiver le pays ; que si on leur enlevait le secours des Indiens, il faudrait abandonner la conquête. D'un autre côté, les surintendans voyaient que les Indiens libres ne travailleraiient pas, que leur indolence avait besoin d'un maître, et que d'ailleurs jamais ils ne pourraient recevoir l'instruction chrétienne ; par ces motifs, ils jugèrent

que par le respect
, il eut souvent le
atriotes. Il s'éleva
uerque ; mais s'a-
d à ses supplica-
oir qu'il toucherait

conduisit au tom-
que Las Casas lui
loquence, promit
ueux se plaignait.
ution. Le cardinal
arles d'Autriche.
diens. Son esprit
muns ; il résolut,
surintendans des
pour décider en
mites, leur associa-
, auquel il donna
la justice, et Las
ec le titre de *pro-*

ent en liberté les
sonnes non domi-
s toutes les infor-
l'option du plan de
leur fut démontré
nombre pour ex-
i on leur enlevait
nner la conquête.
nt que les Indiens
lence avait besoin
e pourraient rece-
otifs, ils jugèrent

convenable de tolérer l'esclavage, tout en faisant des ré-
glements pour en diminuer le joug.

Las Casas, mécontent, continuait seul ses remon-
trances, et, ne pouvant rien obtenir, il repassa en Europe,
pour tenter de nouveaux efforts auprès de Charles. Il
réussit, en flattant les Flamands, courtisans assidus et fa-
voris du roi, à se le rendre favorable ; il fit voir aux amis
de Diégo Colombe que les surintendans blessaient les
droits acquis, et, par leur secours commun, parvint à faire
rappeler les Hiéronymites et Zuazo. Rodrigue de Fi-
gueroa fut nommé premier juge, et chargé d'examiner la
question avec une nouvelle attention.

Las Casas jugeait bien que l'objection la plus grande à
lui opposer venait de l'impossibilité de continuer la co-
lonie, si on ne pouvait forcer les Indiens à travailler. Pour
écarter les obstacles, il proposa d'acheter des noirs
sur la côte d'Afrique et de les transporter en Amérique,
où ils seraient employés aux mines et à la culture. Ainsi
donc cet homme, inconséquent comme le sont les esprits
qui se portent avec une impétuosité opiniâtre vers une
opinion favorite, combattait avec chaleur pour la liberté
des Indiens, et cherchait à rendre esclaves les habitans
d'une autre partie du monde. Déjà, en 1503 et en 1511, on
avait transporté quelques nègres en Amérique ; on trouvait
que leur travail équivalait à celui de quatre Américains ; aussi
le plan fut-il adopté. Charles accorda à l'un de ses courti-
sans flamands (1517) le privilége exclusif d'importer en
Amérique quatre mille noirs ; celui-ci vendit ses droits à
des marchands génois pour 25,000 ducats. Ce furent les
premiers qui établirent avec une forme régulière ce com-
merce d'hommes, dont les accroissemens ont été depuis si
effrayans.

Las Casas désespérait de faire quelque bien aux Indiens
dans les établissements déjà formés ; il voulut tenter une

colonisation à sa manière, il demanda qu'on lui accordât des terres sur le continent. Après de nombreuses tentatives et des conférences solennelles en présence de toute la cour, avec l'évêque de Darien et Diégo Colomb, Las Casas obtint une concession de trois cents milles sur la côte de Cumana pour faire l'essai d'une colonie d'après ses idées.

Las Casas fut droit à l'île de Porto-Rico; là il eut connaissance des événements survenus pendant son absence et qui mettaient à ses plans des obstacles presque insurmontables. Les naturels, affaiblis par le travail, diminuaient de jour en jour. Les Espagnols manquaient de bras, car les nègres conduits à Espagnola étaient d'un prix si élevé que peu de colons pouvaient s'en procurer. Pour en avoir à meilleur marché, plusieurs armèrent des vaisseaux et se mirent à croiser le long des côtes du continent; partout où ils pouvaient surprendre les Indiens, ils s'en emparaient et les vendaient à Espagnola. Ceux-ci, par représailles, massacrèrent deux missionnaires établis à Cumana. Les Espagnols résolurent de punir ce crime d'une manière qui pût servir d'exemple; ils envoyèrent Diégo Ocampo, à la tête de cinq cents hommes montés sur cinq vaisseaux, avec ordre de détruire par le fer et le feu toute la province de Cumana et d'en faire les habitans esclaves. Cette flotte était à Porto-Rico quand Las Casas y aborda.

Son ministère de paix devenait inutile, car il n'avait pas les forces suffisantes pour protéger la colonie; il laissa ses compagnons à Porto-Rico et passa à Haïti où le gouverneur lui donna un petit corps de troupes. A son retour, ses compagnons avaient en majeure partie succombé aux maladies; un petit nombre seulement le suivit à Cumana. Mais Ocampo avait exécuté sa commission avec une si grande barbarie, il avait massacré ou envoyé en esclavage tant d'Indiens, que ceux qui restaient s'étaient enfuis dans les bois. Aussi Las Casas ne trouva-t-il pour s'établir que le

poste de Tolède qui était à peu près détruit. Abandonné par le détachement qu'on lui avait donné, il prit à la hâte les mesures nécessaires pour la sûreté de sa petite colonie, et revint à Espagnola solliciter de nouveaux secours. Peu de temps après son départ, les naturels ayant reconnu la faiblesse des Espagnols, les attaquèrent, en firent périr un certain nombre et forcèrent le reste à se retirer sur l'île de Cubagua. Enfin il ne resta pas un seul Espagnol dans aucune partie du continent ou des îles adjacentes, depuis le golfe de Paria jusqu'aux confins du Darien (1521). Accablé par cette succession de désastres et voyant cette fin malheureuse de tous ses projets, Las Casas s'enferma dans le couvent des Dominicains, à Espagnola, et prit l'habit de cet ordre.

Le récit des travaux de Las Casas, dont on vient de voir le dénouement, ne nous a pas permis de continuer l'histoire des découvertes en suivant l'ordre des temps; il en est cependant une bien importante sur laquelle il est utile de revenir.

Diégo Velasquès, qui avait conquis Cuba en 1511, en conservait encore le gouvernement. Sous son administration, cette île devint un établissement des plus florissans; les Espagnols y arrivaient de toutes parts pour tenter la fortune; mais comme leur activité ne leur permettait pas de se livrer à la culture de la terre, ils voulurent chercher de nouveaux pays. Plusieurs officiers qui avaient servi sous Pedrarias firent une association dans ce but; ils choisirent pour chef Hernandès de Cordova, riche colon; celui-ci, aidé de Velasquès, se chargea des frais de l'expédition, et partit le 8 février 1517, avec trois vaisseaux portant cent dix hommes et se dirigeant à l'O.

Vingt-un jours après leur départ de Santiago, ils virèrent à terre: c'était le cap Catoche, pointe orientale de cette grande péninsule en avant du continent, et qui a conservé le nom

de *Yucatan* que lui donnaient les habitans. En approchant, ils virent cinq canots pleins d'Indiens vêtus d'habits de coton, spectacle nouveau pour eux , car jusque-là on n'avait rencontré que des sauvages nus. Leur étonnement fut bien plus grand lorsque , descendus à terre sur l'invitation des Indiens, ils trouvèrent des maisons bâties en pierre. Mais, si ces sauvages étaient plus civilisés que les autres Américains , ils étaient aussi plus guerriers. Les Espagnols s'étant avancés sans défiance, un corps considérable d'Indiens, en embuscade derrière un petit bois, les attaqua avec vigueur, et , de ses flèches , blessa quinze Espagnols ; mais l'explosion soudaine des armes à feu les frappa de terreur, ils s'enfuirent avec précipitation.

Cordova continua sa route à l'O., et, le seizième jour, il arriva à Campèche , puis à Potonchan où il releva l'embouchure d'une rivière : il voulut y renouveler ses provisions d'eau qui commençaient à s'épuiser. Malgré les troupes destinées à protéger les matelots , ils furent vivement attaqués; quarante - sept furent tués et pas un ne se retira sans blessures. Cordova en avait reçu douze. Il eut assez de présence d'esprit pour effectuer sa retraite; il put regagner ses vaisseaux et repartir pour Cuba où il mourut peu de temps après son arrivée.

Cette expédition , malgré sa fin malheureuse, enflamma le courage des Espagnols. Velasquès fit les frais d'un nouvel armement; deux cents hommes et quarante volontaires s'embarquèrent sous les ordres de Jean Grijalva, jeune homme d'un mérite et d'un courage reconnu. Ils mirent à la voile le 8 avril 1518, et la première terre qu'ils aperçurent fut l'île de Cozumel à l'E. du Yucatan. Pleins du désir de venger leurs compatriotes, ils débarquèrent à Potonechan ; mais les Indiens se défendirent avec tant de courage, que cette tentative fut inutile.

Ils continuèrent leur route vers l'E. Pendant le jour,

En approchant, l'habits de coton, on n'avait ren-
nement fut bien r l'invitation des en pierre. Mais, les autres Améri-
Espagnols s'étant ble d'Indiens, en attaqua avec vi-
Espagnols ; mais rappa de terreur,

seizième jour, il releva l'embou-
er ses provisions malgré les troupes
rent vivement at-
s un ne se retira-
ze. Il eut assez de ; il put regagner
il mourut peu de

reuse, enflamma-
t les frais d'un
t quarante volon-
e Jean Grijalva,
age reconnu. Ils

mière terre qu'ils
Yucatan. Pleins
s débarquèrent à
ent avec tant de

Pendant le jour,

leurs yeux, constamment fixés vers la terre, étaient frappés d'admiration et de surprise à la vue des beautés du pays et de la nouveauté des objets qui se présentaient à eux. Ils voyaient dispersés sur la côte des villages où ils distinguaient des maisons de pierre qui, de loin, leur paraissaient blanches et élevées. Dans la chaleur de leur admiration, ils croyaient voir des villes ornées de tours et de clochers; un des soldats ayant remarqué que le pays ressemblait par son aspect à l'Espagne, Grijalva lui donna le nom de *Nouvelle-Espagne*. Ils descendirent dans la province connue depuis sous le nom de *Guaxaca*. Les habitans les reçurent comme des êtres extraordinaires; en six jours de temps, les Espagnols obtinrent, pour de simples bagatelles, de l'or pour la valeur de quinze mille pesos (80,000 fr. environ).

Grijalva, quittant cette côte, débarqua sur *l'île des Sacrifices*, ainsi nommée parce que ce fut là que les Européens virent pour la première fois l'horrible spectacle de sacrifices humains offerts aux dieux par la superstition barbare des naturels. Enfin on aborda à une petite île qui reçut le nom de *Saint-Jean de Ulua*.

Les officiers de Grijalva voulaient établir une colonie dans ces belles régions; le chef craignit de s'exposer à une destruction presque inévitable, et jugea plus convenable de retourner à Cuba. Il revint à Santiago le 26 octobre, six mois après en être parti, ayant exécuté le plus long et le plus heureux voyage qu'on eût encore fait dans le Nouveau-Monde.

Velasquez, enhardi par le succès, dépêcha sur-le-champen Espagne un officier de confiance pour y porter cette grande nouvelle et solliciter une augmentation d'autorité, et, sans attendre son retour, il commença à préparer un armement proportionné aux dangers de l'entreprise qu'il méditait.

Comme cette expédition a conduit les Espagnols à la

connaissance d'un peuple bien plus civilisé que ceux qu'il avait visités, il convient de suspendre le récit des événements, afin de jeter un coup-d'œil sur l'état du Nouveau-Monde quand il a été découvert, et d'examiner les mœurs des tribus simples et grossières qui occupaient toutes les parties du continent où les Européens avaient pénétré.

CHAPITRE IV.

ÉTAT DE L'AMÉRIQUE LORS DE LA CONQUÊTE.

Tableau général de l'Amérique. — Histoire naturelle. — Comme le sol a-t-il été peuplé? — Constitution physique des Américains — Facultés intellectuelles. — Etat des Américains en société. — Gouvernement civil et institutions politiques. — Art de la guerre — Coutumes et mœurs. — Institutions religieuses.

A l'époque où nous sommes arrivés, on connaît presque entièrement l'étendue du Nouveau-Monde, depuis son extrémité septentrionale jusqu'au 35° au S. de l'équateur; mais les pays qui s'étendent de là jusqu'à son extrémité méridionale, le grand empire du Pérou et celui du Mexique n'étaient pas encore découverts. Ainsi, Colom avait fait connaître un nouvel hémisphère, plus grand que chacune des trois divisions de l'ancien continent, et dont l'étendue est presque égale au tiers du globe.

La nature semble y avoir tracé ses opérations d'un main plus hardie, et avoir distingué les traits de ce pays par une magnificence particulière. Les montagnes d'Amérique sont beaucoup plus hautes que celles des autres parties du globe; de leurs sommets descendent des rivières d'une largeur proportionnée, et avec lesquelles les rivières de l'ancien continent ne peuvent être comparées, ni pour la longueur de leurs cours, ni pour la masse énorme d'eau qu'elles roulent vers l'Océan. Les lacs ne sont pas moins remarquables par leur nombre et leur grandeur; les mer-

UE.

isé que ceux qu'or
e récit des événe
l'état du Nouveau
xaminer les moe
cupaient toutes le
vaient pénétré.

A CONQUÊTE.

naturelle. — Comme
ysique des Américain
éricains en société.
s. — Art de la guer
ieuses.

és, on connaît
eau-Monde, depu
35° au S. de l'équ
jusqu'à son extr
Pérou et celui d
rts. Ainsi, Colom
re, plus grand qu'
continent, et dor
globe.

s opérations d'un
s traits de ce pa
montagnes d'Am
illes des autres pa
endent des rivière
squelles les rivière
comparées, ni pou
nasse énorme d'eau
ne sont pas moins
grandeur ; les men

qui baignent ses côtes, les golfes qui sont de véritables mers méditerranées, rendent les communications aussi promptes que sûres et faciles : tous ces détails géographiques trouvant ailleurs leur place, le principal objet qui doit fixer l'attention, c'est l'état où était le continent relativement à ce qui dépend de l'intelligence et des opérations de l'homme. L'œil était habitué à voir la terre sous la forme que l'industrie lui a donnée ; mais, dans le Nouveau-Monde, l'espèce humaine était peu avancée, et la nature présentait un aspect différent de l'ancien.

Ce continent était peuplé de petites tribus indépendantes, privées d'arts et d'industrie, qui n'avaient ni les moyens de corriger ces défauts, ni le désir d'améliorer l'état de la portion de la terre qu'ils habitaient. D'immenses forêts couvraient une grande partie du sol ; les rivières qui n'étaient pas contenues dans leur lit par les travaux nécessaires, changeaient la plupart des plaines en de vastes marais. Dans les provinces méridionales, où la chaleur du soleil, l'humidité du climat et la fertilité du sol, concourent à donner de l'activité à toutes les puissances de la végétation, les bois sont tellement embarrassés par l'excubiance même de cette végétation, qu'il est presque impossible d'y pénétrer, et que la surface du terrain y est cachée sous des couches épaisses d'arbrisseaux, d'herbes et de plantes sauvages. C'est dans cet état de nature brute et abandonnée à elle-même que restent encore plusieurs grandes provinces qui s'étendent du pied des Andes jusqu'à la mer.

Il n'y avait que l'espérance de découvrir des mines d'or, qui put engager les Espagnols à pénétrer dans les bois et dans les marais, où ils observaient à chaque pas l'extrême différence de l'aspect que présente la nature inculte et sauvage d'avec celui qu'elle prend sous la main industrielle de l'art.

Un tel pays devait être des plus malsains; les maladies sont bien plus terribles. Les Espagnols en éprouveront bientôt les funestes effets; leur constitution, leur tempérance et leur courage ne les mirent pas à l'abri de ces influences meurtrières: il en périra un grand nombre, et ceux qui échapperont porteraient des traces non équivoques d'l'insalubrité de ce pays. Ils revenaient en Europe maigres avec des regards languissans et le teint jaunâtre.

L'état inculte du Nouveau-Monde affectait non-seulement la température de l'air, mais même les animaux: les espèces y sont en beaucoup plus petit nombre que dans l'autre hémisphère. On ne trouva dans les îles que quatre espèces de quadrupèdes, dont le plus grand n'excéda pas en grosseur le lapin. Il y en avait davantage sur le continent; ils ne paraissaient ni aussi robustes ni aussi grosses que ceux de l'ancien. Le *tapir*, le plus grand des quadrupèdes vivans du Nouveau-Monde, n'a guère que trois pieds et demi de haut et six de longueur. Les animaux transportés d'Europe y ont dégénéré, et pour la grosseur et pour la qualité¹.

Les mêmes causes qui abâtardissent les quadrupèdes favorisent la propagation des reptiles et des insectes. La nature y est souvent obscurci par des nuées d'insectes, et la terre couverte de reptiles malfaisans.

Les oiseaux, plus libres, ont éprouvé moins de changemens. Le nombre en est plus grand que celui des quadrupèdes. Ceux de la Zone-Torride sont parés d'un plumage qui éblouit l'œil par l'éclat et la beauté des couleurs, et

¹ Ces idées de Robertson sur l'histoire naturelle de l'Amérique empruntées à Buffon, ont été reconnues comme fausses par ceux qui se sont spécialement occupés de cette science; ce sont des erreurs faits qu'il suffit de signaler à l'attention du lecteur, sans qu'il y ait besoin de les discuter. Cette remarque doit également s'appliquer à ce qu'il dit de la constitution physique des Américains.

ains; les malades
ols en éprouvèrent
ution, leur tempé
s à l'abri de ces in
nd nombre, et ce
non équivoques
n Europe maigre
t jaunâtre.
ffectait non-seul
me les animaux:
t nombre que da
les îles que quat
s grand n'excéda
it davantage sur
robustes ni aussi f
r, le plus grand d
nde, n'a guère q
gueur. Les anima
et pour la grosse
ent les quadrupè
et des insectes. La
l'insectes, et la ter
é moins de chang
ue celui des quad
parés d'un plumag
des couleurs, etc
turelle de l'Amériq
ne fausses par ceux q
; ce sont des erreurs
lecteur, sans qu'il s
lement s'appliquer à
particulière, distinguée de toutes les nations de ce con
UE.

distingue parmi eux le *condor*, qui l'emporte sur toute la race aillée par le volume, la force et le courage.

Les notions sur l'histoire naturelle ne sont que le produit d'une observation lente et minutieuse. Ceux qui vinrent les premiers avaient trop à faire pour se livrer à cette étude. Ils furent cependant frappés à la vue de ces objets si différens de ceux de leur patrie. Les explorations subséquentes ont démontré la vérité de ces impressions; l'attention du savant de l'Europe fut vivement excitée, mais elle se tourna sur un autre point. Il se présenta alors un problème bien difficile à résoudre et bien important. Les savans, les philosophes, les théologiens se demandèrent, comment l'Amérique a-t-elle été peuplée? Trois cents ans se sont écoulés depuis, et cette grande question, si longtemps controversée, examinée sous tant de faces, par des hommes si profondément instruits, n'a pas été mieux éclaircie que dans sa nouveauté. Des volumes ne suffiraient pas seulement pour exposer les hypothèses qui se succèdent pour se détruire. Il suffira donc de donner ici l'opinion de l'auteur du livre dont celui-ci est l'abrégé. Il est bon de prévenir le lecteur que l'hypothèse de Robertson a été discutée comme les autres; chacun est libre de l'adopter ou de la repousser, en se rappelant surtout que ses idées ne sont émises que sous forme dubitative. «Quoiqu'il soit possible que l'Amérique ait reçu de notre hémisphère ses premiers habitans, soit par le N. O. de l'Europe, soit par le N. E. de l'Asie, il y a de bonnes raisons pour supposer que les ancêtres de toutes les nations américaines, depuis le cap Horn, jusqu'aux extrémités méridionales du Labrador, sont venus d'Asie plutôt que d'Europe. Les Esquimaux sont les seuls peuples d'Amérique qui par la figure et le caractère aient quelques ressemblances avec les Européens. C'est évidemment une espèce d'hommes particulière, distinguée de toutes les nations de ce continent.

tinent par le langage, les mœurs et les habitudes. On peut donc être autorisé à faire remonter leur origine à la source que j'ai indiquée. Mais il y a entre tous les autres peuples d'Amérique une ressemblance si frappante et dans leur constitution physique et dans leurs qualités morales, que, malgré les différences produites par l'inégalité du climat, nous devons les regarder comme sortis d'une même souche. Il peut y avoir de la variété dans les teintes, mais on retrouve partout la même couleur primitive. Chaque tribu a quelque caractère particulier qui la distingue, mais dans toutes on reconnaît certains traits communs à la race entière. C'est une chose remarquable que, dans toutes les particularités soit physiques soit morales qui caractérisent les Américains, on leur trouve de la ressemblance avec les tribus barbares dispersées au N. E. de l'Asie, mais presque aucune avec les nations établies au N. de l'Europe. On peut donc remonter à leur première origine, et conclure que leurs ancêtres asiatiques, s'étant établis dans les parties de l'Amérique où les Russes ont découvert le voisinage des deux continents, se sont ensuite répandus par degrés dans ces différentes régions. Cette idée du progrès de la population en Amérique s'accorde avec les traditions que les Mexicains avaient sur leur propre origine, et qui, toutes imparfaites qu'elles étaient, avaient été conservées avec plus de soin, et méritaient plus de confiance que celles d'aucun peuple du Nouveau-Monde. Les Mexicains prétendaient que leurs ancêtres étaient venus d'un pays éloigné situé au N. E. de leur empire. Ils indiquaient les différents endroits où ces étrangers s'étaient arrêtés en avançant successivement dans les provinces intérieures, et c'est précisément la même route qu'ils ont dû suivre en supposant qu'ils vinsent d'Asie. La description que les Mexicains faisaient de la figure, des mœurs, de la manière de vivre de leurs ancêtres à cette époque, est une

peint
pose

Au
il est
des p
des E

Deu
leurs
tués
quête
uer l'
isolées
entre
tableau
vemen
cultés
et leur
et cou
gieuse

Com
mière
qui les
une rac
hémisp
blant à
noirs,
et tout
ils ont
Leurs
les effe
de leur

• Cec
la barbe

peinture fidèle des tribus sauvages de Tatars dont je suppose qu'ils sont descendus. »

Au reste, quelque opinion qu'on embrasse sur ce sujet, il est bien plus intéressant d'examiner l'état et le caractère des peuples d'Amérique, à l'époque où ils ont été connus des Européens, qu'à celle de leur origine.

Deux seuls peuples, sur ce vaste continent, étaient par leurs mœurs, leur gouvernement, leur civilisation, constitués véritablement en nation; quand on traitera de la conquête du Mexique et du Pérou, on aura occasion d'examiner l'état de ces peuples; il ne s'agit ici que des tribus isolées qui étaient absolument sauvages, et comme elles ont entre elles une foule de points de ressemblance, c'est un tableau général qui va être tracé en considérant successivement la constitution physique des Américains, leurs facultés intellectuelles, leur état domestique, leurs institutions et leur état politique, leur système de guerre, leur mœurs et coutumes, enfin leurs idées et leurs institutions religieuses.

CONSTITUTION PHYSIQUE DES AMÉRICAINS.—La première vue des habitans du Nouveau-Monde inspira à ceux qui les découvrirent une telle surprise, qu'ils crurent voir une race d'hommes différente de celle qui peuplait l'ancien hémisphère. Leur teint est d'un brun rougeâtre ressemblant à peu près à la couleur du cuivre. Leurs cheveux sont noirs, longs, grossiers et faibles. Ils n'ont point de barbe¹, et toutes les parties de leur corps sont parfaitement unies; ils ont la taille haute, très-droite et bien proportionnée. Leurs traits sont réguliers, quoique souvent déformés par les efforts absurdes qu'ils font pour augmenter la beauté de leur forme naturelle ou pour rendre leur aspect plus

¹ Ceci n'est pas rigoureusement vrai; il est des tribus qui ont de la barbe, peu à la vérité, parce qu'elles ne la coupent pas.

redoutable à leurs ennemis. Dans les îles où la rareté des animaux les empêchait de se livrer à la chasse, leur constitution était faible et délicate; sur le continent où ils pouvaient s'adonner à cet exercice, leur corps avait acquis plus de vigueur. Cependant les Américains étaient toujours plus distingués par l'agilité que par la force; ils ressemblaient plus aux animaux de proie qu'à des animaux domestiques.

Non-seulement ils avaient de l'aversion pour le travail, ils étaient même incapables de le supporter, et, lorsque la violence, les arrachant à leur indolence, les força à travailler, ils succombèrent aux fatigues que les Espagnols auraient supportées avec facilité. Cette faiblesse de constitution peut être considérée comme une marque caractéristique de cette espèce d'hommes. La petite quantité de nourriture qui leur suffisait, conséquence de cette faiblesse, était un sujet d'étonnement pour les Espagnols, dont l'appétit était pour les naturels un étonnement non moins grand: ils prétendaient qu'un Espagnol dévorait plus d'alimens que dix d'entre eux. Malgré leur faiblesse générale, on ne voit aucun Américain difforme, mutilé ou privé d'un de ses sens. Tous les voyageurs ont été frappés de cette particularité, et ont vanté la régularité et la perfection de leurs traits. Cette observation, vraie encore aujourd'hui pour les tribus indépendantes, ne se remarque plus dans les provinces où les Européens ont leurs établissemens. Là, les Américains sont loin d'être distingués par la régularité et la beauté de leurs formes; on y voit un nombre considérable d'individus qui sont difformes, mutilés, aveugles, sourds ou d'une petitesse monstrueuse.

Quelle que soit la faiblesse d'organisation des Américains, il est singulier que la forme humaine présente moins de variété dans ce nouveau continent que dans l'ancien. Lorsque Colomb visita pour la première fois les contrées situées

sous la
et sen-
pondai-
ment
leur c-
nuanc-
région
eu oc-
climats
des au-
nante
rieure.

Il es-
rale. Il
titude
Labrad-
quima-
tête d'u-
singuli-
plus du-
des An-
longue-
leur la-
penser
autres l-

Il ex-
sont les
cles, on
d'admini-
rantes d-
qui s'ét-
de Mag-
res qui
chasses

sous la Zône-Torride, il s'attendait à voir des hommes noirs et semblables à ceux qui vivent dans les régions correspondantes de l'autre hémisphère. Il trouva avec étonnement qu'il n'y avait point de nègres en Amérique. La couleur des habitans de la Zône-Torride est à peine d'une nuance plus foncée que celle des peuples qui habitent les régions plus tempérées. Des observateurs attentifs, qui ont eu occasion de voir les Américains dans les différens climats et dans des contrées fort éloignées les unes des autres, ont été frappés de la ressemblance étonnante qu'ils présentent dans leur air et leur forme extérieure.

Il est cependant une exception à cette remarque générale. Il y a un peuple habitant un district situé sous une latitude fort avancée vers le N., s'étendant de la côte du Labrador au pôle. Ces habitans, connus sous le nom d'Esquimaux, sont robustes et d'une taille médiocre; ils ont la tête d'une grosseur démesurée, et les pieds d'une petitesse singulière; leur teint quoique basané approche cependant plus du blanc des Européens que de la couleur cuivrée des Américains; enfin ils ont de la barbe quelquefois fort longue et touffue. Ces particularités, jointes à l'affinité de leur langue avec celle des Groenlendais, peuvent faire penser que les Esquimaux sont d'une nature différente des autres habitans de l'Amérique.

Il existe un autre peuple qui diffère des Américains : ce sont les fameux Patagons, qui, pendant plus de trois siècles, ont été un sujet de dispute pour les savans et un objet d'admiration pour le vulgaire. C'est une de ces tribus errantes dispersées sur cette région vaste, mais peu connue, qui s'étend depuis la rivière de la Plata jusqu'au détroit de Magellan. Leur résidence est dans cette partie des terres qui bordent le Rio Negro; mais dans la saison des chasses, ils poussent souvent leurs courses jusqu'au détroit

qui sépare la Terre-d'Feu du continent. Les premières notions qu'on en ait eues ont été apportées en Europe par les compagnons de Magellan, et on les décrivait comme une race gigantesque, d'une taille au-dessus de sept pieds et d'une force proportionnée à leur grandeur. Les voyageurs qui ont depuis visité ces peuples n'ont pas été unanimes : les uns ont affirmé qu'ils étaient vraiment d'une taille gigantesque ; les autres ont dit que , quoique grands et bien faits , ils n'étaient point de cette grandeur extraordinaire qui en faisait une race distincte. Parmi ces derniers, on doit citer les jésuites Falconer et Dobritshoffer qui ont séjourné de nombreuses années en Amérique comme missionnaires. L'existence de cette prétendue race de géans semble donc être encore un de ces problèmes d'histoire naturelle, sur lesquels un esprit sage doit suspendre son jugement jusqu'à ce que des preuves plus complètes apprennent ce qu'il faut croire de ces récits. Cette remarque judicieuse de Robertson vient de recevoir une sanction éclatante, et quoique nous n'ayons fait encore aucun usage des écrits postérieurs à celui de l'auteur, on pardonnera la citation suivante empruntée à M. d'Orbigny, qui a passé plusieurs années au milieu de ces peuples. On ne saurait apporter trop de preuves à la réfutation d'une erreur généralement répandue. « Le gigantesque fantôme de ces fameux Patagons de sept à huit pieds de haut s'est évanioui pour moi. J'ai vu là des hommes encore très-grands comparativement aux autres races américaines , mais qui n'ont rien d'extraordinaire; car, sur plus de six cents individus, le plus grand n'avait que cinq pieds onze pouces, et la taille moyenne est de cinq pieds quatre pouces. Peut-être la manière dont ils se drapent avec de grandes pièces de fourrure expliquerait-elle l'ancienne erreur. Nul doute que les Patagons ne soient la nation vue par les premiers navigateurs , car ils m'ont eux-mêmes assuré qu'ils fai-

saint des voyages aux côtes du S., et qu'ils ne connaissaient à la pointe de l'Amérique d'autre nation que celle qui habite la Terre-de-Feu. »

Pour se former une idée exacte de la constitution des indigènes d'un pays, il faut non-seulement considérer la forme et la vigueur de leur corps, mais encore examiner quel est le degré de santé dont ils jouissent, et quelle est la durée ordinaire de leur vie. Les Américains n'offrent à cet égard rien qui ne leur soit commun avec les autres peuples vivant à l'état sauvage. Comme ils n'ont aucune prévoyance, leur subsistance n'est pas assurée; ils sont tantôt dans une grande abondance, tantôt dans une pénurie extrême; aussi passent-ils de l'abstinence la plus complète à la plus incroyable voracité; ces alternatives sont la source d'une soule de maladies, qui en font périr un grand nombre. Les fatigues de la chasse et les intempéries des saisons abrègent également leurs jours. La durée commune de la vie paraît être plus courte chez les sauvages que chez les peuples civilisés.

FACULTÉS INTELLECTUELLES. — Les facultés intellectuelles des Américains sont extrêmement bornées; leurs efforts et leurs émotions sont faibles et en petit nombre. Presque tous ils ne font aucune disposition pour l'avenir. Quand le sauvage a eu à souffrir des rigueurs de l'hiver, il prépare avec activité des matériaux pour se construire une hutte; mais dès que le temps devient plus doux, il oublie ses souffrances, et abandonne ses travaux jusqu'à ce que le froid se fasse de nouveau sentir.

Les notions du calcul sont presque entièrement inconnues à plusieurs peuplades; il y a des sauvages qui ne peuvent compter que jusqu'à trois et n'ont aucun terme pour distinguer un nombre supérieur; d'autres comptent jusqu'à dix, quelques-uns jusqu'à vingt. L'exercice de l'entendement est encore plus limité. Ils n'en font usage que pour

le diriger vers les objets qui concernent particulièrement leur conservation.

L'indolence et l'inaction totale, voilà le fonds de leur caractère; le seul bonheur auquel ils aspirent, c'est d'être dispensés de travail; ils restent des jours entiers couchés ou assis par terre, dans uneoisiveté parfaite, sans changer de posture, sans lever les yeux, sans prononcer une seule parole. Le travail est regardé comme honteux et avilissant; la plus grande partie est le partage des femmes; les hommes ne daignent s'occuper que de la pêche, de la chasse et de la guerre; on voit encore là les preuves de leur insouciance. Quoiqu'ils sachent qu'ils doivent compter pour leur subsistance, pendant une partie de l'année, sur le produit de la pêche, pendant une autre sur la chasse, enfin pendant la dernière sur la culture, ils n'ont pas la sagacité de proportionner leurs provisions à leurs besoins. Ce qu'ils souffrent une année ne leur inspire pas les moyens de prévenir de nouvelles privations; et, par une bizarre singularité, ils sont d'autant moins inquiets sur leurs besoins que les moyens d'y pourvoir sont plus incertains et plus difficiles à obtenir. Un tel état frappa les Espagnols, quand ils virent pour la première fois les Américains. Leur physionomie inanimée, leur regard fixe et sans expression, leur inattention firent une telle impression sur eux, qu'ils les regardèrent comme des animaux d'une classe inférieure, et ne purent croire qu'ils appartinssent à l'espèce humaine. Il fallut l'autorité d'une bulle du pape pour convaincre les Espagnols que les Américains étaient capables de toutes les fonctions de l'homme et devaient jouir de tous les droits de l'humanité.

ETAT DES AMÉRICAINS EN SOCIÉTÉ. — L'union de l'homme et de la femme était, en Amérique, soumise à des règles, et les droits du mariage étaient reconnus et fixés. Dans les contrées où les moyens de subsister étaient

peu nombreux, l'homme se bornait à une seule femme. Dans les climats plus chauds et plus fertiles, la faculté de se procurer des subsistances permettait de prendre plusieurs femmes. Dans quelques pays, le mariage durait pendant toute la vie; dans d'autres, les hommes quittaient les femmes souvent même sans en assigner aucun motif.

Chez plusieurs nations, le contrat de mariage n'est qu'un contrat de vente; l'homme achète une femme de ses parens, soit qu'il leur consacre ses services pour un certain temps, soit qu'il les aide à la pêche et à la chasse, soit qu'il leur fasse présent des objets considérés par eux comme précieux. Aussi les Américains regardent-ils leurs femmes comme des esclaves, et encore le mot servitude est-il trop doux pour donner une juste idée des malheurs de ces infortunées. Parmi quelques tribus la femme est traitée comme une bête de somme, destinée à tous les travaux, à toutes les fatigues. On lui impose les ouvrages les plus pénibles sans en avoir de reconnaissance; il ne lui est permis d'approcher de son maître qu'avec le plus profond respect; elle ne peut pas manger en sa présence.

Cet état perpétuel d'esclavage, ces travaux excessifs, sont des causes qui s'opposent à la fécondité des femmes. Parmi les tribus errantes qui ne vivent que de la chasse, la mère ne peut donner ses soins à un second enfant avant que le premier ait assez de forces pour n'avoir plus besoin d'elle. C'est là sans doute la source de cet usage universel des femmes américaines, de nourrir leurs enfants pendant plusieurs années; à peine peuvent-elles en élever successivement deux ou trois: aussi ne trouve-t-on jamais de famille nombreuse. Quand il naît deux jumeaux, l'un est abandonné, parce que la mère ne pourrait les nourrir tous les deux. Lorsqu'une mère meurt pendant qu'elle allaite, on enterre l'enfant avec elle, car on ne

saurait comment lui conserver la vie. Enfin, dans ces disettes fréquentes, auxquelles les Américains sont exposés, la difficulté de nourrir les enfans devient quelquefois si grande, qu'il n'est pas rare de les voir abandonnés ou tués par leurs parens.

Il ne faut cependant pas croire que ces sauvages manquent d'affection et d'attachement pour leur progéniture. Tant que la faiblesse des enfans exige leur secours, aucun peuple ne les surpassé dans les soins dont leur tendresse les entoure; mais cette tendresse cesse dès qu'ils sont parvenus à l'âge de maturité : alors on les laisse maîtres absolus de leurs propres actions. Dans une cabane américaine, le père, la mère, les enfans vivent ensemble, comme si le hasard les eût rassemblés. De là vient que les Américains n'ont pas plus de reconnaissance pour leurs parens que pour toutes les autres personnes qui vivent avec eux. Ils les traitent quelquefois avec tant de mépris, d'insolence et de cruauté, que tous ceux qui en ont été les témoins en ont été pénétrés d'horreur.

GOUVERNEMENT CIVIL ET INSTITUTIONS POLITIQUES. — La première chose qui frappe quand on étudie les mœurs d'une société, ce sont ses moyens de subsistance. Jamais l'homme ne s'est montré dans un état plus sauvage qu'on ne le trouve sur les vastes plaines du midi de l'Amérique. Quelques peuples ne vivent que des productions de la nature. Les racines venues sans culture, les fruits et les grains recueillis dans les bois, forment leur nourriture pendant une partie de l'année : ils vivent de la pêche le reste du temps. Les vastes rivières fournissent en abondance les poissons les plus délicats et les plus variés. Sur le bord de ces fleuves, les habitans se livrent exclusivement à la pêche; mais, comme la pêche n'exige ni autant d'activité, ni autant d'adresse que la chasse, les peuples pêcheurs ne peuvent avoir le même

dans ces
t exposés,
quefois si
és ont tués

ges man-
géniture.
rs, aucun
tendresse
sont par-
autres ab-
ne améri-
ensemble,
ent que les
pour leurs
qui vivent
le mépris,
ont été les

RIQUES.—
les mœurs
stance. Ja-
is sauvage
idi de l'A-
es produc-
ulture, les
, forment
ils vivent
ières four-
cats et les
abitans se
e la pêche
sse que la
r le même

degré d'intelligence et d'industrie que les peuples chasseurs. Les tribus qui habitent l'intérieur des forêts, trouvant dans le gibier la même ressource que ceux des côtes trouvaient dans le poisson, négligeaient comme eux la culture du sol; mais il fallait beaucoup d'activité et d'adresse pour atteindre leur proie: aussi, un chasseur hardi et courageux est-il toujours regardé à l'égal d'un vaillant guerrier. C'est pour la chasse que l'Américain sort de son indolence naturelle; alors il devient actif, constant, infatigable; ses sens acquièrent un degré de finesse qu'on a peine à concevoir; il distingue les divers animaux par les traces imperceptibles aux Européens. Lorsqu'il attaque directement le gibier, ses flèches le manquent rarement; quand il lui tend des pièges, il n'échappe presque jamais. Pour être plus certains du succès, les Américains emploient plusieurs moyens dont le principal est de se servir de flèches empoisonnées. La plus légère blessure de ces flèches est toujours mortelle. Si elle perce seulement la peau, le sang se glace et se fige dans un moment: l'animal le plus vigoureux tombe tout-à-coup sans vie. Ce poison a cela de particulier que, malgré sa violence et sa subtilité, il ne corrompt pas la chair de l'animal: on peut la manger en toute sûreté. Ce poison est extrait d'une espèce de liane ou du suc du mancenillier.

Certaines tribus, poussées par la nécessité, cultivaient quelques végétaux, qui, dans un sol aussi riche et sous un climat aussi chaud, parviennent aisément à la maturité. L'un est le maïs, semblable à celui d'Europe; l'autre, le manioc. Ce dernier acquiert le volume d'un petit arbre, et produit des racines qui ressemblent à des navets. Après en avoir exprimé le suc, on réduit ces racines en une poudre fine dont on fait des gâteaux, appelés pains de cassave, qui sont une assez bonne nourriture. Le suc est un poison extrêmement violent. Il est une autre espèce de manioc, dépouillé

de toutes qualités nuisibles, et qu'on peut manger en le faisant griller sur la cendre chaude. Un troisième végétal est le bananier qui croît avec rapidité, et dont le fruit tient lieu de pain; enfin, ils avaient la patate et le piment. Deux circonstances concourraient, avec leur indolence naturelle, à rendre l'agriculture imparfaite chez les Indiens, et, pour ainsi dire, presque nulle. Ils n'avaient point d'animaux domestiques, et ils ne connaissaient pas l'usage des métaux. Le sauvage est l'ennemi des autres animaux; il les chasse et les détruit; mais il ne sait ni les multiplier ni les gouverner. Le sol de l'Amérique recèle des métaux en abondance; ces richesses étaient inutiles, à part un peu d'or qu'ils recueillaient dans les torrens, et dont on faisait quelques ornemens: les autres métaux étaient inconnus. Les Américains n'avaient pour abattre les bois que des haches de pierre, et ils y employaient des mois entiers; creuser un canot était l'ouvrage d'une année; il fallait les efforts réunis d'une peuplade entière pour nettoyer le champ qu'on destinait à la culture; les femmes le creusaient avec des hoyaux de bois, la fertilité du sol devait faire le reste.

En Amérique, le nom de *nation* s'applique à de petites sociétés de deux ou trois cents individus, qui occupent souvent des pays plus considérables que certains royaumes de l'Europe; il est des points sur lesquels on fait des centaines de lieues sans trouver une seule cabane. Les peuples chasseurs ne connaissent pas le droit de propriété; les forêts sont considérées comme la propriété d'une tribu, qui a le droit d'en exclure toutes les tribus rivales. Ils mettent en commun tout le butin fait à la chasse, et chacun va prendre ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance; ils ne peuvent donc pas connaître les distinctions qui naissent de l'inégalité des richesses; les qualités personnelles sont les seules distinctions qu'ils admettent, et encore, pour les

rendre évidentes, faut-il le sentiment d'une grande circonstance. S'ils font la guerre, le guerrier le plus courageux les conduit au combat. Vont-ils à la chasse ? C'est le chasseur le plus adroit qui se met à leur tête ; et, quand il se présente des affaires difficiles, on a recours à l'expérience des vieillards. Hors de là, chacun agit à sa guise ; chacun est maître, parce que tous sont égaux et libres. Cependant, à Espagnola, à Cuba, et dans les grandes îles, les caciques et les chefs jouissaient d'un pouvoir fort étendu ; leur dignité était héréditaire ; les sujets se soumettaient à leurs ordres sans résistance, et, pour augmenter leur confiance, ces chefs présentaient leurs commandemens comme des oracles du ciel, dont ils se disaient les ministres. Il y avait bien aussi quelques exceptions sur le continent ; mais elles ne peuvent pas trouver place dans ce tableau général.

Chez la plupart de ces peuples on n'a trouvé aucune trace du pouvoir qu'en Europe on appelle pouvoir judiciaire. Le droit de la vengeance est laissé aux particuliers ; lorsqu'il y a eu quelque offense commise ou du sang répandu, c'est aux parens et aux amis à venger l'offensé ou la victime et à recevoir la réparation offerte par le coupable. Comme il paraît honteux de laisser une injure impunie, le ressentiment est toujours implacable et éternel : on peut dire, enfin, que le gouvernement, chez les sauvages, ne s'étend pas au-delà de la famille, si ce n'est pour attaquer ou repousser l'ennemi commun.

ART DE LA GUERRE. — Ces peuplades sauvages sont souvent exposées à la guerre. Leur territoire étant fort étendu et les limites n'en étant pas exactement fixées, la violation du domaine commun est une cause sans cesse rennaissante de querelles et de discordes ; mais la passion de la vengeance est presque toujours le motif dominant de leurs guerres. Si un chef veut proposer à une troupe de

guerriers une incursion sur le territoire ennemi, c'est cette passion qu'il met en jeu. Alors les jeunes sauvages prennent les armes et la guerre commence; mais, s'il s'agit d'une guerre nationale, il faut une délibération générale. Les anciens s'assemblent et discutent les avantages avec beaucoup de prudence et de sagacité; on consulte les prêtres et les devins, et, si la réponse est pour la guerre, on choisit un chef. Cependant cette décision n'impose à personne l'obligation d'y prendre part; chaque individu reste maître de sa conduite.

Obligés de se transporter souvent à des distances immenses à travers des forêts horribles, les Américains n'entrent jamais en campagne avec un corps nombreux. Chacun porte une natte et un sac de maïs; la chasse et la pêche les nourrissent pendant leur longue marche. Dès qu'ils approchent du territoire ennemi, ils rassemblent tous les guerriers et s'avancent avec précaution. Surprendre et détruire, voilà le plus grand mérite d'un chef et la gloire des guerriers; attaquer en plein champ des ennemis en défense leur paraît une extrême folie: les Brésiliens et quelques autres peuplades plus nombreuses livraient quelquefois des batailles rangées. On aura occasion de décrire leur manière de combattre quand on traitera des puissans empires du Mexique et du Pérou, car ces deux peuples sont toujours exceptés quand nous parlons des Américains, tels qu'ils étaient au moment de la conquête.

Ces sauvages mettent en usage toutes les ruses que l'habitude de la chasse leur a apprises; lorsqu'ils ne rencontrent point l'ennemi, ils s'avancent jusque dans les villages avec tant de précautions pour cacher leur approche, qu'ils se glissent souvent dans les forêts en marchant sur les mains et sur les pieds: s'ils ne sont pas découverts et si l'ennemi est sans défense, ils brûlent les cabanes, fondent sur les habitans avec la plus grande férocité, enlèvent la chevelure

de ceux qui tombent sous leurs coups et rapportent en triomphe ces étranges trophées. Ils font des prisonniers autant qu'ils peuvent, et reviennent chez eux où ils sont reçus aux acclamations de la joie la plus vive, qu'interrompent seulement des lamentations sur la perte de ceux qui ont succombé; alors les vieillards décident du sort des prisonniers; on choisit ceux qui doivent remplacer les morts, on les conduit devant les cabanes, et, si les femmes les reçoivent, ils prennent le nom, le rang du défunt, et sont traités en tout comme lui-même; d'autres sont destinés à assouvir la vengeance, et les tourmens les plus cruels leur sont réservés. Indifférens à ce qui se passe autour d'eux, les prisonniers entendent sans changer de visage leur arrêt, se préparent à le subir en hommes et entonnent la chanson de mort. On les lie à des poteaux de manière qu'ils peuvent courir tout autour. Ceux qui sont présens, hommes, femmes, enfans, fondent sur eux comme des furies; on emploie toutes les espèces de tortures que peut inventer la fureur de la vengeance. Quelques-uns brûlent les corps avec des pierres rouges, d'autres les coupent en morceaux, d'autres séparent la chair des os; mais, dans leur ingénieuse barbarie, ils évitent de porter des coups mortels. Ils prolongent pendant plusieurs jours cette hideuse agonie. L'infortuné, au milieu des souffrances, célèbre d'une voix ferme ses propres exploits, insulte ceux qui le tourmentent et excite leur férocité par toutes sortes d'injures et de menaces. La force et le courage qu'il fait éclater dans cette situation terrible sont le plus beau triomphe d'un guerrier; celui qui laisse échapper quelque signe de faiblesse est mis à mort sur-le-champ avec mépris, parce qu'on le juge indigne d'être traité comme un homme. Animés par ces idées, les Américains souffrent, sans même pousser un seul gémissement, des tourmens affreux, jusqu'à ce qu'un chef, las de lutter avec un homme dont rien

ne peut vaincre la constance, finit par le tuer d'un coup de massue. A cette scène en succède une autre plus horrible; à peine le prisonnier est-il mort que le cadavre est dévoré.

Chez d'autres peuplades la vengeance s'exerce d'une manière un peu différente quoique la conclusion soit la même. Lorsque les premiers mouvements de fureur sont passés, non-seulement on cesse de tourmenter les prisonniers, mais on leur marque même la plus grande bonté; ils sont bien nourris, bien traités, jusqu'au jour fixé pour leur mort, et alors un seul coup leur fait perdre la vie. Les femmes s'emparent de leurs corps et les apprêtent pour le festin. Toute la tribu est réunie, afin de prendre part à la fête, et tous dévorent la chair des victimes avec avidité. Ces peuples regardent le plaisir de manger le corps d'un ennemi massacré comme le plaisir le plus doux et le plus complet de la vengeance.

Comme il n'y a point de guerrier américain dont la fermeté ne puisse être mise à ces rudes épreuves, on y prépare les jeunes gens de bonne heure, en les accoutumant par degré à souffrir sans se plaindre les douleurs les plus aiguës; peu à peu le sauvage apprend à regarder cette constance inébranlable comme la plus haute perfection du guerrier.

Leurs armes sont simples: des massues d'un bois dur, des pieux durcis au feu, des lances dont la pointe est armée d'un caillou ou d'un os, des arcs, des flèches, tels sont leurs moyens d'attaque et de défense; leurs flèches souvent empoisonnées sont des armes terribles, dont les Espagnols éprouvèrent les épouvantables effets.

COÛTUMES ET MŒURS. — Tous les habitans des îles et une grande partie de ceux du continent américain étaient dans un état de nudité absolue, ou se contentaient d'un léger vêtement; mais, quoique nus, ils n'étaient pas sans quelque sorte d'ornemens. Ils attachaient des mor-

ceaux d'or, des coquilles ou des pierres brillantes à leurs oreilles, à leur nez et à leurs joues. Ils dessinaient sur leur peau une multitude de figures bizarres non pour s'embellir, mais pour se donner un air plus imposant et plus redoutable. Le vêtement et la parure des femmes sont très-simples et peu variés; l'état d'esclavage où elles vivent les rend paresseuses et indifférentes pour leur parure. Un des usages de ces peuples qui, au premier coup-d'œil, paraît singulier, n'est qu'un moyen que le besoin leur a fait inventer pour remédier aux inconveniens du climat : ils ont l'habitude d'enduire leur corps avec de la graisse d'animaux, des gommes visqueuses et des huiles de différentes espèces auxquelles ils mêlent diverses couleurs. Sous cet impénétrable vernis, non-seulement leur peau se trouve défendue contre la chaleur pénétrante du soleil, mais l'odeur de ce mélange écartera d'eux les essaims innombrables d'insectes qui abondent dans les bois et les marécages, et dont la persécution serait intolérable pour des hommes entièrement nus.

Quoique les Américains soient très-recherchés dans leur parure, ils ne font guère attention à la commodité de leurs habitations ; certaines tribus n'ont même pas de cabanes, se contentant d'un simple abri de branches et de feuilles. Les chasseurs se logent momentanément dans des huttes qu'ils construisent avec facilité, et qu'ils abandonnent sans peine ; les peuplades qui ont une demeure fixe n'ont que de misérables huttes, dont les portes sont si basses qu'on ne peut y entrer qu'en se couchant jusqu'à terre ; elles sont sans fenêtres et le toit est percé d'un grand trou pour le passage de la fumée. Leurs ustensiles sont en petit nombre. La seule manière de manger des alimens cuits était de les faire griller. Quelques haches en pierre, une coquille tranchante leur servaient pour creuser les canots, chefs-d'œuvre de leur industrie, faits dans un seul

tronc d'arbre ; il est de ces pirogues qui peuvent contenir quarante personnes ; ils les font manœuvrer avec la plus grande exactité. Comme on le pense, cette connaissance était réservée aux habitans des bords de la mer.

Toutes ces peuplades, si indolentes pour leurs besoins, montrent une activité extraordinaire dans leurs plaisirs, la danse et le jeu ; la danse est une occupation sérieuse qui se mêle à toutes les circonstances importantes de la vie publique et privée. Ils ont des danses réservées à chacune des situations où ils peuvent se trouver ; les hommes seuls y prennent part. La danse guerrière est la plus remarquable, c'est la représentation d'une campagne complète. La passion des jeux de hasard est universelle chez les Américains ; dès qu'ils sont engagés dans une partie de jeu, ils deviennent avides, impatients, bruyans et d'une ardeur presque frénétique ; ils jouent leurs fourrures, leurs vêtemens, leurs armes, et malgré leur passion extrême pour l'indépendance, quand tout est perdu quelques-uns jouent leur liberté. Le tumulte de ces réunions est encore augmenté par l'usage des boissons fortes ; ils ont trouvé le moyen en mâchant le maïs ou le manioc d'en extraire une liqueur assez agréable et enivrante. Il serait hors du sujet de traiter toutes les coutumes singulières de ces peuples ; on sent d'ailleurs combien elles doivent varier. Il en est une cependant qui se rencontre chez toutes les tribus sauvages de ce vaste continent ; lorsqu'un Américain devient vieux ou qu'il souffre d'une maladie mortelle, ses enfans ou ses parens lui ôtent la vie eux-mêmes : ce n'est pas un acte de cruauté, mais de pitié ; car le vieillard se place content sur le tombeau qui lui est destiné, et reçoit avec joie le coup qui va le délivrer de toutes ses misères.

IDEES ET INSTITUTIONS RELIGIEUSES. — Plusieurs tribus n'avaient aucune idée d'un Être supérieur, ni aucune pratique du culte religieux ; elles n'avaient dans leur langue

aucune idée d'être, les masses, la force, la puissance, la faiblesse, la réunion, une partie, une partie d'elles, aucune lors de par la culte teron

L'i
Amér
espèr
des c
licieu
abond
jouira
rarem
vont
qu'ils
provi
arc,
leur t
vêtem
Dans
metta
favor
mêm
l'autr
Il e

aucun mot pour désigner la Divinité. D'autres avaient des idées plus étendues ; ils reconnaissaient des êtres bons et des êtres méchans , et tous leurs efforts tendaient à détourner les malheurs, en cherchant à conjurer et à flétrir ces puissances malfaisantes ; car ils croyaient que les divinités bienfaisantes n'avaient pas besoin de leurs prières. Des tribus réunies en société depuis plus long-temps reconnaissaient une puissance supérieure, d'où elles faisaient tout dépendre ; elles l'appelaient le *grand esprit*; elles ne lui adressaient aucun culte public , et se bornaient à implorer sa puissance, lors des grands événemens , par des pratiques transmises par la tradition. Enfin , les nations civilisées rendaient un culte au soleil, culte dont nous parlerons quand nous traiterons des institutions du Mexique et du Pérou.

L'immortalité de l'âme n'est nulle part inconnue en Amérique ; tous les sauvages , même les plus grossiers , espèrent un état à venir où ils seront à jamais exempts des calamités de la vie. Ils se représentent une contrée délicieuse, favorisée d'un printemps éternel , où les forêts abondent en gibier, et les rivières en poissons ; ils y jouiront sans peine et sans travail des biens qu'ils trouvent rarement sur cette terre. Comme ils pensent que les morts vont commencer une autre carrière , ils ne veulent pas qu'ils arrivent dans cet autre monde sans défense et sans provisions ; c'est pour cela qu'on enterre avec eux leur arc, leurs flèches et leurs autres armes ; on dépose dans leur tombeau des peaux ou des étoffes propres à faire des vêtemens ; enfin , du maïs , du manioc , du gibier , etc. Dans certaines provinces , lorsqu'un cacique mourait , on mettait à mort un certain nombre de ses femmes , de ses favoris , de ses esclaves , afin qu'il pût se montrer avec la même dignité et accompagné des mêmes personnes dans l'autre vie que dans celle qu'il quittait.

Il est une autre opinion aussi généralement répandue :

c'est celle qui attribue à certains individus le don de pénétrer dans l'avenir. Chez les nations qui ont un commencement de culte, cette divination devient un acte religieux. Les prêtres prétendent annoncer les oracles; ce sont les seuls devins, augures et magiciens: on a déjà vu comment certains chefs réunissaient ce pouvoir à celui qu'ils avaient, et augmentaient leur puissance de toute celle que donne la superstition.

Les peuplades sauvages qui n'ont ni cérémonies religieuses, ni prêtres, n'en ont pas moins leurs devins. Ils attribuent l'origine de toutes leurs maladies à une puissance surnaturelle. Il se trouve parmi eux des hommes qui, par ruse, ou par une espèce de transmission de famille, croient posséder le pouvoir de combattre ces influences en les conjurant. L'art de la divination est donc enté sur la médecine; mais, dès que les hommes ont reconnu une puissance surnaturelle dans certains cas, ils sont aisément portés à la reconnaître dans d'autres. Les sauvages ont recours à leurs magiciens dans toutes leurs situations de danger ou de malheur, soit public, soit privé, et rien ne s'entreprend sans leur concours. Aussi, en Amérique, l'art de la divination était-il et est-il encore tenu dans la plus haute estime.

Nous bornons à ce rapide exposé le tableau qu'offrait l'Amérique lors de la découverte. Toutes ces notions n'ont point été recueillies alors; mais les études des peuplades sauvages qu'on a faites depuis, et que les voyageurs continuent encore de nos jours, ont fortifié les idées éparses dans les premiers historiens. Il faut également remarquer que sur un continent aussi immense que celui de l'Amérique, ces usages, ces mœurs, ces coutumes, se montrent sous des aspects différents et sous des formes très-variées. Le Mexique et le Pérou offraient deux empires tellement distincts, que nous leur consacrerons un chapitre tout en-

tier,
déco
par e
même

Expédi
Son
avec
Zem
Prise
critiq
sors
tre C
Mort
d'Oto
Prise
Mage
couvr

Grija
les pré
du rich
de Vela
ces con
ment u
mais le

• Nous
de celui
Mexico q

tier, quand nous aurons raconté les événemens de la découverte et de la conquête que nous avons interrompus par cette digression, dont la place était indiquée par l'ordre même du récit.

CHAPITRE V.

CONQUÈTE DU MEXIQUE ¹,

1518-1525.

FERNAND CORTEZ.

Expédition pour la Nouvelle-Espagne. — Cortez la commande. — Son voyage. — Entrevue avec les envoyés mexicains. — Négociations avec Montezuma. — Présens de ce monarque. — Cortez se rend à Zempoalla. — Il brûle ses vaisseaux. — Il arrive à Tlascala. — Prise de Cholula. — Entrevue avec Montezuma. — Situation critique des Espagnols. — Cortez s'empare de l'empereur. — Trésors qu'on partage aux soldats. — Expédition de Velasquès contre Cortez. — Victoire de ce dernier. — Il revient à Mexico. — Mort de Montezuma. — Retraite des Espagnols. — Bataille d'Otumba. — Complot contre Cortez. — Siège de Mexico. — Prise de la ville et de Guatimozin. — Son supplice. — Voyage de Magellan. — Rappel de Cortez. — Second voyage. — Il découvre le golfe de Californie. — Retour en Espagne. — Sa mort.

Grijalva étant retourné à Cuba trouva presque achevés les préparatifs de l'armement destiné à faire la conquête du riche pays qu'il avait découvert; l'avidité et l'ambition de Velasquès l'avaient poussé à les hâter et à faire des avances considérables sur sa propre fortune. Il réunit facilement un grand nombre de soldats brûlant de se signaler: mais le choix de leur chef était chose bien importante

¹ Nous nous servirons dans ce chapitre du nom de Mexicains à la place de celui d'Aztèques que portait ce peuple. De même nous dirons Mexico quoique cette capitale s'appelât Tenochtitlan.

et bien difficile, car Velasquès n'avait ni le courage, ni la vigueur, ni l'activité d'esprit nécessaires pour cette gigantesque entreprise. Enfin, Amador de Lares, trésorier du roi à Cuba, et André Duero, secrétaire du gouverneur, fixèrent ses irrésolutions en lui proposant un homme dont le nom sera immortel comme celui de Colomb : c'était Fernand Cortez.

Né en 1485, d'une famille noble, Fernand Cortez, après avoir reçu un commencement d'instruction, abandonna de bonne heure la carrière académique pour suivre celle des armes à laquelle il se croyait appelé; il résolut de partir pour Espagnola où Ovando son parent commandait. A son arrivée, en 1504, il remplit successivement plusieurs places importantes et lucratives; puis, en 1511, il suivit Diégo Velasquès dans son expédition à Cuba, et s'y distingua d'une manière tellement brillante que ses compatriotes le regardaient comme capable des plus grandes choses. Doué d'une activité infatigable, il avait une prudence calme dans ses plans, une vigueur soutenue dans l'exécution; et, ce qui est le caractère des génies supérieurs, il possédait l'art de gagner la confiance et de gouverner l'esprit des hommes.

Cortez reçut sa commission avec joie; il employa aussi-tôt toute son activité et son crédit à presser les préparatifs du voyage. Tout l'argent qu'il possédait et celui qu'il put emprunter furent employés à acheter des munitions de guerre et des provisions. Il mit à la voile le 18 novembre 1518. La colonie avait rassemblé toutes ses ressources, des sommes immenses avaient été dépensées par le gouverneur. | Cette expédition était cependant bien disproportionnée avec le but qu'on se proposait. La flotte consistait en onze vaisseaux, dont un de cent tonneaux, trois de soixante-dix, et sept barques sans ponts; elle portait six cents dix-sept hommes, dont cinq cent huit soldats et cent

neuf
onze
més
d'épée
des co
tir des
dix pe
étenda
Suivo,

Cor
eut le
d'Agu
ment
De là,
facilem
femme
seau fu
langue
de nou
s'en tro
connue
lui don
dans l'
Mexiqu
nière.

Cort
et ayan
un cam
rent av
accosté
narque
égards
mandar
roi d'un

neuf matelots et ouvriers. Les soldats étaient divisés en onze compagnies. Treize d'entre eux seulement étaient armés de mousquets; trente deux d'arquebuses, et le reste d'épées et de piques. Comme armes défensives, ils avaient des cottes-d'armes de coton piqué, suffisantes pour garantir des flèches. Enfin, Cortez n'avait que seize chevaux, dix petites pièces de campagne et quatre fauconneaux. Les étendards portaient une grande croix avec cette devise : *Suivons la croix, car sous ce signe nous vaincrons.*

Cortez fit directement voile pour l'île de Cozumel; là, il eut le bonheur de racheter des Indiens l'Espagnol Jérôme d'Aguilar leur prisonnier depuis huit ans; il fut extrêmement utile, car il parlait parfaitement la langue yucata. De là, Cortez se rendit à Tabasco; les habitans se soumirent facilement et donnèrent des provisions, de l'or et vingt femmes. Il débarqua ensuite à Saint-Jean d'Ulua; son vaisseau fut accosté par un canot rempli d'Indiens parlant une langue qu'Aguilar n'entendait pas; mais le hasard lui fut de nouveau favorable : parmi les femmes de Tabasco, il s'en trouva une qui comprenait cette langue. Cette femme, connue dans la suite sous le nom de dona Marina, qu'on lui donna en la baptisant, et qui a joué un si grand rôle dans l'histoire du Nouveau - Monde, était née dans le Mexique où les peuples de Tabasco l'avaient faite prisonnière.

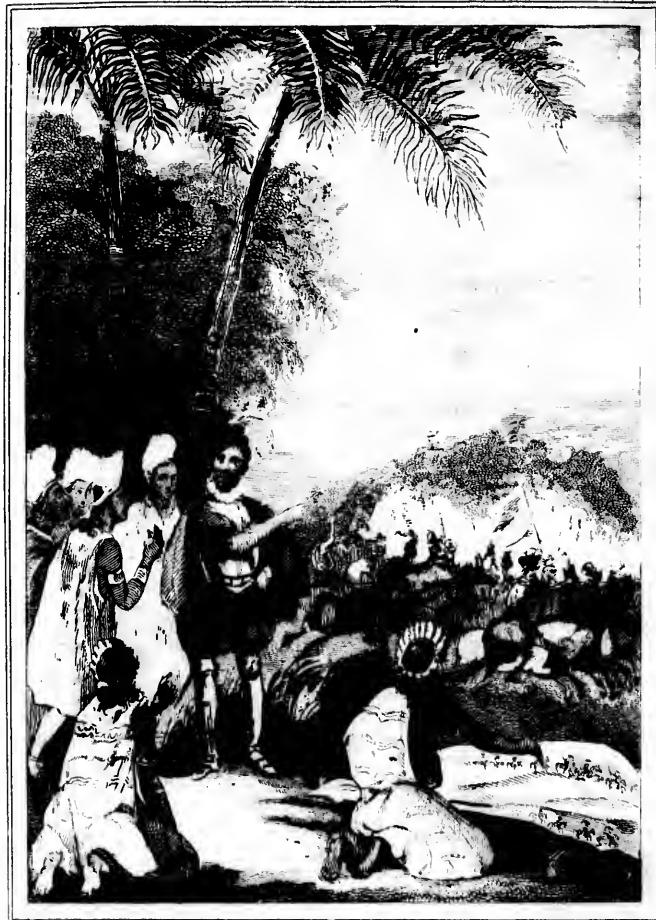
Cortez débarqua ses troupes, ses chevaux, son artillerie, et ayant choisi un terrain convenable, il commença à faire un camp fortifié. Les Indiens, loin de s'y opposer, l'aiderent avec empressement. Il avait su par ceux qui l'avaient accosté que cette province était soumise à un grand monarque nommé Montezuma; il reçut avec les plus grands égards Pilpatoë, gouverneur de la contrée, et Teutilé, commandant des troupes. Il leur dit qu'il était chargé pour leur roi d'une proposition telle qu'il ne pouvait la communiquer

qu'à lui-même et demanda à être conduit devant lui. Les officiers mexicains, effrayés de cette demande qu'ils savaient devoir être mal reçue du souverain, cherchèrent à gagner la bienveillance de Cortez en lui faisant des présens au nom de Montezuma; ils offrirent tant d'ornemens en or, que cette vue ne fit qu'enflammer les désirs de Cortez. Pendant l'entrevue, s'apercevant que des peintres dessinaient les objets les plus remarquables pour les mettre sous les yeux du souverain, le général voulut frapper leur esprit: il leur donna le spectacle d'une petite guerre que ces artistes cherchèrent à retracer.

On dépêcha sur-le-champ à Montezuma des courriers chargés de lui remettre les tableaux. Cortez y joignit quelques curiosités d'Europe. Les courriers, suivant un usage établi dans le Mexique, se relevaient à de médiocres distances, et portaient les avis avec une célérité étonnante. Quoique la capitale fût éloignée de Saint-Jean d'Ulua de cent quatre-vingts milles, la réponse fut rapportée en peu de jours: elle était loin d'être favorable. Pour adoucir Cortez, les officiers offrirent les présens que Montezuma avait envoyés par cent Indiens. Leur magnificence répondait à la grandeur du monarque et dépassait de beaucoup toutes les idées que les Espagnols s'étaient faites des richesses du Mexique. Ce qui les frappa surtout, ce furent deux grands plats de forme circulaire, l'un d'or massif, représentant le soleil, l'autre d'argent, emblème de la lune; celui-ci valait, dit-on, plus de 100,000 francs. Il y avait des bracelets, des colliers, des anneaux et autres bijoux d'or, des boîtes remplies de perles, de pierres précieuses et de grains d'or, tels qu'on les trouvait dans les rivières. Cortez reçut ces présens avec tant d'admiration, que les ayant oyés, se croyant sûrs du succès, lui firent savoir que l'empereur ne consentait pas à ce que les étrangers approchassent davantage de la capitale. Le général espagnol persista dans sa pre-

nt lui. Les
qu'ils sa-
rchèrent à
t des pré-
ornemens
rs de Cor-
s peintres
les mettre
appeler leur
guerre que

s courriers
signit quel-
suivant un
médiocres
étonnante.
d'Ulua de
é en peu de
r Cortez, les
ait envoyés
à la gran-
p toutes les
richesses du
deux grands
représentant
ne ; celui-ci
t des brace-
ax d'or, des
et de grains
tez reçut ces
, se croyant
ne consen-
davantage
ans sa pre-



Cortez et les Indiens de Mexico.

mière
tenir
qu'ils
tait l'
avec u
Monte
eux da
ni pro
malgr
anéant
caracté
d'agir,
présen
tar.
mande
sortit
ressent
avec le
parti de
prise,
d'hostil
levèren
silence
braver
abonda
tez, san
sur-le-

Pou
bla les
il form
de la p
mêmes
rent les
enfin c

mière demande, et tout ce que les Mexicains purent obtenir ce fut la promesse de ne rien entreprendre avant qu'ils eussent reçu de nouveaux ordres. Cette fermeté mettait l'empereur dans la nécessité d'accueillir les Espagnols avec une confiance entière, ou de les traiter en ennemis. Si Montezuma eût suivi ce dernier parti, s'il était tombé sur eux dans le moment où ils n'avaient ni place de retraite, ni provisions, ils n'auraient pu résister à un pareil choc, et, malgré les avantages de leurs armes, ils auraient été anéantis ou forcés de se retirer. Mais Montezuma était d'un caractère faible et irrésolu ; il consulta ses ministres au lieu d'agir, et le résultat du conseil fut d'envoyer de nouveaux présens avec injonction de quitter le pays. Après avoir traité ces ordres qui furent reçus par une nouvelle demande d'audience, Teutilé quitta brusquement Cortez et sortit du camp avec des gestes qui exprimaient tout son ressentiment. Dès le lendemain, les relations cessèrent avec les Indiens. Il s'était formé parmi les Espagnols un parti de mécontents qui, effrayés des difficultés de l'entreprise, voulaient qu'on l'abandonnât : ce commencement d'hostilités donna de l'énergie à leurs plaintes ; ils se soulevèrent pour retourner à Cuba. Cortez sut les réduire au silence en enflammant l'ardeur de ceux qui voulaient tout braver pour parvenir dans un pays où l'or paraissait si abondant. La révolte, près d'éclater, fut étouffée, et Cortez, sans donner aux esprits le temps de réfléchir, s'occupa sur-le-champ de l'exécution de ses projets.

Pour commencer l'établissement d'une colonie, il assembla les principaux chefs de l'armée et, d'après leur suffrage, il forma un conseil et nomma des magistrats qu'il revêtit de la plus grande autorité ; ils furent distingués par les mêmes noms que ceux de l'administration espagnole, eurent les mêmes emplois et les mêmes marques de dignité ; enfin on donna à l'établissement le nom de riche ville de

la Vraie-Croix (*villa rica de la Vera Cruz*). Dès que le nouveau conseil fut assemblé, pour montrer l'exemple de la soumission à son autorité, Cortez se présenta devant lui et déposa sur la table son bâton de commandant, avec la commission qu'il tenait de Velasquès. Cette démission fut acceptée ; mais, en considération de ses services, on le nomma premier magistrat et commandant en chef de l'armée avec les pouvoirs les plus étendus qu'il devait exercer jusqu'à ce que les volontés du roi fussent connues. Son premier acte fut de faire arrêter les chefs des factieux. Il crut dès-lors pouvoir quitter le camp et s'avancer dans le pays ; il fut encouragé dans ce projet par des émissaires qu'il reçut du cacique de Zempoalla, ville considérable et peu éloignée. Ils lui apprirent que leur maître souffrait impatiemment le joug de Montezuma, et qu'il était disposé à le secourir. Cortez leur promit d'aller bientôt visiter le cacique. En effet, il se mit en route, car il avait le dessein de transporter son camp à Quiabislán, à environ quarante milles de Vera Cruz, et y était attiré par la fertilité du sol et la sûreté de son havre. Zempoalla se trouvait sur son chemin ; il vit le cacique, flatta ses projets en lui promettant secours, et marcha vers Quiabislán, où, avec l'aide des naturels, il eut bientôt tracé le plan d'une ville, qu'il entoura de remparts assez forts pour résister à l'attaque d'une armée d'Indiens. Pendant les travaux, les envoyés de Montezuma étant venus pour lever le tribut ordinaire, les caciques de Zempoalla et de Quiabislán les firent prisonniers, et se jetèrent dans une rébellion ouverte : leur exemple fut suivi par les Totonaques, nation courageuse, qui habitait les montagnes voisines, et tous, s'étant soumis volontairement à la couronne de Castille, offrirent d'accompagner Cortez avec toutes leurs forces à Mexico.

Ce fut alors que Cortez exécuta un projet depuis long-temps conçu. De nombreux mécontentemens se manifes-

taint dans l'armée. Il savait que beaucoup de ses soldats voulaient retourner à Cuba ; il fallait les en empêcher : il se détermina à brûler sa flotte. Son habileté et son éloquence parvinrent à démontrer à tous la nécessité de cette mesure, qu'il appuyait de différens motifs; et, d'un consentement général, les vaisseaux furent tirés à terre et brûlés. C'est ainsi que, par un effet de courage auquel l'histoire n'offre rien de comparable, cinq cents hommes consentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, peuplé de nations puissantes et inconnues, en s'étant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite, et ne se réservant d'autre ressource que leur constance et leur valeur. La postérité, admirant cet acte héroïque, l'a sanctionné de son suffrage, et dans toutes les langues de l'Europe on retrouve cette expression proverbiale : *brûler ses vaisseaux*, exprimant par là qu'on ne veut pas reculer.

Le zèle religieux poussa Cortez à une action inconsidérée, qui faillit lui devenir funeste. Il ordonna de détruire les idoles du principal temple de Zempoalla, et d'élever à la place un crucifix et une image de la vierge Marie. Cette violence inspira aux Indiens autant d'étonnement que d'horreur; les prêtres leur firent prendre les armes : il fallut que l'ascendant des Espagnols fût bien puissant, pour arrêter ce mouvement sans effusion de sang.

Cortez partit enfin le 16 août 1519, avec cinq cents hommes, quinze chevaux et six pièces de campagne. Le cacique fournit des provisions et deux cents Indiens chargés de porter les fardeaux; il donna quatre cents de ses guerriers les plus distingués, qu'on reçut moins comme des auxiliaires, que comme des otages, répondant de la fidélité de leur maître. Les Indiens furent très-utiles aux Espagnols, qui, faute d'animaux domestiques, avaient été obligés de porter leurs bagages et de traîner l'artillerie.

Il n'arriva rien de remarquable jusqu'aux frontières du

pays de Tlascala. Les habitans de cette province étaient belliqueux; ils avaient conservé le caractère des peuples chasseurs, ce qui avait maintenu leur indépendance, malgré toute la puissance des Mexicains; ils nourrissaient contre eux une profonde haine. Cortez se flattait que ces motifs seraient assez forts pour obtenir un passage libre sur leur territoire. Il leur envoya dans ce but quatre des Zempoallans les plus distingués; les Tlascaltèques se saisirent d'eux et se préparaient à s'opposer à la marche des Espagnols. Cortez s'avança; mais il fut attaqué avec la plus grande vigueur; dès la première action, il eut deux chevaux tués. Durant quatorze jours, les Espagnols essayèrent des attaques sans cesse renouvelées sous différentes formes et avec une persévérance sans exemple jusqu'alors dans le Nouveau-Monde. Malgré tout, les Indiens ne purent entamer le petit bataillon européen, et pas un des Espagnols ne fut tué. Au milieu de ces escarmouches presque continues, les Européens éprouvèrent la générosité des Tlascaltèques, générosité peu ordinaire sur l'ancien continent. Comme ils savaient que leurs ennemis n'avaient pas de vivres, ils leur envoyoient de grandes quantités de volaille et de maïs, dédaignant de se mesurer avec des gens affaiblis par la faim, et craignant que, trop maigres, ils ne fussent plus bons à manger. Cependant, après des combats multipliés, ils s'aperçurent que pas un des étrangers n'était mort. Ils crurent avoir affaire à des êtres d'une nature supérieure: ils consultèrent leurs prêtres. Ceux-ci répondirent que ces étrangers étaient enfans du Soleil; que, soutenus par l'influence des rayons paternels, ils étaient invincibles; mais que la nuit, privés de sa chaleur bienfaisante, ils étaient aussi faibles que les autres hommes. En conséquence, les Tlascaltèques tentèrent une attaque de nuit; mais la vigilance de Cortez n'était pas en défaut. Averties par les sentinelles, ses troupes furent bientôt en

étaient
peuples
malgré
entre eux
seraient
sur terri-
poallans
d'eux et
pagnols.
s grande
chevaux
érent des
formes et
s dans le
rent enta-
Espagnols
s presque
érosité des
cien conti-
avaient pas
ités de vo-
e des gens
naigres, ils
après des
des étran-
étres d'une
es. Ceux-ci
Soleil; que,
, ils étaient
leur bien-
hommes. En
attaque de
s en défaut.
t bientôt en

état de marcher, et, sortant du camp, elles dispersèrent les Indiens et en firent un grand carnage. La prédiction des prêtres ayant été démontrée fausse par ce funeste résultat, les Tlascaltèques songèrent à demander la paix; ce ne fut pas sans incertitude, car la conduite de Cortez avait été de nature à leur donner des opinions différentes sur son caractère.

Tandis qu'il renvoyait les prisonniers avec des présens, il avait saisi cinquante Indiens qu'il soupçonnait de venir l'espionner tout en apportant des provisions, et leur avait fait couper les mains. L'impression que ce spectacle fit sur leurs compagnons, jointe à la terreur que leur causaient les armes à feu et les chevaux, leur avait inspiré des sentiments d'horreur; ils regardaient les Espagnols comme des bêtes féroces. Amenés devant Cortez, leurs députés dirent : « Si vous êtes des divinités d'une nature cruelle et sauvage, nous vous offrons cinq esclaves afin que vous buviez leur sang et que vous mangiez leur chair; si vous êtes des divinités plus douces, acceptez ces présens de parfums et de plumes; si vous êtes des hommes, voici des viandes et des fruits pour vous nourrir. » La paix fut bientôt conclue; l'état des Espagnols la leur faisait ardemment désirer: ils étaient harassés par les fatigues continues auxquelles ils étaient soumis pour la sûreté commune, et la maladie du climat les affaiblissait encore; Cortez lui-même en était atteint. La soumission des Tlascaltèques et l'entrée triomphante des Espagnols dans la capitale, où ils furent reçus comme des êtres au-dessus de l'homme, bannirent de la mémoire des aventuriers le souvenir de leurs souffrances, et leur persuadèrent qu'aucune force ne pouvait résister à leurs armes.

Pendant les vingt jours que Cortez demeura à Tlascala pour donner du repos à ses troupes, il réussit si bien à gagner la confiance de ce peuple, que les chefs lui offrirent

de l'accompagner avec toutes les forces de la république ; mais il faillit perdre le fruit de ses travaux. Tous les Espagnols se regardaient comme destinés, par Dieu même, à étendre la foi chrétienne , et, moins ils étaient capables de s'éviter d'un tel emploi, plus ils avaient d'ardeur à remplir la prétendue mission. Cortez profita de son ascendant pour exposer aux chefs la doctrine chrétienne et leur proposa d'embrasser cette religion. Les Indiens, d'après une idée généralement établie chez les nations barbares , convinrent de l'excellence de cette nouvelle religion ; mais, en même temps, que leurs *Tœulès* étaient dignes de leurs hommages, et que les Tlascaltèques devaient continuer le culte de leurs ancêtres. Cortez, indigné de cette résistance, allait détruire leurs autels et renverser leurs idoles avec la même violence qu'à Zempoalla , si le P. Barthélémy d'Olmedo, aumônier de l'armée , n'avait modéré son zèle. Il lui repréSENTA l'imprudence de sa démarche au milieu d'une nation aussi brave que superstitieuse, que la religion ne devait pas être prêchée le fer à la main , ni les infidèles convertis par la violence. Ces maximes d'une tolérance bien rare à cette époque où le nom même de tolérance n'était pas connu, firent une profonde impression sur Cortez. Averti d'ailleurs par l'exemple de Zempoalla , il laissa aux Tlascaltèques le libre exercice de leur culte en exigeant seulement qu'ils renonçassent à sacrifier des victimes humaines.

Cortez partit pour Mexico à la tête d'une espèce d'armée régulière formée de six mille auxiliaires, et s'avança vers Cholula, où Montezuma avait à la fin consenti à admettre les Espagnols. Cholula , distante de cinq lieues de Tlascala, était une ville considérable , capitale jadis d'un Etat indépendant et soumis depuis peu à l'empire du Mexique; elle était regardée par tout le pays comme une ville sainte , sanctuaire et résidence chérie de leurs dieux ; on y venait

de toutes parts en pèlerinage et on immolait plus de victimes humaines dans son temple que dans celui de Mexico.

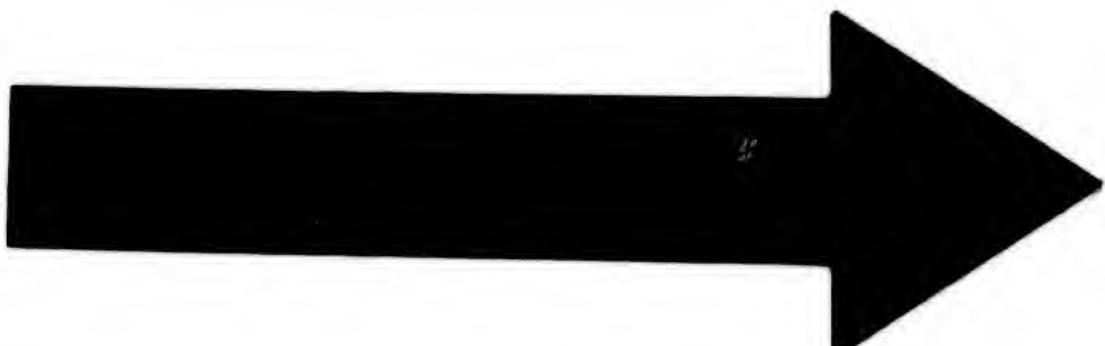
Cortez avait été prévenu de se défier des habitans; en arrivant dans la ville, il avait observé diverses circonstances qui excitaient ses soupçons. Les Tlascaltèques n'avaient pas été admis, ils campaient à quelque distance. Deux d'entre eux, parvenus à y entrer déguisés, apprirent au général que, pendant la nuit, on faisait sortir les femmes des principaux citoyens, et qu'on avait sacrifié cinq enfants, pratique ordinaire à ces peuples quand ils se préparaient à une grande expédition militaire. En même temps, la fidèle Marina sut, d'une femme de distinction dont elle avait gagné la confiance, qu'un corps de troupes mexicaines était campé non loin de la ville, et qu'on concertait la perte des Espagnols dont la destruction paraissait inévitable. Cortez fit arrêter trois des principaux prêtres, et leurs aveux confirmèrent ces rapports. Il se détermina à tirer de cette trahison une terrible vengeance. Il assembla les Espagnols et les Zempoallans sur une place, fit venir au milieu d'eux les magistrats et les principaux citoyens; sur un signal donné, les troupes se mirent en mouvement et tombèrent sur la multitude qui, surprise d'une attaque si imprévue, resta sans défense. Tandis que les Espagnols l'attaquaient en face, les Tlascaltèques la pressaient par derrière; les rues furent remplies de sang et de morts, on mit le feu aux temples où s'étaient retirés les prêtres et quelques chefs. Cette scène de carnage dura deux jours pendant lesquels les malheureux habitans de Cholula souffrirent tous les maux que purent inventer la rage des Espagnols et la vengeance implacable de leurs alliés; à la fin le massacre cessa après la mort de six mille Cholulans, sans qu'on eût à regretter la perte d'un seul Espagnol. Cortez alors relâcha les magistrats, leur déclarant que, sa justice étant satisfaite, il pardonnait l'offense à condition qu'ils rap-

pelleraient les citoyens enfuis et qu'ils rétabliraient l'ordre dans la ville. Effrayés par cet exemple terrible, ils employèrent toute leur influence; en peu de jours la ville fut de nouveau remplie d'habitans.

Cortez s'avança aussitôt vers Mexico, distante de vingt lieues. Partout où les Espagnols passaient, ils étaient reçus comme des libérateurs puissans, et les caciques faisaient connaître tous leurs sujets de haine contre la tyrannie de Montezuma. Quand le général vit que le souverain était détesté dans le cœur même de ses Etats, il se regarda comme certain de le renverser. Cette pensée soutenait son courage, tandis que celui de ses compagnons était enflammé par la vue des objets qui frappaient leurs regards. A mesure qu'ils descendaient des montagnes de Chalco, la vaste plaine de Mexico se découvrait par degrés. L'aspect de cette campagne magique, des champs cultivés et fertiles qui s'étendaient à perte de vue, d'un lac qui ressemblait à une mer par son étendue, et qui était environné de villes somptueuses; enfin, la capitale elle-même s'élevant sur une île au milieu de ce lac, ornée de temples et de tours: ce spectacle inattendu saisit tellement leur imagination, que plusieurs crurent voir les descriptions de féeries réalisées. Ces palais, ces tours dorées leur parurent autant d'enchantemens. A mesure qu'ils approchaient, leurs doutes se dissipaien t et leur étonnement augmentait. Ils furent alors persuadés que le pays allait enfin les payer richement de leurs travaux et de leurs fatigues.

Nul ennemi ne s'était offert à eux; Montezuma, plein d'incertitude, ne savait s'il devait recevoir ces étrangers en amis ou en ennemis. Cortez continua sa route le long de la chaussée qui conduit à Mexico à travers le lac, marchant avec la plus grande prudence, et faisant observer la plus exacte discipline. A peu de distance de la ville, il trouva un millier d'Indiens parés de plumes; ils annon-

çaient la venue de Montezuma, et bientôt après ses coureurs parurent. Ils étaient deux cents habillés uniformément; ils furent suivis d'une troupe plus distinguée, au milieu de laquelle était Montezuma dans une espèce de fauteuil resplendissant d'or, et porté par quatre des principaux favoris, tandis que d'autres soutenaient sur sa tête un pavillon d'un travail curieux. Devant lui marchaient trois officiers tenant à la main des baguettes d'or qu'ils élevaient de temps en temps; à ce signal les Indiens baissaient la tête comme indignes de regarder un si grand monarque. Cortez descendit de cheval et s'avança d'un air respectueux vers Montezuma qui marchait appuyé sur deux de ses parens, tandis que ses gens étendaient devant ses pieds des étoffes de coton afin qu'il ne touchât pas le sol. Cortez le salua à l'européenne; le monarque lui rendit son salut en touchant le sol avec sa main et la baisant ensuite. Cette cérémonie qui était pour les Indiens l'expression du respect des inférieurs envers le supérieur, parut si étonnante à leurs yeux, qu'ils crurent que ces étrangers, devant qui leur maître s'humiliait, étaient des êtres d'une nature supérieure, et les appelèrent *Teules*, c'est-à-dire divinités. Montezuma conduisit Cortez et ses soldats dans le quartier qui leur était destiné. C'était un palais assez vaste pour les contenir tous; ils s'y établirent en prenant les précautions les plus rigoureuses. Le soir, Montezuma alla visiter son hôte et lui fit des présents dont la magnificence prouvait sa richesse et sa libéralité. Dans l'entretien qu'il eut avec Cortez, il lui dit que, selon une tradition, leurs ancêtres étaient venus originairement d'un pays éloigné; qu'après avoir conquis le Mexique, le chef qui les commandait était retourné dans sa patrie en promettant que ses descendants viendraient les visiter dans un temps éloigné; qu'il pensait que les Espagnols étaient les descendants de ces conquérans: voilà pourquoi il les recevait en amis, promettant d'exé-



$\frac{dP}{dF}$

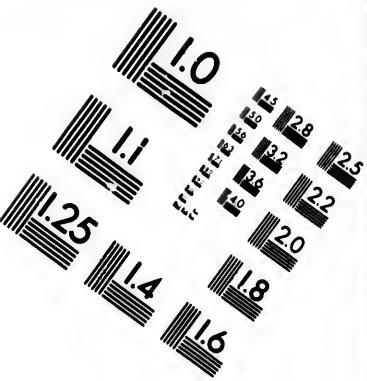
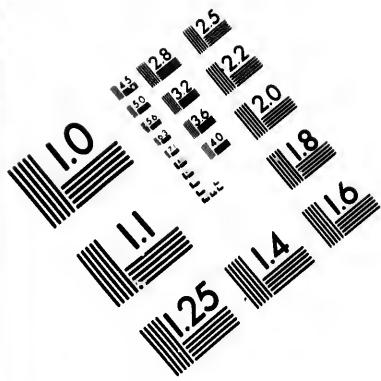
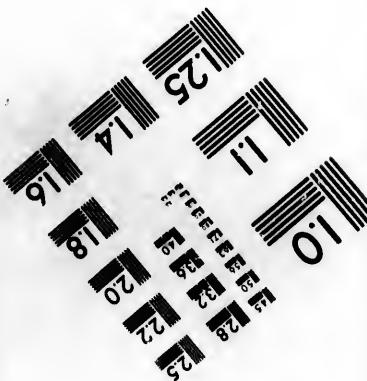
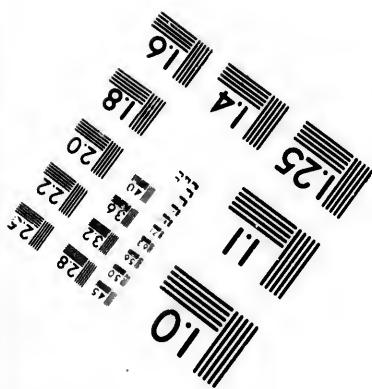
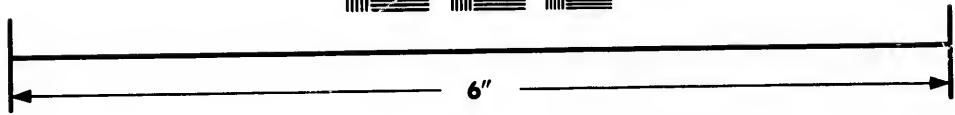
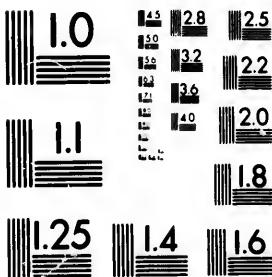


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.5
4.0

10
11
12
13
14
15
16
17
18

cuter ce qu'il ordonnerait. Cortez, dans sa réponse, chercha à augmenter cette croyance tout en lui promettant sa protection.

Alors les Espagnols eurent le loisir de parcourir la ville; les temples, les palais qu'ils voyaient à chaque pas les frappaient d'admiration par leur magnificence extraordinaire. Cortez, lui, avait visité la ville en général habile, et ses observations lui avaient inspiré des craintes que déjà ses alliés lui avaient fait concevoir. Ils l'avaient détourné d'entrer à Mexico, en lui disant que cette ville était tellement construite qu'il serait à la merci de Montezuma; en effet, Mexico, appelée anciennement par ses habitans Tenochtitlan, était alors bâtie sur les bords d'un lac et sur les îles voisines situées au milieu de ce lac. On arrivait à la ville par plusieurs chaussées de trente pieds de largeur et plus ou moins longues; celle de Tacuba à l'O. avait un mille et demi; celle de Tezcuco au N. O. trois milles, et celle de Cuoaycan au S. six milles. Ces chaussées étaient coupées pour entretenir la communication des eaux; et, sur les ouvertures, il y avait des bois recouverts en terre servant de ponts. Cortez s'aperçut bien vite qu'en rompant les ponts et en détruisant les chaussées la retraite devenait impossible, et qu'il demeurerait au milieu de la ville ennemie où il serait accablé par le nombre.

Déjà, en partant de Cholula, il avait su que Qualpopoca, général mexicain, avait attaqué une province soumise aux Espagnols; qu'Escalante, parti de Villa Rica pour le secourir, avait été blessé à mort, en perdant huit de ses hommes. Cet avis, sans ralentir la marche du général, lui avait fait connaître les dispositions secrètes de Montezuma; il avait donc tout à craindre, actuellement qu'il était à sa discrétion. Le danger était grand, mais les ressources de son esprit étaient plus grandes encore; il s'arrêta à une

idée audacieuse qui seule pouvait le sauver : c'était de s'emparer de Montezuma et de le conduire à son quartier comme otage de la conduite des Mexicains.

En conséquence, il se rendit au palais accompagné de cinq de ses principaux officiers et de soldats de confiance ; de petites troupes furent placées de distance en distance, tandis que le reste et les Tlascaltèques étaient prêts à agir au premier signal. Cortez, alors, reprocha à Montezuma la mort de ses compagnons, et demanda vengeance. L'empereur ordonna sur-le-champ de faire venir Qualpopoca ; mais Cortez lui répliqua qu'il fallait lui donner une preuve de sa bonne foi, en venant demeurer au milieu des Espagnols. Montezuma répondit avec hauteur que des hommes de son rang ne se rendaient pas prisonniers. La dispute s'échauffa ; elle durait depuis plus de trois heures, quand Velasquès de Léon s'écria : « Pourquoi perdre un temps précieux ? qu'il se laisse conduire ou je lui perce le cœur. » Montezuma, frappé de terreur, s'abandonna à sa destinée et céda à la volonté des Espagnols, qu'il voyait bien s'être trop avancés pour pouvoir reculer.

A peine sut-on dans la ville cet étrange événement que le peuple, s'abandonnant à tous les transports de la rage, menaça d'exterminer les étrangers ; mais lorsqu'ils virent Montezuma au milieu des Espagnols, déclarant que c'était de son propre mouvement qu'il allait vivre avec eux, le tumulte s'apaisa.

Montezuma fut reçu dans le quartier avec respect ; il exerça toutes les fonctions du gouvernement comme s'il eût été libre. Les Espagnols le surveillèrent avec soin tout en s'efforçant de lui donner des marques de respect et d'attachement ; mais l'heure de l'humiliation et de la douleur ne tarda pas à sonner pour un prince captif ! Qualpopoca, son fils et cinq de ses principaux officiers furent traduits devant

un conseil de guerre; ils furent condamnés à être brûlés vifs, et, par une mesure aussi importante pour Cortez qu'elle parut odieuse aux Indiens, leur bûcher fut formé de toutes les armes amassées pour la défense publique. Non content de cette représaille, Cortez fit au malheureux Montezuma une plus cruelle insulte; avant d'envoyer Qualpopoca au supplice, il entra dans l'appartement de Montezuma, et lui dit que les criminels l'ayant accusé d'être le premier auteur de leur attentat, il fallait qu'il fût puni, et, tout aussitôt, il le fit mettre aux fers. Le monarque, croyant sa fin prochaine, se livra au désespoir; ses courtisans, muets d'horreur, tombèrent à ses pieds, et, soutenant ses fers, s'efforçaient avec une tendresse respectueuse d'en rendre le poids plus léger. Leur douleur ne cessa que lorsque Cortez, revenu de l'exécution, fit ôter les fers au malheureux captif. Il est probable que le général fut conduit à cet acte, qui paraît atroce, par la pensée d'une politique profonde. Il voulait prouver aux Indiens que le meurtre d'un Espagnol était le plus grand des crimes, et rien ne lui paraissait plus propre à établir cette opinion que d'obliger le souverain lui-même à se soumettre à une punition honteuse pour expier la part qu'il avait eue au meurtre des soldats.

Pendant six mois, Montezuma continua à donner les ordres en son nom, et à gouverner comme par le passé, et telle était la crainte qu'il avait, qu'il ne fit pas une seule tentative pour se soustraire à sa prison. Il est vrai que Cortez régnait véritablement à sa place et qu'il cachait son usurpation sous le nom du souverain naturel.

Enfin, Cortez décida Montezuma à se reconnaître vassal du roi de Castille, tenant sa couronne de lui et promettant de payer un tribut annuel; les grands de l'empire furent appelés, et devant eux le souverain exécuta le douloureux sacrifice qu'on exigait de lui. Aux premiers mots, l'assem-

blée fut frappée d'un muet étonnement qui se changea bientôt en murmures d'indignation. Les Mexicains allaient se porter à des actes de violence, quand Cortez déclara que les intentions de son maître n'étaient point de priver Montezuma de la couronne, ni d'apporter aucune innovation aux lois de l'empire. Cette assurance, la crainte qu'inspiraient les Espagnols, et l'exemple donné par l'empereur arrachèrent à l'assemblée un consentement qu'elle ne pouvait refuser sans danger.

Cet acte d'hommage fut accompagné d'un présent magnifique pour le suzerain; les Indiens fournirent largement à cette contribution; l'or et l'argent furent fondu et produisirent environ 600,000 piastres, ou 3,000,000 de francs, sans y comprendre les bijoux et ornemens qu'on conserva à cause de la beauté du travail.

On mit à part un cinquième de cette somme comme le droit du roi; un autre cinquième fut réservé à Cortez comme commandant en chef; on préleva ensuite les sommes avancées par les particuliers pour l'expédition, et le reste fut distribué aux officiers et soldats suivant leur rang. La part de chaque soldat n'était que de cent piastres; elle était tellement au-dessous de leurs espérances qu'ils manifestèrent hautement leur mécontentement. Pour faire cesser ces plaintes, Cortez fut obligé de faire des libéralités considérables, et cependant Montezuma avait épuisé tous ses trésors; il avait donné toutes les richesses amassées par son père; mais il faut considérer que chez les anciens Mexicains l'or et l'argent n'étaient pas la mesure des autres marchandises, que les métaux n'étaient employés que comme ornemens des temples ou comme marques de distinction. Les Indiens ne connaissaient pas encore les mines; cet or ne venait que du lavage des terres détachées des montagnes par les torrens. L'argent y était encore plus rare, parce qu'il se présente moins souvent à l'état de pureté, et l'industrie

des Indiens n'était pas assez avancée pour le purifier.

Montezuma avait cédé facilement à ce que Cortez avait exigé : il fut inflexible sur un point. En vain le général le pressa-t-il, par tous les moyens, de renoncer à ses faux dieux et d'embrasser la foi catholique. Il rejeta ses propositions avec horreur. Cortez, furieux de cette obstination, se mit à la tête de ses soldats pour aller renverser les idoles ; mais les prêtres ayant pris les armes, et le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels, il renonça à son entreprise téméraire, se contentant d'ôter une idole de sa niche, et de mettre à la place une image de la Vierge.

Dès ce moment, les Mexicains qui avaient souffert sans résistance l'emprisonnement de leur souverain et la tyrannie des étrangers, commencèrent à méditer les moyens de les exterminer pour venger leurs divinités insultées. Les prêtres eurent de nombreux entretiens avec Montezuma ; mais, craignant d'être la première victime, il voulut essayer des moyens de douceur. Il fit appeler Cortez et lui dit que la volonté des dieux et le désir de son peuple était que les Espagnols quittassent sur-le-champ le pays, sans quoi il redoutait tout pour eux de la part de la nation. Cette proposition, faite d'une manière inusitée, fit penser à Cortez qu'elle était le résultat de quelque grave projet, et, pour détourner l'orage qui le menaçait, il répondit que, dès qu'il aurait des vaisseaux, il partirait, et tout aussitôt il fit couper du bois pour en construire. Il espérait gagner du temps et recevoir les renforts que depuis neuf mois il attendait d'Europe.

Tandis qu'il était dans cette situation, inquiet sur l'avenir, on lui apprit que des vaisseaux s'approchaient de la côte ; il se crut sauvé, mais sa joie ne fut pas longue : un courrier du commandant de Vera Cruz vint lui annoncer que cet armement avait été fait par Velasquès, gouverneur de Cuba, et était destiné contre lui-même.

Velasquès avait appris que Cortez, non content de fonder une nouvelle colonie, demandait au roi de confirmer son pouvoir et de le reconnaître indépendant du gouverneur de Cuba. C'était empiéter sur sa propre autorité; car, lorsque Grijalva eut porté en Espagne la nouvelle de la découverte, le roi avait nommé Velasquès gouverneur de ces contrées, avec les pouvoirs et les priviléges les plus étendus.

Il se crut donc en droit de punir par la force des armes son autorité méconnue et surtout son ambition trompée; il envoya à cet effet une expédition considérable, dont il donna le commandement à Panfilo de Narvaès, avec ordre de se saisir de Cortez et de ses principaux officiers, de les lui envoyer prisonniers, et d'achever en son nom la conquête du pays. Cette expédition consistait en dix-huit vaisseaux, quatre-vingts hommes de cavalerie, huit cents d'infanterie, cent quatre-vingts mousquetaires et douze pièces de canon. Ce corps, le plus formidable qui eût été mis sur pied en Amérique, méritait le nom d'armée.

Narvaès, débarqué sans obstacle près de Saint-Jean d'Ulua, envoya sommer le commandant de Vera Cruz de se rendre. Sandoval, homme de courage, loin d'obéir, fit saisir Guevara, chargé de la mission, et le fit conduire enchaîné à Mexico. Cortez le fit mettre en liberté. Cet acte de clémence gagna la confiance de Guevara et de ceux qui étaient avec lui. Par eux il sut les projets de Narvaès; il apprit que son rival entretenait une correspondance secrète avec Montezuma, par laquelle il promettait de lui rendre son ancienne puissance. Les provinces, déjà gagnées par l'espoir de secouer le joug, commencèrent à se révolter ouvertement.

Depuis son arrivée, Cortez ne s'était pas vu dans une position plus terrible. S'il attendait Narvaès, sa perte était inévitable, car les Mexicains saisiraient avec ardeur l'oc-

casion de se venger ; s'il quittait Mexico , il perdait le fruit de ses travaux et de ses victoires. Il s'arrêta donc au projet dont l'exécution était le plus difficile , mais qui devait être le plus avantageux s'il réussissait : il se détermina à tenter un généreux effort , et se disposa à combattre Narvaës. Mais , avant d'attaquer , il voulut essayer un accommodement. Olmedo , son aumônier , fut chargé de cette importante mission , et de celle encore plus délicate de ménager des intelligences avec l'armée. De riches présens semés à propos , le souvenir d'anciens amis , soldats de Cortez , ébranlèrent un nombre de ces aventuriers. Mais Narvaës , inflexible , déclara par un acte public Cortez et les siens rebelles et ennemis de leur pays. Cortez s'attendait à ce résultat. Sa conduite était alors justifiée ; rien ne l'arrêta donc plus dans sa marche contre un rival qu'il avait inutilement tenté de flétrir.

Il laissa cent cinquante hommes à Mexico , sous le commandement de Pedro d'Alvarado , pour lequel les Mexicains avaient le plus grand respect. Il cacha à Montezuma la vraie cause de son départ , et le confia à la garde vigilante de son délégué.

Cortez , pour être plus libre dans ses mouvements , ne prit que fort peu d'artillerie. Il fit sa jonction avec Sandoval , et se trouva à la tête de deux cent cinquante hommes. Ce qu'il redoutait , c'était la cavalerie. Pour lui opposer une résistance , il arma ses soldats de la longue pique des Indiens , et les exerça à s'en servir avec succès.

Le petit corps marcha vers Zempoalla dont Narvaës s'était emparé. Cortez renouvela ses propositions , moins dans le but d'en obtenir un heureux résultat , que pour gagner à sa cause de nouveaux partisans : ce moyen lui réussit. Les pluies dont la saison était arrivée incommodaient beaucoup Narvaës. Ses soldats , peu accoutumés à ce pénible service , murmuraient hautement , tandis que

ceux de Cortez, depuis long-temps endurcis à ces fatigues, conservaient toute leur énergie. Le capitaine expérimenté, jugeant donc que les ennemis ne prévoyaient pas être attaqués dans de semblables circonstances, résolut de profiter des ténèbres de la nuit; et sur-le-champ, divisant son monde en trois corps, il se mit en mouvement. Une petite rivière séparait les deux partis; grossie par les pluies, elle offrait un obstacle difficile à vaincre: les soldats avaient de l'eau jusqu'au cou; chacun d'eux était armé d'une épée, d'un poignard et d'une pique de Chinantla. Ce dangereux passage effectué, on ne trouva que deux sentinelles; l'une fut poignardée, l'autre se sauva et alla donner l'alarme. Narvaès ne put croire à tant d'audace, et, quand les cris des assaillans lui apprirent la vérité, il n'était plus temps de se défendre. Sandoval s'était déjà emparé de toute l'artillerie. Cortez, à la tête de son petit corps, dont les piques présentaient un front impénétrable, renversant tout devant lui, eut bientôt gagné les portes. Il combattait pour s'en rendre maître, lorsqu'un soldat ayant mis le feu aux roseaux qui couvraient une tour, principale défense de ce côté, Narvaès fut obligé d'en sortir. Au premier choc, un coup de pique le blessa à l'œil; il fut renversé et mis aux fers. Les soldats, après une courte résistance, forcèrent les chefs à capituler, et, avant le jour, tous avaient mis bas les armes. Cortez les traita, non en vaincus, mais en amis, et leur donna le choix de retourner à Cuba, ou de se joindre à lui. Tous prirent ce dernier parti, et Cortez, après une victoire qui ne lui avait coûté que deux hommes, se vit, au moment où il s'y attendait le moins, à la tête de mille soldats dévoués et prêts à le suivre partout.

Ce renfort ne pouvait pas lui arriver plus heureusement; il avait appris que les Mexicains s'étaient armés, qu'ils avaient attaqué les Espagnols, détruit les magasins et les deux brigantins construits pour s'assurer des lacs, et qu'a-

près avoir tué ou blessé plusieurs soldats, ils tenaient Alvarado si étroitement bloqué que la famine le réduisait à la dernière extrémité. Les motifs de cette révolte la rendaient encore plus alarmante. Au départ de Cortez, les Mexicains crurent le moment arrivé de se délivrer des étrangers; ils formaient des plans dont la connaissance remplissait de crainte les Espagnols, peu rassurés d'ailleurs par leur petit nombre. Alvarado était loin d'avoir la capacité de son chef; il ne connaissait d'autre moyen que la rigueur. Au lieu d'employer l'adresse pour déjouer les complots, il saisit l'occasion d'une fête solennelle; et, tandis que les plus distingués de l'empire étaient assemblés dans le temple, il s'empara de toutes les avenues, les attaqua désarmés, en massacra un grand nombre, et s'empara des riches dépouilles du lieu saint. Ceux qui s'étaient sauvés allumèrent l'indignation de leurs compatriotes dans l'empire entier, et commencèrent l'attaque vigoureuse dont Cortez recevait la nouvelle.

Le danger était pressant; le général partit avec toutes ses forces auxquelles s'étaient joints deux mille Tlascalteques d'élite. En parcourant le territoire du Mexique, il s'aperçut que les dispositions des habitans étaient changées; les villes étaient abandonnées, les provisions détruites. La marche ne fut cependant pas interrompue; les Mexicains ne songèrent même pas à s'opposer à son entrée dans la ville en coupant les ponts et les chaussées, et le laissèrent prendre paisiblement possession de ses quartiers. Ce succès fit oublier à Cortez sa prudence ordinaire. Loin de visiter Montezuma, il manifesta pour lui le plus profond mépris et jeta le masque de modération que jusqu'alors il avait gardé. Les Mexicains qui connaissaient la langue espagnole surent bientôt que son projet était de conquérir l'empire. Ils soulevèrent leurs compatriotes, reprirent les armes avec plus de fureur que jamais, et, attaquant un

corps d'Espagnols, ils le forcèrent à se retirer. Enhardis par ce succès, persuadés que leurs oppresseurs n'étaient pas invincibles, ils allèrent le jour suivant avec toute leur pompe guerrière assaillir les Espagnols dans leur quartier. Leur multitude et leur courage étaient bien capables d'inspirer de l'effroi. Quoique l'artillerie, pointée sur eux, en emportât un grand nombre à chaque décharge, de nouveaux assaillants se précipitaient pour occuper la place des morts. Cortez, malgré tous ses efforts et son habileté, malgré la valeur et la discipline de ses troupes, eut beaucoup de peine à empêcher l'ennemi de forcer ses quartiers. Mais, dès qu'aux approches de la nuit, les hostilités eurent cessé suivant l'usage des Mexicains, il se prépara à une sortie, et se plaça lui-même à la tête de sa troupe. Malgré sa vicille expérience, il trouva une résistance à laquelle il ne s'attendait pas; dans les rues étroites, les Espagnols étaient exposés à des grêles de flèches et de pierres lancées du haut des maisons. Les Mexicains combattaient pour la défense de leurs temples, de leurs familles, sous les yeux de leurs divinités, de leurs femmes et de leurs enfans. Le combat durait depuis une journée entière; un nombre prodigieux avait été tué, une partie de la ville était brûlée, les assaillants semblaient se multiplier; ils presserent tellement les Espagnols qu'ils furent obligés de se retirer, en laissant douze hommes tués et soixante blessés. Cortez lui-même avait une blessure à la main.

Le général tenta une dernière ressource: il pensa que Montezuma pourrait calmer les Mexicains. Le lendemain, quand l'assaut commença, ce malheureux prince parut sur la muraille, vêtu de ses habits royaux et avec toute la pompe des cérémonies solennelles. A la vue de leur souverain qu'ils honoraient et respectaient comme une divinité, les assaillants laissèrent tomber leurs armes et gardèrent le plus profond silence, pendant que Montezuma

cherchait à calmer leur fureur. A peine eut-il cessé de parler, qu'oubliant le respect qu'ils avaient montré pour leur empereur, les flèches et les pierres commencèrent à voler. Les soldats chargés de couvrir Montezuma de leurs boucliers n'eurent pas le temps de les élever; il fut blessé de deux flèches, et atteint d'une pierre qui le renversa. Les Mexicains furent si effrayés qu'ils s'enfuirent tout épouvantés du crime qu'ils venaient de commettre. En vain Cortez chercha-t-il à consoler Montezuma. L'empereur, voyant qu'il était l'instrument de servitude dont les Espagnols se servaient contre son peuple, et de plus l'objet de la haine et du mépris de ses sujets, reprit la hauteur d'âme qui paraissait l'avoir abandonné, déchira l'appareil mis sur ses blessures, et refusa obstinément de prendre aucune nourriture; il termina bientôt ses jours, rejetant toutes les sollicitations dont on l'accabla pour lui faire embrasser la foi chrétienne. Il était âgé de cinquante-quatre ans.

Il ne restait plus à Cortez d'autre espoir de salut que dans la retraite; mais avant de l'effectuer il fallait déloger à tous prix les Indiens d'un poste d'où dépendait le succès. Ils s'étaient emparés d'une haute tour du grand temple qui commandait le quartier espagnol, y avaient placé une troupe de guerriers, et, dès qu'un soldat se montrait, il se trouvait exposé à une grêle de traits. Trois fois les Espagnols attaquèrent cette tour; ils furent repoussés trois fois. Cortez fit attacher son bouclier à son bras blessé et se jeta dans la mêlée; l'attaque fut suivie avec tant de vigueur, qu'en quelque minutes les Mexicains furent repoussés jusque sur la plate-forme; là commença un horrible carnage: deux jeunes Mexicains, reconnaissant Cortez qui animait ses soldats de sa voix et de son exemple, résolurent de sacrifier leur vie pour faire périr l'auteur des calamités de leur pays; ils s'approchèrent de lui comme

s'ils eussent voulu mettre bas les armes, et, le saisissant au corps, ils le tirèrent vers les crâneaux par lesquels ils se précipitèrent, espérant l'entrainer avec eux. La force et l'agilité de Cortez le délivrèrent de leurs mains, et ces braves périrent dans cette tentative généreuse et inutile pour le salut de leur patrie. Dès que la tour fut prise, on y mit le feu, et les préparatifs pour la retraite continuèrent.

Elle devenait d'autant plus nécessaire que les Mexicains, étonnés de ce dernier effort de courage, au lieu de poursuivre leurs attaques, barricadaient les rues et rompaient les chaussées pour couper toute communication avec le continent et affamer l'ennemi. On résolut de partir la nuit, tant par l'espérance que la superstition ordinaire des naturels les empêcherait d'agir, que par un effet de la confiance des troupes dans les prédictions d'un soldat qui avait un grand crédit sur eux et leur promettait un succès assuré si on opérait la retraite pendant la nuit : on se mit donc en marche à minuit, le 1^{er} juillet 1520. Sandoval commandait l'avant-garde, Velasquès de Léon l'arrière-garde, et Cortez le centre, où se trouvaient l'artillerie, les bagages, les prisonniers, au nombre desquels on comptait un fils et deux filles de Montezuma ; on suivit la chaussée qui conduisait à Tacuba, parce qu'elle était moins longue et moins endommagée ; les Espagnols arrivèrent jusqu'au point où elle était coupée sans être poursuivis, et se disposèrent à établir un pont volant dont ils s'étaient munis.

Ils furent tout-à-coup alarmés par le bruit des instruments guerriers et les cris des ennemis. Le lac se couvrit de canots ; les flèches et les pierres pleuaient de toutes parts. Les Mexicains se précipitaient avec furie. Le pont de bois s'enfonça sous le poids de l'artillerie : on ne put la dégager. La discipline et l'adresse ne suffisaient pas aux Espagnols pour lutter contre le nombre, et ne pouvant plus résister au torrent ils commencèrent à lâcher pied. En un

moment le désordre fut général : cavaliers, gens de pied officiers et soldats, amis et ennemis, se trouvèrent mêlés ensemble et tous combattant.

Cortez, avec environ cent hommes, parvint à franchir les brèches de la chaussée à l'aide des corps morts qui les comblaient, et mit enfin le pied sur la terre ferme. Il rangea ses soldats en bataille à mesure qu'ils arrivaient, et retourna sur ses pas pour protéger la retraite de ceux qui restaient : il put cependant délivrer une partie des siens, et au jour tout ce qui était encore vivant se trouvait réuni à Tacuba. Il reconnut alors la grandeur de ses pertes : cinq cents hommes étaient prisonniers ou morts, entre autre Velasquès de Léon ; tous les chevaux et deux mille Tlascaltèques avaient été tués ; l'artillerie, les munitions, le bagage, les trésors qu'il emportait, tout fut perdu. Tel fut le résultat de cette désastreuse nuit qui porte encore dans la Nouvelle-Espagne le nom de *noche triste* (1^{er} juillet 1520.)

Pressé de toutes parts, Cortez ne savait quelle marche suivre. Quelques provisions trouvées dans un temple lui furent d'un grand secours ; mais il était encore éloigné de soixante-quatre milles de Tlascala, seul endroit où il put espérer d'être bien reçu. Un Indien allié s'offrit pour lui servir de guide ; les Espagnols marchèrent pendant six jours dans de continues alarmes, sans cesse harcelés par des corps nombreux de Mexicains et n'ayant pour vivres que des baies sauvages et des racines. Il fallait la fermeté inébranlable du chef, sa sagacité, sa vigilance et son courage, pour les soutenir dans les dangers. Le sixième jour de marche, ils arrivèrent à Otumba, sur la route de Mexico à Tlascala. Dès le point du jour ils se mirent en route, toujours inquiétés par l'ennemi. La fidèle Marina, heureusement échappée au désastre de la retraite, remarqua que les Indiens répétaient souvent : « Allez, brigands, allez au lieu

où vous trouverez bientôt la punition due à vos crimes. » Les Espagnols ne comprirent le sens de cette menace qu'en arrivant sur une hauteur qui dominait la route.

Ils découvrirent, de là, une vaste plaine couverte d'une armée immense ; les Mexicains, pendant qu'un corps de leurs troupes fatiguait les Espagnols, avaient rassemblé leurs principales forces de l'autre côté du lac, et, suivant la route directe, s'étaient postés dans la plaine d'Otumba par où les fugitifs devaient nécessairement passer. A la vue de cette multitude, les plus courageux commencèrent à perdre espoir ; mais Cortez, sans leur donner le temps de réfléchir, leur dit en peu de mots qu'il fallait vaincre ou périr, et les mena à la charge ; les Mexicains les attendirent avec une fermeté extraordinaire ; dès qu'un bataillon était enfoncé, il s'en présentait de plus nombreux. Les Espagnols, victorieux dans chacune de ces petites attaques, allaient succomber sous le nombre, quand Cortez, se rappelant que le destin des batailles dépendait, chez cette nation, de celle de l'étendard, assembla un petit nombre de braves officiers, se mit à leur tête, et dispersa bientôt la troupe d'élite qui gardait l'étendard. Cortez, d'un coup de lance, blessa le général mexicain et le renversa ; un Espagnol¹ l'acheva et se saisit de l'étendard impérial. Dès que cet étendard, vers lequel tous les yeux étaient dirigés, cessa de paraître, une terreur panique s'empara des Mexicains, et, comme si le lien qui les tenait réunis eût été rompu, chacun jeta ses armes et tous s'enfuirent vers les montagnes. Les Espagnols, trop fatigués pour les poursuivre, restèrent à ramasser les dépouilles, et comme l'armée ennemie était formée des principaux guerriers qui, croyant être sûrs de la victoire, s'étaient parés de leurs plus riches ornemens, le butin fut assez considérable pour dédommager Cortez

¹ Son nom était Juan de Salamanca.

et les siens de la perte faite à Mexico. Le lendemain, à leur grande joie, ils entrèrent sur le territoire des Tlascalèques.

Quoiqu'ils fussent dans un état bien différent qu'à leur départ de Tlascala, l'ascendant que Cortez avait sur les chefs était tel que, loin de tirer parti de sa fâcheuse situation, ils le reçurent avec tendresse et cordialité. Les Espagnols avaient le plus grand besoin de repos pour soigner leurs blessures et pour réparer leurs forces épuisées. Là, ils apprirent que plusieurs détachemens avaient été détruits et massacrés par les indigènes; ces pertes étaient vivement senties, mais le courage de Cortez ne se laissa pas abattre: il demeurait toujours ferme dans son idée de soumettre le Mexique. La colonie de Vera Cruz n'avait pas été attaquée; il était sûr de l'appui des peuples de Zempoalla et de Tlascala. Enfin, malgré ses pertes, son armée était aussi nombreuse qu'à son premier départ pour Mexico.

Le riche butin d'Otumba, distribué aux chefs de Tlascala, lui fit obtenir tout ce qu'il demandait. Son premier soin fut de hâter la construction de douze brigantins qu'il jugeait nécessaires pour se rendre maître du lac; il fit préparer les bois dans les montagnes de manière à ce qu'ils fussent portés sur le bord du lac par morceaux et assemblés au moment du besoin. Enfin, il envoya quatre vaisseaux de la flotte de Narvaès à Espagnola et à la Jamaïque pour y acheter de la poudre, des munitions, des chevaux, et déterminer des aventuriers à se joindre à lui.

Des symptômes de mécontentement se manifestèrent parmi les anciens compagnons de Narvaès. Fatigués de ce rude métier, ils demandaient de retourner à Cuba; Cortez, pensant avec raison que l'inaction ne pouvait qu'augmenter ces murmures, proposa une expédition pour punir les peuples de Tepeaca qui avaient massacré un détachement. Comme les victimes étaient des soldats venus avec

Narvaès
Cette ex-
ques mo-
vres fire-
cienne s-
agir de
avait pa-
des Eurc
Une se-
à Cortez
Cuba, p-
petits va-
guerre. I-
eut l'adm-
s'en sais-
à suivre
après, t-
Garay, g-
hâvre : il-
conquête-
une desc-
bitans co-
et la fam-
Cruz. Al-
siterent
par des m-
envoyaie-
la Nouv-
cargaison
page, su-
cala. L'an-
mentée d-
Parsuite
prises, C-

Narvaès, leurs compagnons acceptèrent la proposition. Cette expédition eut un plein succès; dans l'espace de quelques mois elle fut suivie de plusieurs autres. Ces manœuvres firent reprendre aux Espagnols confiance en leur ancienne supériorité, et familiarisèrent les Tlascaltèques à agir de concert avec eux; le butin auquel la république avait part attachait de plus en plus ce peuple à la fortune des Européens.

Une succession d'événemens heureux et imprévus amena à Cortez des renforts considérables. Le gouverneur de Cuba, persuadé du succès de Narvaès, avait envoyé deux petits vaisseaux chargés d'hommes et de munitions de guerre. L'officier qui avait le commandement de la côte eut l'adresse de les attirer dans le havre de Vera Cruz, s'en saisit, et n'eut pas de peine à déterminer les soldats à suivre les drapeaux du général victorieux. Peu de temps après, trois gros vaisseaux, envoyés par François de Garay, gouverneur de la Jamaïque, entrèrent dans le même havre : ils faisaient partie d'une flotte destinée à tenter des conquêtes sur le sol américain. Les troupes avaient opéré une descente sur un territoire pauvre et défendu par des habitans courageux ; elles avaient été forcées à se rembarquer et la famine les contraignit à chercher des secours à Vera Cruz. A la vue des richesses de leurs compatriotes, ils n'hésitèrent pas à se donner à Cortez ; enfin, un navire, frété par des négocians et porteur de munitions de guerre qu'ils envoyoyaient dans l'espoir d'en tirer un prix élevé, toucha à la Nouvelle-Espagne. Cortez acheta sans balancer cette cargaison d'une valeur inappréciable pour lui, et l'équipage, suivant l'exemple des autres, alla le joindre à Tlascala. L'armée de Cortez se trouva donc tout-à-coup augmentée de cent quatre-vingts hommes et de vingt chevaux. Par suite de ce bonheur qui accompagna toujours ses entreprises, Cortez reçut des secours d'un ennemi qui travaillait

de tout son pouvoir à le perdre, et d'un rival qui cherchait à le supplanter.

Le 28 décembre 1520, le général commença sa marche vers Mexico, à la tête de cinq cent cinquante hommes, de quarante cavaliers et de 10,000 Tlascaltèques.

L'ennemi de son côté se préparait à le recevoir. Quetlavaaca, frère de Montezuma, avait été élevé au trône; guerrier renommé, il avait dirigé les attaques qui avaient forcé les Espagnols à quitter Mexico. Instruit de tous les mouvements de l'ennemi, il s'était mis en défense, élevant des fortifications, et armant ses meilleures troupes des armes saisies pendant la retraite. Mais pendant ses préparatifs il avait été enlevé par la petite vérole. Cette maladie, qui venait de se montrer dans la Nouvelle-Espagne avec toute sa malignité, y était inconnue avant l'arrivée des Européens et doit être regardée comme une des plus grandes calamités que l'ancien monde ait répandues sur le nouveau. Les Mexicains choisirent tout d'une voix, pour lui succéder, Guatimozin, neveu et gendre de Montezuma, jeune homme plein de talents et de valeur.

Le premier soin de Cortez fut de s'emparer de Tezcuco, seconde ville de l'empire, située sur le bord du lac à vingt milles de Mexico; il y nomma pour cacique un noble, chef d'un puissant parti, et s'acquit par là un allié fidèle. Plus de trois mois s'écoulèrent avant que les brigantins fussent prêts, et Cortez ne voulait rien entreprendre sans leur concours. Il ne resta cependant pas dans l'inaction: il attaqua successivement les villes situées sur le lac. Il les soumit soit par la force, soit en leur rappelant leur ancienne indépendance, et leur promettant qu'il allait les délivrer de la domination des Mexicains qu'il savait leur être intolérable. Plusieurs lui donnèrent des auxiliaires; Guatimozin fut alarmé de cette défection, à laquelle il s'opposa le plus qu'il put.

Cort
que se
tion au
nom de
adresse
soldats
qu'ils p
paux o
jurés re
tout de
de conf
sociation
le lende
qui lui é
mais il
qu'aucu
complic
ceux qu

On l
étaient
les acco
quinze
était dif
l'espace
Tlascalt
tinée ch
riens po
che ave
quefois
se fusse
sans auc
résultat

A cet
portant

Cortez préparait ainsi la destruction de l'empire, lorsque ses plans faillirent être renversés par une conspiration aussi dangereuse qu'inattendue. Un simple soldat, du nom de Villefagna, créature de Velasquès, nourrissait avec adresse le mécontentement qui régnait toujours parmi les soldats de Narvaès; les séditieux étaient arrivés au point qu'ils projetaient de se défaire de Cortez et de ses principaux officiers. Le soir même de l'exécution, un des conjurés révéla ce complot qui l'épouvantait. Cortez se rendit tout de suite à la maison de Villefagna avec des officiers de confiance, se saisit de ce chef et lui arracha l'acte d'association signé de tous les conjurés. Son procès fut court, le lendemain il fut pendu. Cortez, satisfait de connaître ceux qui lui étaient opposés, non-seulement les laissa tranquilles, mais il leur dit que Villefagna avait déchiré sa liste, et qu'aucun tourment n'avait pu le décider à nommer ses complices, faisant cesser par cet acte adroit les craintes de ceux qui étaient compromis.

On lui donna avis que les matériaux des brigantins étaient prêts, et qu'on n'attendait plus qu'une escorte pour les accompagner. Cortez envoya deux cents fantassins et quinze cavaliers sous les ordres de Sandoval. La mission était difficile, il fallait conduire tout ce matériel, pendant l'espace de soixante milles, à travers les montagnes; les Tlascaltèques lui fournirent huit mille *tamènes*, classe destinée chez eux aux travaux domestiques, et 15,000 guerriers pour les protéger. Sandoval régla l'ordre de la marche avec intelligence, et quoique cette ligne eût quelquefois jusqu'à six milles d'étendue, et que les Mexicains se fussent emparés des hauteurs, il eut la gloire de conduire sans aucun échec à Tezcuco un convoi d'où dépendait le résultat des opérations des Espagnols.

A cet heureux événement s'en joignit un autre plus important; quatre vaisseaux arrivèrent à Vera Cruz avec deux

cents soldats, quarante-vingts chevaux, deux pièces de canon et une grande quantité d'armes et de munitions. Cortez se décida alors à mettre à l'eau ses brigantins. Déjà depuis deux mois il employait des Indiens à creuser le lit d'un petit ruisseau qui coule de Tezcoco dans le lac et à en former un canal de deux milles de long. Il put terminer l'ouvrage malgré les efforts des Mexicains.

Le 28 avril 1521, toutes les troupes furent réunies le long du canal, et les brigantins lancés avec la solennité ordinaire. A mesure qu'ils entraient dans le canal, le P. Olmedo les bénissait et les nommait. Dès que ces brigantins parvenus sur le lac déployèrent leurs voiles et prirent le vent, un cri général de joie s'éleva dans les airs. Les spectateurs admiraient tous le génie hardi et entreprenant qui, par des moyens si extraordinaires, avait su se créer une tte sans le secours de laquelle on pouvait en espérer se rendre maître de Mexico.

Cortez se détermina à former le siège par trois côtés différens. Il divisa sa troupe en trois parties : Sandoval commandait la première, Pedro de Alvarado la seconde, Cristoval de Olid la troisième; il se réserva lui-même la conduite des brigantins, comme l'opération la plus importante et la plus périlleuse. Chaque brigantin était armé d'un canon et monté par vingt-cinq Espagnols. Ce fut contre eux que Guatimozin dirigea sa première attaque, car il prévoyait leurs terribles effets. Il assembla une si grande quantité de canots, que le lac en semblait couvert; ils s'avancèrent hardiment contre les bâtimens qu'un calme plat retenait. Mais, lorsque les Mexicains se trouvèrent auprès, un petit vent s'éleva, les voiles furent déployées, et les brigantins, se portant avec impétuosité au milieu de l'ennemi, renversèrent un grand nombre de canots et dissipèrent tout le reste. Dès ce moment, Cortez fut maître du lac, et, non content d'employer ses barques

à servir
trois d'
d'attaq
Ces
vigueu
le jour
entier :
pagnol
masses
saison
assaut
temps,
vêrent
diens. C
avait c
canaux
pendan
croyant
au mili
des sub
faire de
cette no

Ce p
ordre
attirer
issues,
ouvertu
rent le
ses son
l'amou
que les
comme
tant ils
brèche

à servir de communication avec les divers postes, il en fit trois divisions, et chacune d'elles fut jointe aux trois corps d'attaque pour les protéger.

Ces attaques furent alors poussées avec la plus grande vigueur et recues de même. Par terre, par eau, la nuit, le jour, un combat furieux succédait à un autre. Un mois entier s'écoula dans ces alternatives qui épuisaient les Espagnols, dont le nombre était minime en le comparant aux masses des Mexicains; et, pour surcroît de malheur, la saison des pluies était arrivée. Cortez voulut tenter un assaut général; les trois divisions attaquèrent en même temps, et avec tant d'impétuosité, que les Espagnols arrivèrent à la ville et y pénétrèrent malgré les efforts des Indiens. Cortez avait prévu le cas d'une retraite précipitée; il avait chargé Julien d'Alderete du soin de combler les canaux et de défendre le passage s'ils étaient attaqués, pendant que le gros de l'armée s'avancerait. Mais Julien, croyant cet emploi indigne de sa bouillante valeur, se jeta au milieu de la mêlée, laissant ces importantes fonctions à des subalternes. Les Mexicains, que la nécessité forçait à faire des progrès dans l'art de la guerre, s'aperçurent de cette négligence et en avertirent Guatimozin.

Ce prince se hâta de mettre cette faute à profit. Il donna ordre aux troupes de céder peu à peu du terrain, pour attirer les Espagnols au milieu de la ville, et, par toutes les issues, il envoya de nombreux guerriers vers la grande ouverture de la chaussée. A un signal, les prêtres frappèrent le grand tambour consacré au dieu de la guerre. A ses sons, les Mexicains, enthousiasmés par le fanatisme et l'amour de la patrie, se précipitèrent avec une telle furie, que les Espagnols ne purent tenir. La retraite, d'abord commencée en bon ordre, avait de la peine à s'effectuer, tant ils étaient serrés de près. Mais, arrivés à la grande brèche que, contre leur attente, trouvèrent ouverte, la

terreur et la confusion se mirent parmi eux; Espagnols et alliés tombaient pèle-mêle et étaient accablés par les Mexicains : leurs canots légers pouvaient s'approcher du bord, tandis que les brigantins étaient forcés de rester à distance. Cortez, malgré ses efforts, ne put rallier ses soldats ; il s'occupa de sauver ceux tombés dans le canal. Pendant qu'il négligeait sa propre sûreté, six officiers mexicains se saisirent de lui, et l'emmenaient en triomphe. Deux des siens l'arrachèrent à cet immense danger, quoiqu'il eût reçu plusieurs blessures. Les Espagnols perdirent soixante hommes, dont quarante tombèrent vivans dans les mains de l'ennemi.

La nuit fut aussi terrible que le jour pour les Européens ; ils eurent à supporter des souffrances morales bien cruelles ; ils entendaient les cris de triomphe des Mexicains. La ville et le temple étaient si brillans de lumières, qu'on distinguait les moindres détails de cette horrible fête. Ils voyaient leurs infortunés compagnons contraints de danser devant la statue du dieu à qui ils allaient être immolés, et, au milieu de ce supplice, chacun s'imaginait entendre leurs cris et les reconnaître à la voix. Cortez avait besoin de tout son courage pour affecter une tranquillité qu'il n'avait pas : il fut obligé de donner de nouvelles preuves de sa fermeté. Les Mexicains envoyèrent, dès le lendemain, aux gouverneurs des provinces voisines, les têtes des prisonniers égorgés, en les assurant que le Dieu de la guerre, apaisé par leur sang, avait fait entendre sa voix, et déclaré que, dans huit jours, les ennemis seraient détruits.

Cette prédiction réveilla le zèle des provinces jusqu'alors inactives. Les Indiens auxiliaires, adorateurs des mêmes dieux, et accoutumés à croire aveuglément aux oracles des prêtres, abandonnèrent les Espagnols, comme des hommes dévoués à une destruction certaine : la fidélité des Tlascalèques en fut même ébranlée. Le général, ne pouvant les

détrouper, se servit de cette prédiction, dont le terme était fixé à huit jours. Pour prouver l'imposture, il suspendit toutes les hostilités, se contentant d'écartier l'ennemi au moyen des brigantins : ses troupes passèrent ce temps sans être inquiétées. Les alliés, convaincus de la fausseté des prêtres, revinrent à leurs postes; d'autres tribus, persuadées que le dieu des Mexicains avait abandonné ses enfans, joignirent Cortez en si grand nombre que, peu de jours après, il se vit à la tête de cent cinquante mille Indiens.

Ce fut alors qu'il changea son plan d'attaque. A mesure que les Espagnols s'avançaient, les Indiens leurs alliés réparaient les chaussées et rasaient les maisons. Peu à peu, les Mexicains se trouvèrent resserrés dans un petit espace. Ils se défendaient avec le même courage; mais la famine, les maladies contagieuses, les accablaient; car, dès le commencement du siège, on avait coupé les aqueducs; les brigantins empêchaient l'arrivée des provisions par eau, et les nombreux auxiliaires gardaient les avenues du côté de la terre. Les vastes magasins étaient épuisés par cette multitude, et cependant Guatimozin rejetait avec mépris toutes les propositions de paix.

Enfin les Espagnols, parvenus à la grande place, s'y logèrent et eurent plus des trois quarts de la ville en leur puissance. Les Mexicains virent alors qu'ils ne pourraient résister; ils obtinrent de Guatimozin qu'il abandonnerait la ville pour se retirer dans les provinces éloignées, d'où il lui serait possible d'amener de nombreuses troupes. Pour assurer la fuite de l'empereur on chercha à amuser Cortez par des négociations de paix : il ne se laissa pas tromper. Sandoval, à la tête des brigantins, était chargé de surveiller le lac; il aperçut un grand canot le traversant avec rapidité; il donna le signal de la chasse; le plus léger brigantin l'eut bientôt atteint. On allait faire feu quand les

rameurs, renonçant à faire résistance, le conjurèrent d'épargner l'empereur, et se rendirent. Guatimozin, conduit aussitôt à Cortez, ne montra ni la férocité sombre d'un barbare, ni l'abattement d'un suppliant : « J'ai rempli, dit-il, le devoir d'un roi; j'ai défendu mon peuple jusqu'à la dernière extrémité; il ne me reste plus qu'à mourir. Prends ton poignard, enfonce-le dans mon sein, et termine une vie qui ne peut plus être utile. »

Aussitôt que le sort du monarque fut connu, la résistance cessa, et Cortez prit possession de la partie de la capitale qui n'était pas encore détruite (13 août 1521). Ainsi fut terminé le siège de Mexico, le plus mémorable événement de la conquête de l'Amérique : il avait duré soixantequinze jours, dont presque aucun ne s'était passé sans quelque effort extraordinaire de la part des assaillans et des assiégés. Le talent de Guatimozin, le nombre de ses troupes, la situation avantageuse de sa capitale, avaient balancé la grande supériorité des Espagnols, qui se seraient vus forcés d'abandonner leur entreprise s'ils n'eussent été secondés par des secours étrangers. Mais Mexico fut perdue par la jalouse des villes voisines, qui redoutaient sa puissance, et par la révolte des sujets de l'empire, las du joug qu'ils portaient. Leur concours mit Cortez en état d'exécuter un projet qu'il n'eût pas osé tenter s'il eût été réduit à ses propres forces.

La joie des Espagnols fut de courte durée : elle cessa quand ils se virent frustrés des espérances chimériques qui les avaient animés à braver tant de dangers. Au lieu de ces richesses immenses sur lesquelles ils comptaient, ils ne purent réunir au milieu des ruines de cette ville ravagée que tout au plus 120,000 piastres, à peu près 600,000 fr. Guatimozin, prévoyant sa destinée, avait rassemblé toutes ses richesses et les avait fait jeter dans le lac ; les auxiliaires s'étaient emparés de la meilleure partie du reste pendant

que les Espagnols combattaient. Le mécontentement était général; il faisait concevoir de sérieuses craintes. Ce fut alors que Cortez commit une action qui ternit éternellement sa gloire: sans égard pour le rang, les vertus et le courage de Guatimozin, il le fit mettre à la torture ainsi que son favori, pour les forcer à découvrir l'endroit où l'on supposait que le trésor était caché. Guatimozin supporta tous les tourmens avec le courage indomptable d'un guerrier américain. Son compagnon, vaincu par la douleur, semblait par un regard lui demander la permission de parler; mais le monarque, jetant sur lui un coup-d'œil plein d'autorité et de dédain, releva sa faiblesse en disant: «Et moi, suis-je sur un lit de fleurs? » Terrassé par ce reproche, le favori garda le silence et expira dans les tourmens. Cortez, présent à cette horrible scène, ôta la victime des mains des bourreaux et prolongea une vie réservée à de nouvelles insultes et à de nouvelles souffrances.

Le sort de la capitale entraîna celui de l'empire: les provinces se soumirent aux vainqueurs. De petits détachemens pénétrèrent dans le pays sans obstacle et poussèrent jusqu'à la mer du Sud, par laquelle ils espéraient toujours, suivant les idées de Colomb, s'ouvrir un passage court et facile pour les Indes-Orientales. L'esprit actif de Cortez commença dès-lors à s'occuper de ce projet; il ignorait que pendant le cours de ses victoires ce plan avait été exécuté. Cet événement, si important dans l'histoire des découvertes, a tant influé sur l'état du pays que Cortez venait de soumettre, qu'il mérite d'être raconté.

Ferdinand Magalhaëns, immortel sous le nom de Magellan, Portugais d'une naissance distinguée, après avoir honorablement servi sous Albuquerque, demanda les récompenses qu'il croyait dues à son courage. Repoussé avec dédain, il alla offrir ses services à la cour de Castille, proposant de mettre à exécution le plan de Colomb, c'est-

à-dire, la découverte d'un passage aux Indes-Orientales par l'O., sans empiéter sur la partie du globe attribuée aux Portugais par la fameuse bulle de démarcation. L'entreprise était difficile et dispendieuse ; il s'adressa licureusement au cardinal Ximenès, ministre que ces deux considérations n'arrêtaient pas ; il soumit le plan à Charles-Quint, et ce monarque, adoptant ses idées avec chaleur, prépara une expédition, dont il donna le commandement à Magellan, avec le titre de capitaine-général.

Le 1^{er} août 1519, l'amiral partit de Séville avec cinq vaisseaux ; il fit voile vers le S., et arriva, le 12 janvier, à l'embouchure du Rio de la Plata ; il crut avoir trouvé le passage, et essaya de remonter le fleuve. Peu de jours lui suffirent pour lui prouver son erreur ; enfin il continua son voyage, et découvrit enfin, au 53° de latitude, l'entrée d'un détroit où il se jeta malgré les murmures de ses équipages. Après avoir navigué vingt jours dans le détroit auquel il donna son nom, il vit enfin s'étendre devant ses yeux la grande mer du Sud, et remercia le ciel de l'heureux succès de son entreprise ; mais il était à une plus grande distance qu'il ne se l'imaginait du but de son voyage. Il navigua, pendant trois mois et vingt jours, sur cet Océan, auquel il donna le nom de Pacifique. Il eut beaucoup à souffrir par le manque de provisions qui engendra le scorbut. Il eut le bonheur de tomber sur un groupe d'îles très-fertiles, qu'il appela îles des Larrons, et depuis îles Mariannes ; son équipage se remit promptement de ses fatigues. De là, Magellan découvrit les Philippines, et, dans une querelle qu'il eut avec les naturels, il périt ainsi que plusieurs de ses officiers.

L'expédition n'en continua pas moins, et arriva enfin à Tidor, une des Moluques, au grand étonnement des Portugais qui ne pouvaient comprendre comment les Espagnols, en naviguant à l'O., étaient arrivés à cet endroit,

auquel ils se rendaient en faisant voile dans une direction opposée. Les Espagnols prirent une cargaison de ces épices précieuses, objet de leur voyage, et un des vaisseaux, *la Victoria*, partit pour l'Europe sous le commandement de Jean Sébastien del Cano. Il suivit la route du cap de Bonne-Espérance, et prit terre à San Lucar le 7 septembre 1522, ayant fait le tour du globe en trois ans à peu près.

Quoique la mort ait empêché Magellan de terminer cette grande entreprise, la gloire en est due à lui seul, et la postérité n'a pas été injuste à son égard. Ce fut ainsi qu'en peu d'années les Espagnols eurent le rare bonheur de découvrir un nouveau continent et de constater par l'expérience la figure et l'étendue du globe.

Lorsque cette découverte fut connue en Europe, les Portugais discutèrent la possession de ces pays, alléguant toujours la bulle d'Alexandre VI. Les négocians, sans attendre le résultat de cette discussion, voulurent suivre cette nouvelle route avec empressement; mais ils ne trouvèrent pas dans Charles-Quint le protecteur dont ils avaient besoin. Par plusieurs motifs et surtout par la pénurie de ses finances, il consentit à céder aux Portugais toutes ses prétentions sur les Moluques, pour la somme de trois cent cinquante mille ducats, et l'Espagne perdit ainsi un commerce qu'elle avait travaillé si long-temps à s'ouvrir; ce ne fut qu'en 1564, sous Philippe II, qu'elle chercha à rétablir ses communications commerciales.

L'expédition de Magellan avait eu lieu pendant la conquête du Mexique. Cortez l'ignorait; il allait de son côté tenter de trouver le passage, quand une nouvelle venue d'Europe tomba sur lui comme un coup de foudre. Par les intrigues de l'évêque de Burgos, sa conduite fut regardée comme une rébellion envers le souverain, et ce fut peu de semaines après la prise de Mexico que Cristoval

de Tapia arriva à Vera Cruz avec ordre de traiter Cortez en criminel. Les menaces, les promesses et surtout les présens changèrent l'opinion de Tapia, qui retourna paisiblement en Europe. Averti par cette mesure, Cortez ne voulut pas en attendre une nouvelle; il envoya en Espagne des députés avec de riches présens pour l'empereur, et le récit de ses travaux et de ses succès. L'admiration, l'enthousiasme pour de si grandes choses firent taire les passions haineuses de ses ennemis, et Charles, cédant à la voix publique, nomma Cortez capitaine-général et gouverneur de la Nouvelle-Espagne; mais, en même temps, il établit des commissaires indépendans de lui, pour recevoir les revenus de la couronne et les administrer.

Cortez chercha à assurer sa conquête et à la rendre utile à sa patrie; il commença à rebâtir Mexico sur un plan dont l'exécution en fit la plus belle ville du Nouveau-Monde, et encouragea ses officiers à s'établir dans le pays en leur donnant de grandes concessions de terre, et en leur accordant sur les Indiens la même autorité et les mêmes droits que les Espagnols s'étaient attribués dans les îles.

Ce ne fut pas sans de grandes difficultés que l'empire du Mexique fut réduit à former une colonie espagnole. De nombreux soulèvements prouvèrent la valeur de ce peuple et sa constance à résister à l'oppression; mais ce fut sans succès. Les vainqueurs souillèrent leur gloire par leur abominable conduite envers les vaincus; ils regardaient les efforts des Mexicains comme une révolte d'esclaves envers leurs maîtres; les chefs étaient mis à mort par les supplices les plus honteux et les plus cruels. Dans la province de Panuco, soixante caciques et quatre cents nobles furent brûlés vifs à la fois; cette exécrable barbarie fut commise de sang-froid par Sandoval et concertée avec Cortez lui-même. Pour rendre cette scène plus épouvantable, on força les enfans et les parens des victimes à en être témoins.

Mais
timoz
avec
sonne
encou
cès; l
de Gu
ses co
circon
destru
ver le
décou
versé
qu'ale
trême
tous l

Le
l'auto
aspira
press
vices
au Mo
Cortez
pagn
missi
il pri
digni
tice o

Co
Le tr
de fo
gento
d'un
(200

Mais ce qui exaspéra les Mexicains, ce fut la mort de Guatimozin : sous le plus léger prétexte, Cortez le fit pendre avec les caciques de Tezcuco et de Tacuba, les deux personnes les plus qualifiées de l'empire. L'exemple de Cortez encouragea ses officiers à commettre les plus grands excès ; l'histoire doit écrire en lettres de sang le nom de Nuno de Guzman, dont les actions cruelles épouvantèrent même ses compagnons. Au milieu de ce massacre général, une circonstance paraît avoir sauvé les Mexicains d'une entière destruction : eux seuls connaissaient les procédés pour lever les terres contenant l'or, car les mines n'étaient pas découvertes. Ce ne fut qu'en 1552 que ces mines qui ont versé tant de richesses sur le globe furent exploitées. Jusqu'alors les travaux mal conduits produisirent peu ; l'extrême pauvreté des premiers conquérans est retracée par tous les historiens de l'Amérique.

Les commissaires envoyés par Charles-Quint, jaloux de l'autorité de Cortez, le dénoncèrent comme un ambitieux aspirant à l'indépendance. Ces insinuations firent tant d'impression sur les ministres, qu'oubliant les nombreux services du général, ils déterminèrent le monarque à envoyer au Mexique Ponce de Léon, pour rechercher la conduite de Cortez et au besoin le faire prisonnier et le conduire en Espagne. La mort empêcha Ponce de Léon de remplir sa mission, mais ses instructions furent connues de Cortez ; il prit alors le seul moyen qui lui restât pour conserver sa dignité et se rendit en Espagne pour se remettre à la justice du souverain.

Cortez parut dans sa patrie avec l'éclat d'un conquérant. Le trésor qu'il apporta surpassait tout ce qu'on connaissait de fortune à cette époque ; il consistait en 1500 marcs d'argenterie travaillée, 210,000 pesos d'or fin, des diamans d'un grand prix dont un seul valait 40,000 pesos (200,000 fr.). Il se fit escorter, en allant à la cour, par ses

principaux officiers et par des Mexicains de la plus haute distinction. L'empereur, ne redoutant plus ses dessins, lui accorda le titre de marquis del Valle de Guaxaca et la propriété d'un grand territoire dans la Nouvelle-Espagne; mais il ne le rétablit pas dans son gouvernement malgré ses vives instances. Charles se borna à nommer Cortez commandant des troupes, avec le droit de tenter de nouvelles découvertes, et toute l'administration civile fut confiée à un conseil appelé *audience de la Nouvelle-Espagne*.

Cortez, de retour à Mexico (1523), voyant son autorité presque annulée, forma diverses entreprises qui toutes portaient le caractère de son génie grand et hardi. Celles qu'il avait confiées à ses officiers n'ayant produit aucun résultat, il se mit lui-même à la tête d'un puissant armement; découvrit la grande péninsule de la Californie, et reconnut la plus grande partie du golfe qui la sépare de la Nouvelle-Espagne, et qui porte encore le nom de mer de Cortez. Cette découverte aurait fait honneur à tout autre; mais elle n'ajouta rien à la gloire de Cortez, et, loin de faire cesser l'opposition qu'il trouvait à ses vues, elle ne fit que l'augmenter. Dégoûté de disputer une autorité qu'il avait eue jusqu'alors sans partage, il retourna en Espagne pour demander la récompense de ses services.

La réception qu'on lui fit fut froide de la part de l'empereur, insolente de la part des ministres. Comme Colomb, Cortez passa le reste de sa vie à solliciter, et mourut le 2 décembre 1547, à l'âge de soixante-deux ans, ou de soixante-neuf, suivant d'autres historiens.

La destinée de ce grand homme fut semblable à celle de tous ceux qui se sont illustrés par des découvertes ou des conquêtes dans le Nouveau-Monde. Envié par ses contemporains et mal récompensé par le souverain qu'il avait servi, il fut admiré et célébré par les siècles suivans.

CHAPITRE VI.

CONQUÈTE DU PÉROU.

1524-1550.

FRANÇOIS PIZARRE.

Découverte du Pérou. — Etat de cet empire. — Pizarre fait prisonnier l'Inca Atahualpa. — Sa rançon. — Son supplice. — Marche de Pizarre sur Cuzco. — Conquête de Quito par Benalcazar. — Expédition d'Alvarado au Chili. — Fondation de Lima. — Siège de Cuzco. — Guerre civile. — Défaite d'Almagro. — Expédition de Gonzalez Pizarre. — Révolte des soldats de François Pizarre. — Il est assassiné. — Arrivée de Vaca de Castro. — Réglement de l'empereur. — Les mécontents choisissent Gonzalez Pizarre pour leur chef. — Combats avec le vice-roi. — Il est tué. — Gasca est envoyé avec des pouvoirs illimités. — Sa conduite. — Il marche sur Cuzco. — Défection des troupes de Pizarre. — Il est pris. — Son supplice. — Administration de Gasca. — Réflexions.

Depuis que Nugnès de Balboa avait découvert la mer du Sud, et acquis quelques notions sur les riches contrées auxquelles elle pouvait conduire, tous les projets des aventuriers établis dans les colonies de Darien et de Panama se tournaient vers ces pays inconnus. On fit plusieurs armemens pour prendre possession des provinces situées à l'E. de Panama. Ces entreprises, confiées à des hommes sans talens, n'eurent aucun succès; et, comme les explorations ne s'étendaient pas au-delà des limites de la province appelée *Tierra firme*, pays couvert de bois et malsain, ces aventuriers firent des rapports tellement défavorables, que l'opinion générale était que Balboa avait été trompé par les Indiens.

Mais il y avait alors à Panama trois hommes qui ne se laissèrent pas décourager et entreprirent l'exécution d'un plan dont les résultats furent si importans. Ces hommes

extraordinaires étaient François Pizarre, Diégo d'Almagro, et Fernand de Luque. Pizarre, fils naturel d'un gentilhomme espagnol, avait passé ses premières années à garder les cochons, puis se fit soldat, et, après avoir servi en Italie, il s'embarqua pour l'Amérique, où une carrière sans bornes s'ouvrait aux talents et à l'ambition. Sur ce théâtre, Pizarre se distingua promptement. Né avec un caractère entreprenant, doué d'un corps robuste, il était le premier au danger, toujours infatigable et d'une patience à toute épreuve. Quoiqu'il ne sut pas lire, on le regarda comme digne de commander. Il réussit dans toutes les opérations dont il fut chargé, réunissant des qualités qui se trouvent rarement ensemble, la persévérance et l'ardeur, la hardiesse dans la combinaison de ses plans et la prudence dans leur exécution. Il acquit une profonde intelligence des affaires et des hommes, et se rendit bientôt propre à conduire les unes et à gouverner les autres.

Almagro, enfant trouvé, élevé dès sa jeunesse au métier des armes, avait, comme Pizarre, une valeur intrépide, une activité infatigable, et une constance à l'épreuve des dangers. Mais ces qualités étaient accompagnées de la franchise et de la générosité d'un soldat, tandis que chez Pizarre elles étaient unies à l'adresse, à la ruse et à la dissimulation d'un politique; celui-ci possédait de plus l'art de cacher ses desseins et la sagacité qui démêle ceux des autres. Fernand de Luque était prêtre et maître d'école à Panama. Il avait une immense fortune, acquise on ne sait par quel moyen.

Ainsi, un bâtard, un enfant trouvé et un maître d'école, étaient les hommes destinés à renverser un des plus grands empires du monde! Cette association fut autorisée par Pedrarias, gouverneur de Panama. Chacun d'eux engagea toute sa fortune. Pizarre, le moins riche, se char-

Imagro, gentil-s à gar- servi en carrière Sur ce avec un , il était t d'une lire, on assit dans sant des persévé- n de ses quitt une et se ren- verner les u métier trépide, euve des es de la que chez la dissis- s l'art de s autres. Panama. par quel d'école, des plus autorisée n d'eux se char-

gea de commander l'expédition, tandis qu'Almagro ne devait que conduire les renforts de troupes et de provisions. Luque restait à Panama comme agent auprès du gouverneur. L'enthousiasme religieux se trouva encore ici, comme chez tous ceux qui se sont signalés dans le Nouveau-Monde, allié à la passion des découvertes : Luque célébra la messe et partagea l'hostie en trois parties pour lui et ses associés.

La force de l'armement ne répondit point à la grandeur de l'entreprise. Pizarre partit de Panama en 1524, avec un seul vaisseau et cent douze hommes. L'art de la navigation était peu avancé; les Espagnols ignoraient que la saison choisie était précisément celle où les vents soufflent du côté opposé à la route qu'ils voulaient tenir. Après soixante-dix jours de navigation, Pizarre avait parcouru le chemin qu'on fait aujourd'hui en trois jours. Il toucha à beaucoup d'endroits de la côte; mais partout il fut repoussé par les naturels. La faim, la fatigue, les dangers continuels, affaiblirent ses soldats; le courage du chef les soutint quelque temps; mais il fut obligé d'abandonner la côte et de se retirer à Chuchama, pour attendre du renfort et des provisions. Almagro, de son côté, avec soixante-dix hommes, avait fait voile vers la partie du continent où il espérait trouver son associé. A peine débarqué, il fut attaqué par les Indiens, perdit un œil dans le combat, et fut contraint de quitter la côte. Le hasard le conduisit au lieu où Pizarre s'était retiré. Ils se consolèrent mutuellement, et persistèrent dans leurs desseins. Almagro retourna à Panama, pour recruter quelques soldats : il ne put en lever que quatre-vingts. Dès son arrivée à Chuchama, les opérations commencèrent. Les deux associés touchèrent à la baie de Saint-Mathieu, sur la côte de Quito. La beauté du pays leur donna les plus grandes espérances; mais, n'osant affronter le danger d'une conquête avec une poignée d'hommes, ils se retirèrent à

l'île de Gallo, où Pizarre devait attendre le retour d'Almagro, parti de nouveau pour Panama. Los Rios avait succédé à Pedrarias dans le gouvernement de cette colonie. Loin d'aider Almagro, il lui défendit de faire de nouvelles recrues, et dépêcha un bâtiment pour ramener Pizarre. Celui-ci, avec l'obstination de son caractère, refusa d'obéir. Il n'en fut pas de même de ses compagnons : il chercha en vain à les retenir ; le souvenir de leurs maux était trop récent ; et quand, traçant une ligne avec son épée, il dit, que ceux qui voulaient retourner à Panama pouvaient passer de l'autre côté, treize seulement eurent le courage de rester avec lui.

Ce petit noyau se retira sur l'île inhabitée de la Gorgonne, et, pendant cinq mois, ils attendirent le retour d'Almagro. Ils avaient déjà pris la résolution de s'abandonner sur l'Océan avec un radeau plutôt que de rester plus long-temps dans cet horrible séjour, lorsqu'arriva un vaisseau que les importunités d'Almagro et de Luque avaient obtenu du gouverneur sous prétexte d'arracher leurs compatriotes à une mort certaine. Mais Pizarre, au lieu de revenir à Panama, porta au S. E. Le vingtième jour après son départ, il découvrit les côtes du Pérou (1526), et prit terre à Tumbes, ville considérable où se trouvaient un grand temple et un palais des Incas, souverains du pays.

Là, les Espagnols eurent, pour la première fois, le spectacle de l'opulence et de la civilisation de l'empire du Pérou. Ils virent une contrée peuplée et bien cultivée, des naturels suffisamment vêtus et connaissant l'usage des animaux domestiques. Mais ce qui les frappa le plus ce fut la quantité d'or et d'argent employée, non-seulement à l'ornement des temples et à la parure des naturels, mais encore à faire des vases et des ustensiles communs. Ils se doutèrent alors que l'or était en abondance et qu'ils allaient se trouver en possession de trésors inépuisables.

Pizarre, trop prudent pour s'engager dans le pays, se borna à reconnaître la côte et eut de fréquentes et paisibles communications avec les naturels; il obtint quelques llamas (espèce d'animal domestique), des vases d'or et d'argent, décida deux jeunes gens à le suivre, et revint à Panama trois ans après en être sorti. Aucun aventurier de ce siècle n'a traversé autant de dangers que Pizarre durant ces trois années. La patience et le courage qu'il montra surpassèrent tout ce que l'histoire du Nouveau-Monde nous présente dans le même genre, quoiqu'on y trouve ces vertus poussées jusqu'à l'héroïsme.

Malgré ses pompeux récits, Pizarre ne put rien obtenir du gouverneur. Il se décida à passer en Espagne en convenant avec ses associés qu'il demanderait pour lui la place de gouverneur, celle de lieutenant pour Almagro, et que Luque serait nommé évêque des pays à conquérir. Pizarre parut devant l'empereur sans embarras, et conduisit si habilement la négociation qu'il obtint tout ce qu'il voulut; mais, jaloux d'Almagro, il se borna à le faire nommer commandant de la forteresse de Tumbès, tandis que lui-même se fit créer gouverneur, capitaine-général et adelantado de toute la contrée s'étendant dans l'espace de deux cents lieues le long de la côte au S. de la rivière de Santiago. Ses pouvoirs étaient illimités, à la seule condition de lever deux cent cinquante hommes à ses frais. Il était tellement pauvre que, pour éviter cette clause, il partit furtivement de Séville sans attendre la visite des officiers chargés de vérifier s'il l'avait remplie. Quelques jours avant, il reçut de l'argent de Cortez qui, arrivé depuis peu en Espagne, voulut contribuer aux succès d'un ancien compagnon qui entrait dans une carrière semblable à celle que lui-même venait de fournir avec tant de gloire.

Pizarre, abordant à Panama en 1530, trouva Almagro irrité contre lui; il l'apaisa cependant en lui laissant la

charge d'adeiantado; Luque était satisfait de son évêché. L'association se forma aux mêmes conditions et les travaux furent partagés comme la première fois. Leur armement ne consistait qu'en trois petits vaisseaux, et en cent quatre-vingts soldats dont trente-six cavaliers. Les victoires de Cortez avaient donné aux Espagnols une telle idée de leur supériorité, que Pizarre, avec cette faible troupe, n'hésita plus. La saison de la navigation étant mieux connue, il ne mit que treize jours à faire le voyage, mais il fut porté à cent lieues au-delà de Tumbès et obligé de revenir au S. le long de la côte. Les périls et la stérilité du pays commençaient à enlever toute confiance à ses récits, quand ils arrivèrent dans la province de Cauca; ils surprisent la ville principale, pillèrent le temple; les richesses qu'ils y trouvèrent, évaluées à trente mille pesos (150,000 fr.), dissipèrent leurs doutes et rendirent le courage aux plus abattus.

Pizarre envoya un de ses bâtimens porter ces riches dépouilles à Panama; il espérait que ce fastueux étalage déterminerait beaucoup d'aventuriers à venir le joindre. En attendant, il poursuivait sa marche le long de la côte, attaquant les naturels avec impétuosité. Cette apparition soudaine d'étrangers qui venaient envahir leur pays, dont la figure et les mœurs étaient également extraordinaires à leurs yeux et à qui rien ne pouvait résister, fit sur les Péruviens la même impression de terreur qu'avaient éprouvée les autres nations de l'Amérique. Pizarre ne rencontra aucune résistance jusqu'à l'île de Puna dans la baie de Guayaquil. Les habitans étaient courageux; ils se défendirent avec tant de valeur et d'obstination, qu'il fallut six mois pour les soumettre. De là, il s'avança vers Tumbès, où il séjourna trois mois. Il reçut dans cet intervalle deux renforts de trente hommes chacun, commandés, l'un par Sébastien Benalcazar, l'autre par Fernand de Soto. Il marcha vers la rivière de Piura; ce fut près de l'embouchure qu'il

établit
il don
A m
rait su
les il n
et san
d'expl
Al'
plus d
fondé
par la
du No
en un
plusie
barba
jestue
du So
ils dét
nir et
Ocoll
instru
objets
cette s
la tra
Incas
gine,
Manc
seurs,
ment
pecté
sacré
riage
Douz
de leu

établit la première colonie espagnole du Pérou, à laquelle il donna le nom de Saint-Michel.

A mesure que Pizarre pénétrait dans l'intérieur, il acquérait sur l'état du Pérou des notions certaines, sans lesquelles il n'aurait pas pu conduire heureusement ses opérations, et sans leur connaissance il serait impossible aujourd'hui d'expliquer la cause des succès des Espagnols.

A l'époque de l'invasion, l'empire du Pérou s'étendait sur plus de quinze cents milles de côtes du N. au S.; sa profondeur de l'E. à l'O. était peu considérable. Il était borné par la grande chaîne des Andes. Comme les autres parties du Nouveau-Monde, le Pérou était primitivement partagé en une multitude de tribus errantes; elles luttaient depuis plusieurs siècles contre les maux inséparables de cet état barbare, quand un homme et une femme d'une figure majestueuse leur apparurent. Ils s'annoncèrent comme enfans du Soleil, et, parlant au nom de cette divinité bienfaisante, ils déterminèrent plusieurs de ces sauvages errans à se réunir et fondèrent la ville de Cuzco. Manco-Capac et Mama Oollo (c'étaient les noms de ces prétendus fils du Soleil) instruisirent les hommes et les femmes à se pourvoir des objets de première nécessité par le travail, et donnèrent à cette société naissante une police et des lois. Tel est, suivant la tradition des Péruviens, le fondement de l'empire des Incas ou seigneurs du Pérou. Peu considérable à son origine, il ne s'étendait pas au-delà de huit lieues de Cuzco; Manco-Capac y exerçait une autorité absolue. Ses successeurs, à mesure que leur domination prenait de l'accroissement, s'arrogèrent les mêmes droits. Les Incas étaient respectés comme des divinités; leur sang était regardé comme sacré et ne fut jamais souillé par aucun mélange. Leur mariage était défendu entre le peuple et la race des Incas. Douze monarques se succédèrent; tous firent le bonheur de leurs sujets, et s'ils augmentèrent leur empire, ce fut,

au dire des Indiens, pour répandre les avantages de la civilisation sur les peuples qu'ils soumettaient.

Lorsque les Espagnols abordèrent sur cette côte, Huana-Capac, le douzième monarque depuis la fondation, était sur le trône. Il conquit le royaume de Quito qui doubla son pouvoir et l'étendue de l'empire; il fit sa résidence dans la capitale de cette province. Mais, contre la loi fondamentale qui défendait de souiller le sang royal par une alliance étrangère, il épousa la fille du souverain vaincu. Il en eut un fils nommé Atahualpa à qui il laissa le royaume de Quito à sa mort arrivée en 1529. Huascar son autre fils, dont la mère était du sang royal, eut en partage le reste de ses Etats. Cette disposition pour la succession de l'empire parut si contraire à une maxime aussi ancienne que la monarchie, et fondée sur une autorité regardée comme sacrée, qu'elle excita à Cuzco un mécontentement général. Huascar voulut que son frère abandonnât le trône de Quito et le reconnût pour son souverain. Mais Atahualpa avait attaché à sa cause les vieux soldats de son père qui l'avaient suivi à Quito, et avec leur secours il n'hésita pas à marcher contre son frère à la tête d'une nombreuse armée. Il fut victorieux et abusa cruellement de sa victoire. Convaincu de la faiblesse de ses droits à la couronne, il entreprit d'éteindre la race royale, en faisant périr tous les enfans du Soleil descendus de Manco-Capac; il épargna la vie de son rival fait prisonnier dans la bataille, espérant légitimer son usurpation en donnant les ordres en son nom.

Lorsque Pizarre parut dans la baie de Saint-Mathieu, cette guerre civile était dans toute sa violence, et les deux compétiteurs étaient si occupés de leurs propres intérêts, qu'ils donnèrent peu d'attention aux premiers progrès des Espagnols, se croyant assurés de les arrêter facilement quand ils en auraient le loisir. Pizarre eut ainsi la facilité

de pou
il appr
qui de
sentan
s'avanc
qu'en
plus ai
laissan
tendre
une p
deux
vers C
chel,
armée

Il av
par l'I
part d
donna
vançai
dissipa
motifs
extraor
les lais
plus p
étroit
cher le

A se
grand
d'un c
du So
son fré
testati
hospit
vaient

de pousser sans obstacle jusqu'au centre de l'empire. ¹⁴ il apprit ces divisions intestines par des envoyés d'Huascar qui demandaient des secours contre l'usurpateur. Pizarre, sentant l'importance de cette ouverture, jugea prudent de s'avancer encore pendant cette guerre civile, espérant qu'en prenant parti pour l'un ou pour l'autre, il réussirait plus aisément à les opprimer tous les deux. En conséquence, laissant une partie de sa troupe à Saint-Michel pour y attendre les renforts de Panama, et pour se faire au besoin une place de refuge, il commença sa marche avec cent deux fantassins et soixante-deux cavaliers, et se dirigea vers Caxamalca, petite ville à deux journées de Saint-Michel, où Atahualpa était campé avec le gros de son armée.

Il avait fait peu de chemin, lorsqu'un officier, dépêché par l'Inca, vint à sa rencontre avec un riche présent de la part de ce prince, qui lui offrait son amitié. Pizarre se donna pour le général d'un roi puissant et déclara qu'il s'avancait pour offrir du secours à Atahualpa. Cette assurance dissipia les craintes de l'Inca qui, ne concevant pas les motifs des Espagnols, ne savait que penser de ces êtres extraordinaires; il se détermina à les recevoir en amis et les laissa traverser d'abord un désert sablonneux où le plus petit effort aurait pu les anéantir, puis un défilé si étroit qu'une poignée d'hommes aurait suffi pour empêcher le passage.

A son arrivée à Caxamalca, Pizarre prit possession d'une grande place environnée d'un rempart en terre et formée d'un côté par le palais de l'Inca, de l'autre par un temple du Soleil; il se fortifia dans ce poste avantageux. Il envoya son frère Ferdinand et Fernand Soto porter à l'Inca la protestation de ses intentions pacifiques. La réception fut hospitalière et pleine de confiance. Les Espagnols, qui n'avaient encore vu que quelques petits caciques, furent

étrangement surpris de tout le cérémonial dont le monarque était entouré ; leurs regards s'attachèrent avidement sur les immenses richesses étalées devant eux. Les ornemens de l'Inca, les vases d'or et d'argent dans lesquels le repas qu'on leur donna fut servi, la multitude d'ustensiles faits de ces précieux métaux, furent pour eux un spectacle qui surpassait tout ce que leur cupide imagination avait pu concevoir.

La description qu'ils firent de toutes ces richesses, lorsqu'il furent de retour, encouragea Pizarre dans le dessein qu'il avait formé de s'emparer de la personne de l'Inca : l'exemple de Cortez lui prouvait l'importance de cette prise. Il prépara l'exécution de ce plan aussi froidement que si cette trahison n'eût pas dû faire un jour la honte de son nom. Ses dispositions furent tellement prises que l'Inca ne pouvait échapper.

Comme Atahualpa voulait, dans cette première entrevue, paraître avec toute sa magnificence, les préparatifs furent si longs que le jour était fort avancé lorsque la marche commença : elle était ouverte par quatre cents hommes richement habillés ; l'Inca assis sur un trône orné de plumes de diverses couleurs, presque couvert de plaques d'or et enrichi de pierres précieuses, était porté sur les épaules de ses principaux courtisans ; derrière lui ses premiers officiers étaient portés de la même manière, et toute la plaine était couverte de troupes, au nombre de trente mille hommes.

Dès que le cortège fut près du quartier, le P. Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, s'avança un crucifix dans une main et son breviaire de l'autre, et dans un long discours il développa tous les mystères de la religion chrétienne, fit connaître le pouvoir que les Espagnols tenaient du pape, représentant du vrai Dieu sur la terre, et somma Atahualpa d'embrasser le christianisme et d'obéir à l'a-

et le mo-
nt avidé-
eux. Les
ans les-
ultitude
pour eux
e imagi-

es, lors-
e dessein
l'Inca :
te pris.
e si cette
on nom.
ne pou-

e entre-
paratifs
la mar-
hommes
orné de
plaques
rté sur
lui ses
ière, et
bre de

Vincent
erucifix
un long
n chré-
renaient
comma
à l'au-

torité
secou
s'il ne
impar
sens :
ponse
l'auto
il n'e
Valve
ce liv
L'Inc
quelq
me d
jetan
gard
com
role
d'inf
à con
qu'il
A l'i
tirer
Péru
attaq
feu
fuite
avec
par
bien
dan
les
mil
ma
tati



- Pizarro s'empare de l'Inca Atahualpa.

torité du roi de Castille. A ces conditions, il promettait le secours du roi son maître, le menaçant de sa vengeance s'il ne les acceptait pas. L'interprète ne put rendre que très-imparfaitement un discours dont il ne comprenait pas le sens : il en transmit cependant assez pour que, dans sa réponse, l'Inca persistât dans le culte de ses pères et dans l'autorité qu'il tenait d'eux, et, quant aux autres points, il n'en avait jamais entendu parler et désirait savoir où Valverde avait appris des choses si extraordinaires. « Dans ce livre, » dit Valverde en lui présentant son bréviaire. L'Inca le prit avec empressement, et, après en avoir tourné quelques feuillets, l'approcha de son oreille. « Ce que vous me donnez là ne parle pas et ne me dit rien, » reprit-il en jetant le livre par terre. Le moine, furieux de ce qu'il regardait à juste titre comme une profanation, court à ses compagnons et leur crie : « Aux armes, chrétiens ! la parole de Dieu est souillée ! Vengez le crime sur ces chiens d'infidèles ! » Pizarre qui, jusqu'alors, avait eu de la peine à contenir ses soldats impatients de s'emparer des richesses qu'ils avaient sous les yeux, donna le signal de l'attaque. A l'instant les canons et les mousquets commencèrent à tirer ; les chevaux s'élancèrent et l'infanterie tomba sur les Péruviens, l'épée à la main. Les malheureux, étonnés d'une attaque aussi terrible, troublés par les effets des armes à feu et l'irrésistible impétuosité de la cavalerie, prirent la fuite de tous les côtés, sans songer à se défendre. Pizarre, avec trente soldats d'élite, pousse droit à l'Inca, défendu par ses officiers dont le corps lui servait de bouclier, arrive bientôt à lui, le fait descendre de son trône et l'emmène dans son quartier. La prise du monarque décida la déroute ; les Espagnols massacrèrent les fuyards ; plus de quatre mille furent ainsi égorgés. Pizarre seul fut blessé à la main par un des siens qui s'était saisi avec trop de précipitation de la personne de l'Inca. Les trésors trouvés dans

le camp surpassèrent toutes les espérances des Espagnols.

Pizarre traita son prisonnier avec tous les égards que méritait cette grande infortune. En vivant parmi ces étrangers, l'Inca démêla bientôt la passion qui les dominait. Il crut pouvoir la faire servir à se procurer la liberté. Il offrit une rançon qui les étonna malgré tout ce qu'ils connaissaient de la richesse de ce royaume. La chambre où il était gardé avait vingt-deux pieds de long sur seize de large; il s'engagea à la remplir de vases d'or et d'argent jusqu'à hauteur d'homme. Pizarre accepta sans hésiter ces promesses séduisantes et tira une ligne sur les murs de la chambre, pour marquer la hauteur à laquelle le trésor devait s'élever.

Atahualpa, transporté de joie par l'espoir de retrouver sa liberté, envoya des messagers dans tout l'empire avec ordre de rapporter l'or nécessaire pour payer sa rançon. Les Indiens, accoutumés à respecter les ordres du souverain, obéirent avec promptitude, et arrivèrent de toutes parts à Caxamalca, chargés des dépouilles des temples et des palais. Les Espagnols firent fondre les vases et ustensiles à l'exception de quelques pièces d'un travail curieux qu'on réserva pour le roi d'Espagne. Après avoir mis à part le quint dû à la couronne, il resta 1,528,500 pesos à partager. Le jour de la fête de Saint-Jacques, patron de l'Espagne, fut choisi pour la répartition de cette énorme somme, et on commença par invoquer solennellement le nom de Dieu, et demander la bénédiction du ciel pour faire cette distribution avec équité. Chaque cavalier eut 8000 pesos, somme équivalente, attendu la valeur des monnaies, à 200,000 fr. d'aujourd'hui, et chaque fantassin la moitié. Pizarre et ses officiers eurent des parts proportionnées à leur rang¹.

¹ Dans tous ses calculs, Roberston évalue le peso à 5 fr. 25 c.,

L'histoire n'offre aucun autre exemple d'une fortune si subite acquise par le service militaire, et jamais un si grand butin ne fut partagé entre un aussi petit nombre de soldats. Plusieurs d'entre eux, se voyant tout-à-coup riches, demandèrent leur congé pour aller jouir dans leur patrie de cette fortune inespérée. Pizarre les laissa partir sans difficulté; il savait qu'il ne pouvait plus attendre d'eux les mêmes fatigues, et que la vue de leurs trésors engagerait une foule d'aventuriers plus pauvres et par conséquent plus hardis à venir se ranger sous ses drapeaux. Soixante partirent pour l'Espagne avec Ferdinand Pizarre, qui portait à l'empereur la relation des victoires et les présens qu'on lui avait réservés. En faisant la guerre dans le Nouveau-Monde, Pizarre s'était accoutumé ainsi que tous ses compatriotes à regarder les Américains comme une espèce d'êtres inférieurs, ne méritant pas le nom d'hommes, et ne devant pas en avoir les droits. Dans sa convention avec Atahualpa, il n'avait d'autre but que celui de se servir de son nom pour recueillir les trésors du royaume; quand il l'eut atteint, il rejeta bien loin la demande de l'Inca, qui exigeait sa liberté, et, conduit par quelques circonstances que nous allons exposer, il n'hésita pas à commettre un forfait atroce en le faisant périr.

Almagro, arrivé de Panama peu de temps après la prise de l'Inca, n'avait eu dans le partage de sa rançon que cent mille pesos. Ses soldats étaient mécontents : ils craignaient que ceux de Pizarre ne considérassent comme étant à eux seuls tout ce qu'on pourrait tirer du prisonnier; ils demandaient donc sa mort pour que les droits fussent égaux à l'avenir.

représentant 25 fr. de notre monnaie actuelle. La rançon aurait été alors de 38,212,500; mais M. de Humboldt, qui a traité ce sujet sur les données officielles, ne la porte qu'à 20,149,804 livres tournois.

Espagnols,
gards que
i ces étran-
s dominait.
a liberté. Il
qu'ils con-
chambre où
ur seize de
et d'argent
hésiter ces
murs de la
trésor de-

retrouver
pire avec
sa rançon.
souverain,
es parts à
et des pa-
ustensiles
I curieux
nis à part
os à par-
n de l'Es-
é énorme
lement le
pour faire
8000 pe-
nnaires, à
a moitié.
onnées à

fr. 25 c.,

Pizarre lui-même commençait à être alarmé des mouvements qu'on remarquait dans certaines provinces; on les attribuait aux ordres secrets d'Atahualpa, et ces soupçons étaient entretenus par Philippilo, un des Indiens qui servait d'interprète. Cette fonction le mettait à portée de voir familièrement le monarque prisonnier. Il osa, malgré la bassesse de sa naissance, porter ses vœux jusqu'à une *coya* ou fille du Soleil, l'une des femmes d'Atahualpa; ne voyant aucune espérance de l'obtenir tant que le monarque vivrait, il excita les Espagnols à lui ôter la vie, en leur dénonçant les desseins secrets et les préparatifs de l'Inca. Ce malheureux prince contribuait imprudemment à hâter sa perte.

Parmi les arts d'Europe, celui de lire et d'écrire attirait sa plus grande admiration. Il recherchait depuis long-temps si c'était un talent acquis ou naturel; pour éclairer ses doutes, il pria un des soldats qui le gardaient d'écrire sur l'ongle de son pouce le nom de Dieu. Il montra ensuite cette écriture à différens Espagnols, en leur demandant ce qu'elle signifiait, et à son grand étonnement tous lui firent sans hésiter la même réponse. Pizarre entrant un jour chez lui, l'Inca lui présenta son pouce. Le gouverneur fut forcé d'avouer son ignorance. Dès ce moment, Atahualpa le regarda comme un homme de rien, moins instruit que ses soldats; il ne cacha même pas ses sentiments de mépris; dès ce moment aussi sa perte fut jurée par le général, blessé d'être humilié par un barbare; mais, pour donner une apparence de justice à une action si violente, Pizarre se détermina à faire juger l'Inca selon les formes observées en Espagne pour les procès criminels. Almagro, deux conseillers et lui-même composaient l'étrange tribunal, auquel on porta des accusations plus étranges encore; il ne fut pas difficile de décider des juges convaincus à l'avance. Ils condamnèrent Atahualpa à être

brûlé vif. L'exécution devait être faite sur-le-champ; le P. Valverde chercha à le convertir, et à cette condition il promit qu'on adoucirait la rigueur du supplice. Atahualpa demanda le baptême; la cérémonie fut faite, et l'Inca, au lieu d'être brûlé, fut étranglé (1533).

Plusieurs officiers de la plus haute réputation firent tous leurs efforts pour empêcher l'exécution du jugement: ce fut inutilement; mais l'histoire se plait à conserver le souvenir des efforts que fait la vertu, et les écrivains espagnols, en rapportant les événemens où la valeur de leurs compatriotes se montra plus que leur humanité, ont conservé les noms de ceux qui s'efforcèrent ainsi de dérober à leur patrie la honte d'un si grand crime.

Après la mort d'Atahualpa, Pizarre investit un des fils de ce prince de la royauté. Les peuples de Cuzco reconurent pour Inca Manco-Capac, frère d'Huascar, mais son autorité fut bien diminuée. Tous les ressorts du gouvernement étaient brisés; la mort violente du souverain apprit au peuple à ne plus obéir aux lois; les descendants du Soleil n'étaient plus qu'en très-petit nombre échappés aux violences d'Atahualpa. Toutes ces circonstances encouragèrent des hommes ambitieux à s'élever au pouvoir. Le général qui commandait à Quito saisit le frère et les enfants de son maître, les fit mourir dans les supplices et forma un royaume séparé.

Ces discordes civiles furent pour les Espagnols des signes avant-coureurs de la chute prochaine de l'empire. Pizarre n'hésita pas à marcher vers Cuzco; il avait reçu des renforts considérables, attirés, comme il l'avait prévu, par le partage des trésors de Caxamarca: il avait avec lui cinq cents hommes. Après plusieurs combats qui se terminaient toujours par le massacre d'un grand nombre d'Indiens, il s'empara de Cuzco. Les trésors qu'on y trouva

excédèrent de beaucoup la rançon d'Atahualpa; mais comme les Espagnols étaient familiarisés avec les richesses du pays et que le butin était partagé entre un plus grand nombre d'aventuriers, le partage n'excita pas le même étonnement que le premier, quoique chaque soldat reçût quatre mille pesos.

Tandis que les troupes de Pizarre étaient ainsi occupées, Benalcazar, gouverneur de Saint-Michel, brûlait de se signaler parmi les conquérans du Nouveau-Monde. De nouvelles troupes arrivées de Panama lui permirent d'entreprendre la conquête de Quito, où l'on disait que la plus grande partie des trésors de l'Inca était conservée. Il eut à soutenir des combats vivement disputés, et parvint à s'emparer de la ville; mais il fut trompé dans son attente, car, à son approche, les naturels s'enfuirent emportant avec eux toutes leurs richesses.

Le royaume de Quito était en même temps attaqué d'un autre côté. Pierre d'Alvarado, dont le nom a été souvent cité dans l'histoire du Mexique, avait obtenu le gouvernement de Guatimala pour récompense de sa valeur. Feignant de croire que la province de Quito était hors des limites du gouvernement de Pizarre, il prépara une expédition; il remonta la rivière Guayaquil avec cinq cents hommes dont plus de deux cents étaient à cheval; puis il traversa les Andes. Cette périlleuse route était tellement impraticable qu'il perdit un cinquième de ses soldats et la moitié des chevaux. Ce qui avait survécu était peu propre aux fatigues d'un combat, quand ils virent devant eux des troupes espagnoles disposées à les attaquer. C'était Almagro, que Pizarre envoyait pour s'opposer à cette invasion. Benalcazar s'était réuni à lui; on allait combattre lorsqu'un accommodement fit cesser les hostilités. Alvarado s'engagea à retourner dans son gouvernement moyennant cent mille pesos. Plusieurs de ses soldats suivirent Almagro, et

cette expédition qui semblait devoir perdre Pizarre et sa colonie contribua à augmenter ses forces.

Ferdinand Pizarre était arrivé en Espagne vers la même époque (1534). Le présent qu'il apportait étonna l'empereur quoiqu'il fût maître du Mexique depuis dix ans. Il ne put rien refuser au conquérant d'un pays aussi riche. Pizarre fut confirmé dans sa qualité de gouverneur, avec des pouvoirs nouveaux et les bornes de son gouvernement étendues à soixante-dix lieues au-delà de celles fixées par la première patente. Almagro obtint le titre d'adelantado, et sa juridiction comprenait deux cents lieues à partir des limites méridionales de celle de Pizarre. Ferdinand se hâta alors de retourner au Pérou.

Dès qu'Almagro sut qu'il avait un gouvernement indépendant, il prétendit que Cuzco y était compris et se prépara à s'en rendre maître. François Pizarre se hâta de se rendre dans la capitale. L'inimitié qui régnait entre les deux rivaux depuis la fausseté de Pizarre ne les empêchait pas de reconnaître leurs mérites réciproques. Après plusieurs entrevues, ils se réconcilièrent de nouveau. La condition principale fut qu'Almagro entreprendrait la conquête du Chili, et que, s'il n'y trouvait pas un établissement digne de lui, Pizarre lui céderait une partie du Pérou. Cette nouvelle convention fut confirmée avec les mêmes solennités religieuses que la première, et observée avec aussi peu de fidélité.

Pizarre, tranquille de ce côté, s'occupa des soins de son gouvernement, afin de le rendre stable. Il se considérait comme le fondateur d'un grand empire : il voulut commencer par créer une capitale. Cuzco, résidence des Incas, était dans un coin du Pérou, à quatre cents milles de la mer, et encore plus éloignée de l'importante province de Quito. Ce fut sur les bords de la rivière de Rimae, au milieu de la fertile vallée de ce nom, à six milles de

Callao, le havre le plus commode de l'Océan-Pacifique, qu'il établit le siège du gouvernement. Il lui donna le nom de *Ville des Trois-Rois*, parce qu'il en posa la première pierre le jour où l'Eglise célèbre la fête des Trois-Rois. Ce nom se conserve encore en Espagne dans tous les actes publics; mais la ville est plus connue sous celui de *Lima*. Par les soins du chef, les bâtiments s'élevèrent avec promptitude. On construisit un palais magnifique, des églises, des maisons pour les principaux officiers. Tout annonçait dès-lors sa future grandeur.

En conséquence de sa convention, Almagro essaya la conquête du Chili avec cinq cent soixante-dix hommes. La route qu'il suivit était dangereuse. Ses troupes souffrissent tous les maux que la nature humaine peut éprouver de la fatigue, de la faim et des rigueurs du climat de ces régions élevées de la Zône-Torride, où le froid est presque aussi rude que celui qu'on ressent sous le cercle polaire. Ceux qui résistèrent eurent à combattre, dans les plaines fertiles du Chili, des hommes intrépides et guerriers. Ils ne purent les soumettre, et ne pensèrent pas même à y former un établissement, quoique l'or fût en abondance. Le succès de l'expédition était plus que douteux, quand Almagro fut rappelé au Pérou par une révolution inattendue, dont on va voir les causes.

Pizarre, pour occuper la foule des aventuriers qui arrivaient tous les jours auprès de lui, et auxquels il ne pouvait offrir que des travaux industriels, forma divers détachemens, et les envoya sous les ordres d'officiers distingués, pour soumettre les provinces de l'intérieur. L'Inca Manco-Capac, voyant la dispersion des Espagnols et le petit nombre de ceux qui étaient restés à Cuzco sous les ordres de Jean et Gonzalez Pizarre, crut le moment arrivé d'exterminer ses oppresseurs. Quoique surveillé de près, il trouva le moyen de communiquer son projet à

ceux qui devaient l'exécuter. Ils le saisirent avec avidité, et se préparèrent à cet effort vigoureux avec le silence et le secret dont les Américains sont peut-être seuls capables.

Ferdinand Pizarre, arrivé à Cuzco, lui fournit l'occasion qu'il attendait depuis long-temps, en lui permettant d'assister à une fête qui devait se célébrer à quelques lieues de là, et où les hommes les plus considérables de l'empire étaient réunis. Dès que l'Inca fut au milieu des siens, l'étendard de la guerre fut déployé, et, en peu de temps, tous les guerriers furent sur pied, depuis Quito jusqu'aux frontières du Chili. Une armée de deux cent mille Indiens attaqua Cuzco, défendu par les trois frères avec cent soixante-dix hommes seulement, pendant qu'un corps nombreux empêchait toute communication entre cette ville et Lima; de telle sorte que les Espagnols de ces deux endroits ignoraient le sort de leurs compatriotes et se croyaient seuls échappés à la destruction; car ils savaient que partout où les détachemens avaient été attaqués on les avait exterminés.

Le siège de Cuzco fut poussé, pendant neuf mois, avec la plus grande vigueur (1536), et conduit avec intelligence. Les Péruviens s'efforçaient d'imiter la manière de combattre de leurs ennemis; quelques-uns acquirent assez d'adresse pour se servir de mousquets; les plus hardis, parmi lesquels était Manco-Capac lui-même, montaient les chevaux qu'ils avaient pris. Malgré la valeur avec laquelle les Pizarre se défendirent, l'Inca s'empara de la moitié de la ville. Il en fut cependant chassé; mais, dans le combat, Jean Pizarre fut tué. Les Espagnols, désespérés, songeaient déjà à quitter Cuzco, et à gagner la mer en traversant l'armée péruvienne, lorsqu'Almagro arriva du Chili.

Les Espagnols et les Péruviens le virent avec une égale inquiétude, les uns connaissant son animosité contre

Pizarre, les autres espérant que cette diversion leur serait favorable. Dans cette vue, l'Inca chercha à le gagner, et, rien n'ayant pu réussir, il le surprit avec un corps nombreux ; mais Almagro le repoussa avec de grandes pertes, dissipà les Indiens, et s'avanza librement jusqu'aux portes de Cuzco. Par ses libéralités, il gagna les soldats des Pizarre, qui refusaient de le recevoir, s'introduisit dans la place, et fit prisonniers les deux frères, dont la courageuse défense ne put rien contre la trahison.

Ces premières hostilités, qui ne coûtèrent la vie qu'à trois hommes, furent suivies de scènes meurtrières. François Pizarre, ayant réussi à débloquer Lima, envoya Alvarado, avec cinq cents hommes, pour délivrer Cuzco : ce corps s'avanza jusqu'à une petite distance de la ville. L'étonnement fut grand quand ils virent des compatriotes s'opposer à leur marche. Almagro chercha à gagner Alvarado ; et, pendant qu'il l'amusait de ses propositions, il l'attaqua, le battit et le fit prisonnier. La querelle des deux compétiteurs aurait été finie sans retour, si Almagro avait écouté les conseils qu'on lui donnait : on voulait qu'il fit périr les Pizarre et leurs principaux adhérens, et qu'il marchât contre Lima, avant que François Pizarre eût le temps de se reconnaître. Son humanité lui fit repousser ces perfides avis : il revint à Cuzco et y attendit que Pizarre l'attaquât.

Celui-ci apprit tout à la fois les malheurs qui l'accablaient, et cependant il chercha, avant de se venger, à gagner du temps pour attendre des renforts ; il fit traîner durant plusieurs mois les négociations de paix, pendant lesquelles Gonzalez Pizarre et Alvarado réussirent à s'échapper. Une perfidie ne coûta rien à François pour délivrer son second frère ; il proposa de s'en remettre au jugement du souverain, et d'envoyer Ferdinand en Espagne avec des officiers choisis par Almagro pour exposer

leur serait gper, et, corps nommades per usqu'aux soldats des visit dans la coura-
vie qu'à res. Fran-
oya Alva-
Cuzco : ce ville. L'é-
spatriotes
uer Alva-
sitions, il
erelle des
Almagro
ulait qu'il
, et qu'il
arre eût
epousser
ndit que

i l'acca-
enger, à
fit traî-
ix, pen-
ssirent à
pour dé-
re au ju-
n Espa-
exposer

Leurs droits respectifs. Ces propositions furent à peine acceptées et Ferdinand remis en liberté, que Pizarre déclara ouvertement que la querelle ne se terminerait plus que par les armes. Il donna 700 hommes à ses frères, brûlant de se venger. Cette troupe arriva dans la plaine de Cuzco sans avoir rencontré d'autres obstacles que ceux que la nature a semés à chaque pas dans ce pays. Almagro l'attendait avec cinq cents soldats; des deux côtés l'impatience d'en venir aux mains était extrême. Compatriotes, autrefois amis, sujets du même souverain, et marchant chacun sous l'étendard espagnol, ils voyaient les montagnes voisines couvertes d'Indiens prêts à s'élancer contre les vainqueurs. Le combat fut terrible et soutenu des deux côtés avec un courage égal. Il se termina à l'avantage de Pizarre, grâce à deux compagnies de mousquetaires récemment arrivées d'Europe. La déroute fut complète, et la cruauté des vainqueurs souilla la victoire. Ils égorgèrent de sang-froid un grand nombre d'officiers; cette action sanglante coûta la vie à cent quarante soldats. Almagro fut fait prisonnier. Les Péruviens, terrifiés par la fureur des combattants, n'eurent pas le courage d'attaquer les Espagnols et se retirèrent tranquillement du champ de bataille.

Le sort d'Almagro était fixé par les Pizarre ; la prudence leur fit différer leur vengeance pendant plusieurs mois. Ses anciens compagnons, réunis aux soldats des Pizarre, parlaient en sa faveur; Ferdinand, suivant l'exemple déjà donné par son frère, les employa à des expéditions auxquelles il était bien aise de joindre ses propres troupes dont l'avidité insatiable n'avait pas été satisfaite par les trésors trouvés à Cuzco. Dès que cet obstacle ne subsista plus, Almagro fut accusé judiciairement et condamné à mort. En vain supplia-t-il les Pizarre d'épargner sa vie qui ne pouvait pas être longue; en vain leur rappela-t-il son ancienne

amitié, ses services et sa conduite envers eux ; ils furent inflexibles, et le malheureux Almagro, étranglé dans sa prison, fut décapité publiquement ; il était âgé de 75 ans (1538). Il laissa son gouvernement à son fils.

Les officiers d'Almagro qui purent quitter le Pérou arrivèrent avec ces tristes nouvelles en Espagne avant Ferdinand Pizarre. L'empereur vit clairement les suites funestes de ces dissensions ; mais, ne pouvant décider la querelle, il voulut envoyer sur les lieux un homme dont il fût sûr. La chose était difficile, car on ne pouvait dicter à ces administrateurs la conduite à tenir ; les circonstances pouvant la faire varier et la rendre nuisible aux intérêts de la couronne.

Vaca de Castro fut choisi pour cette importante mission, avec les pouvoirs les plus étendus et les plus arbitraires, et autorisé à agir suivant les circonstances. Ferdinand fut en attendant arrêté et renfermé dans une prison où il resta plus de vingt ans.

Pendant que ceci se passait en Espagne, le Pérou était le théâtre d'événemens importans. Pizarre, seul dépositaire de l'autorité, partagea les terres aux vainqueurs ; il se conduisit avec toute l'injustice d'un chef de parti, et non avec l'équité d'un juge ; il prit pour lui et ses favoris les meilleurs districts, donna aux autres les terrains les moins bons et exclut tout-à-fait les soldats d'Almagro. Ce fut le germe de plaintes malheureusement trop justes et les motifs qui excitèrent la vengeance des mécontents.

Les expéditions envoyées par Ferdinand Pizarre firent toutes des découvertes qui étendirent les connaissances et la domination des Espagnols. Pierre de Valdivia, plus heureux qu'Almagro, put s'emparer du Chili et y fonder la ville de Santiago ; mais de toutes ces expéditions la plus mémorable fut celle de Gonzalez Pizarre.

Le gouverneur, ne pouvant souffrir en place personne

autre que ses frères, ôta le royaume de Quito à Benalcazar qui l'avait conquis, et le donna à Gonzalez, avec la mission de parcourir les pays situés à l'E. des Andes que les Indiens disaient être abondans en épices et en cannelle.

Gonzalez s'en chargea avec empressement : il partit de Quito avec trois cent quarante soldats et quatre mille Indiens pour porter les provisions. Ce qu'ils eurent à souffrir dans cette route est incroyable ; il fallait toute la persévérance et le courage de ces hardis aventuriers pour leur faire traverser tantôt des montagnes inaccessibles, tantôt d'immenses forêts, ou des marais profonds, ne trouvant rien pour apaiser leur faim, dans des climats où la température variait souvent, et surtout au milieu de pluies continues. Ils surmontèrent ces fatigues inouïes et arrivèrent sur les bords du Napo, une des grandes rivières qui se jettent dans le Maragnon ou fleuve des Amazones ; ils construisirent une barque qui devait leur être d'une grande utilité ; Gonzalez y mit cinquante soldats sous les ordres de François Orellana, son premier lieutenant, qui devait suivre la rivière pendant que lui-même la cotoierait. La rapidité du cours du Napo eut bientôt entraîné la barque loin de ceux qui restaient à terre.

Dès qu'Orellana se vit éloigné de son commandant, sa jeune ambition lui inspira le projet de se distinguer par quelque découverte en voguant sur le fleuve jusqu'à l'Océan et en reconnaissant les pays qu'il arrose ; il se hasarda à faire une navigation de deux mille lieues à travers des nations inconnues sur un frêle bâtiment, sans boussole et sans provisions. Son ardeur et son courage suppléèrent à tout ce qui lui manquait. Il suivit le cours du Maragnon, faisant des descentes fréquentes pour se procurer des provisions de gré ou de force ; après une longue suite de dangers, il entra dans l'Océan, et arriva à l'île de Cubagua, d'où il se rendit en Espagne.

La vanité commune aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus lui fit mêler beaucoup de merveilleux à la vérité de son récit. Il prétendit avoir découvert des nations si riches, que les toits de leurs temples étaient couverts d'or, et donna la description détaillée d'une république de femmes guerrières qu'il avait visitée. Ces contes extravagans firent naître l'opinion qu'il y avait dans le Nouveau-Monde un pays abondant en or, connu sous le nom de *El Dorado*, et une république d'Amazones; et tel est le goût des hommes pour le merveilleux, que ce n'est qu'après beaucoup de temps et avec beaucoup de difficultés, que la raison et l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana, dépouillé de ces circonstances romanesques, mérite cependant d'être signalé comme une des belles expéditions de ce siècle si fécond en entreprises, et comme le premier événement qui ait donné une connaissance certaine de l'existence de ces régions immenses qui s'étendent depuis l'E. des Andes jusqu'à l'Océan.

Pizarre avait donné ordre à Orellana de l'attendre au confluent du Napo et du Maragnon. Ne trouvant pas sa barque, sa consternation fut profonde. Il s'avança cependant à cinquante lieues le long du Maragnon, ne pouvant croire que son officier l'eût abandonné. Là il rencontra un compagnon d'Orellana, jeté au milieu de ces déserts parce qu'il avait eu le courage de faire des remontrances à son chef. Pizarre alors sut le crime d'Orellana, et comprit toute l'horreur de sa situation. Ses soldats désespérés n'eurent plus d'autre ressource que de retourner sur leurs pas; le courage manquait à ces hardis vétérans: ils se trouvaient à douze cents milles de Quito. Leur retour fut marqué de dangers encore plus grands que ceux qu'ils avaient surmontés. La faim les contraignit à se nourrir de leurs chevaux, de leurs chiens, enfin à ronger le cuir de leurs selles et de leurs ceinturons. Quatre mille Indiens et cent

dix Es
Ceux
vages
sembl

Loi
prom
fatal
plus
d'Alm
bre d
géné
chef,
comp
nager
intrép
receve
le ter
néces
avait

Le
tous l
pides
s'ava
cris d
rateu
Pizar
était
l'esc
gou
de so
défer
« Cou
assez
leur

dix Espagnols périrent dans ce trajet qui dura deux ans. Ceux qui arrivèrent à Quito étaient nus comme des sauvages, et si exténués par la faim et la fatigue qu'ils ressemblaient plus à des spectres qu'à des hommes.

Loin de jouir du repos que le séjour de la capitale lui promettait, Gonzalez apprit à son arrivée un événement fatal qui le menaçait des plus grands malheurs. On a vu plus haut les desseins de vengeance dont les partisans d'Almagro étaient animés contre Pizarre. Un grand nombre d'entre eux s'étaient retirés à Lima, où ils vivaient des générosités du jeune Almagro ; il fut regardé comme leur chef, et méritait de l'être par ses qualités personnelles. Ils complotèrent alors la perte de Pizarre avec si peu de ménagemens que le gouverneur en fut instruit ; mais, soit intrépidité, soit mépris pour eux, il négligea les avis qu'il recevait. Cette sécurité donna aux partisans d'Almagro tout le temps de mûrir leur projet et de prendre les mesures nécessaires, sous la direction de Juan de Herrada, qui avait élevé le jeune Almagro.

Le dimanche 26 juin 1541, à midi, temps de repos dans tous les pays chauds, Herrada et dix-huit des plus intrépides conjurés, armés de toutes pièces et l'épée à la main, s'avancèrent en courant vers le palais du gouverneur aux cris de : « Vive le roi ! Meure le tyran ! » Les autres conspirateurs avertis par ce signal se disposèrent à les soutenir. Pizarre, ordinairement environné d'une suite nombreuse, était presque seul ; les conjurés étaient déjà au pied de l'escalier quand un page donna l'alarme à son maître. Le gouverneur, toujours calme, demanda ses armes, et, aidé de son beau-frère Alcantara et de quelques amis, il voulut défendre l'entrée d'une chambre où ils se retirèrent. « Courage, compagnons ! s'écria-t-il ; nous sommes encore assez de braves gens pour faire repentir ces traîtres de leur audace. » Mais le combat était inégal ; les conjurés

couverts de leurs armures se défendaient aisément des coups qu'on leur portait, tandis que les leurs faisaient de larges blessures. Alcantara tomba mort; les autres étaient tous blessés mortellement. Le gouverneur, si fatigué qu'il ne pouvait soutenir son épée, reçut un coup dans la poitrine et mourut sur-le-champ. Les assassins se répandirent dans les rues leurs épées sanglantes à la main, et publiait la mort du tyran. Deux cents hommes se réunirent à eux. Ils promenèrent Almagro dans la ville, et ayant assemblé les principaux citoyens, les forcèrent de le reconnaître comme gouverneur. Le palais de Pizarre et les maisons de ses principaux partisans furent livrés au pillage.

La hardiesse et le succès de cette conspiration, le nom et les qualités d'Almagro attirèrent sous ses drapeaux huit cents des plus anciens et des plus braves soldats du Pérou. Son autorité ne fut cependant pas universellement reconnue. Pizarre avait laissé une foule d'amis. L'assassinat cruel de cet homme qui avait rendu de si grands services irrita ceux qui étaient restés impartiaux; les commandans de plusieurs provinces refusèrent d'obéir aux ordres d'Almagro. Celui de Cuzco leva l'étendard royal et fit des préparatifs de guerre, mais ils furent arrêtés par l'arrivée de Vaca de Castro. Dès que cet envoyé du roi connut la mort de Pizarre, il produisit ses patentés de gouverneur du Pérou, et se fit reconnaître par Benalcazar, adelantado du Popayan, et par Pedro de Puelles, commandant les troupes restées à Quito.

Vaca de Castro, en prenant possession de son gouvernement, montra les talens nécessaires pour se tirer de cette délicate position. Il chercha par tous les moyens à diminuer le nombre des partisans d'Almagro et à augmenter les siens. Il réussit promptement, au point qu'Almagro, pour arrêter la défection augmentant de jour en jour, résolut de marcher vers Cuzco. Herrara, son guide et son

conseil,
rience n
le comm
sans cor
avait dé
Vaca
royal d
sonne le
vie pac
ficien a
prompt
ni ne vo
qu'une
leur c
distant
fureur
fin po
Fran
democ
et par
sinat c
éviter
les de
sur le

Le
rible
prison
comm
qui a
un co
siens
d'Ali
le Pe
ropé

ément des
aisaient de
res étaient
atigué qu'il
ans la poi-
épandirent
et publient
nt à eux. Ils
semblé les
tre comme
ons de ses

on, le nom
peaux huit
du Pérou.
ent recon-
l'assassinat
ds services
nmandans
dres d'Al-
et fit des
ur l'arrivée
connut la
gouverneur
delantado
endant les

n gouver-
er de cette
s à dimi-
ugmenter
Almagro,
jour, ré-
de et son

conseil, mourut dans ce trajet, et le jeune chef sans expérience ne put empêcher que les Espagnols de Cuzco, sous le commandement de Pedro Alvarez Holguin, ne fissent sans combattre leur jonction avec Alvarado qui le premier avait déclaré Almagro usurpateur.

Vaca de Castro les ayant rejoints, fit placer l'étendard royal devant sa tente, déclarant vouloir remplir en personne les fonctions de général. Malgré les habitudes d'une vie pacifique, il montra l'activité et le coup-d'œil d'un officier accoutumé à commander. Il résolut de terminer promptement la guerre par une bataille que ne pouvaient ni ne voulaient éviter les partisans d'Almagro, sachant bien qu'une victoire seule devait les soustraire à la punition de leur crime. Les deux partis se rencontrèrent à Chupas, distant de deux cents milles de Cuzco, et combattirent avec fureur. La victoire, long-temps incertaine, se déclara à la fin pour Vaca de Castro. Il fut puissamment aidé par Francisco de Carvajal, qui jeta dans cette journée les fondements de sa réputation au Pérou. Plusieurs des vaincus, et particulièrement ceux qui avaient trempé dans l'assassinat de Pizarre, se jetèrent au milieu de la mêlée pour éviter une mort honteuse. De quatorze cents hommes dont les deux armées étaient composées, cinq cents restèrent sur le champ de bataille et un grand nombre fut blessé.

Le gouverneur, persuadé qu'il fallait un exemple terrible pour intimider les factieux, fit faire le procès aux prisonniers : quarante furent condamnés à être pendus comme rebelles, et les autres bannis du Pérou. Leur chef, qui avait pu échapper à la bataille où il s'était conduit avec un courage digne d'un meilleur sort, fut trahi par un des siens : il fut décapité à Cuzco. Avec lui fut éteint le nom d'Almagro, et l'esprit de parti qui avait jusqu'alors désolé le Pérou, n'ayant plus d'alimens, cessa de diviser les Européens (1542).

Pendant que ces scènes se passaient, l'empereur et ses ministres préparaient les lois à l'aide desquelles ils espéraient ramener la tranquillité dans le Nouveau-Monde. Ils avaient reconnu l'importance de ces nouvelles possessions, et sentaient la nécessité de les mieux administrer, et de substituer les institutions d'un gouvernement régulier aux maximes et aux usages établis par des aventuriers qui ne saisaient que se battre. Un mal surtout demandait un prompt remède. Les conquérans du Mexique et du Pérou s'étaient livrés à la recherche des mincs d'or et d'argent avec la même imprudence et la même ardeur que leurs compatriotes dans les îles. Cette fatale conduite avait eu les mêmes résultats, la dépopulation rapide du pays conquis. Il fallait donc prévenir cette destruction qui allait faire perdre tous les avantages qu'on attendait de la conquête. On avait, dans ce but, fait quelques édits; mais l'éloignement de la métropole, la faiblesse de l'autorité coloniale, et l'avidité des soldats, en avaient empêché les effets. L'empereur, non content de délibérer sur cette importante matière avec ses ministres, consulta les personnes qui avaient habité le Nouveau-Monde. Par un heureux hasard, Barthélemy de Las Casas se trouvait à Madrid, chargé des affaires de son ordre. Charles le fit appeler. Quoiqu'il se fut tenu renfermé dans le cloître depuis le mauvais succès de ses efforts, son zèle, loin de s'amortir, n'avait fait que s'accroître. Il traça un tableau pathétique de la destruction des Indiens, et composa un traité sur ce sujet, qui jouit encore d'une célébrité méritée, avec des couleurs tellement vives, que l'empereur en fut fortement affecté.

La profondeur de ses vues s'étendant bien au-delà de celles de Las Casas, il jugea qu'il fallait, en délivrant les Indiens de l'oppression, borner le pouvoir et les usurpations de ses propres sujets. Ce fut dans ces vues qu'on forma un corps de lois, réglant les pouvoirs du Conseil souverain

des Ind...
l'admin...
gouver...
lement
les plu...
les sui...

Les
à une é...
et les I...
raient
du pa...
payés
Toute
public
tères s...
réunir
qué ou
verrai...
du roi

Les
instru...
mont...
même...
lors d...
persi...
avec
de vi...
de se...
Blas...
pour...
Aud...
L...
étaie...
gén...

des Indes, la juridiction et l'autorité des Audiences royales, l'administration de la justice, enfin toutes les parties du gouvernement ecclésiastique et civil. On y joignit des réglements qui excitèrent une alarme universelle et causèrent les plus vives agitations. Dans le nombre on remarquait les suivans.

Les concessions de terre étaient excessives; on les réduisait à une étendue modérée. A la mort des possesseurs, les terres et les Indiens retourneraient à la couronne. Les Indiens seraient désormais exemptés du service personnel; le tribut dû par eux à leurs maîtres serait fixé, et ils devaient être payés de tous les ouvrages qu'ils feraient volontairement. Toute personne qui aurait été ou serait dans un emploi public, tous les ecclésiastiques, les hôpitaux et les monastères seraient privés des terres qu'ils possédaient pour les réunir à la couronne. Enfin, tout habitant du Pérou, impliqué ou criminel dans la querelle de Pizarre et d'Almagro, verrait ses terres et ses Indiens confisqués au profit du roi.

Les ministres chargés des affaires de l'Amérique, mieux instruits que personne sur l'état de ce pays, firent des remontrances sur ces réglements; elles étaient basées sur les mêmes faits et les mêmes arguments qui avaient prévalu lors des discussions soulevées au sujet d'Espagnola: Charles persista dans sa résolution. Pour en presser l'exécution avec plus de vigueur, il envoya au Mexique, en qualité de visiteur, François Tello de Sandoval, en lui ordonnant de se concerter avec le vice-roi, Antoine de Mendoza. Blasco Núñez Vela fut nommé vice-roi du Pérou, et, pour fortifier son administration, on établit à Lima une Audience royale.

L'arrivée de Sandoval à Mexico, où les réglements étaient connus, fut regardée comme le prélude d'une ruine générale, tant les intérêts particuliers de chacun étaient

froissés. Mais la colonie, habituée à l'administration ferme et prudente de Mendoza, ne fit aucune tentative pour empêcher leur exécution. Les magistrats et les principaux habitants se contentèrent de faire au vice-roi et au surintendant de respectueuses remontrances; elles furent écoutées par Mendoza, à qui une longue expérience avait donné une connaissance parfaite du pays et de ses besoins; il fit partager son opinion à Sandoval, et tous deux appuyèrent auprès de l'empereur le vœu de la colonie. Charles, ébranlé par l'opinion de ces hommes dont les talents et l'intégrité lui étaient connus, se relâcha assez de la rigueur de ses édits, pour rendre à cette colonie sa première tranquillité.

Au Pérou, l'orage ne fut pas si promptement dissipé. Les aventuriers, qu'une longue anarchie avait rendus pour ainsi dire indépendans de toute autorité, frémirent d'indignation à la seule idée de se soumettre à ces lois qui les dépouillaient en un moment du fruit de tant d'années de travaux, de services et de souffrances. Ils voulurent s'opposer tout d'abord à l'entrée du vice-roi et à la promulgation des réglements. Vaca de Castro sut empêcher les démonstrations hostiles, en les flattant de l'espérance que le vice-roi leur rendrait justice et apporterait des modifications à ces lois. Mais Núñez de Vela n'avait ni le profond discernement, ni les manières conciliantes, nécessaires aux hommes qui gouvernent; il n'avait que l'intégrité et le courage; encore la première dégénérerait-elle souvent en dureté, et le second en obstination; de sorte que, dans les circonstances où il était placé, c'étaient plutôt des vices que des vertus. Aussi, s'attacha-t-il avec une opiniâtre inflexibilité à la lettre des lois qu'il était chargé de faire exécuter, sans faire attention à ce qu'il entendait et à ce qu'il voyait lui-même.

Dans toutes les villes où il passa, il mit les Indiens en

liberté et p
l'étonnem
craignit si
dans la ca
gance, qu
ment et n
pour but
gardée co
sicurs pe
Castro lu
criminel.

Les E
Pizarre,
par son
la colonie
protecte
Gonzalez
frères; i
cour qui
veau vice
lui-même
vidu dan
conquis.
taient à
ritier. L
souvera
du vice-
il se ren
libérate
de la na
vocation
en l'au
qué pa

En v

liberté et priva ceux qui avaient des emplois de leurs terres; l'étonnement et la consternation le précédèrent; mais il craignit si peu d'accroître l'un et l'autre qu'à son arrivée dans la capitale, il dit, avec autant de dureté que d'arrogance, qu'il venait pour obéir aux ordres du gouvernement et non pour les affaiblir. Toute tentative qui avait pour but de mitiger la rigueur des réglemens fut regardée comme une rébellion, et il fit mettre à mort plusieurs personnes sans aucune forme de procès. Vaca de Castro lui-même fut chargé de chaînes, et traité comme un criminel.

Les Espagnols avaient les yeux tournés sur Gonzalez Pizarre, comme le seul homme capable par son crédit et par son rang de détourner les malheurs qui menaçaient la colonie; de toutes parts on l'engageait à se déclarer le protecteur des colons, en lui promettant de le soutenir. Gonzalez avait autant d'ambition et de courage que ses frères; il était en outre indigné de l'ingratitude de la cour qui retenait son frère Ferdinand prisonnier. Le nouveau vice-roi gardait sur sa flotte les enfans de François; lui-même se trouvait réduit à la condition de simple individu dans un pays que les Pizarre avaient découvert et conquis. Ces idées le poussaient à la vengeance et l'excitaient à défendre les droits de sa famille, dont il était héritier. La seule pensée de prendre les armes contre son souverain le fit hésiter long-temps; enfin, les violences du vice-roi lui inspirant des craintes sur sa propre sûreté, il se rendit à Cuzco. Les habitans le saluèrent comme un libérateur, ils le nommèrent procureur-général des affaires de la nation au Pérou, et le chargèrent de solliciter la révocation des réglemens près de l'Audience royale de Lima, en l'autorisant à s'y rendre en armes crainte d'être attaqué par les Indiens.

En vertu de cette nomination, Gonzalez Pizarre leva

une armée, et marcha vers Lima comme vers une ville ennemie. Le nombre des mécontents réunis sous ce chef distingué fut grossi par une foule de gens de marque; une partie considérable des soldats que le vice-roi envoyait pour le combattre déserta et vint se réunir à son armée.

Le succès paraissait certain; il s'était fait à Lima une révolution qui disposait les choses en sa faveur. Les juges de l'Audience, déjà animés contre le vice-roi pendant la traversée, ne furent pas plus tôt en fonctions, que leur froideur se changea en haine; ils contrariaient toutes les mesures et disputaient à chaque moment l'autorité. Ils l'emportèrent enfin: le vice-roi universellement détesté, abandonné de ses propres gardes, fut saisi dans son palais, et conduit sur une île déserte pour y être gardé jusqu'à ce qu'on pût l'enoyer en Espagne.

L'emprisonnement du vice-roi, l'usurpation de l'autorité des juges, l'appui que promettait leur président, qui, dans une correspondance secrète entretenue avec Pizarre, se dévouait entièrement à lui, ouvrirent une vaste carrière à ce chef; il se voyait à portée de s'emparer du pouvoir suprême et ne manquait pas du courage nécessaire pour saisir l'occasion que la fortune lui offrait. Il demanda donc au conseil de le nommer capitaine-général du Pérou. Une pareille requête était un ordre de la part d'un homme qui se trouvait à la tête de douze cents soldats aux portes de Lima, où il n'y avait ni chef ni armée pour s'opposer à lui. L'Audience royale hésita. Carvajal conseil et guide de Pizarre, Carvajal, impatient de ces retards et impétueux dans toutes ses opérations, entra de nuit dans la ville, saisit les principaux officiers du parti opposé et les fit pendre à l'instant même. Le lendemain, l'Audience expédia, au nom de l'empereur, une commission qui nommait Gonzalez Pizarre gouverneur du Pérou; ce jour-là, il prit possession de l'a-

utorité qu'
limités (1)

A pein
qu'il vit s
roi avait
Alvarez,
sorti du
lui décla
prêts à lu
Nugnès
barquant
tête d'un
fidèles,
vaient so
D'un aut
pression
neur, le
vince de

Pizar
des deux
son usur
le vice-ro
Ses trou
capable
de près;
rejoignit
quitte a
l'air d'u
il resta
Carvaja
toute l'
considé
méridio
Nugr
A

torité qu'on lui déférait et dont les pouvoirs n'étaient pas limités (1545).

A peine Pizarre commença-t-il à exercer ses fonctions qu'il vit s'élever contre lui un ennemi formidable. Le vice-roi avait été envoyé en Espagne sous la garde de Jean Alvarez, membre de l'Audience. Dès que le vaisseau fut sorti du port, Alvarez se jeta aux pieds de son prisonnier, lui déclara qu'il était libre et que lui et les siens étaient prêts à lui obéir comme au seul représentant du souverain. Nugnès de Vela ordonna de le mener à Tumbes; en débarquant, il reprit ses fonctions et se trouva bientôt à la tête d'un parti puissant formé de ceux qui lui étaient restés fidèles, et de ceux, plus nombreux encore, qui ne pouvaient souffrir la violence du gouvernement de Pizarre. D'un autre côté, Diégo Centeno, poussé à bout par l'oppression et les cruautés du lieutenant du nouveau gouverneur, le fit périr et se déclara pour le vice-roi avec la province de Los Charcas où il commandait.

Pizarre, quoique alarmé par les mouvements qui partaient des deux extrémités de l'empire, se disposa à soutenir son usurpation avec courage. Il marcha directement contre le vice-roi, son ennemi le plus redoutable et le plus voisin. Ses troupes étaient si nombreuses que Nugnès de Vela, incapable de leur résister, se retira sur Quito. Pizarre le suivit de près; son avant-garde, commandée par Carvajal, le rejoignit au moment où il arrivait dans cette ville; il la quitta avec tant de promptitude que cette retraite avait l'air d'une fuite. Pizarre satisfait renonça à le poursuivre; il resta à Quito pour tenir tête au vice-roi, et envoya Carvajal, qui, quoique âgé de quatre-vingts ans, montrait toute l'activité et l'ardeur d'un soldat, contre les forces considérables assemblées par Centeno dans les provinces méridionales.

Nugnès, avec le secours de Benalcazar, eut bientôt réuni

quatre cents hommes dans le Popayan, et se porta de nouveau vers Quito. Pizarre s'avança à sa rencontre ; le combat fut sanglant et vivement disputé. Enfin le vice-roi tomba percé de coups et la déroute fut générale (18 janvier 1546). D'un autre côté, Carvajal défit complètement Centeno. Par ces deux victoires, tout le pays, des frontières du Popayan à celles du Chili, se soumit à Pizarre ; sa flotte, sous le commandement de Pedro de Hinojosa, le rendit maître absolu de la mer du Sud et de Panama ; il mit garnison à Nombre de Dios, sur la côte opposée de l'isthme par où se faisait la communication ordinaire de l'Espagne avec le Pérou.

Pizarre, cependant, délibérait avec inquiétude sur le parti qu'il avait à prendre. Carvajal, aussi hardi et aussi décidé au conseil que sur le champ de bataille, lui disait que dans la carrière où il était entré il ne devait pas penser à modérer sa course, qu'il fallait prétendre à tout ou n'entreprendre rien. « Vous avez usurpé l'autorité souveraine, lui écrivait-il, vous avez combattu le représentant légitime de l'empereur ; ne pensez pas qu'il pardonne jamais de semblables insultes. Emparez-vous tout-à-fait de la souveraineté d'un pays sur lequel votre famille a tant de droits. Attachez-vous tous les Espagnols qui sont au Pérou par de grandes concessions de terres et d'Indiens, par la création d'une noblesse et d'un ordre de chevalerie ; conciliez-vous les Indiens en épousant la fille du Soleil, héritière de la couronne des Incas ; par là vous les réunirez à votre autorité, et, appuyé par les uns et les autres, vous pourrez défier le pouvoir de l'Espagne et repousser aisément les forces qu'on enverra contre vous. » Le jurisconsulte Cepeda, en qui Pizarre avait beaucoup de confiance, secondait fortement les exhortations de Carvajal. La médiocrité des talents de Gonzalez resserra son ambition dans des limites plus étroites ; il se borna à envoyer en Espagne un officier de

distinctio
sous un
continue

Lorsq
Gonzalez
rigueur ;
qu'éprou
que Piza
était à p
devoir en
l'officier
Cette ma
l'autorité
à son de
vers l'em

Le suc
dépendai
chargé. I
Pierre de
confié de
en déplo
rare, une
coup de
nonobsta
la crainti
ce climat
son souv
fusa un é
présiden
laire ; il
aux frais
vétit d'u
tendit à
autorisé

distinction chargé de présenter sa conduite et l'état du pays sous un point de vue qui pût déterminer l'empereur à le continuer dans l'autorité dont il jouissait.

Lorsque les ministres du roi connurent la révolte de Gonzalez, ils voulurent qu'on le punit avec la plus grande rigueur; mais quand ils virent les difficultés immenses qu'éprouveraient les troupes pour parvenir au Pérou tant que Pizarre serait maître de la mer, car le chemin par terre était à peu près impraticable, alors les ministres crurent devoir employer des moyens de douceur, surtout après que l'officier venu du Pérou eut exposé les motifs de son chef. Cette marque de déférence prouvait qu'il respectait encore l'autorité souveraine. On résolut de chercher à le rappeler à son devoir, de réveiller la fidélité de ses partisans envers l'empereur et de les engager à l'abandonner.

Le succès de cette importante et délicate négociation dépendait de l'habileté et de l'adresse de celui qui en serait chargé. Le choix des ministres tomba unanimement sur Pierre de la Gasca, simple ecclésiastique; on lui avait déjà confié des affaires importantes dans lesquelles il avait réussi en déployant un caractère insinuant et doux, une probité rare, une grande circonspection dans ses plans, avec beaucoup de vigueur et de fermeté dans l'exécution. Gasca, nonobstant son âge avancé, la faiblesse de sa constitution, la crainte des fatigues d'un long voyage et d'un séjour dans ce climat malsain, n'hésita pas à se prêter aux volontés de son souverain et prouva que ce motif seul l'animait; il refusa un évêché qu'on lui offrait et n'accepta que le titre de président de l'Audience de Lima sans même vouloir de salaire; il demanda seulement que sa famille fût entretenue aux frais de l'Etat; mais en revanche il exigea qu'on le revêtît d'une autorité sans bornes et que sa juridiction s'étendît à toutes les personnes et à tous les cas. Il voulut être autorisé à punir et à récompenser, à pardonner selon les

circonstances, à employer la force des armes pour réduire les rebelles, et à tirer des secours de tous les établissemens espagnols de l'Amérique. Les ministres hésitèrent à accorder des pouvoirs si grands à un simple sujet; mais Charles ne balança pas, et Gasca, content de cette preuve de confiance, partit sans argent et sans troupes pour aller apaiser une révolte capable d'effrayer tout autre que lui; comme il allait exercer un ministère de paix, il n'emporta que sa soutane et son bréviaire.

En arrivant à Nombre de Dios, il fut reçu avec respect par Hernand Mexia posté, par Pizarre pour s'opposer à tout débarquement. La suite peu nombreuse de Gasca et son titre modeste ne lui inspirèrent aucun soupçon; son exemple fut imité par Hinojosa qui commandait Panama et la flotte mouillée dans ce port. La douceur de Gasca, la simplicité de ses manières, la sainteté de son état, lui gagnèrent la confiance; et ceux qui eurent des relations avec lui n'attendirent qu'un prétexte pour se déclarer en sa faveur.

Pizarre le leur fournit bientôt par ses procédés violens; loin de recevoir avec reconnaissance la grâce qu'on lui offrait, il fut outré de n'être pas conservé dans son emploi, et prit sur-le-champ la résolution de s'opposer à l'entrée de Gasca; il lui envoya des députés pour lui signifier de retourner en Espagne: ils étaient chargés d'ordres secrets pour Hinojosa, par lesquels il devait offrir à Gasca un présent de cinquante mille pesos s'il voulait partir, et au cas où il résisterait, Pizarre pressait Hinojosa de s'en défaire par le fer ou par le poison. Hinojosa, épouvanté d'être l'instrument d'un semblable crime, reconnut publiquement le président comme son supérieur. L'exemple fut si puissant qu'il entraîna même les envoyés du Pérou, et qu'au moment où Pizarre attendait la nouvelle du départ de Gasca ou sa mort, il apprit que le président était maître de la flotte de Panama et des troupes qui y étaient postées.

Furieux
se justifie
le procès
prostitue
mort. Ce
les drap
tous les p
Gasca
armée, p
Il envoia
un débarq
nistie gr
L'effet c
étaient c
abandon
il se tena
Quito av
rendre n
de cinq
ordres.

Des c
plus pre
en cons
marcha
ques-un
l'état joi
lui rest
qui ne p
que par
le mit
mense
atroce.
de Piza

Gasca

Furieux à ces nouvelles, il se prépara à la guerre, et, pour se justifier, il ordonna à l'Audience royale de Lima de faire le procès à Gasca ; Cepeda ne se fit point de scrupules de prostituer la dignité de ses fonctions, et condamna Gasca à mort. Cette apparence de formes légales fit ranger sous les drapeaux des rebelles une quantité de soldats venus de tous les points de l'empire.

Gasca, de son côté, mit tous ses soins à se former une armée, puisqu'il était dans la nécessité d'employer la force. Il envoya des bâtimens le long de la côte, non pour tenter un débarquement, mais pour répandre des copies de l'amnistie générale et la révocation des derniers réglement. L'effet de ses instructions fut étonnant ; tous ceux qui étaient opprimés par l'administration violente de Pizarre abandonnèrent sa cause. Centeno, quittant la caverne où il se tenait caché depuis sa défaite, eut le courage d'attaquer Quito avec cinquante hommes seulement ; il réussit à s'en rendre maître à la faveur de la nuit, et la garnison, forte de cinq cents hommes, se rangea presque aussitôt sous ses ordres.

Des dangers qui menaçaient Pizarre, celui-là était le plus pressant, parce qu'il était le moins éloigné ; il dirigea en conséquence tous ses mouvements contre Centeno. Il marcha avec une extrême rapidité, mais chaque nuit quelques-uns de ses soldats passaient à l'ennemi. Avant qu'il l'eût joint à Huarina, il avait perdu six cents hommes ; il ne lui restait que des gens personnellement dévoués et ceux qui ne pouvaient échapper à la punition due à leurs crimes que par de nouvelles victoires. Pizarre attaqua Centeno et le mit en déroute ; la victoire fut complète, le butin immense (1,400,000 pesos), et le traitement des vaincus atroce. Ce succès fit augmenter considérablement l'armée de Pizarre, regardée comme invincible (1547).

Gasca remportait de son côté des avantages qui balan-

caient cette défaite. Lima s'était déclaré pour lui; les pays voisins de la côte avaient fait de même; il employait tous ses efforts pour terminer la querelle sans effusion de sang, et cependant il faisait des préparatifs de guerre. Il resta plusieurs mois à Xauxa pour exercer ses soldats et les accoutumer à la discipline, tandis qu'il tentait de nouveau un accommodement. Il promettait amnistie générale et révocation des réglements, origine de la guerre. Pizarre, enivré de ses succès constants, refusa ses offres; il se croyait si sûr de vaincre qu'il laissa Gasca arriver jusqu'à cinq lieues de Cuzco, se flattant que dans cette situation une bataille terminerait la guerre en sa faveur. Les deux armées, s'avancant lentement l'une contre l'autre, présentaient chacune un spectacle singulier. Dans celle de Pizarre, composée d'hommes enrichis des dépouilles du Pérou, tous les officiers et même les soldats étaient habillés d'étoffes de soie ou de brocarts, et couverts de broderies d'or et d'argent. Leurs chevaux, leurs armes, leurs drapeaux, étaient ornés avec toute la magnificence militaire. L'armée de Gasca n'était pas aussi brillante. Lui-même, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito et de Cuzco et d'un grand nombre d'ecclésiastiques, parcourrait les rangs, répandant des bénédictions et encourageant les soldats.

L'action était près de commencer (7 avril 1548), lorsqu'on vit Cepeda galoper vers le président et se rendre à lui; il fut suivi de plusieurs officiers de marque. Cette défection jeta la consternation dans les rangs; les uns fuient, d'autres mettent bas les armes, et la plus grande partie passe du côté de Gasca. En une demi-heure ce corps, capable de décider du sort du Pérou, est entièrement dispersé. Pizarre, se voyant perdu sans ressource, demande à ses fidèles: « Que nous reste-t-il? — Rien, répond l'un d'eux, que de nous jeter au milieu de l'ennemi et de mourir en Romains. » Abattu par un revers si inattendu, Pizarre

n'eut pas cheté qui un des of fut fait é

Gasca

ler de sa

vajal et u

furent p

demain;

ses crim

forme à s

le condan

« On ne

passé ni

et l'autre

fut envol

Tous
armes e
cupa de
cette m
exciter
Valdivia
geant D
que tra

La se
les dist
dépassa
devenu
conser
pas la
étaient
et tou
avoir l
retira

n'eut pas le courage de suivre ce conseil, et, avec une lâcheté qui démentait son ancienne réputation, il se rendit à un des officiers de Gasca. Carvajal, cherchant à s'échapper, fut fait également prisonnier.

Gasca, heureux d'une victoire qui n'avait pas fait couler de sang, ne la souilla pas par la cruauté. Pizarre, Carvajal et un petit nombre des rebelles les plus distingués furent punis de mort. Pizarre eut la tête tranchée le lendemain; il se soumit à son sort avec dignité et parut expier ses crimes par son repentir. La mort de Carvajal fut conforme à sa vie; en entendant la lecture de la sentence qui le condamnait à être pendu, il répondit avec indifférence: «On ne meurt qu'une fois;» il ne montra ni remords du passé ni crainte de l'avenir. Cepeda, plus criminel que l'un et l'autre, eut la vie sauve pour prix de sa trahison, mais il fut envoyé en Espagne où il mourut prisonnier.

Tous les mécontents surpris par cette fin mirent bas les armes et la tranquillité parut renaitre. Le président s'occupa de deux graves objets; il donna de l'occupation à cette multitude d'aventuriers, dont l'inaction aurait pu exciter de nouveaux troubles, en envoyant Pedro de Valdivia au Chili pour continuer la conquête, et en chargeant Diégo Centeno de la découverte des vastes régions que traverse la rivière de la Plata.

La seconde opération était plus délicate et plus difficile; les distributions de terres et d'Indiens, qui restaient à faire, dépassaient 2,000,000 de pesos en revenu annuel. Gasca, devenu maître de disposer de cette immense propriété, conserva son désintéressement habituel et ne s'en réserva pas la moindre partie. Mais les ambitieux et les solliciteurs étaient nombreux; tous avaient des services à faire valoir, et tous voulaient des récompenses extraordinaires. Pour avoir le loisir de peser les droits de chacun, le président se retira dans un village, à douze lieues de Cuzco, avec l'arche-

vèque de Lima et un secrétaire. Il employa plusieurs jours à ce travail, dans lequel il mit son impartialité ordinaire; et cependant, comme il prévoyait les cris que ferait jeter cette distribution, il partit pour Lima, laissant l'acte de partage scellé, avec ordre de ne l'ouvrir que quelques jours après son départ.

L'indignation fut grande; les passions étaient froissées. Gasca fut l'objet de la calomnie, des menaces et des malédictions; on l'accusa d'ingratitude, de partialité, d'injustice; il fallut des actes de vigueur pour empêcher la guerre civile de se rallumer. Gasca, par des caresses, des flatturies et surtout par des gratifications considérables, réussit à calmer tout-à-fait l'irritation des esprits. Dès lors il travailla à fortifier l'autorité de ses successeurs, en établissant une administration régulière dans tout l'empire. Il fit des réglemens pour améliorer le sort des Indiens et les instruire dans les principes de la religion. Après avoir rempli sa mission, il fit voile pour l'Espagne, emportant 1,300,000 pesos, épargnés sur les revenus publics par son économie et le bon ordre de l'administration; de plus, il avait payé toutes les dépenses de la guerre.

Il fut reçu avec l'admiration universelle que méritaient les grands talens qu'il avait développés et les vertus dont il avait donné tant de preuves. Après avoir résidé dans un pays dont les richesses étaient à sa disposition, il était si pauvre que Charles fut obligé de payer quelques dettes contractées pendant l'expédition. Tant de mérite et de désintéressement ne furent pas méconnus; l'empereur lui donna l'évêché de Palencia, et cet homme rare passa le reste de sa vie dans la retraite, respecté de ses compatriotes, honoré par son souverain, aimé de tout le monde (1551).

Ainsi, tandis que les chefs de ces expéditions si brillantes terminaient leur carrière dans l'abandon et l'oubli, deux hommes étaient entourés de l'estime de leurs contemporains,

et l'histo
leurs vertu
Ces homm
comme si
éût voulu
de la gran
mis en p
qu'elle ab
abusé de
pays et ég
gion que
cruauté le

ÉTA

Mexique.—
Tation.—
monarq
thropo
merce.—
Origine
priété.—
— Bâti
— Ca
Cinaloa
Costa.—
— Ven

Lorsq
tres pa
pires co
indépen
aucune

et l'histoire ne prononce pas leurs noms sans donner à leurs vertus des témoignages d'admiration et de respect. Ces hommes sont deux ecclésiastiques, Las Casas et Gasca, comme si la divine Providence dans ses célestes décrets eût voulu récompenser sur cette terre ceux qui, pleins de la grandeur et de la sainteté de leur mission, avaient mis en pratique les sublimes leçons de l'Évangile; tandis qu'elle abandonnait ceux qui, les ayant méconnues, avaient abusé de leur puissance pour dévaster ce malheureux pays et égorer ses infortunés habitans au nom d'une religion que la douceur leur eût fait comprendre, que la cruauté leur apprenait à fuir!

CHAPITRE VII.

ÉTAT DU MEXIQUE ET DU PÉROU LORS DE LA CONQUÊTE.

Mexique.— Traditions.— Droit de propriété.— Villes.— Population.— Division des professions.— Des castes.— Election du monarque.— Revenus publics.— Police.— Beaux-Arts.— Anthropophagie.— Cérémonies funèbres.— Agriculture.— Commerce.— Grand temple de Mexico.— Religion.— Etat du Pérou.— Origine du gouvernement.— Il est fondé sur la religion.— Propriété.— Inégalités des conditions.— Beaux-Arts.— Agriculture.— Bâtimens.— Chemins.— Ponts suspendus.— Mines d'argent.— Caractère des Péruviens.— Autres provinces espagnoles.— Cinaloa et Sonora.— Californie.— Yucatan.— Honduras.— Costa-Rica.— Chili.— Buenos-Ayres.— Darien.— Carthagène.— Venezuela.— Nouvelle-Grenade.

Lorsqu'on compare le Mexique et le Pérou avec les autres parties de l'Amérique, on peut regarder ces deux empires comme des Etats civilisés. Au lieu de ces petites tribus indépendantes n'ayant aucune industrie et ne connaissant aucune forme de gouvernement régulier, on voit ces na-

tions soumises à un souverain, obéissant à des lois, possédant une religion et les arts nécessaires à la vie ; mais si on compare les Américains avec les peuples de l'ancien continent, on ne peut les ranger au nombre des nations vraiment civilisées, car ils ne connaissaient pas l'usage des métaux, et ils n'avaient que peu d'animaux domestiques. En effet, au Mexique on ne trouva d'appriivoisés que des din-dons, des canards, des lapins et une espèce de petits chiens ; les Péruviens n'avaient rendu domestique que le canard, mais ils avaient apprivoisé le llama, animal particulier à leur pays, ressemblant pour la forme au chameau, et dont la taille est un peu au-dessus du mouton. Il leur servait à porter des fardeaux ; sa laine les habillait, sa chair les nourrissait.

Après cette observation, commune aux deux peuples, on va examiner successivement ce que chacun d'eux offre de remarquable dans sa constitution politique et ses mœurs.

Les conquérans du Mexique n'avaient ni le talent ni le temps nécessaires pour porter leur attention sur ce sujet ; l'obscurité dans laquelle ils ont laissé les annales de ce pays s'est encore augmentée par la conduite de ceux qui sont venus après eux. La mémoire des événemens passés était conservée par des figures peintes sur des peaux, sur des toiles de coton, sur des écorces d'arbres. Les premiers missionnaires, incapables d'entendre la signification de ces figures, et frappés de leur bizarrerie, les regardèrent comme des monumens d'idolâtrie qu'il fallait détruire pour faciliter la conversion des Indiens. Zummaraga, premier évêque de Mexico, ordonna de rassembler toutes ces peintures et de les livrer aux flammes. Ce zèle outré anéantit entièrement ces monumens historiques, et il n'en est resté que ce que la tradition a pu conserver. Il n'est donc pas étonnant si les notions sur les premiers temps de ce peuple sont incomplètes.

Les Mexiques n'étaient pas tout le Nouveau monde, des tribus d'Anahuac, menaçant les bords des plaines voisinage de Mexico.

Ce peu à vivre sans guerre ; mais Montezuma, malgré plus de leurs anciennes traditions, sera jamais arrêter, faire contre les autres.

Le deuxième due. La propriété, telle que successivement la posséde se transmet et se perpétue certainement dans la famille magasins.

Les Mexicains eux-mêmes reconnaissaient que leur empire n'était pas ancien; leur pays, disaient-ils, primitivement habité par des peuplades indépendantes, comme tout le Nouveau-Monde, fut envahi vers le x^e siècle par des tribus venant du N. qui s'établirent dans la province d'*Anahuac*, nom de la Nouvelle-Espagne. Vers le commencement du xiii^e siècle, les Mexicains s'avancèrent des bords du golfe de la Californie, prirent possession des plaines voisines du lac, où, après quarante ans, ils fondèrent Tenochtitlan, que nous continuons à nommer Mexico.

Ce peuple demeura long-temps, comme les autres tribus, à vivre sans rois et ne choisissant de chef que pour la guerre; mais l'autorité tomba entre les mains d'un seul; Montezuma était leur neuvième monarque, non par succession, mais par élection. Les Mexicains ne comptaient pas plus de trois cents ans depuis la première migration de leurs ancêtres, et, depuis l'établissement de la monarchie, cent trente ans suivant les uns, cent quatre-vingts suivant les autres. Il est plus que probable que cette discussion ne sera jamais éclaircie; il est inutile par conséquent de s'y arrêter, et il faut se borner à exposer les faits capables de faire connaître le degré de civilisation de ce pays.

Le droit de propriété était connu dans toute son étendue. La distinction de la propriété foncière et usufruïtière, territoriale et mobilière, était établie, et ces diverses propriétés pouvaient se transmettre par la vente ou par la succession. Tout homme libre avait une propriété en terre; la possession était quelquefois pleine et entière et pouvait se transmettre; d'autres fois elle était attachée à une dignité et se perdait avec elle. A chaque district était affectée une certaine quantité de terres cultivées en commun par les familles qui l'habitaient; le produit était porté dans un magasin commun et partagé suivant les besoins; cette

réunion s'appelait *calpullée*, mot indien qui représente exactement la même idée que le mot *association*. Ces terres étant la propriété des districts et non des familles, on conçoit que chaque individu était intéressé au bien général.

Ce qui distingue les Mexicains des autres Américains d'une manière plus frappante encore, c'est le nombre et la grandeur de leurs villes. Les Espagnols furent surpris de trouver certaines de ces villes plus étendues que celles de leur patrie, eux qui, jusqu'alors, n'avaient rencontré que des tribus sauvages; cet étonnement, joint à l'exagération ordinaire à ceux qui font des découvertes, causèrent des erreurs sur le chiffre de la population dont ils se plurent à orner leurs récits. Les uns donnaient à Mexico trois cent mille habitants, d'autres six cent mille, tandis qu'un recensement fait avec quelque soin indique seulement soixante mille Indiens, ce qui est déjà considérable et prouve une civilisation avancée. Une autre marque de progrès non moins équivoque, c'est la distinction des professions qui était portée fort loin. Les métiers étaient exercés par des ouvriers différents, et les ouvrages exposés dans les marchés s'échangeaient avec facilité.

On a vu que partout ailleurs les Américains étaient égaux en droits. La forme de la société au Mexique était différente. La condition d'une portion considérable du peuple ou des *mayeques*, comme on les appelait, était assez semblable à celle des serfs des temps féodaux, tels qu'on les trouve encore en Russie; ils appartenaient à la terre. Ceux du peuple qu'on regardait comme libres étaient traités par les seigneurs comme des êtres d'une nature inférieure. Les nobles étaient divisés en différentes classes dont chacune avait un titre d'honneur particulier, titres qui passaient quelquefois du père au fils, ainsi que les terres; d'autres étaient attachés à certaines fonctions conférées à vie comme

représente
ion. Ces
familles,
bien gé-

ins d'une
la gran-
e trouver
ur patrie,
es tribus
ordinaire
reurs sur
mer leurs
elle habi-
nent fait
Indiens,
ivilisation
ns équi-
ait portée
iers dif-
s'échan-

nt égaux
it diffé-
le peuple
sez sem-
u'on les
e. Ceux
ités par
tre. Les
chacune
assaient
l'autres
comme

marques de distinction personnelle. Le monarque, élevé au-dessus de tous, était revêtu de la suprême dignité et d'un pouvoir fort étendu; la distinction des rangs était donc parfaitement établie. Suivant un historien digne de foi, il y avait trente nobles du premier rang dont chacun avait sous sa dépendance environ cent mille citoyens, et trois cents nobles d'une classe inférieure. Le territoire des chefs de Tezcuco et de Tacuba n'était guère moins étendu que celui du district du monarque lui-même. Chacun des chefs possédait une juridiction complète, levait des taxes sur ses vassaux, mais tous étaient obligés de suivre le monarque à la guerre avec un nombre d'hommes proportionné à l'étendue de leurs domaines, et plusieurs d'entre eux payaient tribu au roi comme au seigneur suzerain.

Si ces détails ne se trouvaient pas dans les historiens de la conquête, qui, écrivant à la même époque, n'ont pu se copier, qui ne croirait lire un tableau de l'Europe féodale? On serait presque tenté de croire que l'auteur a retracé les souvenirs de son érudition à la place des faits, surtout lorsqu'on voit ces nobles, jaloux de leur autorité, défendre leurs droits contre les entreprises du monarque; ces assemblées générales de la noblesse, sans le concours desquelles le roi ne pouvait entreprendre rien d'important; enfin, cette couronne, jamais héréditaire, toujours élective, et, comme en Europe, le choix tombant sur quelque membre de la famille du précédent monarque. Le droit d'élection semble avoir appartenu d'abord au corps entier de la noblesse; puis il a passé à six électeurs seulement, au nombre desquels étaient toujours les seigneurs de Tezcuco et de Tacuba. Comme la nation, engagée dans des guerres continues, avait besoin d'un chef actif et valeureux, on avait égard au mérite, et on préférait souvent des collatéraux à des parens plus proches. C'est à cet usage que les Mexicains devaient cette succession de princes habiles

guerriers qui avaient élevé leur empire en si peu de temps à ce haut point de puissance où le trouva Cortez.

Il est probable que la cour des premiers monarques, dont l'autorité était plus limitée, n'était pas brillante; mais, à mesure que cette autorité s'augmenta, le trône fut entouré d'une splendeur et d'une pompe plus grande. Le faste et le luxe que montra Montezuma aux yeux des Espagnols étonnés, se rapproche plus de la magnificence des anciens rois de l'Asie que de la simplicité des États naissans du Nouveau-Monde.

Les moyens de fournir aux dépenses publiques étaient fort bien entendus. On avait mis des taxes sur les terres, sur les richesses de l'industrie et sur toutes les marchandises mises en vente dans les marchés publics, et les droits étaient régulièrement fixés. Mais, l'usage de la monnaie n'étant pas connu, ces impôts se payaient en nature, et on portait ces productions dans les magasins, d'où l'empereur tirait ce qui était nécessaire à l'entretien de l'armée. La portion du peuple qui ne possédait pas de terres acquittait sa part des impôts, soit en cultivant les terrains de la couronne, soit en exécutant des travaux publics.

La sollicitude des monarques mexicains s'était étendue sur des points de moindre importance, mais tous utiles et nécessaires. L'établissement et l'entretien des chaussées entourant la capitale, et des aqueducs qui y conduisaient l'eau douce, la création d'un corps chargé de nettoyer régulièrement les rues, de les éclairer au moyen de feux, et de les garder la nuit, montrent combien on avait soin de la vie des citoyens; mais ce qui prouve une prévoyance rare, c'est l'établissement de courriers publics postés de distance en distance, pour porter les ordres de l'empereur et lui transmettre les nouvelles importantes.

Ce qui frappa le plus Cortez et ses compagnons, ce fut

le degr
étaient
sentaie
que fo
qui por
par les
ture; le
le récit
peintur
Quelqu
plus ta
fort obs

L'an
jours, c
avaient
tion tou
cinq jou
toutes le

A côté
un degr
traits q
les autre
jours en
vengean
et man
étaient c
être ima
nage et
la lanc
le troisiè
de la M

Les c
cité sem
reur, un

le degré auquel les arts étaient parvenus. Les peintures étaient remarquables, et les ouvrages d'or et d'argent présentaient un travail curieux. Malheureusement il ne reste que fort peu de monumens de cette industrie. Le navire qui portait en Europe les riches présens de Cortez fut pris par les Français. Les Mexicains ne connaissaient pas l'écriture; le seul moyen en leur pouvoir pour transmettre le récit des événemens passés était de les retracer par la peinture et une sorte de représentation emblématique. Quelques-uns de ces précieux monumens ont été retrouvés plus tard et publiés par la gravure; leur explication est fort obscure et n'apprend rien sur l'histoire.

L'année était divisée en dix-huit mois, chacun de vingt jours, ce qui faisait trois cent soixante jours, et, comme ils avaient observé que le soleil ne parcourait pas une révolution tout entière dans cette période, ils avaient ajouté cinq jours à l'année, pendant lesquels on s'abstenaient de toutes les cérémonies religieuses.

A côté de ces mœurs et de ce gouvernement indiquant un degré assez haut de civilisation, il se trouve plusieurs traits qui prouvent la ressemblance des Mexicains avec les autres Américains. Les Mexicains étaient presque toujours en guerre avec les tribus voisines pour des motifs de vengeance; les prisonniers qu'ils faisaient étaient égorgés et mangés. Les quatre premiers officiers de l'empire étaient distingués par des titres atroces, qui n'avaient pu être imaginés que par une nation qui se plaît dans le carnage et dans le sang. Le premier fut appelé *le prince de la lance mortelle*, le second *le partageur d'hommes*, le troisième *le verseur de sang*, le quatrième *le seigneur de la Maison-Noire*.

Les cérémonies funèbres avaient un caractère de férocité semblable. A la mort des grands et surtout de l'empereur, un certain nombre de domestiques étaient égorgés

sans pitié et ensevelis dans le tombeau de leurs maîtres.

L'agriculture, quoique plus avancée que chez les peuples chasseurs, n'était cependant pas arrivée à produire des vivres en abondance, ainsi qu'on l'a vu dans la difficulté qu'éprouva Cortez à se procurer ce dont il avait besoin pour nourrir ses soldats, même dans les points les mieux cultivés. Ainsi que chez les tribus errantes, les femmes nourrissaient leurs enfans pendant plusieurs années, de crainte que l'augmentation de la famille ne diminuât la quantité des vivres qui lui étaient attribués.

Une preuve frappante de l'état de barbarie du Mexique, c'est le défaut de communication entre les districts; presque partout les Espagnols furent obligés de se tracer des routes à travers les forêts ou les plaines couvertes d'eau. Le manque de chemins et l'absence de monnaie prouvent que le commerce n'était pas très-avancé; il se faisait tout entier par des échanges en nature. Cependant on était arrivé à Mexico à faire usage d'une mesure commune de la valeur des objets pour faciliter les petits échanges. On employait des noix ou amandes de cacao qui servant à faire le chocolat, consommation ordinaire de toutes les classes, trouvaient facilement à être échangées contre toutes espèces de marchandises¹.

Les villes mêmes des Mexicains paraissent avoir été plutôt l'asile d'hommes à peine sortis de la barbarie que l'habitation d'un peuple policé. D'après la description de Tlascalala, cette ville ressemblait beaucoup à un village indien. Ce n'était qu'un amas de maisons dispersées çà et là, bâties en terre et en pierre et recouvertes de roseaux, ne recevant le jour que par une porte basse. A Mexico, les

¹ « Il paraît, dit M. de Humboldt, que les Mexicains connaissaient trois espèces de monnaies. » Si l'assertion de Robertson est fausse, ce qu'il dit du commerce n'en est pas moins vrai.

maisons, q
pas d'une
raissent pa
espagnols
plus célèb
qu'on y m
était une n
de pierres
vingt-dix
se termina
carrés où
autels sur
communs
vaient de
au Mexiq
cence.

Les pre
comme ét
que pend
numens d
attester le
exagérati
sés entra
mense ex
mais cett
illustre v
ouvrage
que auss
tracé de
couverte
glais.

La rel
avait ses
superstiti

maisons, quoique disposées plus régulièrement, n'étaient pas d'une structure moins grossière. Les temples ne paraissent pas mériter les éloges pompeux que les historiens espagnols leur donnent. Le grand temple de Mexico, le plus célèbre de la Nouvelle-Espagne, assez élevé pour qu'on y montât par un perron de cent quatorze marches, était une masse solide de terre de forme carrée et revêtue de pierres en partie. Chaque côté de sa base avait quatre-vingt-dix pieds, et, comme il allait en diminuant, l'édifice se terminait par le haut en un espace d'environ trente pieds carrés où étaient placés une figure de la divinité et deux autels sur lesquels on sacrifiait les victimes. Les bâtiments communs qui, dans tous les villages de l'Amérique servaient de réunion aux assemblées des habitans, n'offraient au Mexique aucun caractère de grandeur et de magnificence.

Les premiers historiens ont parlé de plusieurs édifices comme étant de véritables palais embellis par les arts : quoique pendant le siège de Mexico tout ce qu'il y avait de monumens dût être détruit, on aurait trouvé des ruines pour attester leur magnificence. Il y a donc, selon Robertson, exagération dans le rapport des écrivains qui se sont laissés entraîner dans leurs descriptions, par la différence immense existant entre les Mexicains et les autres peuples; mais cette opinion a été victorieusement réfutée par un illustre voyageur ; M. de Humboldt, dans son savant ouvrage sur la Nouvelle-Espagne, ouvrage devenu classique aussi bien que celui dont nous donnons l'abrégé, a tracé de Tenochtitlan un tableau différent, d'après des découvertes postérieures à l'époque où écrivait l'auteur anglais.

La religion était au Mexique un système régulier; elle avait ses prêtres, ses temples, ses victimes et ses fêtes. La superstition s'y montrait sous un aspect sombre et atroce.

Leurs divinités étaient environnées de la terreur et se plaignaient dans la vengeance; elles étaient représentées sous les formes les plus capables d'inspirer l'horreur. Les temples étaient décorés de figures de serpents, de jaguars et d'autres animaux destructeurs. Les Mexicains n'approchaient jamais des autels sans les teindre de leur propre sang. De toutes les offrandes, les sacrifices humains étaient celles qu'ils croyaient les plus agréables aux dieux; aussi tous les prisonniers de guerre étaient-ils immolés solennellement à la divinité. Le cœur et la tête de la victime étaient la part réservée aux dieux; le guerrier qui s'était rendu maître du prisonnier emportait le corps et s'en régalait avec ses amis.

Tel était l'état général du Mexique lors de la conquête. Si le peuple qui l'habitait avait marché dans des voies de civilisation, il conservait des traces de cette barbare féroceité commune à tous les habitans du Nouveau-Monde, et qu'on retrouve encore parmi les peuplades sauvages des deux Amériques.

L'empire du Pérou se vante d'une antiquité plus grande que celui du Mexique : selon les traditions il avait subsisté quatre cents ans, sous douze monarques successifs; mais les Péruviens, ignorant l'art d'écrire, n'ont pu communiquer aux Espagnols que des notions fort imparfaites sur leur ancienne histoire. Les *quipos*, ou nœuds de cordons de différentes couleurs, que des écrivains donnent comme les annales régulières du pays, ne paraissent être que des espèces de registres où l'on tenait compte des habitans de chaque district et de ses différentes productions conservées dans les magasins publics. D'ailleurs, ces quipos ont été presque entièrement détruits; on n'a pu en tirer aucune lumière; il n'y a donc de certains que les faits observés lors de la conquête sur les coutumes et les institutions.

On a dit
ples sur le
Inca ne s'
Cuzco. Ma
les pays q
jusqu'à Q
puissance
viens a cel
la religion
un législat
reçus com
crée, et, p
étranger,
pres sœur
sans prou
c'était le
croyait q
divinité q
volontés e
il résultai
ser aux v
mais un a
plus puis
le souver
un emblé
d'aucune
cier qui e
extrémité
car en m
de l'Inca
tous les e
Dans
pas être
maines,

se plai-
ces sous
les tem-
puars et
l'appro-
propre
s étaient
x; aussi
olennel-
e étaient
t rendu
régalait

onquête.
voies de
are féro-
onde, et
ages des

s grande
subsisté
fs; mais
uniquer
sur leur
drons de
nme les
que des
titans de
uservées
ont été
une lu-
bservés
ons.

On a dit, chapitre VI, page 119, l'opinion de ces peuples sur leur origine, et comment l'autorité du premier Inca ne s'étendait point au-delà de quelques lieues du Cuzco. Mais ses successeurs soumirent par la suite tous les pays qui s'étendent à l'ouest des Andes, depuis le Chili jusqu'à Quito, et établirent dans ces provinces leur puissance et leur religion. Le gouvernement des Péruviens a cela de particulier et de remarquable, qu'il doit à la religion son esprit et ses lois. L'Inca n'était pas seulement un législateur, mais un envoyé du ciel; ses préceptes étaient reçus comme les oracles de la divinité; sa famille était sacrée, et, pour la tenir pure et sans mélange d'un sang étranger, les enfans de Manco-Capac épousèrent leurs propres sœurs, et aucun ne pouvait monter sur le trône sans prouver sa descendance des seuls *enfans du Soleil*; c'était le titre de toute la postérité de l'Inca. Le peuple croyait qu'ils étaient sous la protection immédiate de la divinité qui leur avait donné naissance et que toutes les volontés de l'Inca étaient celles de son père le Soleil, d'où il résultait que l'autorité était absolue et illimitée. S'opposer aux volontés du souverain, c'était, non une révolte, mais un acte d'impiété. La soumission était aveugle; les plus puissans des sujets ne se présentaient jamais devant le souverain sans avoir un fardeau sur les épaules, comme un emblème de la servitude. Le monarque n'avait besoin d'aucune force pour faire exécuter ses ordres: tout officier qui en était chargé pouvait traverser l'empire d'une extrémité à l'autre, sans rencontrer le moindre obstacle, car en montrant une frange du *borla*, ornement royal de l'Inca, il devenait le maître de la vie et de la fortune de tous les citoyens.

Dans un semblable système, les crimes ne pouvaient pas être considérés comme des infractions aux lois humaines, mais comme des insultes à la divinité. Aussi les

fautes même les plus légères ne pouvaient-elles être expiées que par le sang du coupable : la peine de mort était infligée à tous les cas.

Manco-Capac avait tourné le culte religieux vers les objets de la nature : le soleil, comme la première source de la lumière, de la fécondité de la terre et du bonheur de ses habitans, était le premier et le principal objet de l'hommage des Péruviens. La lune et les étoiles obtenaient après lui le tribut de leur adoration. Ils offraient au soleil les fruits de la terre que sa chaleur fait naître, quelques animaux domestiques et les ouvrages précieux de leur industrie. Jamais les Incas ne teignirent les autels de sang humain ; jamais ils ne s'imaginèrent que le soleil leur père put se plaisir à recevoir de si barbares sacrifices. La douceur de cette superstition a dû nécessairement rendre leurs mœurs moins féroces que celles des autres peuples de l'Amérique ; mais puisqu'on ne trouve dans leur langue aucun terme, aucun mot donné au pouvoir inconnu et suprême qu'ils adoraient, ils ne s'étaient donc pas élevés jusqu'à des idées positives de la divinité.

L'influence de la religion s'étendait jusqu'à leurs institutions civiles et en écartait tout ce qui était contraire à la douceur des mœurs et du caractère. Le pouvoir de l'Inca, quoique le plus absolu de tous les despotismes, était mitigé par son alliance avec la religion.

Dans leurs guerres, ils ne combattaient pas comme les sauvages, pour détruire et pour exterminer, ou comme les Mexicains, pour l'assassiner de sang leurs barbares divinités ; ils faisaient la guerre, afin de civiliser les vaincus et de répandre les connaissances des arts. Les prisonniers étaient traités avec douceur ; les peuples soumis étaient instruits dans la religion des vainqueurs, et participaient comme eux aux avantages du gouvernement ; seulement les Incas, regardant comme impie l'hommage rendu à

toute autre
temple de
suspendai
sance supé

Les terre
consacrée
construction
appartenai
à tous les
considérak
elle était p
exclusive s
possédait p
uelle divis
famille. L
des memb
officier, se
imposée, a
accompagn

Malgré
une grand
citoyens s
tat de serv
billemens
de celle d
Ceux-ci co
gnité hére
ont appelle
à leurs or
çaient tou
guerre. E
du Soleil.

Les Pé
les Mexic

toute autre objet qu'au soleil, faisaient porter au grand temple de Cuzco les idoles des peuples conquis et les y suspendaient comme des trophées qui montraient la puissance supérieure de la divinité protectrice de l'empire.

Les terres étaient partagées en trois portions : l'une était consacrée au soleil, ses produits étaient employés à la construction des temples et aux dépenses du culte ; l'autre appartenant à l'Inca fournissait à la dépense publique et à tous les frais du gouvernement ; la troisième et la plus considérable était réservée à la subsistance du peuple, à qui elle était partagée ; personne n'avait un droit de propriété exclusive sur la portion qui lui était attribuée ; chacun la possédait pour une année ; à l'expiration on faisait une nouvelle division, selon l'rang, le nombre et les besoins de la famille. Les terres étaient cultivées par le travail commun des membres de la communauté : le peuple, averti par un officier, se rendait dans les champs et remplissait la tâche imposée, aux sons des instrumens de musique, et en les accompagnant de ses chants.

Malgré cette communauté de biens, il régnait au Pérou une grande inégalité de conditions. Un grand nombre de citoyens sous le nom de *yanaconas* étaient tenus dans l'état de servitude comme les tamènes du Mexique ; leurs habillemens et leurs maisons étaient d'une forme différente de celle des habillemens et des maisons des hommes libres. Ceux-ci comprenaient les Péruviens n'ayant ni office ni dignité héréditaire ; ensuite venaient ceux que les Espagnols ont appelés *orejones* à cause des ornemens qu'ils portaient à leurs oreilles ; ils formaient la classe des nobles et exerçaient tous les offices, soit pendant la paix, soit pendant la guerre. Enfin, à la tête de la nation marchaient les enfans du Soleil.

Les Péruviens avaient fait beaucoup plus de progrès que les Mexicains dans les arts nécessaires à la vie et dans ceux

d'agrément. L'agriculture était exercée avec plus d'habileté que dans aucune autre partie du continent. Les vivres se trouvaient en abondance, et jamais les Espagnols ne furent exposés à la famine qui fit tant de ravages parmi les conquérans du Mexique; les disettes même n'étaient pas sensibles au Pérou, car le produit des terres consacrées au Soleil, ainsi que la portion des Incas étant déposée dans les *tambos* ou magasins publics, on s'en servait dans les calamités générales. On avait remédié aux inconvénients particuliers dus au climat et au soleil par d'utiles travaux, le Pérou n'étant arrosé que par des torrens, car toutes les rivières qui sortent des Andes dirigent leur cours vers l'E. jusqu'à l'Océan-Atlantique, les habitans avaient imaginé des moyens pour rendre les terres fertiles; ils avaient construit avec patience et adresse des canaux artificiels pour distribuer d'une manière régulière l'eau des torrens, et ils amélioraient le sol en y répandant la fiente des oiseaux de mer dont les îles répandues le long de la côte sont couvertes. L'usage de la charrue était ignoré; on travaillait la terre avec une espèce de bêche faite de bois dur. Ce travail n'était pas abandonné aux femmes seules; les hommes le partageaient avec elles, et même les enfans du Soleil donnaient l'exemple en cultivant de leurs mains un champ situé près de Cuzco; ils honoraient cette fonction en l'appelant *leur triomphe sur la terre*.

La supériorité de l'industrie des Péruviens se montre encore dans la construction des maisons et des édifices publics. Dans les vastes plaines qui longent l'Océan-Pacifique où le climat est doux et le ciel toujours serein, leurs maisons ne pouvaient être qu'une bâtie très-légère; mais dans les parties plus élevées où on éprouve toutes les vicissitudes des saisons, elles étaient construites avec la plus grande solidité. Leur forme était généralement carrée; les murailles d'environ huit pieds de haut étaient faites de

briques dures, la porte était la plus simple du Soleil, on connaît leur sembleraien
n'attestaient toutes les p
bre seul pro
existant dep
deurs; que immenses,
ture. Le tem
une forteres
cuit. Ces é
car les Péru
pouvaient é
mortier et s
pierreries y so
les jointures
recevait la
pièces deva

Ces mous
plus beaux
routes de C
de long, on
qu'ils n'ont
taires laisse
cation est
quinze pie
presque fa
bornes qui
gnes on av
lons, et po
côtés d'un

briques durcies au soleil; elles étaient sans fenêtres, et la porte était basse et étroite. Mais c'est surtout dans les temples du Soleil et dans les palais des monarques qu'on reconnaît leur supériorité. Les descriptions des historiens sembleraient fort exagérées, si les ruines qu'on voit encore n'attestaient la vérité de leurs relations; on trouve dans toutes les provinces des restes de ces édifices et leur nombre seul prouve qu'ils sont l'ouvrage d'une nation puissante existant depuis long-temps. Ils sont de différentes grandeurs; quelques-uns d'une étendue médiocre, plusieurs immenses, se ressemblant par leur solidité et leur architecture. Le temple de Pachacamac avec le palais de l'Inca et une forteresse n'avait pas moins d'une demi-lieue de circuit. Ces édifices n'ont pas plus de douze pieds de haut, car les Péruviens ignorant les moyens mécaniques, ne pouvaient éléver les pierres à une grande hauteur. Sans mortier et sans aucune espèce de ciment, les briques et les pierres y sont si bien unies qu'à peine peut-on distinguer les jointures. Il n'y avait pas une seule fenêtre, on n'y recevait la lumière que par la porte; toutes ces grandes pièces devaient donc être fort obscures.

Ces monumens n'étaient cependant par les ouvrages les plus beaux et les plus utiles des Incas. Les deux grandes routes de Cuzco à Quito, qui avaient plus de cinq cents lieues de long, ont si vivement excité l'admiration des Espagnols qu'ils n'ont pas craint de les comparer à ces chemins militaires laissés par les Romains. Mais la différence dans l'exécution est immense; ces chemins n'avaient pas plus de quinze pieds de largeur; dans les parties basses on n'avait presque fait autre chose que de planter des arbres ou des bornes qui traçaient la route aux voyageurs. Dans les montagnes on avait aplani des hauteurs et comblé quelques vallons, et pour conserver la route on l'avait bordée des deux côtés d'un banc de gazon. De distance en distance on

trouvait des *tambos* ou magasins pour l'Inca et sa suite lorsqu'il voyageait. De ces deux routes, l'une traversait les plaines qui s'étendent le long de la mer; l'autre les parties intérieures et montueuses du pays. Celle-ci avait une solidité telle qu'on peut encore la reconnaître presque partout.

De nombreux torrens coupaient cette route, et leur rapidité était si forte qu'on ne pouvait les traverser en canot. Les Péruviens ne connaissant ni l'art de faire les voûtes ni celui de travailler le bois, ne pouvaient construire des ponts; la nécessité leur avait suggéré un moyen d'y suppléer. Ils faisaient des câbles d'une grande force avec les lianes dont le pays abonde; on tendait six de ces câbles d'un bord à l'autre, parallèles entre eux et fortement attachés par chaque bout. On les liait ensemble par des cordages plus petits, assez rapprochés pour former en une seule pièce une espèce de filet qui, étant couverte de branches d'arbres et ensuite de terre, formaient un pont qu'on pouvait passer avec sécurité. N'est-ce pas le premier essai de nos ponts suspendus? Pour traverser les grandes rivières on avait des *balsas*, espèces de radeaux que les Péruviens avaient osé mâter et conduire à la voile.

L'industrie que ce peuple montrait dans les objets d'utilité se retrouvait dans les arts de luxe. L'or et l'argent étaient abondans au Pérou; l'or se recueillait, comme au Mexique, dans le lit des rivières ou en lavant les terres; pour se procurer l'argent les naturels avaient employé une adresse remarquable; ils ne connaissaient pas, il est vrai, l'art d'exploiter et de creuser les mines, mais ils creusaient des cavernes dans les flancs des montagnes et suivaient les veines du métal qui ne se perdaient pas trop avant. Ils sauaient fondre le minerai et le purifier en le traitant dans de petits fourneaux élevés où le courant d'air faisait la fonction de soufflet; par ces moyens l'argent était devenu

assez com
destinés a

On a v
et d'agrément
dans les g
corps des
faits d'un
vases de t
armes, d'
silex, d'a
pléer le f
petits qu'i
vrages les

Si les f
progrès c
que la civ
tous les d
méritat e
dans des
dans de p
de la vie s
les profes
indistincte
ouvrages
paré et di

La défe
propriété
et privai
ses memb
et l'aiguill
sation.

Les Pe
guerrier;
gligèrent

AM

assez commun pour qu'on en fit des ustensiles et des vases destinés aux usages ordinaires.

On a vanté leur adresse dans d'autres ouvrages d'utilité et d'agrément dont la plus grande partie a été retrouvée dans les *guacas* ou élévations de terre dont ils couvraient les corps des morts. Ce sont des miroirs de diverses grandeurs faits d'une pierre dure et rendue brillante par le poli, des vases de terre de différentes formes, des haches et d'autres armes, des outils servant à leurs travaux, quelques-uns de silex, d'autres de cuivre durci de manière à pouvoir suppléer le fer ; mais ces outils étaient en petit nombre et si petits qu'ils ne pouvaient être employés que pour les ouvrages les plus légers.

Si les faits qu'on vient de signaler indiquent de grands progrès chez cette nation, il en est d'autres qui font penser que la civilisation y était encore à ses premiers pas. Dans tous les domaines de l'Inca, Cuzco était la seule ville qui méritait ce nom. Partout ailleurs ce peuple vivait épars dans des habitations isolées ou tout au plus rassemblées dans de petits villages. Il n'avait donc pas les habitudes de la vie sociale. En conséquence de cette union imparfaite, les professions n'étaient pas séparées; chacun les exerçait indistinctement; il n'y avait que les artistes occupés aux ouvrages les plus recherchés qui formaient un ordre séparé et distingué des autres citoyens.

La défense des villes et surtout la division singulière de la propriété étaient des obstacles à toute espèce de commerce, et privaient la société de cette communication active entre ses membres, qui est en même temps le lien de leur union et l'aiguillon qui les presse dans leur marche vers la civilisation.

Les Péruviens manquaient absolument de courage guerrier; ils furent soumis presque sans résistance, et négligèrent les occasions d'exterminer leurs oppresseurs,

tandis que les Mexicains ne céderent le terrain que pas à pas.

Il se trouve aussi dans leurs mœurs des traces de barbarie. A la mort de l'Inca et d'autres grands personnages, on égorgéait un nombre de leurs domestiques et on les enterrait autour du guaca, afin que le prince ou le grand pussent paraître dans l'autre monde avec la même dignité et y être servis avec le même respect. On immola plus de mille victimes sur la tombe de Huana - Capac. Les Péruviens connaissaient l'usage du feu; ils s'en servaient pour cuire le maïs et d'autres végétaux, mais ils mangeaient la viande et le poisson entièrement crue, plus grossiers en cela que les nations les plus sauvages.

Quoique le Mexique et le Pérou soient, parmi les possessions de l'Espagne au Nouveau-Monde, celles qui, à raison de leur état ancien et de leur splendeur pendant le dernier siècle, ont attiré davantage l'attention de l'Europe, l'Espagne possédait d'autres provinces importantes dont elle devint maîtresse vers le milieu du xvi^e siècle, et qu'elle dut à des expéditions particulières. Si on voulait suivre ces aventuriers, on retrouverait le même courage, la même ardeur, la même persévérance, la même activité, la même constance à supporter les fatigues et à vaincre tous les obstacles qui distinguèrent les Espagnols dans leurs grandes conquêtes en Amérique. Ce détail ne présentant qu'une répétition des faits généraux déjà connus, il suffira de faire connaître rapidement les autres provinces et de donner quelque idée de leur grandeur, de leur fertilité, de leur opulence, en ayant soin de se rappeler qu'il s'agit seulement ici de leur situation au moment où Robertson termina son grand et important travail.

La juridiction du vice-roi de la Nouvelle-Espagne s'étendait sur diverses provinces qui ne faisaient pas partie de

l'empire
Nouvel
que le
agrément
les produ
avec la
qui les
santes,
mines c
son ne
de fréq
ploitati
tion me
vince e
Quoiqu
pitre V,
et sans
1700, l
chrétien
quelque
à quitter
envoya
découvr
perles f
par leu
tages.

A l'E
saient p
provinc
delà du
bois de
sommat
Les Esp
n.erc;

l'empire du Mexique; celles de Cinaloa et Sonora, de la Nouvelle-Navarre et du Nouveau-Mexique, sont aussi vastes que le Mexique lui-même. Elles occupent une des plus agréables parties de la zone tempérée; le sol est fertile et les productions sont excellentes, les communications faciles avec la mer Pacifique et le golfe du Mexique; les rivières qui les arrosent doivent rendre ces provinces très-florisantes, surtout depuis la découverte qu'on y a faite de mines d'or et d'argent en 1771. Ces prévisions de Robertson ne se sont pas réalisées; les naturels indépendans font de fréquentes incursions dans ce pays et empêchent l'exploitation de ces mines qui appartiennent à la Confédération mexicaine. Il en est de même de la Californie, province qui avoisine celles dont nous venons de parler. Quoique découverte par Cortez dès l'année 1536 (chapitre V, page 112), elle fut long-temps sans être explorée et sans qu'on y tentât des établissements. Cependant, vers 1700, les jésuites cherchèrent à y fonder une république chrétienne semblable à celle du Paraguay; ils avaient obtenu quelques succès, lorsque l'expulsion de leur ordre les força à quitter ce pays. Ce fut alors que la cour de Madrid y envoya D. Joseph Galvæz en qualité de gouverneur; il découvrit des mines assez riches et rendit la pêche des perles fort avantageuse; mais les Indiens sauvages ont, par leurs attaques, tout-à-fait annulé ces précieux avantages.

A l'E. de Mexico, le Yucatan et le pays de Honduras faisaient partie du gouvernement de la Nouvelle-Espagne. Ces provinces s'étendent depuis la baie de Campèche jusqu'au-delà du cap Gracias a Dios; elles tirent leurs richesses du bois de teinture, dit de Campèche, dont l'immense consommation en fait une branche de commerce fort lucrative. Les Espagnols furent long-temps seuls maîtres de ce commerce; mais quand les Anglais eurent conquis l'ile de la

Jamaïque, des aventuriers pénétrèrent sur quelques points et finirent par former un établissement dans la baie de Honduras. Pendant plus d'un siècle, les Espagnols employèrent tous les moyens diplomatiques pour les chasser; d'y parvenir, la possession fut définitivement cédée aux Anglais, en 1783, par le traité de Paris; ils en sont encore maîtres. Le Yucatan appartient à la Confédération mexicaine, et l'État de Honduras à la république de l'Amérique centrale, ainsi que les provinces situées plus à l'E., Costa Rica et Veragua, que les Espagnols ont de tout temps négligées.

La province la plus importante qui dépende de la vice-royauté du Pérou est le Chili. Diégó Almagro en tenta la conquête (chap. VI, p. 130), et Pedro de Valdivia la soumit, à l'exception des tribus habitant les montagnes, qui ont toujours été redoutables aux Espagnols et le sont encore pour la république du Chili, formée de cet État.

Le Chili, peu large, mais d'une longueur de neuf cents milles, est un des pays les plus favorisés de l'Amérique; le climat y est doux et frais. La fertilité est telle que les productions d'Europe y croissent facilement; les races des animaux s'y sont perfectionnées. On y a trouvé des mines d'or, d'argent, de cuivre et de plomb, et cependant cet admirable pays a été tellement négligé, qu'il est presque désert; ses terres sont sans culture et ses mines sans exploitation; en voici la raison: tout le commerce de l'Espagne avec les colonies de la mer du Sud ne s'est fait pendant deux siècles que par Porto Bello; les productions du pays étaient embarquées dans les ports de Callao ou d'Arica au Pérou, et envoyées à Panama, d'où on rapportait les marchandises d'Europe. Les importations et les exportations du Chili passaient en entier par les mains des négocians du Pérou, qui par là tenaient ceux du Chili dans leur dépendance; mais depuis que l'Espagne, abandonnant ce faux système, s'est décidée

à faire d'
mercier d'
peu d'ann

La der
royauté d
taine, ne
sans la b
Panama.
et on y a
monde. L
blit des
de la me
de chose e

A l'E.
la Plata,
vice-roya
sont aujo
Plata. On
et l'autre
comprend
ment sing
mérique
empêché
chapitre
l'histoire
et du Pa

Tous l
deux gr
Tierra
de la fr
qu'à l'en
Grenade
lorsqu'il
dette de

à faire doubler le cap Horn à ses vaisseaux et à commercer directement avec le Chili, ce pays s'est élevé en peu d'années à un haut point de prospérité.

La dernière des provinces de l'E., annexe de la vice-royauté du Mexique, est celle de l'isthme de Darien; malheureusement, ne possédant aucune mine, elle eût été abandonnée sans la beauté du havre de Porto Bello et sans celui de Panama. Ces villes ont été appelées la clef des deux mers, et on y a tenu long-temps une des plus riches foires du monde. Leur importance a diminué, quand l'Espagne établit des communications directes avec ses établissements de la mer du Sud; elles sont actuellement réduites à peu de chose et forment un département de la Colombie.

A l'E. des Andes, les provinces de Tucuman et du Rio de la Plata, bornant le Chili, ont dépendu long-temps de la vice-royauté du Pérou, puis de celle de Buenos-Ayres; elles sont aujourd'hui réunies à la Confédération du Rio de la Plata. On peut les diviser en deux parties, l'une au nord et l'autre au sud de la rivière de la Plata; cette dernière comprend le Paraguay. « Je ne parlerai de ce gouvernement singulier des jésuites qu'en faisant l'histoire de l'Amérique portugaise, » a dit Robertson. La mort l'ayant empêché de remplir cette promesse, nous avons, dans le chapitre IX, essayé de combler cette lacune, en donnant l'histoire du Brésil, de la vice-royauté de Buenos-Ayres et du Paraguay.

Tous les autres territoires du Nouveau-Monde forment deux grandes divisions; la première porte le nom de *Tierra firme*, et s'étend le long de l'Océan-Atlantique, de la frontière orientale de la Nouvelle-Espagne, jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque; l'autre, la Nouvelle-Grenade, occupe les parties intérieures. Ces deux pays, lorsqu'ils ont proclamé leur indépendance, ont payé la dette de la postérité envers Colomb, en prenant le nom de

République de la Colombie; ils comprennent plusieurs provinces, dont nous allons dire quelques mots.

Pedro de Heredia soumit en 1532 les provinces de Carthagène et de Sainte-Marthe; la première ne dut son importance qu'au port de Carthagène, le plus sûr et le mieux défendu de tous ceux que l'Espagne possédait en Amérique. Dès 1544, cette ville était considérable; mais dès qu'elle fut choisie pour être l'entrepôt des galions à leur arrivée d'Europe, et le lieu de leur rendez-vous pour retourner, elle devint bientôt une des plus belles, des plus peuplées et des plus riches du Nouveau-Monde, rang qu'elle a toujours conservé.

Lorsqu'Alphonse d'Ojeda vit, pour la première fois, en 1499, la contrée qui est contiguë à celle-ci à l'E., il fut frappé par les huttes que les Indiens avaient établies sur des pieux, pour les éléver au-dessus des eaux stagnantes, et la nomma petite Venise (*Venezuela*), d'après le penchant général à cette époque de comparer ce qu'on découvrait en Amérique à ce qu'on connaissait en Europe. Le premier établissement n'ayant pas réussi, Charles V, qui avait emprunté des sommes immenses aux Weslers, négocians d'Augsbourg, leur concéda Venezuela à titre de fief, sous la condition d'y établir une colonie. Ceux-ci envoyèrent des soldats de fortune dont l'Allemagne était couverte, et ces aventuriers, loin de chercher à se fixer paisiblement, se répandirent dans les pays voisins et les ravagèrent tellement qu'ils furent forcés de l'abandonner faute d'y trouver leur nourriture; les Espagnols s'en emparèrent, et malgré leurs efforts n'en firent jamais une colonie prospère.

Le nouveau royaume de Grenade est un pays tout-à-fait méditerranée et d'une grande étendue. L'habileté et le courage de Sébastien de Benalcazar et de Ximenès de Quesada le soumirent en 1536: ces chefs eurent à lutter contre la bravoure des Indiens qui se défendirent long-temps. Le

climat est
leuse, l'
y est abe
grains. Le
morceau
villes de l
quand ce
elle a eu l
var; c'est
et la tran
tres répu
en proie à

HISTO

Causes de
deux go
— Con
propriét
que. —
mines. —
du gouv
des vice

En sui
des Espa
arrivés à
presque
été soun

* Quan
époque à
feront le

climat est tempéré, les vallées sont d'une fertilité merveilleuse, l'or n'est pas profondément caché dans la terre et y est abondant; on le trouve souvent en *pepitas* ou grains. Le dernier gouverneur a rapporté en Espagne un morceau d'or massif estimé environ 16,650 francs. Les villes de la Nouvelle-Grenade sont florissantes et peuplées; quand cette province a levé l'étendard de l'indépendance, elle a eu le bonheur de posséder pour chef le célèbre Bolívar; c'est à lui que la Colombie doit sa prospérité nouvelle et la tranquillité politique dont elle jouit, tandis que les autres républiques du Nouveau-Monde sont et sont encore en proie à des divisions intestines.

CHAPITRE VIII.

HISTOIRE DES COLONIES ESPAGNOLES DEPUIS LA CONQUÊTE JUSQU'EN 1780.

Causes de la destruction des indigènes. — Les colonies divisées en deux gouvernemens. — Vice-rois. — Administration judiciaire: — Conseil des Indes. — Administration civile. — Droit de propriété. — Division des castes. — Administration ecclésiastique. — Ignorance des Indiens. — Commerce. — Revenu des mines. — Produits du sol. — Galions. — Monopole commercial du gouvernement. — Revenus de la couronne. — Administration des vice-rois.

En suivant les progrès des découvertes et des conquêtes des Espagnols pendant plus d'un demi-siècle, nous sommes arrivés à l'époque¹ où leur empire se trouva établi sur presque toutes les régions du Nouveau-Monde qui leur ont été soumises jusqu'à la révolution. Les suites de leur

¹ Quand on parle au présent, il faut toujours se reporter en 1773, époque à laquelle Robertson écrivait. Les changemens opérés depuis feront le sujet du Chapitre X.

$\frac{d\rho}{dt}$

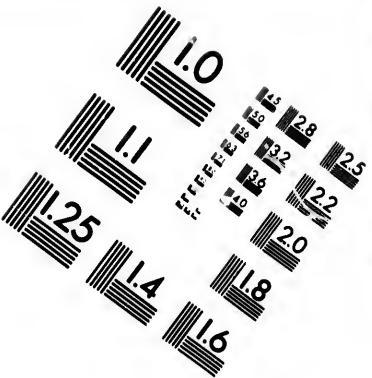
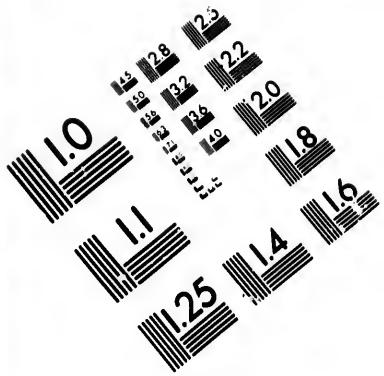
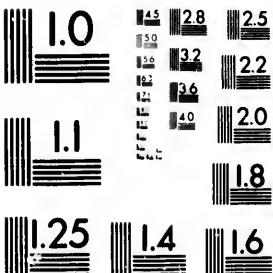
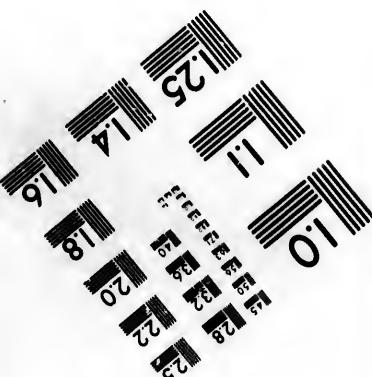
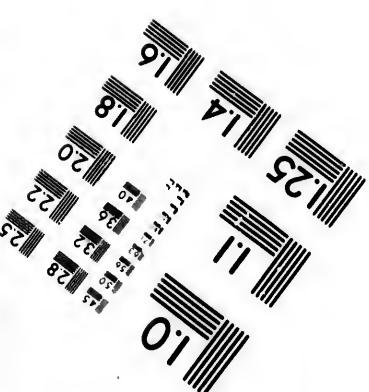


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



établissement, les maximes qu'ils ont adoptées dans la formation et l'administration de leurs colonies, l'influence qu'elles ont eue sur la métropole et sur l'état du commerce des nations, sont les objets importans qui vont faire le sujet de ce chapitre.

La première conséquence de la conquête est la diminution aussi étonnante que déplorable du nombre des anciens habitans du continent. Une grande quantité périt dans les combats; les peuples chasseurs, forcés d'être stables et de se livrer à un travail continu, succombèrent à ces nouvelles fatigues. Les Mexicains, plus habitués, les supportèrent mieux; mais ils en éprouvèrent d'une autre espèce, quand on les employa à porter les bagages; ils furent emportés par milliers. Ces calamités n'étaient que passagères, tandis que la mauvaise administration des vainqueurs était une source permanente et durable de destruction; car, au lieu de se livrer à la culture, ils portèrent toute leur avidité à la recherche et à l'exploitation des mines, et ces travaux excessifs exercèrent de grands ravages parmi les indigènes. Enfin, l'introduction de la petite vérole s'étant jointe à ces causes, la population de la Nouvelle-Espagne et du Pérou fut considérablement réduite.

Des écrivains, ne tenant aucun compte de ces circonstances, ont regardé ces événements comme la suite d'un plan non moins réfléchi qu'atroce. Les Espagnols, disent-ils, et parmi eux on doit surtout mentionner Montesquieu, ne pouvant occuper ces vastes régions, et se voyant dans l'impossibilité de maintenir leur autorité sur ces nations nombreuses et guerrières, résolurent d'exterminer tous les habitans, et de faire un désert du Nouveau-Monde, plutôt que d'en perdre la possession. Pour l'honneur de l'humanité, on peut affirmer que jamais l'Espagne ne conçut un semblable projet. Le désir d'étendre la foi chré-

tienne par
ragement
employé
contre l'
on a vu
sages fut
fut unique
colons es
qu'injust
du souve
postérité

C'est a
vains on
catholiqu
les ecclé
triotes à
lâtres et c
quoique
Ils épous
défendire
caient de
comme i
comprend
zèle const
tection d
un point
ministres
d'arrache
C'est à le
teus les
leur sort
tiques co
avaient r
auxquell

tienne parmi les sauvages fut le principal motif des encouragemens donnés à Colomb. Isabelle et ses successeurs employèrent toute leur autorité à protéger les Indiens contre l'oppression; de nombreux édits se succédèrent, et on a vu, chapitre VI, page 142, comment un des plus sages fut reçu au Pérou. La désolation du Nouveau-Monde fut uniquement l'ouvrage des conquérans et des premiers colons espagnols qui, par des mesures aussi imprudentes qu'injustes, ont empêché les effets salutaires des lois du souverain, et déshonoré leur patrie aux yeux de la postérité.

C'est avec plus d'injustice encore que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'esprit d'intolérance de la religion catholique la destruction des Américains, et ont accusé les ecclésiastiques espagnols d'avoir excité leurs compatriotes à massacrer ces peuples innocens comme des idolâtres et des ennemis de Dieu. Les premiers missionnaires, quoique simples et sans lettres, étaient des hommes pieux. Ils épousèrent de bonne heure la cause des Indiens, et défendirent ce peuple contre les calomnies dont s'efforçaient de le noircir les conquérans, qui le représentaient comme incapable de se former jamais à la vie sociale et de comprendre les principes de la religion. Ce qu'on a dit du zèle constant des missionnaires pour la défense et la protection du troupeau confié à leurs soins les montre sous un point de vue digne de leurs fonctions. Ils furent des ministres de paix pour les naturels, et s'efforcèrent toujours d'arracher la verge de fer des mains de leurs oppresseurs. C'est à leur puissante médiation que les Américains doivent tous les réglemens qui tendaient à adoucir la rigueur de leur sort. Les Indiens ont regardé long-temps les ecclésiastiques comme leurs défenseurs naturels; c'est à eux qu'ils avaient recours pour repousser les exactions et les violences auxquelles ils ont été trop souvent exposés.

Une circonstance qui distingue les colonies des Espagnols en Amérique de celles des autres nations européennes, c'est que le gouvernement s'est occupé de bonne heure de leur administration. Lorsque les Portugais, les Français et les Anglais ont pris possession de certaines régions, les avantages qu'ils espéraient en tirer étaient si éloignés et si incertains, qu'on laissa les premiers occupans et les premiers colons s'établir sans leur donner aucun secours. Mais les monarques espagnols, séduits par la quantité d'or et d'argent qu'ils recueillent tout d'abord, exercèrent sur-le-champ les fonctions de législateurs, d'après un système dont l'histoire ne fournit aucun autre exemple.

La maxime fondamentale est que tous les domaines conquis appartiennent à la couronne, et non à l'Etat. La bulle d'Alexandre VI, qui est comme la grande charte sur laquelle l'Espagne fonde ses droits, a donné en pur den à Isabelle et à Ferdinand toutes les contrées qui ont été ou seront découvertes. Leurs successeurs se sont constamment regardés comme propriétaires absous des terres conquises. Toute possession n'est qu'une concession de leur part et retourne à la couronne. Les gouverneurs des différentes colonies, les officiers de justice et les ministres de la religion étaient nommés par le souverain et amovibles à sa volonté. L'autorité entière est donc concentrée dans la couronne.

Après que les conquêtes furent terminées, les rois d'Espagne divisèrent l'Amérique en deux grands gouvernements, la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne et celle du Pérou. La première s'étendait sur toutes les provinces de l'Amérique septentrionale appartenant à cette couronne; la seconde sur celles de l'Amérique méridionale. Lorsque l'industrie eut fait de grands progrès, l'éloignement du chef-lieu leur causa de grands inconveniens auxquels on remédia en partie, en établissant dans le nouveau royaume

de Grenade s'étendait Enfin un seulement souverain de la courtoisie. L'étalage à leur disposition de Madrid breuse et l'air de la liberté que

L'administration qu'on ne elles com réglementation révision persistante faire son vice-roi pouvoir et le vice-roi

Au préme établi faite des affaires. C gouve ces de perso rité. C

de Grenade une troisième vice-royauté dont la juridiction s'étendait sur toute la *Tierra firme* et la province de Quito. Enfin une quatrième fut créée à Buenos-Ayres. Non-seulement les vice-rois représentent la personne de leur souverain, mais ils jouissent encore des prérogatives de la couronne dans toute leur étendue. Ils exercent l'autorité suprême dans le civil, le militaire et le criminel. L'étalement extérieur qui les accompagne est proportionné à leur dignité. Leur cour est formée sur le modèle de celle de Madrid ; des gardes à pied et à cheval, une maison nombreuse et la plus grande magnificence leur donnent plutôt l'air de souverains que de gouverneurs exerçant une autorité quelconque.

L'administration de la justice est confiée à des tribunaux qu'on nomme *Audiences*. Elles sont au nombre de onze ; elles connaissent des causes tant civiles que criminelles. Les réglements que fait le vice-roi doivent être soumis à leur révision. Elles ont le droit de remontrances, et, si le vice-roi persiste malgré leur opposition, elles peuvent mettre l'affaire sous les yeux du Conseil des Indes. Enfin, lorsque le vice-roi meurt sans successeur désigné par provision, le pouvoir souverain passe à la cour d'audience de la capitale, et le plus ancien des magistrats exerce les fonctions du vice-roi.

Au Conseil des Indes est attribuée l'administration suprême de tous les domaines espagnols en Amérique. Il fut établi par Ferdinand en 1511 et reçut une forme plus parfaite de Charles-Quint en 1524. Sa juridiction embrasse les affaires ecclésiastiques, civiles, militaires et commerciales. C'est de ce Conseil qu'émanent les lois relatives au gouvernement des colonies ; c'est lui qui confère les offices dont la nomination est réservée à la couronne. Toute personne employée en Amérique est soumise à son autorité. Ce tribunal se tenant toujours au lieu où la cour fait sa

résidence, c'était un inconvénient pour l'expédition des affaires urgentes. Pour y remédier, on créa à Séville, dont le port est le seul qui eût alors le droit de commercer avec le Nouveau-Monde, un bureau de commerce qui prend connaissance de tout ce qui est relatif au commerce de l'Espagne avec l'Amérique, et juge les causes qui peuvent naître dans les opérations de ce genre. Tel est le système général du gouvernement adopté pour l'Amérique. La première et la plus constante règle suivie dans l'administration, est celle qui défendait aux étrangers de mettre le pied sur les colonies, et de faire un commerce quelconque de quelque manière que ce fût, tant on craignait de perdre les fruits d'une si riche conquête. Ce monopole, qui ne permettait même pas aux navires américains de venir en Europe, a eu pour résultat de tenir les colonies dans une sorte d'enfance perpétuelle, et a fait peser sur elles le joug de la métropole pendant près de trois siècles.

La manière dont la propriété était distribuée a beaucoup contribué à arrêter l'essor de ces colonies naissantes. Les premiers conquérans s'étaient partagé les districts et même les provinces; chacun eut des terres d'une vaste étendue: ils obtinrent par la suite de les constituer en majorats, c'est-à-dire de ne pouvoir ni les aliéner ni les partager. La plus grande partie des terres a donc été enlevée à la circulation, ce qui nuit au développement de la population et de l'agriculture, car il faut pour leur faire faire des progrès que la propriété soit très-divisée et facilement transmissible. A cet obstacle il convient d'ajouter ceux qui naquirent de l'étendue et du nombre des établissements ecclésiastiques dont les frais énormes écrasaient les colons; aussi un dénombrement opéré cinquante ans après la conquête n'évalue-t-il qu'à 16,000 le nombre des Espagnols établis en Amérique; mais ce pays est si fertile et si riche, que malgré ces diverses causes la population s'y est sensiblement

augmentée. Elle se divisait en quatre ordres : les *chapetones*, les *créoles*, les *métis* et *mulâtres* et les *nègres*. Le plus puissant et le plus considéré est celui des chapetones. Ce sont les Espagnols arrivés d'Europe; le roi ne confiant aucun emploi un peu important qu'aux Européens, leur prééminence est évidente même lorsqu'ils ont cessé leurs fonctions. Eux seuls font le commerce soit avec l'Espagne, soit dans l'intérieur des colonies; tandis que les créoles sont obligés de se contenter du revenu de leur patrimoine. Ces créoles sont les descendants des Européens établis en Amérique; ils vivent dans un état de haine implacable et mutuelle avec les chapetones, haine entretenue par la politique espagnole.

Les métis sont nés d'un Européen et d'une Indienne, et les mulâtres d'un Européen et d'une nègresse; c'est cette classe qui exerce tous les arts mécaniques. Les nègres introduits en Amérique servent comme domestiques ou sont employés aux travaux de la campagne. Les naturels enfin forment la dernière et la plus grande partie de la population. Leur condition, à l'époque où nous sommes arrivés, était beaucoup améliorée. Depuis la célèbre ordonnance de 1542, ils étaient réputés libres et sujets de la couronne; ils sont obligés de payer un tribut annuel, équivalant à peu près à cinq francs par tête; et, moyennant rétribution, ils doivent se livrer à quelques travaux agricoles et à l'exploitation des mines. Mais chacun ne travaille qu'à son tour, et pour cela ils sont tous classés en divisions, qui varient suivant le nombre d'Indiens de chaque province. Ceux qui vivent dans leurs villages sont sous l'autorité des caciques, qui les traitent d'après les lois de leurs ancêtres conservées par la tradition; pour sauver cette classe de l'oppression à laquelle elle est si fort exposée, les rois d'Espagne ont établi dans chaque district un officier sous le titre de *protecteur des Indiens*. Ses fonctions

sont de comparaître devant les tribunaux pour les défendre, et de les protéger contre les violences des Européens. Au moyen de ces réglements, trop souvent mal exécutés, il est des Indiens qui ont pu parvenir à être possesseurs de fermes considérables et de troupeaux nombreux.

La couronne, avons-nous dit, outre le pouvoir civil, a encore le pouvoir spirituel. Alexandre VI, en accordant aux rois la concession des dîmes, et Jules II leur ayant conféré le droit de disposition absolue des bénéfices ecclésiastiques, les ont réellement rendus chefs de l'Eglise d'Amérique : les bulles n'y sont admises qu'après avoir été approuvées par le Conseil des Indes. La hiérarchie ecclésiastique a été établie sur le même pied qu'en Espagne ; elle se compose d'archevêques, d'évêques et autres dignitaires ; le clergé inférieur est divisé en *curas, doctrineros et misioneros*. Les églises et les couvens y sont magnifiquement ornés ; dans les grands jours de fête, l'or, l'argent et les pierreries y sont prodigues à un point qu'on ne peut concevoir en Europe. Les maisons religieuses y sont nombreuses et richement dotées¹. La plus grande partie de ces établissements sont réguliers, et presque tous les ecclésiastiques sont nés en Espagne. Les historiens des derniers siècles ont tracé avec de sombres couleurs le tableau des vices du clergé régulier et de la profonde ignorance du clergé séculier ; il y a eu sans doute exagération de leur part, car, s'ils disaient vrai, les ecclésiastiques ne seraient pas en si haute estime et n'auraient pas un ascendant si prodigieux sur l'esprit de leurs concitoyens dans tous les établissements espagnols. Malheureusement le succès dans la conversion des Indiens n'a pas répondu à l'ardeur de

¹ Le clergé du Mexique possédait en 1804, 233,625,000 fr. de capitaux hypothéqués sur des propriétés particulières.

leur zèle portent l'pent leur idée abs rendre. I christia la faibles déclarère pour concile t cité, ils c quoique créature christia qu'à pein uns asse dignes d Philippe les Indie tribunal Aprè convien Les Esp immens prompt rapport l'exploit où ils r et dans qui s'y richess Pend fut plu succès.

leur zèle. L'intelligence de ces peuples est si bornée, ils portent leurs réflexions si peu au-delà des objets qui frappent leurs sens, qu'ils sont à peine capables de suivre une idée abstraite, et qu'ils n'ont pas d'expression pour la rendre. La doctrine sublime et purement spirituelle du christianisme est incompréhensible pour eux. Étonnés de la faiblesse de leur intelligence, les premiers missionnaires déclarèrent que c'était une race d'hommes trop stupides pour comprendre les premiers principes de la religion. Un concile tenu à Lima déclara qu'en raison de leur incapacité, ils devaient être exclus du sacrement de l'Eucharistie, quoique Paul III, par sa bulle de 1537, les ait déclarés créatures raisonnables, ayant droit à tous les priviléges du christianisme; ils ont fait néanmoins si peu de progrès, qu'à peine, après deux siècles, en trouve-t-on quelques-uns assez intelligens et assez instruits pour être regardés dignes de participer à l'Eucharistie; et, lorsque le zèle de Philippe II lui fit établir l'Inquisition en Amérique en 1570, les Indiens furent déclarés exempts de la juridiction de ce tribunal.

Après avoir décrit le gouvernement des colonies, il convient de parler de leur commerce et de leurs produits. Les Espagnols, trop peu nombreux pour cultiver cette immense étendue de pays, et séduits par l'appât d'un gain prompt et exorbitant, négligèrent d'abord tout ce qui se rapporte à l'industrie et au commerce, pour se livrer à l'exploitation des mines. Ils abandonnèrent les provinces où ils n'en trouvèrent pas, et se jetèrent dans le Mexique et dans le Pérou, où l'énorme quantité d'or et d'argent qui s'y rencontraient devait être une source inépuisable de richesses.

Pendant plusieurs années, l'ardeur de leurs recherches fut plutôt animée et soutenue par l'espérance que par le succès. Enfin, la mine du Potosi au Pérou fut découverte

par hasard, en 1540, par un Indien qui suivait dans la montagne un llama égaré de son troupeau. Ensuite on ouvrit la mine de Zacatecas, dans la Nouvelle-Espagne, et successivement beaucoup d'autres. Les mines d'argent sont en si grand nombre, que leur exploitation, ainsi que celle de quelques mines d'or, est devenue la principale occupation des Européens. La quantité d'or et d'argent apportée en Espagne est d'environ quatre-vingt-dix millions de livres tournois, à compter depuis 1492 jusqu'en 1775, ce qui fait, en deux cent quatre-vingt-trois ans, environ vingt-cinq milliards quatre cent soixante-dix millions, et, en ajoutant la quantité d'argent extrait sans payer le tribut, on aura la somme fabuleuse de cinquante-cinq milliards. L'évaluation de M. de Humboldt, dont les calculs sont presque généralement adoptés par ceux qui s'occupent de cette matière, est de seize milliards moindre que celle de Robertson. Enfin, d'après un travail authentique, publié en 1829, on trouve les chiffres suivans : De 1492 à 1803, 30,598,000,000 ; 1803 à 1810, 1,743,700,000 ; 1810 à 1829, 2,305,500,000. Ce qui donne pour la première période de trois cent onze ans à peu près quatre - vingt-dix-huit millions annuels, évaluation qui se rapproche beaucoup de celle de Robertson. Il se serait trompé alors seulement dans son évaluation des sommes extraites sans payer le tribut.

Les mines qui fournissent ces richesses ne sont pas exploitées aux dépens de la couronne; celui qui découvre une mine en a la concession à la condition du tribut à payer au roi. Cette facilité a donné naissance à une classe d'individus qu'on nomme *chercheurs*, et dont l'occupation est de rechercher les mines et de vendre le privilége qui leur est accordé à des compagnies qui l'exploitent. Cette facilité de s'enrichir a fait, dès le principe, négliger les travaux agricoles et abandonner les fertiles vallées du

Mexique arides et
Quoiqu'...
tion des
précieuse...
est une ...
et son co...
du quinq...
Guatima...
ile et d'...
nissent d...
de denr...
qu'aux c...
de temp...
tation de...
tel point
les tue q...
exporte ...

L'aug...
session
rable et
les sym...
rations d...
dans ces
quelles ...
loin de
tel deg...
colonial
pouvant
espagn...
cians d...
payer. I...
du Nou...
servé le

dans la
suite on
spagne,
l'argent
insi que
principale
l'argent
dix mil-
usqu'en
ans, en-
millions,
payer le
nte-cinq
s calculs
occupent
que celle
que, pu-
e 1492 à
00; 1810
première
- vingt-
approche
pé alors
tes sans

pas ex-
découvre
tribut à
ne classe
'occupa-
privilége
exploitent.
négliger
allées du

Mexique et du Pérou , pour aller habiter des provinces arides et malsaines , mais qui abondent en métaux.

Quoique les mines soient le principal objet de l'attention des Espagnols, il est cependant des denrées rares et précieuses qui ont su fixer leurs regards. La cochenille est une production particulière à la Nouvelle-Espagne , et son commerce est toujours très - lucratif ainsi que celui du quinquina qui ne se trouve qu'au Pérou; l'indigo de Guatimala , le cacao , le tabac de Cuba , le sucre de cette île et d'Espagnola sont d'une qualité supérieure et fournissent des articles d'un immense produit. A ce commerce de denrées appelées coloniales , parce qu'on ne les récolte qu'aux colonies , il faut en ajouter un autre , qui , en peu de temps , a acquis une immense extension : c'est l'exportation des cuirs. Les bêtes à cornes se sont multipliées à un tel point , qu'on ne les compte que par milliers , et on ne les tue que pour avoir la peau. La quantité des cuirs qu'on exporte en Europe est prodigieuse.

L'augmentation de puissance et de richesses que la possession de l'Amérique apporta à l'Espagne fut considérable et soudaine; elle produisit des effets nuisibles dont les symptômes se firent bientôt apercevoir dans les opérations de cette monarchie. Philippe II , plein de confiance dans ces revenus , s'engagea dans des guerres après lesquelles l'Espagne se trouva épuisée d'hommes et d'argent ; loin de se relever sous Philippe III , elle tomba dans un tel degré d'avilissement , que le monopole du commerce colonial était purement nominal. Les manufactures ne pouvant fournir aux objets d'exportation , les marchands espagnols étaient obligés de les acheter aux autres négocians d'Europe , et les trésors d'Amérique servaient à les payer. Dès-lors l'Espagne ne posséda plus seule les richesses du Nouveau-Monde. La couronne s'était cependant réservé le monopole exclusif de l'or et de l'argent. On s'a-

perçut enfin de cette fausse marche et on s'occupa de fixer ce commerce par des réglemens; il prit, dans le milieu du XVI^e siècle, une forme qui fut constamment suivie jusqu'à leur suppression en 1748. Pour prévenir la fraude, les vaisseaux ne pouvaient sortir que d'un port unique et n'aborder que dans ce même port. On choisit d'abord Séville; mais, en 1720, on préféra Cadix.

On équipa tous les ans deux escadres, l'une distinguée par le nom de galions, l'autre par celui de flotte. Les galions destinés à fournir *Tierra firme*, le Pérou et le Chili, des objets de luxe et de nécessité, touchaient d'abord à Carthagène et ensuite à Porto Bello, où arrivait de Panama le produit de toutes les mines qu'on avait réuni à l'avance; dans cette petite ville se faisait donc en quarante jours, terme fixé, tout le commerce de première main; il s'y échangeait plus de millions qu'en aucun lieu de l'Europe. La flotte se dirigeait de son côté vers Vera Cruz pour la partie de la Nouvelle-Espagne; les deux escadres, après avoir complété leurs chargemens, se donnaient rendez-vous à la Havane d'où elles revenaient de compagnie en Europe. Il est facile de juger combien cette manière de commerçer a dû restreindre les relations des deux parties de l'empire; insensiblement tout le commerce fut concentré dans les mains de quelques maisons qui faisaient d'énormes bénéfices, ne craignant aucune concurrence, et faisant leurs expéditions à leur gré. Un tel état de choses excita vivement la sollicitude des monarques, et quand la tranquillité régna en Espagne avec l'avènement de la maison de Bourbon, le premier soin de Philippe V fut d'y remédier; mais, pour sortir de cet embarras, on tomba dans un autre; le roi se départit de la rigueur de ses prédécesseurs et permit aux Français, ses alliés, de commercer avec le Pérou. Les armateurs de Saint-Malo, à qui Louis XIV avait accordé ce privilége, loin d'imiter les négocians es-

pagnols, expédièrent les marchandises en grande quantité et les donnèrent à un prix inférieur, de sorte qu'en peu de temps ils avaient presque chassé les Espagnols des marchés d'Amérique. Il fallut se hâter de révoquer l'autorisation donnée aux Français, et défendre de nouveau l'introduction des navires étrangers. Mais, par suite d'un traité conclu avec la reine Anne, on accorda à la Grande-Bretagne le droit d'importer des esclaves nègres aux colonies, droit qu'on appelait *asiento*, et dont les Français avaient joui; puis on lui donna la faculté extraordinaire d'envoyer chaque année un vaisseau de cinq cents tonneaux à la foire de Porto Bello. Des commissionnaires anglais résidant dans les villes principales connurent bientôt les objets les plus favorables à l'importation; le vaisseau de cinq cents tonneaux en portait mille: il était accompagné de quelques autres qui, se cachant avec soin, remplaçaient les marchandises vendues, et, après son départ, les magasins étaient sans cesse alimentés et la contrebande organisée d'une manière formidable à la Jamaïque. Une fois sur le continent, ces marchandises circulaient sans obstacles. Des mains étrangères s'étaient donc emparées du commerce, et la flotte, réduite de quinze mille tonneaux à deux mille, ne servait plus qu'à apporter en Europe les revenus du roi.

Frappée de ces abus, l'Espagne voulut s'y opposer; elle créa des vaisseaux *garde-côtes* pour empêcher la contrebande. Ils se livrèrent à des actes de violence qui occasionnèrent une guerre entre les deux puissances, dont le résultat définitif fut l'annulation du traité précédent. L'étendue du commerce des *galions* avait démontré que le mode suivi ne pouvait suffire à la consommation du Nouveau-Monde. Philippe V établit les *vaisseaux de registre*, expédiés dans l'intervalle des saisons fixées pour le départ des galions. Par ce moyen l'Amérique fut suffisamment

approvisionnée, et le nombre de ces vaisseaux augmenta tellement, qu'en 1748 les galions furent tout-à-fait supprimés. Depuis cette époque, ces vaisseaux particuliers mettaient à la voile suivant les circonstances; au lieu d'aller à Porto Bello, ils doublaient le cap Horn, et portaient directement les marchandises dans les ports de la mer du Sud. Ils ne pouvaient cependant encore sortir que de Cadix. Cette prohibition ne fut levée que sous Charles III, en 1764 : ce roi, éclairé par les fautes de ses prédécesseurs, établit des paquebots pour être expédiés chaque mois de la Corogne à la Havane et à Porto Rico, et tous les deux mois pour Buenos-Ayres. Outre l'avantage de procurer une correspondance facile et régulière, ces paquebots transportaient des marchandises et en rapportaient une égale quantité; enfin, en 1765, Charles III permit à ses sujets de sortir du port qui leur conviendrait et de rentrer également où ils le jugeraient convenable. Cette liberté augmenta le commerce d'une manière rapide, et jamais, dans aucun temps, il ne fut plus prospère; il s'accrut encore par l'établissement des vice-royautés du Rio de la Plata et de la Nouvelle-Grenade, et surtout par les communications établies avec les Philippines, qui ne furent cependant permises qu'au Mexique seulement.

Tous les ans il part d'Acapulco, sur la côte de la Nouvelle-Espagne, un ou deux vaisseaux qui ne peuvent être chargés que de trois millions en argent¹; ils rapportent en échange des épices, des drogues, des toiles de coton, des mousselines, des soieries et tous les objets précieux que l'Orient produit. Ce commerce doit être regardé comme la principale cause du luxe qui règne dans cette contrée de "Amérique.

¹ Ce règlement fut souvent violé; le galion dont s'empara l'amiral Anson portait environ sept millions.

Le revenu diminué par fin du dernier fait près à la mort de trois clercs fermait ce du Nouveau gent extra seconde compagnie chandises au roi com ecclésiasticiens annuels de la crois une absolue faire gras tant, espagnol prix fixé par de cette ville pour la Nouvelle

Malgré tout, il est à remarquer que les seules puissances qui reviennent d'avantage sont celles qui ont obtenu la souveraineté des salaires plus élevés de première classe.

Le faste des nobles, le poids de la charge, le souci de leur couvert, etc.

Le revenu que l'Espagne tirait de l'Amérique était bien diminué par la contrebande ; il s'élevait cependant vers la fin du dernier siècle à environ trente-trois millions, déduction faite des frais d'administration qui s'élevaient à peu près à la moitié de cette somme. Ce revenu était le produit de trois classes principales d'impositions. La première renfermait ce qu'on payait au roi comme seigneur suzerain du Nouveau-Monde : tels étaient les droits sur l'or et l'argent extraits des mines et le tribut levé sur les Indiens. La seconde comprenait une foule de droits sur toutes les marchandises. La troisième était composée de ce qui revenait au roi comme chef de l'église et administrateur des fonds ecclésiastiques dans le Nouveau-Monde ; il recevait les premiers annates, et jouissait du bénéfice de la vente de la bulle de la croisade. Cette bulle, publiée tous les ans, renfermait une absolution pour les fautes passées, et la permission de faire gras pendant le carême et les jours maigres. Tout habitant, espagnol, créole ou métis, s'empressait de l'acheter au prix fixé par le gouvernement. On a calculé que le produit de cette vente, en 1786, avait été de cinq millions et demi pour la Nouvelle-Espagne et le Pérou.

Malgré les sommes immenses que l'administration coûte, il est à remarquer que l'Espagne et le Portugal sont les seules puissances européennes qui tirent des colonies un revenu direct, tandis que les autres nations ont l'unique avantage de jouir exclusivement du commerce fait dans chaque colonie. Cette considération a pu déterminer les souverains à donner des salaires très-forts à leurs employés, salaires proportionnés surtout à la cherté de tous les objets de première nécessité.

Le faste du gouvernement devait encore augmenter le poids de ces charges. Les vice-rois représentant la personne du souverain traînaient après eux toute la pompe des rois. Leur cour était composée de gardes à pied et à cheval ; ils

avaient un nombreux domestique, une maison montée comme celle du roi d'Espagne. La couronne fournissait à toutes ces dépenses, nécessaires à l'ordre extérieur et constant du gouvernement. Les appointemens fixés par la loi n'étaient que de cent cinquante à deux cent mille francs; mais les salaires ne constituaient qu'une petite partie de leur revenu. Selon une expression espagnole, les revenus légitimes des vice-rois sont connus; leurs profits réels dépendent des occasions et des circonstances. L'exercice d'une autorité absolue qui leur donnait le pouvoir de disposer des charges lucratives, leur procurait la faculté de s'enrichir, et ceux qui se réservaient quelque branche de commerce se faisaient un revenu supérieur à celui de bien des souverains. Le marquis de Seralvo, par le monopole du sel, avait jusqu'à cinq millions de revenu annuel. Aussi les rois d'Espagne n'accordaient-ils cette commission de vice-roi que pour peu d'années. Le même marquis de Seralvo put, en donnant cinq millions à Olivarez, rester onze ans dans une place dont l'exercice enrichissait en peu d'années ses heureux titulaires. Il est des exemples d'une vertu intacte : le marquis de Croix quitta, en 1772, la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne, après l'avoir exercée avec une intégrité remarquable et rapporta dans sa patrie, au lieu de trésors, l'admiration et les applaudissemens d'un peuple reconnaissant que son gouvernement avait rendu heureux.

Parmi les cinquante vice-rois qui ont gouverné le Mexique depuis 1536 jusqu'en 1808, il n'y en a eu qu'un seul né en Amérique. Dans ce nombre on compte un descendant de Christophe Colomb et un descendant de Montezuma. Don Pedro Nugno Colomb, duc de Veraguas, fit son entrée à Mexico en 1673, et mourut six jours après. Le vice-roi D. Joseph Valladarez, comte de Montezuma, gouverna depuis 1697 jusqu'en 1701.

Découverte
toire. —

Duguay-
Nassau.

couverte

Travaux

tienne d'

On a v
Alvarez C
douter, s
des évén
temps en
ayant pas
nous allo
rapideme
Portugais

Cabral
de *Vera*
on substi
le 3 mai 1
tions ave
n'inspiran
monde;

d'arbres,
l'Éternel,
son sou
voyage,
l'eau, et
Lisbonne
maître. C

CHAPITRE IX.

HISTOIRE DU BRÉSIL ET DU PARAGUAY,

Découverte du Brésil. — Cabral. — Colonie portugaise. — Son histoire. — Expédition des Français. — Villegagnon. — Rippaut. — Duguay-Trouin. — Expéditions des Hollandais. — Maurice de Nassau. — Guerres. — Jean VI au Brésil. — Don Pedro. — Découverte du Rio de la Plata. — Fondation de Buenos-Ayres. — Travaux des missionnaires. — Histoire de la république chrétienne du Paraguay. — Sa fin. — République actuelle.

On a vu précédemment comment le Portugais Pedro Alvarez Cabral, allant dans l'Inde, fut conduit, sans s'en douter, sur les côtes du continent américain ; l'exposé des événemens importans qui se passaient en même temps en d'autres points du Nouveau-Monde, ne nous ayant pas permis de raconter les suites de cette découverte, nous allons rétrograder de plusieurs années et dérouler rapidement les faits qui se rapportent à l'établissement des Portugais sur cette terre.

Cabral, en apercevant le continent, lui donna le nom de *Vera Cruz*, sous lequel il a été chanté par Camoëns ; on substitua plus tard à ce nom celui de Brésil. Il aborda, le 3 mai 1500, dans une anse et eut quelques communications avec les habitans. La simplicité de leurs mœurs n'inspirant à Cabral aucune défiance, il fit débarquer son monde ; après avoir fait élever un autel sous un massif d'arbres, il fit célébrer la messe pour rendre grâce à l'Éternel, et prit possession de cette terre au nom de son souverain. Mais, ne voulant pas interrompre son voyage, il ne resta que le temps nécessaire pour faire de l'eau, et envoya le navire qui lui servait de conserve à Lisbonne, pour apprendre cette découverte au roi son maître. Cette nouvelle combla de joie D. Emmanuel ; il

expédia une petite flotte, sous le commandement de Gon·zalo Coëlho, qui mit à la voile en 1501, et rencontra, à l'île de Gorée, Cabral revenant des Indes; mais cette expédition n'offrit rien de remarquable.

Presque tous les navires qui allaient aux Indes touchèrent au Brésil et plusieurs rapportèrent des bois précieux pour la teinture. Nous avons dit comment Jean de Solis découvrit la baie de Rio de Janeiro (1515) dans le second voyage qu'il fit sur cette côte; comment Magellan la reconnut après lui, et la nomma Sainte-Lucie.

Vers cette époque, on conçut l'idée de former des établissements stables sur cette terre. En 1516, Christovão Jacques entra dans la baie de Tous-les-Saints, s'empara de deux navires français qui s'y trouvaient à l'ancre, et, pour faciliter l'exploitation des bois de teinture, établit un comptoir sur le canal qui sépare l'île Itamarica du continent.

Cependant, vers 1531, la célébrité des colonies de l'Espagne ayant fait craindre au Portugal que cette puissance rivale n'empiétât sur les droits que lui avait créés le partage d'Alexandre VI, Jean III se décida à envoyer vers le Nouveau-Monde une flotte imposante sous la conduite de Martin Affonso de Souza. De Souza reconnut le cap Saint-Augustin, longea tout le rivage, vint mouiller dans la baie de Tous-les-Saints, où il amarina deux bâtimens français, relâcha à Porto Seguro pour s'y ravitailler, pénétra pour la première fois dans la baie de Sainte-Lucie, dont il changea le nom en celui de Rio de Janeiro (Fleuve de Janvier), remonta la côte américaine jusqu'à Saint-Sébastien, visita le Rio de la Plata et la baie dos Santos, et enfin ne quitta ces parages que lorsque la puissance portugaise s'y trouva complètement établie.

Des aventuriers français, partis de Marseille, attirés par les merveilles qu'on débitait sur cette riche contrée, se

rendirent d'entre elles, expédition décidée cette pour ce qu'on lieues de de fiefs condition gaises.

Ces colonies des indigènes Mexique par la violence succombèrent encore dans les Européens conquisis Souza, qui en 1549 fut longtemps rapidement mal de mal naturels, jouaient le rôle de leur zèle à acquérir sans peine une riche colonie eurent en récompense rendit de leurs efforts conservées.

Pendant Amé-

rendirent maîtres du comptoir d'Itamarica, et soixante d'entre eux y demeurèrent; ils en furent chassés par une expédition portugaise. Ces tentatives et celles des Espagnols décidèrent la cour de Lisbonne à peupler définitivement cette portion de l'Amérique; pour y parvenir, on institua ce qu'on appelle des capitaineries, consistant en cinquante lieues de terrain le long des côtes, qu'on distribua à titre de fiefs héréditaires aux grands vassaux de la couronne à condition de les peupler à leurs frais de familles portugaises.

Ces colons ne tirèrent qu'un faible parti du travail des indigènes; là, comme à Saint-Domingue, comme au Mexique, comme partout, on ne put les contraindre que par la violence, et comme partout des races entières ont succombé. La destruction de ces malheureux habitans fut encore hâtée par les combats qu'ils eurent à soutenir contre les Européens, dont la tyrannie les opprimait. Après avoir conquis une portion de territoire assez vaste, Thomas de Souza, premier gouverneur-général de la colonie, fonda en 1549 la ville de San Salvador, aujourd'hui Bahia, qui fut long-temps la capitale du Brésil. Cette ville s'accrut rapidement. L'histoire de ses commencemens est un journal de massacres et de traités entre les Portugais et les naturels, au milieu desquels les missionnaires jésuites jouaient le rôle de conciliateurs. Plusieurs ont été victimes de leur zèle pour la religion; leurs successeurs finirent par acquérir au christianisme quelques tribus, et ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent à leur faire abandonner l'horrible coutume de manger leurs prisonniers. Les jésuites eurent enfin une milice aguerrie de sauvages baptisés, qui rendit de grands services à la colonie. Nobrega et Anchieta, par leurs travaux apostoliques, ont mérité que l'histoire conservât leurs noms.

Pendant long-temps le Brésil fut le théâtre de guerres
AM. 9

sanglantes entre les colons et d'autres nations européennes qui ne tentèrent aucune entreprise contre les possessions espagnoles. En 1554, Durand de Villegagnon, vice-amiral de Bretagne, demanda au roi Henri II deux vaisseaux pour aller fonder à Rio de Janeiro une colonie, qui serait peuplée de partisans de Calvin ; le roi y consentit pour se débarrasser de la turbulence des nouveaux sectaires. Villegagnon débarqua à l'entrée de la baie, et son premier soin fut de bâtir une citadelle qui porte encore son nom. Mais ne se sentant pas assez fort, il demanda des secours qu'il reçut en 1555. La discorde se mit au milieu des Français ; Villegagnon, abjurant une seconde fois, redevint catholique, persécuta ses anciens coreligionnaires, et peu après abandonna son établissement ; il fallut de nombreux efforts avant que les Portugais pussent se rendre maîtres du fort Coligny, édifié à côté de la citadelle.

Le gouverneur du Brésil en vint à bout en 1566, aidé des missionnaires Nobrega et Ancheta, à la tête de leurs fidèles sauvages. Les Français se retirèrent sur quatre vaisseaux qui étaient en rade, quittèrent la baie et voulurent tenter une descente sur les côtes de Pernambuco ; ils furent repoussés et forcés de quitter l'Amérique. Le gouverneur fonda une ville qu'il appela Saint-Sébastien, nom du saint sous la protection spéciale duquel avait été mise cette expédition. Mais le nom de Rio de Janeiro prévalut. Telle fut l'origine de cette ville, qui devint bientôt la capitale d'un immense empire.

La seconde tentative que firent les Français pour fonder une colonie au Brésil fut dirigée sur l'île de Maranham. Un armateur de Dieppe, Riffaut, ayant visité cette île, la crut convenable pour un établissement. Ses premiers efforts furent sans succès. Charles Devaux, qui lui succéda dans le commandement, s'étant fait chérir des indigènes, leur persuada de reconnaître le roi de France pour souverain ;

il passa en
Marie de l'
du royaume
Devaux s'
lui donna
dans les I

L'expédi-
cents hon-
été benie
tre mission-
turels.

Les Fra-
missionna-
rial de leu-
rable sur
minée par
terrain où
tandis que
neur de la
rapides. Le
sauvages a
tranquillité
pulser les
longée et
jours sout-
eux qui a
leur patrie

Avant d'
le Brésil q
parler de
mencée d'
rablement
cuns color
Vers 16

il passa en France afin de réclamer des forces suffisantes. Marie de Médicis, alors régente, était trop occupée des soins du royaume pour écouter favorablement cette demande; Devaux s'étant entendu avec de riches particuliers, la reine lui donna le titre de lieutenant-général du roi de France dans les Indes-Occidentales.

L'expédition, composée de trois bâtimens et de cinq cents hommes, partit le 28 janvier 1612, après avoir été bénie par l'évêque de Saint-Malo qui envoyait quatre missionnaires capucins dans le but de convertir les naturels.

Les Français arrivés à l'île furent reçus comme amis; les missionnaires mirent une grande pompe dans le cérémonial de leur installation, afin de faire une impression favorable sur l'esprit des sauvages. Cette cérémonie fut terminée par l'érection d'une croix et la bénédiction d'un terrain où on allait élever un fort, qu'on nomma fort Louis, tandis que la baie reçut le nom de Sainte-Marie en l'honneur de la mère de Dieu. L'établissement fit des progrès rapides. Les colons, imitant les missionnaires, traitèrent les sauvages avec douceur et se concilièrent leur amitié. Cette tranquillité ne dura pas: les Portugais cherchèrent à expulser les Français et y réussirent. Après une lutte prolongée et de sanglans combats, où les colons furent toujours soutenus par les Tupinambas, quatre cents d'entre eux qui avaient survécu furent forcés de retourner dans leur patrie.

Avant de raconter les opérations des Hollandais contre le Brésil qui eurent lieu à cette époque, il convient de parler de la dernière expédition des Français, qui, commencée d'une manière malheureuse, se termina honorablement pour la France quoiqu'elle ne fut suivie d'aucune colonisation.

Vers 1670, un simple officier de marine, le capitaine

Duclair, conçut le téméraire dessein de s'emparer de Rio de Janeiro ; il força l'entrée de la rade ; mais il ne put entrer dans la ville et périt avec tous ses compagnons. A la nouvelle de ce désastre, Duguay-Trouin jura de le venger ; il obtint de Louis XIV des vaisseaux et des hommes, et parut inopinément sur la rade de Rio en septembre 1671. Dès le 14, il débarqua ses troupes et commença le siège ; peu après, il entra dans la ville que ses batteries avaient presque détruite : elle était absolument déserte. Avant de l'évacuer, le gouverneur avait fait miner les fortifications et les principaux édifices. Prévenu à temps, Duguay-Trouin fit éventer les mines, prit tranquillement possession de la ville, et, pour forcer le gouverneur à lui offrir une riche rançon, il dévasta tous les environs ; celui-ci, content de se débarrasser de ses ennemis avec de l'argent, entra en pourparlers : la contribution fut fixée à quinze cents mille francs. Le 4 octobre, elle fut payée et la ville remise aux Portugais, qui éprouvèrent une perte de plus de vingt-sept millions. Ce fut la dernière fois que les Français parurent en ennemis sur ces côtes, et depuis lors ils n'ont jamais cherché à s'établir dans un pays qui, sauf cette glorieuse circonstance, fut toujours fatal à leur nation.

Les Hollandais, depuis plusieurs années, exerçaient des pirateries sur la côte du Brésil ; ils avaient créé une compagnie des Indes-Occidentales et voulaient consacrer son inauguration par la conquête de Bahia. La guerre qu'ils soutenaient contre Philippe IV leur en fournit les moyens ; une flotte de soixante voiles fut destinée à cette expédition. Bahia ne pouvant résister à un armement aussi fort, se rendit à discrétion et le gouverneur fut fait prisonnier. L'archevêque Teixeira, alliant le courage des guerriers au zèle des pasteurs de l'église, se retira avec douze cents naturels convertis dans un bourg voisin, où, s'étant fortifié, il tint les Hollandais comme assiégés.

Quoiqu'...
pagne, le
mes étaient
avaient co...
Portugais
voulut cep...
gneurs pe...
rir sur le
six vaisse...
d'Almeida
D. Osorio
vaisseaux
San Salvad...
par les tr...
command...
siégés aux
avoir souf...
vengèrent
vaisseaux.
mexicains
l'amiral Lo...
rante-cinq...
envoyés p...
s'emparer
fût vaillan...
les épouva...
diverses a...
gais ou qu...
des altern...
prises des...
les Provin...
timier tou...
de Nassau
Pernambu...

Quoique la couronne de Portugal fût réunie à celle d'Espagne, les colonies particulières de chacun de ces royaumes étaient exclusivement occupées par les nations qui les avaient conquises. Aussi cette agression, en alarmant les Portugais, causa-t-elle de la joie aux Espagnols. Philippe voulut cependant venger cette insulte ; il engagea les seigneurs portugais à former une expédition pour reconquérir sur les hérétiques ce qu'ils leur avaient usurpé. Vingt-six vaisseaux portugais furent bientôt armés. Francisco d'Almeida en eut le commandement ; le chef suprême était D. Osorio de Tolède, qui se réunit à la flotte avec plusieurs vaisseaux espagnols. Cette armée combinée arriva devant San Salvador au moment où les Hollandais étaient affamés par les troupes de l'archevêque ; quatre mille hommes commandés par D. Manuel de Menezès réduisirent les assiégés aux dernières extrémités : ils rendirent la ville après avoir souffert un mois de siège. Les Provinces-Unies se vengèrent de cet échec par la prise d'un grand nombre de vaisseaux. En 1627, l'amiral Pieter s'empara des galions mexicains qui portaient plus de quinze millions. En 1630, l'amiral Lonck débarqua à Pernambuco, ayant avec lui quarante-cinq bâtimens et un nombre considérable de troupes envoyés par la Hollande. De 1630 à 1637, cette armée put s'emparer de la plus grande portion du territoire, quoiqu'il fût vaillamment défendu par les Portugais dont les succès les épouvantèrent plus d'une fois. Ils eurent à combattre diverses agressions des naturels qui soutenaient les Portugais ou qui étaient indépendans. Cette période n'offre que des alternatives de victoires et de défaites, de prises et reprises des villes, sans amener aucun résultat décisif. Enfin les Provinces - Unies voulant, par un dernier effort, légitimer tous les autres, elles envoyèrent le célèbre Maurice de Nassau en qualité de gouverneur. Il arriva au récif de Pernambuco le 23 janvier 1637. Sa première campagne

fut très-brillante : partout il battit les Portugais conduits par Banjola. Nassau borna cependant sa conquête au cours du Rio San Francisco, et retourna à Pernambuco qu'il avait rendu inexpugnable, préparer l'attaque contre Bahia. Par ses ordres, des savans et des naturalistes explorèrent le pays et réunirent sur l'histoire naturelle les matériaux les plus précieux.

Maurice parut en avril 1638 dans les parages de Bahia avec une flotte considérable et sept mille huit cents hommes de troupes. Il s'empara facilement de plusieurs forts ; enfin il tenta l'assaut le 18 avril à sept heures du soir. Il fut repoussé par Banjola et Pedro de Sylva avec tant de perte, qu'il ne put renouveler son attaque ; il fut contraint d'abandonner le siège après avoir inutilement battu les murailles et après avoir perdu plus de trois mille hommes et tout son matériel. Il se retira à Olinda, où il se livra entièrement à des travaux administratifs et à l'agrandissement de Pernambuco à qui il donna le nom de *ville de Nassau*, attendant des renforts demandés à la Hollande. Mais déjà on avait répandu le bruit que Nassau voulait fonder au Brésil une monarchie. Ce motif fut assez puissant pour qu'on lui refusât les secours si nécessaires dans ces conjonctures ; car, au même temps, Philippe IV envoyait une nombreuse flotte pour chasser les usurpateurs de ses domaines. Cette expédition ne fut pas heureuse ; les vaisseaux hollandais livrèrent quatre combats où ils eurent l'avantage, et la flotte portugaise dispersée par les vents ne put débarquer qu'un petit nombre d'hommes. Ainsi fut éloigné l'orage qui menaçait Nassau ; il n'eut plus à combattre que quelques partisans dont le courage préserva Bahia d'une ruine complète.

Tel était l'état des choses quand don Jorge de Mascarenhas arriva avec le titre de vice-roi. Son premier soin fut de conclure une trêve jusqu'à ce que les deux pays eus-

sent statué sur le sort du Brésil. Déjà cette colonie ne dépendait plus de l'Espagne, et Jean IV, roi de Portugal, à la suite de la révolution la moins sanglante qui se soit jamais accomplie, voulant rassembler toutes ses forces contre les Espagnols, conclut avec les Hollandais une alliance de dix ans, pendant lesquels les deux puissances resteraient en possession des pays occupés le 23 juin 1641, jour de la signature du traité. La métropole abandonnant pour ainsi dire le Brésil, de généreux citoyens se dévouèrent pour affranchir ce pays de la domination étrangère; plusieurs tentatives partielles ne laissèrent à Nassau aucune tranquillité. Il se maintenait cependant, lorsque la Compagnie des Indes, effrayée par son ambition, le rappela et envoya à sa place trois de ses membres en qualité de directeurs-généraux de la colonie.

Sous leur administration tout se détériora; les vexations n'eurent plus de bornes; les soldats furent licenciés; les forteresses tombant en ruines n'étaient pas réparées; les directeurs vendaient même les armes et les munitions. Les Portugais n'attendaient qu'une occasion favorable pour se soulever; elle se présenta d'elle-même. En 1645, un Portugais ayant marié une de ses filles avait invité à la fête tous les chefs hollandais. Les conjurés saisirent cette occasion pour s'en défaire; mais le complot ayant été découvert, ils furent obligés de se sauver. Le soulèvement devint général, et Vieira fut nommé chef de l'armée. Cette guerre dura dix années; Vieira la fit tout entière à ses frais et en son nom; quand la cour eut envoyé le général Barotto pour prendre le commandement, il redevint simple officier dans cette armée qu'il avait créée, et par son influence il fut encore l'ame de l'expédition. Toutes les citadelles furent reprises, des batailles gagnées, et le siège mis devant Pernambuco; une flotte arriva de Portugal avec défense expresse de prendre part aux hostilités. L'enthousiasme

de Vieira fit enfreindre à l'amiral les ordres qu'il avait reçus, et Pernambuco, assiégée par terre et par mer, capitula pour s'épargner une ruine inévitable. Par ce traité le grand Conseil signa l'acte d'évacuation de toutes les places que les Hollandais tenaient encore dans l'Amérique portugaise. Enfin des conférences s'ouvrirent à La Haie en 1661, et, par le traité qui en fut la suite, le Portugal devait avoir la jouissance exclusive du Brésil, moyennant un paiement de dix millions pour indemniser la Hollande. Jean IV fut reconnu maître de cette vaste colonie. Le chef de la chrétienté s'applaudit de cette conquête; il donna à Vieira le titre de restaurateur de l'Eglise en Amérique, et le Portugal reconnaissant lui décerna celui de héros du Brésil.

La colonisation marcha dès-lors d'un pas ferme et assuré, et le Brésil fut le plus beau fleuron de la couronne portugaise. Jean VI, forcé de quitter Lisbonne à l'approche des Français en 1808, plaça le siège de son empire à Rio de Janeiro. Le Brésil ne fut plus une dépendance de la métropole; ce fut un royaume plus puissant que le royaume européen, et, seul de tous les Etats de ce vaste continent, il offrit le spectacle d'une couronne portée par un roi chrétien. La révolution d'Oporto en 1821 le rappela en Portugal; les jalousies des provinces brésiliennes se renouvelèrent; la constitution des Cortès de Lisbonne en fut le prétexte, mais le véritable motif était le désir de posséder une indépendance comme leurs voisins. Pour faire cesser cet état de choses qui menaçait le Brésil d'une prochaine destruction, D. Pedro, fils de Jean VI, se fit couronner, en 1823, empereur constitutionnel. Des troubles sans cesse renaissants, qui durèrent jusqu'en 1831, le contraignirent à quitter l'Amérique et à laisser le trône à son jeune fils. Le Brésil constitue en ce moment la seule monarchie du Nouveau-Monde.

Le nom
républiqu
trefois à c
jusqu'au c
frontières
la vice-ro
les républ
Paraguay
la domina
précédem
la conquêt
chrétienne
donner a
fondée et
d'ambition
généreux,

Ce pay
tard par S
détacheme
tugais trou
envoyer e
les V à ex
le pays e
doza, dès
nommée
Les comm
rope étais
nulles; M
famine :
dont il do
côte était
vres que
que lui-m
sait-on, d

Le nom de Paraguay, actuellement réservé à une petite république située au centre du continent, était donné autrefois à cette vaste étendue de territoire qui, du Brésil, va jusqu'au détroit de Magellan, et de l'Océan-Atlantique aux frontières du Pérou et du Chili, territoire qui forma, depuis, la vice-royauté de Buenos-Ayres, et constitue maintenant les républiques Argentine, de Bolivia, de l'Uruguay et du Paraguay proprement dit. Les événemens qui ont marqué la domination espagnole sont de toute autre nature que ceux précédemment racontés; ailleurs la force des armes acheva la conquête, ici ce fut le plus beau triomphe de la religion chrétienne dans les temps modernes: on vit le Paraguay donner au monde étonné l'exemple d'une république fondée et gouvernée par les prêtres, non dans des vues d'ambition, mais par les motifs les plus nobles et les plus généreux, la puissance de la religion sur la barbarie.

Ce pays, découvert par Jean de Solis et reconnu plus tard par Sébastien Cabot, fut occupé jusqu'en 1535 par un détachement que ce dernier y laissa. Les Indiens et les Portugais troublerent souvent sa possession. On put cependant envoyer en Espagne assez d'argent pour engager Charles V à expédier une flotte et une armée pour conquérir le pays et y former un établissement. D. Pedro de Mendoza, dès son arrivée, fit tracer le plan d'une ville qui fut nommée *Nuestra Seignora de Buenos Ayres* (1535). Les commencemens furent terribles: les vivres venus d'Europe étaient épuisés, les communications avec les naturels nulles; Mendoza eut à souffrir toutes les horreurs de la famine: alors il tenta le long du fleuve une expédition dont il donna le commandement à l'un de ses officiers. La côte était fertile; les habitans fournirent aisément des vivres que cet officier put envoyer à Buenos-Ayres, tandis que lui-même pénétra dans l'intérieur où on trouvait, disait-on, de l'argent en abondance. Une nouvelle expédition

partit pour aller à sa recherche; on apprit que ce détachement avait été massacré. Pendant ce temps, les chefs jetèrent les fondemens de la ville de l'Assomption, aujourd'hui capitale du Paraguay (1538). Cette ville acquit bientôt une certaine importance; elle servit de refuge à la population de Buenos-Ayres échappée à la famine et aux combats soutenus contre les Indiens.

De 1540 à 1600, les divers gouverneurs qui se succéderent conquirent toutes ces provinces, non sans opposition de la part des naturels, et souvent au milieu de plusieurs rébellions de quelques officiers. La colonisation marcha rapidement. Ce fut dans les vingt dernières années du XVI^e siècle que l'arrivée des missionnaires jésuites commença la grande œuvre de la conversion des naturels, dans laquelle ils montrèrent tant de dévouement et de courage, comme ils l'avaient fait au Pérou. « Déjà, dit le P. Charlevoix (nous citons textuellement), on proclamait hautement que le fondateur de cette nouvelle religion, né dans le temps que Colomb commençait à découvrir le Nouveau-Monde, avait reçu du ciel une mission spéciale et une grâce particulière pour y établir le royaume de Jésus-Christ. » Dès que les Pères avaient converti un certain nombre d'Indiens, ils établissaient des villages auxquels ils donnaient le nom de *Réductions*. Ces Réductions ne parvinrent pas tout d'abord au point de perfection où elles étaient arrivées quand l'auteur cité plus haut écrivit leur histoire. Nous allons néanmoins donner le tableau qu'il en a laissé, en faisant observer que, sauf quelques petites différences de localités, toutes se ressemblaient.

Un supérieur des Missions était chargé, au nom de la compagnie, de surveiller tous les chefs de peuplades. Il y avait ordinairement dans chaque mission deux jésuites: un curé, administrateur de tout le temporel, et un vicaire, son subordonné et chargé du spirituel. Ce dernier

était le p
arrivé d'
ses études
séminaire
sujets cap
tout sur l
pouvaient
bornés? M
choix : u
nistration
un corrég
et des a
nommé fi
et un ter
enfans. U
punition c
publique,
la seconda

Tous le
et les rue
était au
l'arsenal,
tation de
près de
citronnie
Réductio
responda
bourgad
beaux ar
tiers, do

Les te
sées en
car il n'e
de le cu

était le plus souvent, ou un missionnaire récemment arrivé d'Europe, ou un jeune prêtre venant d'achever ses études en théologie au collège de Cordova, sorte de séminaire où les diverses missions se recrutaient des sujets capables. Le gouvernement intérieur roulait surtout sur les missionnaires, et il le fallait bien; car que pouvaient par eux-mêmes ces pauvres Indiens ignorans et bornés? Mais il y avait pourtant divers officiers de leur choix : un cacique ou chef de guerre, chargé de l'administration militaire, et, comme dans les villes espagnoles, un corrégidor, chargé de celle de la justice; des régidors et des alcades, pour la police intérieure. Un magistrat nommé *fiscal* remplissait les fonctions de censeur public, et un *teniente* ou lieutenant du cacique veillait sur les enfans. Une réprimande faite par les missionnaires était la punition d'une première infraction aux lois; une pénitence publique, celle de la première récidive; le fouet, celle de la seconde.

Tous les hameaux étaient bâtis sur un plan uniforme, et les rues en étaient tirées au cordeau. La place publique était au milieu, et l'église en face. Là aussi se trouvaient l'arsenal, les magasins, les ateliers, les greniers et l'habitation des missionnaires. Les cimetières étaient également près de l'église, plantés de palmiers, d'orangers et de citronniers en allées; et, à quelque distance de chaque Réduction, s'élevait un certain nombre de chapelles, correspondant chacune à l'ouverture de l'une des rues des bourgades, et à laquelle conduisait une allée plantée de beaux arbres. La bourgade était divisée en plusieurs quartiers, dont chacun avait son surveillant.

Les terres dépendant de chaque Réduction étaient divisées en plusieurs lots, cultivés chacun par une famille; car il n'est pas vrai, comme on l'a cru ou comme on a feint de le croire, que personne ne possédât rien en propre;

mais il y avait des champs communs, cultivés par tous, qu'on nommait la *Possession de Dieu*, et dont les fruits étaient affectés à l'entretien des infirmes, aux frais de la guerre, au soulagement de la communauté dans les disettes. On les employait aussi quelquefois à l'acquittement du tribut qui se payait par famille au roi d'Espagne.

Chaque Réduction avait deux écoles. Dans l'une, on enseignait les lettres; dans l'autre, la danse et la musique. La musique et même la danse étaient mises en usage jusque dans les cérémonies religieuses. Les Pères ne pouvaient oublier qu'ils avaient dû leurs premiers succès au chant des cantiques, dont l'harmonie attirait près d'eux les premiers néophytes, et devaient profiter du genre d'aptitude qu'ils trouvaient surtout en eux; car, si les Indiens n'avaient pas beaucoup d'imagination, au moins étaient-ils grands imitateurs. Aussi y avait-il partout des ateliers pour les arts et les métiers les plus utiles, dorure, peinture, sculpture, orfèvrerie, horlogerie, serrurerie, menuiserie, tisserandrie, fonderie, etc. Ils y réussissaient très-bien, y étant exercés dès leur plus tendre enfance. Sans parler, en effet, des travaux agricoles, exécutés avec succès sous la direction des Pères, les indigènes avaient bâti et orné, sur leurs dessins, des églises qui, pour la plupart, n'auraient pas craint la comparaison avec celles du Pérou et même de l'Espagne. Mais, indépendamment des soins donnés à l'éducation de tous, on choisissait ceux des enfans qui annonçaient des dispositions particulières; et, réunis sous le nom de *congrégation*, ils recevaient une éducation particulière, propre à former des prêtres, des magistrats et des guerriers.

Les femmes avaient pour vêtement une tunique blanche, soutenue par une ceinture; elles allaient bras et jambes nus, sans autre coiffure que leurs cheveux flottans sur leurs épaules. Les hommes portaient l'habit castillan, re-

couvert
changé
avaient
partout
travailla
que sem
qu'elles
en toiles
pait aux
de refu
enfans,
gens de
jours sé

Les R
pagnols
et la néo
paisibles
bientôt
pour fai
des vain
tenu de
eurent l
rie, sou
que bou
sabre, d
portant
fronde;
régidor
sait faire
combats
traite, p
Ce qu
la pom
les céré

couvert, pendant le travail, d'un sarreau de toile blanche, changé en un sarreau de couleur pourpre pour ceux qui avaient mérité des distinctions. Le son de la cloche était partout le signal du travail et celui du repos. Les femmes travaillaient dans leurs ménages. On leur distribuait, chaque semaine, une certaine quantité de laine et de coton, qu'elles devaient rendre tous les samedis, prête à convertir en toiles et en étoffes; et quelquefois aussi on les occupait aux travaux de la campagne. Il y avait une *maison de refuge* où se retiraient les veuves ou les femmes sans enfans, en l'absence de leurs maris. On mariait les jeunes gens de très-bonne heure; mais les deux sexes étaient toujours séparés, même à l'église.

Les Réductions étaient souvent inquiétées par les Espagnols, par les Portugais ou par les Indiens non convertis; et la nécessité avait constraint les Pères à enseigner à leurs paisibles citoyens l'art de la guerre; mais s'ils y devinrent bientôt habiles, au moins n'usaient-ils de leurs talents ni pour faire des conquêtes, ni pour s'enrichir des dépouilles des vaincus. Les missionnaires avaient, non sans peine, obtenu de la cour de Madrid la permission de s'armer. Ils eurent bientôt de la poudre, du canon, une milice aguerrie, souvent redoutable aux Européens eux-mêmes. Chaque bourgade entretenait un corps de cavalerie, armé du sabre, de la lance et du mousquet, et un corps d'infanterie portant les armes primitives, le macuna, l'arc, la flèche, la fronde; et, de plus, l'épée et le fusil. Tous les lundis le corégidor passait les troupes en revue sur la place, leur faisait faire l'exercice et les rompait aux évolutions par des combats simulés où souvent même il fallait sonner la retraite, pour prévenir les accidens.

Ce qui caractérisait surtout les Missions, c'était l'éclat et la pompe que les Pères déployaient dans le culte et dans les cérémonies religieuses. Ils avaient senti de bonne heure

qu'il fallait stimuler par les yeux des imaginations naturellement lentes et engourdiées. Les églises brillaient d'or, d'argent et de peintures; et, dans les jours solennels, le pavé était semé de fleurs odoriférantes et aspergé d'eaux de senteur. Qu'il était touchant de voir, tous les matins, les enfans des deux sexes s'y rendre, dès l'aube du jour, au son de la cloche, pour la prière, et le soir, après le coucher du soleil, pour assister au catéchisme! Mais les dimanches et les fêtes, quel concours et quelle piété! Les visites des évêques, trop rares à cause des distances et de la difficulté des chemins, étaient reçues dans les Missions avec un mélange piquant d'appareil guerrier et religieux. Toute la milice était sous les armes sur la route jonchée de fleurs et ornée d'arcs de triomphe en verdure. Le même cérémonial, le même dévouement, la même soumission se montraient dans celles des gouverneurs et des commissaires royaux, seulement avec un peu plus d'éclat militaire. C'était surtout à la fête du titulaire de l'église et à celle du Saint-Sacrement, que rien n'était négligé pour déployer un luxe de représentation toujours effacé par la décence et par la dévotion sincère qui en faisaient le principal ornement. Telles étaient les institutions qui, à la longue, avaient extirpé une foule de vices auxquels les Indiens n'étaient que trop enclins, la légèreté, l'inconstance, l'ivrognerie, l'incontinence, en y substituant les vertus contraires; triomphe inoui, sans doute, que la religion seule pouvait obtenir! Et qu'on vienne ensuite faire un crime aux Pères d'avoir pris tant de précautions pour interdire aux Espagnols, et, en général, aux étrangers, l'entrée de leurs établissements, où il ne leur était permis de résider que trois jours; de les avoir entourés de fossés profonds, palissadés, garnis de portes et de verroux et gardés avec vigilance! Quand bien même il n'y aurait pas quelque exagération dans ces rapports, n'avaient-ils

pas bien
pouvaient
Peu d'
blissemen
ductions
toutes n
qui, mal
neurs qu
trouvère
contre les
fois victo
de la mon
des fonda
tyre. Mal
teurs nat
ques répét
tres tribu
serter tou
rissantes;
formaient
ternatives
républiqu
d'un côté
quelquef
tinuelles;
tre les In
les jésuite
étaient to
par des p
listas ont
habitans
Cepen
blaient to
à leur plu

pas bien acquis le droit d'empêcher des relations qui ne pouvaient être que funestes ?

Peu d'années après la formation de leurs premiers établissements, les missionnaires avaient déjà vingt-neuf Réductions dans le Guayra, sur le Paraguay, sur le Paraná, toutes naissant à peine et encore faibles, il est vrai; mais qui, malgré le jaloux abandon de la plupart des gouverneurs que la cour d'Espagne appelait à les protéger, se trouvèrent bientôt en état de soutenir une guerre réelle contre les Indiens non convertis. Ceux-ci furent plusieurs fois victorieusement repoussés par les néophytes, vengeurs de la mort de plusieurs de leurs missionnaires, car le zèle des fondateurs commençait à obtenir la sanctification du martyre. Malheureusement, privés de l'appui de leurs protecteurs naturels, ils se trouvaient moins forts contre les attaques répétées des terribles Paulistas, unis aux Tupis et autres tribus non moins barbares. En 1631, il leur fallut déserter toutes les Réductions, sans en excepter les plus florissantes; et l'église du Guayra, de cent mille ames qui la formaient, se trouva bientôt réduite à douze mille. Des alternatives de succès et de revers signalèrent le destin de la république chrétienne. A peine une Réduction tombait-elle d'un côté, que d'autres s'élevaient sur d'autres points et quelquefois sur le même sol, en dépit des dissensions continues avec les gouverneurs, qui usaient de violence contre les Indiens ou voulaient leur donner d'autres chefs que les jésuites, en dépit de guerres où les nouveaux chrétiens étaient tour à tour vaincus ou vainqueurs; il est prouvé par des pièces authentiques que, de 1628 à 1630, les Paulistas ont enlevé et vendu comme esclaves plus de 60,000 habitans des Réductions.

Cependant, au moment même où les Réductions semblaient toucher à leur ruine, elles touchaient, au contraire, à leur plus grande splendeur. L'expérience avait enfin fait

reconnaître ce qu'on pouvait attendre des néophytes armés et disciplinés. Les jésuites avaient obtenu pour eux l'usage des armes à feu. Dès 1641, les néophytes ne craignaient plus les redoutables Paulistas. Réunis contre eux au nombre de 4,000 seulement, dans une de leurs invasions, ils leur tuèrent 12,000 hommes, avec grand nombre de leurs auxiliaires. Les Réductions reconstruites ou multipliées étaient, dès l'année suivante, tranquilles au nombre de vingt-deux, déjà presque régulièrement gouvernées.

Tandis qu'ils triomphaient ainsi, de nouveaux orages menaçaient leurs chefs spirituels, déjà tant persécutés. Les jésuites, dès 1640, avaient été chassés de San Paulo à la suite d'une révolte excitée contre eux par les brefs du pape peu favorables aux Brésiliens, et surtout aux Paulistas. L'inimitié de D. Bernardin de Cardenas, évêque du Paraguay élu par surprise, et qu'ils n'avaient pas voulu reconnaître, ne tarda pas à leur devenir plus fatale encore. Après s'être vus exposés, par lui et par leurs autres ennemis, à beaucoup de calomnies facilement détruites, ils eurent bientôt à repousser des persécutions plus directes. Ils furent ignominieusement chassés de l'Assomption, et poursuivis avec acharnement par D. Bernardin, qui ne cessait de les charger d'inculpations successivement reconnues fausses et calomnieuses.

Mais la politique et la guerre devaient, aussi bien que la religion, concourir aux progrès de la république chrétienne. En 1680, les Portugais, sous le commandement de D. Manuel de Lobo, avaient fondé, sur la rive septentrionale du Rio de la Plata, la colonie du Saint-Sacrement. D. Joseph de Garro, gouverneur de la province du Rio de la Plata, au nom de l'Espagne, réclama contre cette usurpation de ce qu'il regardait comme un territoire espagnol. D. Manuel n'ayant tenu aucun compte de ces réclama-

tions, D. taquer I manda c voyés en Indiens e comme p de la me dans tou guerriers duquel le Saint-Sac 300,000 San Paul Les jé sécutions exposère Europe, l les plus e rique, to milles, pa toujours leur étaid propriéta avec les c dres régu contre ce leur pati devait fin préluder haine au quera y dience ro le Paragu en combi

tes ar-
ur eux
ne crai-
tre eux
s inva-
d nom-
tutes ou
illes au
nt gou-

orages
tés. Les
ulo à la
du pape
aulistas.
du Para-
u recon-
encore.
es enne-
uites, ils
directes.
otion, et
a, qui ne
ment re-

oien que
que chré-
ndement
e septen-
crement.
e du Rio
tre cette
ire espa-
réclama-

tions , D. Joseph reçut de son gouvernement l'ordre d'attaquer la nouvelle colonie. Il rassembla des troupes, et manda des Réductions 3,000 hommes, qui lui furent envoyés en diligence, bien armés et bien disciplinés. Ces Indiens contribuèrent puissamment, par leur sang-froid comme par leur bravoure, à la prise de la ville, le 6 août de la même année; action qui ne tarda pas à répandre, dans toute l'Amérique méridionale, leur réputation comme guerriers ; le 7 mai 1682, fut signé un traité, en vertu duquel le roi de Portugal cédait à l'Espagne la colonie du Saint-Sacrement, en consentant à restituer aux Réductions 300,000 Indiens et les bestiaux enlevés par les habitans de San Paulo.

Les jésuites étaient en paix depuis la cessation des persécutions de Bernardin de Cárdenas. D'autres inimitiés les exposèrent à d'autres malheurs. Ils avaient pour eux, en Europe, le roi, son conseil, les évêques et tous les hommes les plus capables d'apprécier leurs travaux ; mais, en Amérique, tous ceux qui se voyaient ruinés, eux et leurs familles, par l'établissement des Réductions, dont les progrès toujours croissans les privaient du service des Indiens, leur étaient depuis long-temps hostiles. Les plus riches propriétaires avaient toujours plus ou moins de relations avec les chefs ecclésiastiques et civils, ainsi qu'avec les ordres réguliers, secrets ennemis des jésuites. Il en résultait, contre ces derniers, un concert d'inimitiés, qui, malgré leur patience, leur adresse, leurs talents et leur courage, devait finir par entraîner leur ruine, à laquelle semblaient préluder les nouvelles poursuites que leur fit éprouver la haine aussi aveugle qu'invétérée de D. Joseph de Antequera y Castro. Ce magistrat avait été envoyé par l'Audience royale de la Plata pour rétablir l'ordre troublé dans le Paraguay. Ses intrigues et ses injustices y mirent tout en combustion, en soulevant une partie du peuple contre

l'autre et en enveloppant dans la proscription les hommes recommandables du pays, les jésuites, dont il craignait surtout l'influence. Par lui et pour lui, le Paraguay fut bientôt en révolte ouverte. Sa mort même sur un échafaud, arrivée le 5 juillet 1731, ne fit qu'étendre l'insurrection et lui donner un caractère plus grave. Les jésuites furent, de nouveau, chassés de leur collège de l'Assomption, le 19 février 1732. Il ne fallut rien moins que l'emploi de la force pour réduire les insurgés. Battus partout, ils mirent bas les armes après la mort de leurs chefs; et, l'ordre une fois rétabli, on ne songea plus en Amérique qu'à dédommager les jésuites du tort que leur avaient fait les calomnies et les violences auxquelles ils étaient en butte depuis tant d'années.

On leur rendait justice au Nouveau-Monde; mais il n'en était pas de même en Europe, où les préjugés et les haines s'accumulaient incessamment sur leur tête. Un mémoire, présenté contre eux à Philippe V, dès 1716, par un ecclésiastique français, n'avait reçu du roi d'autre réponse qu'une cédule en date du 12 novembre de la même année, qui leur confirmait tous leurs priviléges. Reproduit en 1732, il fut accueilli par quelques personnes et donna lieu à une information régulière prise au nom du roi par D. Vasquez de Aguero, et qui, concourant avec un écrit du P. d'Aguilar, provincial du Paraguay, ainsi qu'avec d'autres rapports non moins favorables, résulta victorieusement toutes les calomnies dirigées contre les Pères, qu'on accusait surtout de malversations financières.

Il résultait de toutes les enquêtes faites alors que, dès 1631, il y avait vingt Réductions peuplées de 70,000 Indiens. En 1715, tant sur le Paraná que sur l'Uruguay, il y en avait trente, peuplées de 26,480 ames; en 1717, les trente Réductions en comptaient, ensemble, 121,160; en 1730, il s'y trouvait 29,500 familles, présentant un effectif

de 133,700
justificatif
par la fa
comme l'a

Il paraît
grand nom
constituant
du Parag
lieu du xv
surrection
la compos
purement
Maria de I
l'arrivée d
truites, g
Réduction
fondées en
valle pend
et persécut
ou à raiso
que la per
niers; et,
n'y eut qu
San Joach
années 17
ces établis
raguay et
publique
rissante,
fondée de
héros et se
Arce, Cay
à partir d
l'histoire n

de 133,700 personnes; et en 1737, à la date du mémoire justificatif, le nombre des familles était réduit à 23,000 par la famine, par les maladies et par les désertions, comme l'attestent les rôles des curés, signés sous serment.

Il paraîtrait de là que l'époque de la prospérité du plus grand nombre des Missions de l'Uruguay et du Parana, constituant ce qu'on appelle la *république chrétienne du Paraguay*, est l'année 1730 et années suivantes (milieu du XVIII^e siècle), concourant avec celle de la grande insurrection du Paraguay. Des trente-trois peuplades qui la componaient, vingt-neuf seulement étaient d'origine purement jésuitique; car Loreto, Sant Ignacio Mini, Santa-Maria de Fe et Santiago, fondées par les conquérans avant l'arrivée des Pères, n'avaient été que postérieurement instruites, gouvernées et civilisées par eux. Des vingt-neuf Réductions qui leur étaient réellement dues, dix-neuf furent fondées en vingt-cinq ans, de 1604 à 1634, juste dans l'intervalle pendant lequel les Portugais de Saint-Paul attaquaient et persécutaient le plus les Indiens, ce qui a fait dire, à tort ou à raison, que la terreur entrait au moins pour autant que la persuasion intime dans la conversion de ces derniers; et, de 1634 à 1746, l'espace de cent douze ans, il n'y eut qu'une fondation. Leurs trois dernières, celles de San Joachim, de Sant Estanislado et de Belen, datent des années 1746, 1749 et 1760. La situation géographique de ces établissements les destinait à lier les missions du Paraguay et du Parana à celles des Chiquitos, seconde république chrétienne non moins étendue, non moins florissante, sinon même plus florissante que la première, fondée de 1693 à 1745, et qui compte, comme elle, ses héros et ses martyrs, dans la personne des PP. Joseph de Arce, Cavallero, de Blande, Augustin Castagnares; mais à partir du milieu du XVIII^e siècle, aucun témoignage de l'histoire ne nous montre de progrès réels ni dans l'une ni

dans l'autre ; au contraire. En 1750 , après de longues disputes , l'Espagne céda au Portugal , en échange de la colonie du Saint-Sacrement , les sept missions jésuitiques de la rive orientale de l'Uruguay . Aussitôt les populations indiennes se soulevèrent sur tous les points , pour s'opposer à l'exécution d'un traité qui les contraignait à passer d'un territoire qu'ils avaient reçu *de Dieu et de leurs pères* , dans une contrée inconnue et malsaine . Ils en vinrent même à soupçonner de les avoir vendus aux Portugais , ces mêmes jésuites jusqu'alors leurs amis et leurs protecteurs ; mais cette résistance aussi désespérée qu'inutile ne les livra que mieux au pouvoir de leurs ennemis . Un grand nombre d'entre eux périrent dans cette cruelle guerre , malgré les talents de leur brave chef , Sepe Tyarayu ; et ceux qui , ayant échappé au fer de l'ennemi , refusaient de se soumettre , étaient forcés de s'expatrier . Cette guerre avait beaucoup augmenté les préjugés contre les jésuites . On les regardait , ou l'on feignait de les regarder comme les chefs ou comme les fauteurs de la révolte . En 1761 , cependant , à l'avènement de Charles III au trône d'Espagne , le traité des limites fut annulé . Les jésuites rentrèrent en possession de leurs anciens droits ; mais les moyens même qu'ils avaient employés pour défendre leurs troupes , n'avaient fait qu'envenimer contre eux l'antique haine des ordres réguliers , toujours secrètement jaloux de leurs succès . Quoiqu'ils ne manquassent pas de défenseurs auprès des cours de Madrid et de Lisbonne , leur règne était passé ; et leur influence , depuis si long-temps ébranlée par les plus atroces calomnies , devait céder , auprès des deux cours , à la force des circonstances et aux intrigues de leurs adversaires . En 1760 , ils furent ignominieusement chassés du Brésil , et huit ans après du Paraguay .

Ces provinces perdirent peu à peu leur physionomie particulière et furent absorbées dans la vice-royauté de Bue-

nos-Ayr
une nou
que auss
La ju
dance ,
troupes
fut repou
habitans
le gouve
tions mo
cours à
était entr
publique
mant de
vaux n'a
et son c
Pompée
consuls s
Francia f
nées. Il a
les espri
entre les
blée rep
composa
aucune i
vaient q
fut bient
les averti
rait de no
élu dicta
est plus
loin à lo
Le terrai
sévèreme

nos-Ayres; il fallut une révolution pour faire du Paraguay une nouvelle république qui est encore aujourd'hui presque aussi singulière que le fut la première.

La junte de Buenos-Ayres ayant déclaré l'indépendance, le général Belgrano fut chargé de chasser les troupes espagnoles qui occupaient encore le Paraguay; il fut repoussé et ne put remplir sa mission. Un an après, les habitans de l'Assomption secouèrent le joug et déposèrent le gouverneur; mais personne ne connaissait les constitutions modernes, peu même savaient lire. On eut donc recours à l'histoire romaine de Rollin, dont un exemplaire était entre les mains d'un lettré du pays. On ériga la république sur les bases de la république romaine, en nommant deux consuls; l'un fut le docteur Francia: ses travaux n'avaient pas été inutiles dans l'insurrection; ses talents et son caractère placèrent bientôt *César* au-dessus de *Pompée*, car, pour compléter la parodie, les fauteuils des consuls s'appelaient glorieusement de ces deux noms, et Francia fut nommé dictateur pour un certain nombre d'années. Il agit en politique habile; sa conduite ayant indisposé les esprits qui ne voyaient pas tranquillement le pouvoir entre les mains d'un seul sans être contrôlé par une assemblée représentative, Francia convoqua un congrès qu'il composa de mille députés. Comme il ne leur était accordé aucune indemnité et que les habitans peu riches ne pouvaient quitter long-temps leurs propriétés, leur patience fut bientôt lassée. Le dictateur voulut bien les congédier, en les avertissant que s'ils se plaignaient encore il les rassemblerait de nouveau; cette menace produisit un tel effet qu'il fut élu dictateur à vie. Sa tyrannie ne connut plus de bornes; il est plus despote qu'aucun monarque. Les détails qui de loin à loin parviennent en Europe font frémir d'horreur. Le territoire du Paraguay est interdit aux étrangers plus sévèrement que ne le fut jamais celui des Missions. Francia

est avancé en âge; il est probable qu'à sa mort il n'aura pas de successeur et que la république sera incorporée dans celle des provinces de la Plata. Dans un moment de calme, le dictateur envoya des troupes contre le peu de ce qui s'était maintenu des Réductions, et ces malheureux Indiens tour à tour ravagés par les Brésiliens, les Espagnols et les sauvages infidèles, se virent en proie aux brigandages d'une soldatesque qui mit tout à feu et à sang. Ce fut ainsi que se consomma la ruine de cette république, en politique véritable réalisation de la république de Platon, et qui fut en morale la mise en action la plus complète en ce monde des divins préceptes de l'Evangile.

CHAPITRE X.

HISTOIRE DES COLONIES ESPAGNOLES DE 1780 A 1836.

Etat des colonies. — Insurrection de Caracas. — Simon Bolivar. — République de la Colombie. — Expédition des Anglais contre Buenos-Ayres. — Insurrection de cette province. — République de l'Uruguay. — Insurrection du Chili. — Expédition contre le Pérou. — Révolution de cette vice-royauté. — Républiques du Haut-Pérou. — De Bolivia. — De Guatimala. — Du Mexique. — Histoire de Saint-Domingue. — Flibustiers. — Cuba.

L'organisation intérieure des colonies espagnoles du Nouveau-Monde, leurs relations politiques et commerciales avec la métropole, n'éprouvèrent aucun changement jusqu'en 1808, malgré la révolution opérée dans une autre partie de ce continent. Dès 1797, cependant, les principes professés par la France républicaine avaient échauffé les esprits. Un mouvement insurrectionnel allait éclater à Caracas, quand il fut réprimé par le vice-roi; et cette tentative, qui avait été appuyée, sinon fomentée par l'Angleterre, n'eut aucun résultat. Il en avait été de même d'une

expédition
le commando
pesait sur
des sympathisants
envoyées
L'attachement
bon arrêté
mais, qu'
Français,
captivité d'
au trône,
des Indes
confirmant
vait d'obéir
l'exception
de fidélité
les régences
L'elan était
provinces
le momen

A Buen
gota, des
vice-roi, l'
prirent le
les juntas
triste état
disposer d'
nand réve
junte supr
torité de l'
Les autres
toutes imi
régence d'
mettre les

expédition qu'elle tenta en 1792, et dont elle avait confié le commandement au général Miranda. L'oppression qui pesait sur les Américains faisait naître de temps en temps des symptômes de mécontentement; des plaintes furent envoyées en Europe contre les vices de l'administration. L'attachement que ce peuple portait à la maison de Bourbon arrêta pendant plusieurs années un soulèvement; mais, quand on sut l'envahissement de l'Espagne par les Français, les événemens de Bayonne et d'Aranjuez, la captivité de Ferdinand et l'avènement de Joseph Napoléon au trône, l'effervescence se manifesta aussitôt. Le Conseil des Indes avait reconnu Joseph. Un acte de ce Conseil, en confirmant les fonctionnaires dans leurs emplois, prescrivait d'obéir au nouveau souverain. Tous les vice-rois, à l'exception de celui du Mexique, allaient prêter le serment de fidélité; mais, à Caracas, six mille hommes chassèrent les régens de Joseph et proclamèrent Ferdinand VII. L'élan était donné; il allait se propager dans les autres provinces, quoique le mouvement de Caracas n'eût pour le moment aucune suite.

A Buenos-Ayres, à Mexico, à Quito, à Santa Fe de Bogota, des juntas s'établirent, les unes avec le concours du vice-roi, les autres malgré son opposition. Les patriotes prirent les armes; ils furent constamment vaincus, et les juntas dissoutes. La régence de Cadix fit connaître le triste état de l'Espagne, et encouragea les Américains à disposer de leur sort. Cet abandon des droits de Ferdinand réveilla les sentimens des colons; il se forma une junte suprême à Caracas, qui refusa de reconnaître l'autorité de la régence et administra au nom de Ferdinand. Les autres provinces avaient également élu des juntas; toutes imitèrent l'exemple donné par celle de Caracas. La régence de Cadix voulut envoyer des troupes pour soumettre les révoltés; alors le congrès de Venezuela publia,

le 5 juillet 1811, un manifeste par lequel la nation était appelée aux armes pour conquérir son indépendance et sa liberté.

Les congrès de la Nouvelle-Espagne, de la Nouvelle-Grenade, de Buenos-Ayres, proclamèrent les mêmes principes. Des députés furent envoyés aux cortès de Cadix, pour chercher à ouvrir les yeux à la régence, et tenter un accommodement. Avec quelques concessions, les cortès auraient pu conserver à l'Espagne ses colonies : leurs propositions furent rejetées en octobre 1811. Pendant ces négociations, les armes républicaines avaient fait de grands progrès, et la lutte était vivement engagée sur tous les points. Comme chaque État fit sa révolution pour ainsi dire à part, il convient de suivre les événemens dans chacun d'eux, et de remonter de quelques années en arrière.

La junte de Caracas avait convoqué, en mars 1811, un congrès formé des députés des provinces de Venezuela. Parmi eux se trouvait le général Miranda, qui devint bientôt le chef du parti indépendant ; les royalistes étaient encore fort nombreux et tentaient de reconquérir le pouvoir par la force des armes ; ils furent contenus, et la constitution sanctionnée par le peuple le 23 décembre 1811 était pleinement en vigueur, les patriotes prêts à repousser les attaques des royalistes, quand un événement épouvantable vint faire évanouir ces belles espérances. Un tremblement de terre, qui coûta la vie à plus de vingt mille personnes, jeta la terreur dans toute la province. Les partisans de Ferdinand profitèrent de cette circonstance pour soulever la multitude, à laquelle ils signalèrent cette catastrophe comme une vengeance du ciel. L'armée royaliste agit avec vigueur, et, malgré les nombreux et courageux efforts de Miranda qui la défendit pendant plusieurs mois, Caracas fut obligée de capituler et d'accepter les conditions des vainqueurs, dont la première était la reconnaissance de la

régence des promesses en proie à quel ne s'a province de la surrection qui devait Simon Bolívar n'approuva gène, où il Avec sa tr défit à Caracas de gnols que l' dant une a sans oppos s'en défit e acte volont conférence teur jusqu'à la Nouvelle une constit armée, réu vince. Des soins. Les dangers qu'en plusieurs espérant du aller à Car avec dix m trône, envo pables de l pendant six tion ; mais u

AM.

régence de Cadix. On promettait paix et oubli; mais ces promesses furent immédiatement violées et tout le pays fut en proie à une horrible réaction qui produisit un effet auquel ne s'attendait pas Monteverde, chef des royalistes. La province de Cumana donna le signal d'une nouvelle insurrection; ce fut alors que parut sur la scène un héros qui devait arracher sa patrie au joug de l'Espagne : c'était Simon Bolivar. Déjà il avait servi sous Miranda; mais, n'approuvant pas la capitulation, il s'était rendu à Carthagène, où il fut chargé du commandement d'une division. Avec sa troupe il vit fuir devant lui les royalistes; il les défit à Caracas et en d'autres lieux, et rentra dans Caracas délivré le 4 août 1813. Il ne resta plus aux Espagnols que la ville de Puerto Cabello. Bolivar conserva pendant une année la dictature militaire dont il s'était emparé sans opposition; mais, voyant le succès de ses efforts, il s'en défit en juin 1814. Les patriotes, tranquillisés par cet acte volontaire qui n'annonçait pas un ambitieux, lui conférèrent de nouveau l'autorité et le nommèrent dictateur jusqu'au moment où les députés de Venezuela et de la Nouvelle-Grenade, réunis en congrès, proposeraient une constitution. Monteverde, ne pouvant opposer une armée, réussit à fomenter la guerre civile dans cette province. Des corps de partisans furent organisés par ses soins. Les patriotes, trop faibles pour tenir contre les dangers qui les menaçaient de toutes parts, furent défaites en plusieurs rencontres et allaient succomber. Bolivar, désespérant du salut de sa cause, avait quitté Venezuela pour aller à Carthagène. Morillo arriva, à la fin de 1814, avec dix mille hommes que Ferdinand, remonté sur le trône, envoyait dans le but de réduire les rebelles. Incapables de lui résister, les patriotes capitulèrent. Morillo, pendant six mois, gouverna avec une prudente modération; mais un ordre de la cour lui enjoignit de changer de

système : au mépris de la capitulation, les proscriptions, les supplices devinrent de nouveau à l'ordre du jour. Les Vénézuéliens désespérés reprirent les armes, et le pays ne fut bientôt qu'un monceau de ruines.

Bolivar reparut alors à Guayra avec une expédition recrutée à Saint-Domingue : il fut battu par Morillo. Changeant de direction, il parvint à occuper toute la Guyane espagnole et à s'emparer d'Angustura qui devint le point central de ses opérations. Aidé par une foule de volontaires de toutes les nations et par la réunion des mécontents, il se vit à la tête de dix mille hommes et commença sa seconde campagne, dont le résultat fut l'affranchissement de Venezuela. A la fin de 1816, il confia l'autorité à un congrès, entre les mains duquel il abdiqua, et, libre des soins du gouvernement, il entra dans la Nouvelle-Grenade en 1818 ; mais avant de suivre Bolivar sur ce nouveau théâtre de ses exploits, il faut retracer la marche des événements qui s'étaient jusqu'alors passés dans cette province.

En juillet 1810, les habitans de Santa Fe de Bogota se formèrent en junte. Lorsque la conduite de la Régence de Cadix fut désapprouvée, cette junte convoqua un congrès auquel les provinces voisines envoyèrent leurs députés. D. Tacon, gouverneur du Popayau, attaqua les forces patriotes et fut mis en déroute : une seconde défaite le força à la retraite. Jusqu'en 1816, les diverses provinces de la Nouvelle-Grenade n'ayant pu s'entendre pour former un État indépendant, se gouvernaient diversement ; mais toutes se réunirent pour s'opposer aux royalistes, commandés par Narino. Quito avait proclamé son indépendance et s'était joint aux patriotes : ils furent presque partout vainqueurs, jusqu'au moment où Morillo, après avoir soumis Venezuela, marcha vers la Nouvelle-Grenade et l'eut bientôt reconquise. Sa conduite fut atroce. A Quito

on massacra
hommes p
leur soule
étaient no
mit à leur
lui ouvrir

Enfin la
Torre, suc
gnols, et l
rédiger la
en 1820,
Ferdinand
général M
et abandon

Le cong
donna le g
plus qu'u
que unani
faire la gu
sensions i
puissante s
blique ; ma
dictature, i
de temps a
république
quateur,
du Sud.

Nous ne
tion d'aprè
dance du P
séquence d
vinces du R
Il est donc
République

on massacra un homme sur cinq; à Santa Fe six cents hommes périrent comme à Venezuela. Ces scènes d'horreur soulevèrent tous les amis du pays. Les patriotes étaient nombreux et prêts à tout entreprendre; Bolivar se mit à leur tête. Quatre batailles successivement gagnées lui ouvrirent les portes de Bogota.

Enfin la célèbre victoire de Calabozo, remportée sur La Torre, successeur de Morillo, chassa tout-à-fait les Espagnols, et le congrès réuni à Cumana put tranquillement rédiger la constitution, car la révolution de l'île de Léon, en 1820, empêcha l'Espagne de s'occuper des colonies. Ferdinand, qui avait repris le pouvoir absolu, envoya le général Moralès; il ne put obtenir le moindre avantage et abandonna l'Amérique.

Le congrès avait proclamé la république à laquelle il donna le glorieux nom de *Colombie*. Le dictateur ne fut plus qu'un simple président; Bolivar fut choisi à la presque unanimité. Depuis ce moment, si Bolivar n'eut plus à faire la guerre aux Espagnols, il fut à combattre les dissensions intestines dans le Venezuela et le Pérou. Sa main puissante sut empêcher la désunion de la nouvelle république; mais abreuvi de dégoûts et accusé d'aspirer à la dictature, il donna sa démission en 1830, et mourut peu de temps après. Dès 1831, la Colombie se scinda en trois républiques: *Nouvelle-Grenade*, *Venezuela* et l'*Équateur*, qui formèrent la confédération des États-Unis du Sud.

Nous ne pouvons pas suivre les progrès de la révolution d'après la géographie de l'Amérique, car l'indépendance du Pérou, du Haut-Pérou et du Chili, a été la conséquence de l'affranchissement de la Colombie et des provinces du Rio de la Plata, qui les ont puissamment aidées. Il est donc nécessaire de tracer d'abord l'historique de la République Argentine et celui de la République de la

Banda orientale, 'aujourd'hui l'Uruguay; la plupart des faits étant communs à l'un et à l'autre.

Le commerce de Buenos-Ayres, excessivement important, interrompu avec l'Espagne par suite de l'alliance de cette puissance avec l'Angleterre, était passé aux États-Unis. Jalouse de cette préférence, et par suite de la guerre maritime, l'Angleterre envoya une petite armée commandée par le général Beresford, qui s'empara de Buenos-Ayres le 28 juin 1806, aidé par l'incapacité du vice-roi. Un Français de naissance, Liniers, se mit à la tête des troupes, attaqua si vivement la ville que Beresford se rendit. Le peuple décerna à son libérateur le titre de capitaine-général.

Des renforts anglais arrivèrent du cap de Bonne-Espérance. Montevideo fut pris, et l'armée, forte de dix mille hommes, agit immédiatement contre Buenos-Ayres. Les Anglais ne furent pas plus tôt entrés dans la ville qu'ils se virent assaillis de toutes parts par un feu roulant de mousqueterie. Les rues étaient coupées de fossés profonds garnis de canons; des fenêtres, des toits, les assaillants étaient exposés aux effets meurtriers d'une grêle de grenades, de briques et de pierres: plus d'un tiers de l'armée fut tué ou pris; et le lendemain, 6 juillet 1807, les Anglais conclurent un armistice en promettant d'évacuer les provinces de la Plata et même Montevideo.

En juillet 1808, les émissaires de Joseph arrivèrent à Buenos-Ayres; ils furent obligés de se rembarquer immédiatement. Ferdinand y fut proclamé, une junte centrale élue, Liniers exilé à Cordova, Élio mis à la tête de l'armée, et Cisneros choisi pour vice-roi.

Les rigueurs de ce nouveau chef fomentèrent des idées d'indépendance qu'augmentèrent encore les nouvelles de la métropole; vers la fin de mai 1810, Cisneros jugea nécessaire de convoquer une assemblée des principaux

habitans, pouvoir ex
la Plata.

Les autre
fluence, s
tiques; ma
rent soit e
époque, le
ver celui d
Ce fut la c
déclaration
nom de re
la républiqu
différens n
tine, de pr
déchireren
dans une s
changemen
pas contem
vrer ce pa
en 1831 il
Les circons
quoiqu'inte
notre plan
pide, où n
l'affranchis
intestines.

Les cau
que dans la
tiago eut sa
cée au no
passa entre
Chili fut en
patriote se

habitans, qui, en qualité d'agens du peuple, élurent un pouvoir exécutif sous le titre de *junte des provinces de la Plata*.

Les autres chefs militaires, craignant de perdre leur influence, s'efforcèrent de comprimer ces sentimens patriotes; mais ils furent constamment malheureux et périrent soit dans les combats soit dans les fers. A la même époque, le gouvernement de Buenos-Ayres chercha à soulever celui de Montevideo où les royalistes étaient en force. Ce fut la cause d'une longue guerre. Elle cessa devant la déclaration d'indépendance de cette province qui prit le nom de *république orientale de l'Uruguay*. Dès 1816, la république avait été proclamée à Buenos-Ayres; elle reçut différens noms, entre autres ceux de *République Argentine, de provinces unies du Rio de la Plata*. Les partis déchirèrent successivement ces malheureuses provinces; dans une seule année on put compter quatre-vingt-treize changemens de gouvernement, fait incroyable s'il n'était pas contemporain. Le général La Paz eut la gloire de délivrer ce pays de la présence des Espagnols en 1829; mais en 1831 il fut lui-même défait par un rival plus heureux. Les circonstances de cette lutte politique qui dure encore, quoiqu'intéressantes en elles-mêmes, s'éloignent trop de notre plan pour trouver une place dans cette esquisse rapide, où nous voulons raconter seulement l'histoire de l'affranchissement de ces colonies et non leurs guerres intestines.

Les causes de la révolution furent les mêmes au Chili que dans la Colombie et dans la République Argentine. Santiago eut sa junte en septembre 1811. L'autorité fut exercée au nom du roi jusqu'à la fin de l'année suivante et passa entre les mains d'un congrès. Pendant deux ans, le Chili fut en proie à la guerre civile; deux factions du parti patriote se disputèrent le pouvoir avec acharnement et

donnèrent le temps aux royalistes de prendre les armes. Le général O'Higgins, investi du commandement, chercha en vain à rapprocher les patriotes pour défendre la cause commune ; la désunion fit sentir ses terribles effets : le chef royaliste Osorio put, après une sanglante bataille, occuper Santiago en 1814 et y maintenir pendant deux ans l'autorité espagnole. La République Argentine, dont la récente indépendance était menacée par la présence des Espagnols, résolut de les expulser du Chili; le général San Martin traversa les Andes par une marche presque miraculeuse ; aidé puissamment par O'Higgins, il battit successivement les royalistes à Chacabuco, à Rancagua et enfin à Maypo. Cette dernière bataille livrée le 5 avril 1818 fit à jamais disparaître les royalistes du sol du Chili. Dans l'intervalle, l'indépendance avait été proclamée et O'Higgins nommé directeur suprême. Mais si la lutte par terre était terminée, elle ne l'était pas sur mer; il fallut créer une marine : lord Cochrane, amiral anglais, fut appelé pour en prendre le commandement; il partit de Valparaiso le 19 janvier 1819, à la tête d'une escadre ; ses nombreux succès sur la côte du Pérou, tout en affermissant la république, gagnèrent des partisans à la cause de l'indépendance; il termina sa glorieuse campagne par la prise de Valdivia, et les Espagnols n'eurent plus un seul port sur la côte du Chili.

Cochrane et San Martin réunirent alors leurs talents pour révolutionner le Pérou, agissant dans le même but conservateur qui avait dicté la conduite de la République Argentine dans l'expédition du Chili. Le 13 juillet 1821, les troupes patriotes entrèrent à Lima, et San Martin s'établit lui-même chef de l'Etat sous le titre de protecteur du Pérou; il traita avec tant de hauteur son illustre coopérateur Cochrane, qu'il le força à quitter le Chili pour aller au Brésil.

Dans c
donner sa
général F
O'Higgins
18 janvier
rut céder
ne vit plus
longue ses
En juille
trice du Pe
de directeu
taires pour
nans, par
Bas Pérou
la dictatur
néral en ch
il se retira
généraux l
ne recevan
les temps d
les forces i
manqua d
à quelques
dans l'arm
nommé pr
fallut pas
listes : le g
sant impos
tanément l
la Colombi
malgré ses
forces supé
qui seule p
si critique

Dans cet intervalle, O'Higgins se trouvait forcé de donner sa démission par suite d'intrigues ourdies par le général Freyre son protégé, qui voulait le remplacer. O'Higgins se retira devant la révolte de Santiago le 18 janvier 1823. Freyre fut élu par le congrès, mais il parut céder à la force et ne fut pas plus tôt nommé qu'on ne vit plus en lui que l'instrument d'un parti. Après une longue session, la constitution fut proclamée en 1823.

En juillet 1821, San Martin, général de l'armée libératrice du Pérou, maître de Lima, se faisait décerner le titre de directeur suprême, et abandonnait les opérations militaires pour se livrer tout entier à la politique. Ses lieutenants, par leurs succès, ayant définitivement affranchi le Bas Pérou, il convoqua le congrès, déposa entre ses mains la dictature; se contentant du titre honorifique de général en chef, car il ne voulut plus en exercer les fonctions, il se retira au Chili. Le pouvoir exercé en commun par les généraux Lamar et Alvarado et le comte de Villa Florida, ne recevant plus cette impulsion unique si nécessaire dans les temps d'anarchie, eut de la peine à se maintenir contre les forces royalistes de Canterac; la division des généraux manqua devenir funeste à la république. Canterac était à quelques lieues de Lima; une révolution militaire s'opéra dans l'armée qui défendait cette ville. Riva Aguerra fut nommé président et Santa Cruz général en chef; il n'en fallut pas moins évacuer Lima et l'abandonner aux royalistes: le gouvernement se retira à Callao. Le danger pressant imposa alors aux patriotes la loi de sacrifier momentanément leur indépendance; le général Sucre, envoyé de la Colombie, fut investi de l'autorité civile et militaire; malgré ses talents et son courage, il ne put résister aux forces supérieures dirigées contre lui, et fit une retraite qui seule put sauver sa petite armée. Ce fut dans ce moment si critique pour le Pérou que Bolivar, tranquille dans la

Colombie, prit le parti de venir lui-même à Lima pour sauver ce malheureux pays. Il traversa pour s'y rendre d'immenses solitudes, et cette marche hardie est un des faits les plus extraordinaires de la guerre. Reçu comme un libérateur, sa présence fit cesser les dissensions que les ambitieux avaient fait naître. Canterac avait quitté Lima pour suivre les corps de Sucre et de Santa Cruz.

Alors s'ouvrit cette mémorable campagne de 1824, où le courage des patriotes fut constamment à la hauteur du génie de leur admirable chef; il se mit sur les traces de Canterac, passa les Hautes-Andes et le défit dans la plaine de Junin. Jugeant alors la campagne finie, il remit à Sucre le commandement et revint à Lima, lui laissant la gloire immortelle de gagner la célèbre bataille d'Ayacucho, le 9 décembre 1824, à la suite de laquelle l'armée espagnole capitula, se rendit prisonnière et livra aux indépendans tous les forts occupés par les Espagnols. Cette journée décida du sort de l'Amérique en l'affranchissant à tout jamais des liens qui l'unissaient à la métropole; car, pour ses destinées à venir, qui peut les prévoir!

Bolivar voulut faire adopter le code qui porte son nom; il trouva des obstacles auxquels il ne s'attendait pas dans l'esprit anti-colombien de la nation; il manifesta le désir d'abandonner le Pérou, lui étant désormais inutile. A peine cette détermination fut-elle connue, que de toutes parts, de toutes les classes, s'éleva un cri de douleur; on pressentait que ce départ serait le signal de nouveaux troubles en donnant carrière aux prétentions des ambitieux. Les sollicitations se multiplièrent; tribunaux, corporations, clergé, tous, jusqu'aux femmes, harcelaient constamment le libérateur; il ne put résister à tant de témoignages d'affection, il consentit à rester, et, dès le lendemain, le code Bolivien fut adopté par le collège électoral de la province, et successivement par les autres; Bolivar fut nommé pré-

sident à v
il fut forc
s'étaient
plusieurs
imposé p
livar com
à Lima le
de la répu

Le Hau
pendant s
tution du
néral Suc
vice. Ce
Potosi du
ancienne
malheurs
contrées.

Avant c
pendance
l'Amériqu
dite *Centr*
qui la com
que et soi

Guatim
1821; alo
Le Mexiq
former u
vint pour
voyant c
nommé F
et de Nica
pas être s
qu'en juiv
vement g

sident à vie. Mais son séjour ne fut pas de longue durée; il fut forcée de retourner à la Colombie où quelques troubles s'étaient élevés. En 1827, un mouvement eut lieu dans plusieurs villes pour abolir le code qui, disait-on, avait été imposé par la force et pour annuler la nomination de Bolívar comme illégale; en conséquence le congrès s'assembla à Lima le 4 juin; le général Larnac fut nommé président de la république du Bas-Pérou.

Le Haut-Pérou qui, en mai 1826, s'était constitué indépendant sous le nom de *Bolivia*, et avait adopté la constitution du libérateur, ne fut aucunement troublé. Le général Sucre, président à vie, rendit les plus grands services. Ce fut à sa vigilante sollicitude que le commerce du Potosi dut sa renaissance, et l'exploitation des mines son ancienne activité; il fit oublier en peu de temps tous les malheurs qui, trop long-temps, avaient ravagé ces riches contrées.

Avant de raconter les événements qui ont marqué l'indépendance du Mexique, et pour terminer ce qui concerne l'Amérique du Sud, il faut faire connaître la république dite *Centro-America*, quoique la révolution des provinces qui la composent ait été une conséquence de celle du Mexique et soit entièrement liée avec elle.

Guatimala resta sujette de l'Espagne jusqu'en septembre 1821; alors elle secoua ce joug pour passer sous un autre. Le Mexique libre vit avec peine cette province s'isoler pour former un État séparé. Le gouvernement mexicain parvint pour un moment à empêcher cette désunion, en envoyant quelques troupes sous les ordres d'un Italien nommé Filisosa; cependant les provinces de San Salvador et de Nicaragua opposèrent assez de résistance pour ne pas être soumises; elles se maintinrent dans cet état jusqu'en juin 1823. La chute d'Iturbide détermina un soulèvement général qui fut favorisé par le commandant Fili-

sosa. Ce hardi aventurier espérait par là devenir chef de la nouvelle république. Le Mexique reconnut l'indépendance de Guatimala. L'assemblée constituante s'occupait de la constitution, quand une insurrection militaire, fomentée par Filisosa et commandée par un simple capitaine, voulut renverser l'autorité représentative. Les habitans soutinrent l'assemblée, et, après deux jours de combats, les rebelles furent forcés d'abandonner leurs projets. A l'exception de ce mouvement, l'arbre de la liberté de Guatimala est le seul de toute l'Amérique dont le sang n'a pas arrosé les racines. La constitution fut proclamée en février 1825; la république fédérative, appelée d'abord Provinces-Unies de l'Amérique centrale, prit définitivement le nom de *Republica federale del Centro-América*.

Le vice-roi du Mexique, Jose Iturigarray, voyant que les liens qui unissaient la colonie à la métropole étaient rompus par suite de la guerre, voulut organiser une junte composée d'Espagnols et de créoles. Jusqu'en 1817, les deux partis se disputèrent le pouvoir, et tous les deux combattaient pour conserver le Mexique à l'Espagne. Le jeune Mina, neveu du célèbre général de ce nom, débarqua à cette époque avec cinq cents aventuriers, et leva l'étendard de l'indépendance; mais, fait prisonnier et fusillé, sa tentative n'eut d'autres résultats que de laisser sous les armes quelques chefs qui s'étaient unis à lui. Cette nouvelle guerre de guérillas sans cesse renaissante eût à la longue usé les forces royalistes, quand même un événement imprévu n'eût pas tout-à-coup décidé de l'avenir du Mexique. Le colonel Iturbide, envoyé à Acapulco avec cinq régiments les plus dévoués, passa aux patriotes et se mit à leur tête. En quelques mois, il devint si puissant que les nouveaux vice-rois, Novella et O'donoju, transigèrent avec lui et reconnurent l'indépendance de l'État émancipé.

Iturbide, qui s'était proclamé général en chef de l'ar-

mée impériale, entra à Mexico en triomphateur. La municipalité vint lui offrir en grande pompe les clefs de la ville. Une junta provisoire, installée avec solennité, confirma les titres qu'Iturbide s'était attribués et nomma une régence. Malheureusement, Iturbide ne sut ni reconnaître ni méner le principe révolutionnaire qui l'avait fait vaincre. Il visa à une dictature. Des actes de cruauté et de despotisme ébranlèrent son pouvoir naissant, et le ruinèrent avant qu'il eût acquis quelque force. Santa Anna ayant proclamé la république à Vera Cruz, la désertion se mit parmi les troupes de l'empereur Iturbide qui venait de se faire couronner avec la plus grande magnificence. La dissolution du congrès et l'arrestation de quelques membres ne purent sauver le dictateur. Une dernière rencontre trancha la question. L'empereur fut battu, et ce fut la fin de l'empire. Le congrès exila Iturbide en Italie, avec une pension de 25,000 piastres. Il s'embarqua à Antigua le 11 mai 1823; mais, poussé par son humeur inquiète et son ambition, il ne craignit pas de reparaître en 1824 sur le territoire mexicain. Cette fois, saisi par le général Felipe de la Garza, il fut fusillé quelques jours après son débarquement.

Cependant le nouvel État se constituait à l'ombre d'un pouvoir exécutif composé des généraux Vitoria, Bravo et Regrete. En janvier 1824, la charte mexicaine fut promulguée. Vitoria fut nommé président; les Espagnols n'occupaient en 1825 que le fort de Saint-Jean d'Ulloa, et le défendaient depuis trois ans contre les efforts des Mexicains. Le général Copperger, resté avec cinquante-sept hommes et ne recevant aucun secours, fut forcé de se rendre. Ce dernier boulevard de la puissance espagnole tombé entre les mains de la fédération, l'Amérique fut entièrement libre; le président du Mexique fit connaître au monde cet événement mémorable par une proclamation qui

commence par cette phrase : « Après une période de 304 ans, les étendards de Castille ont disparu de nos rivages. »

Aussitôt qu'une de ces républiques était fondée, elle était reconnue par les États-Unis. L'Angleterre vit bientôt tout le parti que son commerce pourrait tirer de ces nouveaux débouchés et ne tarda pas non plus à reconnaître leur indépendance. Les Bourbons de la branche aînée, qui gouvernaient alors la France, ne purent être infidèles aux principes qui les avaient fait remonter sur le trône, et sanctionnèrent ce que l'Espagne nommait à juste titre une révolte; aussi, pendant le règne de Charles X, ces républiques tacitement reconnues ne le furent jamais de droit; il fallut la révolution de 1830, pour amener un résultat si long-temps désiré. Tant que Ferdinand VII a vécu, la cour de Madrid a nourri le projet de reconquérir ses vastes et riches colonies; tout donne à penser que ce gouvernement, désormais forcé d'obéir à la nécessité d'un fait accompli, traitera avec ses anciens vassaux d'égal à égal et reconnaîtra leur indépendance.

Parmi les îles qui avoisinent l'Amérique et dépendent d'elle, deux par leur importance méritent de fixer l'attention : Cuba et Espagnola, nommée depuis Saint-Domingue, qui en se constituant en république a repris son nom indigène de Haïti; les autres îles au pouvoir de la France, de l'Angleterre et du Danemark, n'offrent rien de remarquable dans leur histoire. Saint-Domingue, au contraire, a été pendant long-temps la plus belle colonie française; à ce titre, il convient de raconter les événemens qui s'y sont passés; les efforts que fit le Premier-Consul pour s'en rendre maître de nouveau; comment enfin la république y fut proclamée et montra à l'Europe un fait unique dans l'histoire, une colonie peuplée de noirs transportés d'Afrique et jouissant d'un gouvernement républicain.

On a lu
de ses ha
quels fur
pendant a
dès 1625,
commun l
phe, conq
ce voisina
lède attac
Français,
Ce qui éch
toutes les
sur de gr
côte N. de
est séparée

Là, ces
sur l'île, 1
Animés d
fonder un
exploiter l
landais; m
ne voulaie
paisible jo
centes sur
détruisirent
hommes c
d'extermin
guerre de
niers, pa
des sauvage
resté depu
de mer, e
quelques e

Organis

On a lu, chapitres II et III, qu'Espagnola, dépeuplée de ses habitans, les vit remplacer par des nègres, et quels furent les progrès de la domination espagnole ; pendant assez long-temps elle fut tranquille. Cependant, dès 1625, les Français et les Anglais avaient occupé en commun l'une des Antilles du Vent, l'île de Saint-Cristophe, conquise sur les indigènes. L'Espagne jugea bientôt ce voisinage trop dangereux pour elle; Frédéric de Tolède attaqua cette colonie mi-partie d'Anglais et de Français, dispersa les colons et détruisit l'établissement. Ce qui échappa au fer des Espagnols s'était disséminé dans toutes les directions ; un petit nombre d'hommes, monté sur de grandes chaloupes, vint atterrir et se fixer sur la côte N. de Saint-Domingue et sur l'île de la Tortue qui en est séparée par un canal de quelques lieues.

Là, ces aventuriers vécurent du bétail qu'ils trouvaient sur l'île, puis de celui que Saint-Domingue leur fournit. Animés d'intentions pacifiques, ils espéraient d'abord y fonder une colonie à la fois agricole et commercante, exploiter le sol et organiser des échanges avec les Hollandais ; mais les Espagnols ne l'entendaient pas ainsi : ils ne voulaient pas laisser aux nouveaux occupans le droit de paisible jouissance. Ils les attaquèrent, firent diverses descentes sur leur île, enlevèrent les femmes et les enfants, détruisirent les plantations, tuèrent sans merci tous les hommes qui tombaient en leur pouvoir. A cette guerre d'extermination, les aventuriers répondirent par une guerre de pirates. On les avait d'abord nommés *boucaniers*, parce qu'ils boucanaient leurs viandes à la façon des sauvages ; on ajouta alors à ce nom celui de *flibustiers*, resté depuis dans la langue comme synonyme d'écumeurs de mer, et sur lesquels on nous permettra de donner quelques détails.

Organisés dans leur anarchie, les boucaniers avaient

une sorte de code à l'usage de la troupe. Ils vivaient en famille, avec des biens communs, dépouillant les autres, mais ne se volant jamais. Une chemise teinte du sang des animaux tués, un caleçon, une ceinture d'où pendait un sabre court, un chapeau à un seul rebord, voilà quel était leur costume. Hardis, intrépides, farouches, altérés de sang, les uns par instinct, les autres parce qu'ils avaient des représailles à exercer, ces hommes armèrent de petites barques avec lesquelles ils infestèrent les côtes. Peu à peu tous les Français et les Anglais de l'établissement de Saint-Christophe se retroavèrent sur la Tortue, et grossirent le premier noyau des flibustiers. Plus nombreux que les autres, les Anglais imposèrent à la communauté un chef de leur nation nommé Willis; mais le gouverneur général des Antilles, de Poincy, envoya à temps l'officier Le Vasseur, qui chassa Willis et ses compagnons. La Tortue et la côte qui y fait face devinrent françaises. En vain l'Espagne envoya-t-elle une escadre contre les aventuriers : Le Vasseur repoussa toutes les descentes.

Ce fut alors le beau moment des courses et des déprédations maritimes. Formés par groupes de cinquante hommes, les flibustiers prenaient le large sur de petits brigantins qu'une seule bordée aurait pu couler. Quand ils voyaient un navire, gros ou petit, armé ou non armé, ils lui couraient sus et sautaient à l'abordage. Alors ce n'étaient plus des hommes, mais des démons. Exaltés par la soif du butin, altérés du sang des Espagnols et n'atteignant aucun quartier, il était rare qu'un navire leur échappât. Au bout de quelques mois de courses, leur réputation était si bien établie, que tout bâtiment sur lequel ils avaient lancé leurs grapins demandait merci et se rendait. Quelquefois ils faisaient quartier, d'autres fois ils jetaient les vaincus à la mer. Rentrés à la Tortue avec leurs prises, ils procédaient au partage. Chaque pirate jurait

qu'il n'avait
parjure
réglait les
bauches

La vie
çaise, ro
merveille
de meurt
tard sous
crimes pa
de la Tort
cellens m
contestée
poignée c
maritime
et qu'elle
d'intrépid
turelles. A
Que d'inq
qui paraît
Dieppois,
accoste le
avoir cou
sa chamb
France. C
Porto Be
million d'
capturent
Bronage a
dans leur
gardes,
C'est le f
avec des
le versan

qu'il n'avait rien détourné à son profit personnel. Tout parjure était puni de mort. Après cette déclaration, on réglait les parts, dont le produit s'en allait ensuite en débauches et en orgies.

La vie de ces flibustiers est le roman de la marine française, roman mêlé d'horreurs sanglantes et d'héroïsme merveilleux. Si quelque chose peut faire excuser une vie de meurtre et de pillage, on peut dire que, rentrés plus tard sous la loi commune, ces forbans expieront leurs crimes par des services exemplaires, et que les flibustiers de la Tortue devinrent pour la France une pépinière d'excellens marins. C'est à eux que l'on dut la possession si contestée d'une partie de Saint-Domingue. Pour qu'une poignée d'hommes résistât ainsi à la première puissance maritime du monde, pour qu'elle se jouât de ses vaisseaux et qu'elle bravât ses escadres, il fallait bien des ressources d'intépidité, bien des combinaisons audacieuses et surnaturelles. Aussi que de traits prodigieux dans cette histoire! Que d'incroyables faits d'armes! Que de choses réalisées qui paraissaient impossibles! C'est Pierre-le-Grand, un Dieppois, qui, avec quatre canons et vingt-huit hommes, accoste le vice-amiral des galions, monte à bord après avoir coulé sa propre barque, surprend le capitaine dans sa chambre, lui fait amener pavillon et ramène sa prise en France. C'est Michel le Basque, qui, sous le canon de Porto Bello, s'empare de *la Margarita* chargée d'un million de piastres; puis Jonqué et Laurent le Graff, qui capturent des vaisseaux de guerre devant Carthagène, où Brouage allant surprendre les autorités espagnoles jusque dans leur palais, et les traînant à bord, malgré leurs gardes, pour les échanger contre d'énormes rançons. C'est le fameux Monbart, Monbart l'exterminateur, né avec des passions furieuses, préférant le sang au butin, et le versant à tout propos. Et l'Olonais! qui, de simple fli-

bustier, devint l'un de leurs chefs célèbres, qui prit et pilla tour à tour Venezuela et Maracaybo ! Enfin Morgan le Gallois, vainqueur de Porto Bello et de Panama, traître aux flibustiers après en avoir été l'un des plus braves chefs, et nommé, après sa défection, lieutenant-gouverneur de la Jamaïque.

Les flibustiers continuèrent leur vie de pillage et de meurtre jusque vers 1666, époque à laquelle un gentilhomme angevin, Bertrand d'Ogeron, entreprit d'utiliser ces courages farouches pour la colonisation de Saint-Domingue. La tâche était difficile. Il s'agissait de donner des goûts sédentaires à des esprits actifs et aventureux, d'assujettir aux lois des pirates habitués à n'en écouter aucune, d'élever dans le respect du monopole de la compagnie des Indes-Occidentales un peuple d'écumeurs de mer, ne connaissant plus depuis long-temps aucune idée de propriété. Le sage administrateur réussit en partie; il fit venir des femmes, et créa pour ces forbans le lien de la famille; il attira des cultivateurs et les attacha au sol par les résultats de la culture; il distribua des primes d'argent, affecta des priviléges au travail, évita de blesser des caractères irritable, de contrarier trop brusquement des habitudes prises. Ces mesures ne furent pas trompées par les résultats : à la mort d'Ogeron, la colonisation était avancée.

La prospérité de Saint-Domingue alla toujours croissante. En 1789, elle était la plus riche colonie française. Alors on vit éclater ces terribles haines des blancs, des créoles et des nègres, dont le résultat définitif fut le massacre presque général des blancs et l'affranchissement des noirs. La France essaya vainement, en 1802, de reconquérir l'île : l'expédition du général Leclerc n'eut que de funestes résultats. Depuis cette époque jusqu'en 1822, Saint-Domingue se trouva divisé en trois parties : l'une gouvernée par un empereur, l'autre par un président, la

troisième théâtre du pouvoir. I
comprena de la par entière.

L'Espa lui échappa Cuba. Le bles : en L'histoire quable. N les princip faire obse Espagnols leur puiss

Expédition Drake. — Virginie. — Smith. — Guerre a ques 1^{er}. la républ — Rebelle

Les suc laient en r roi d'Ang nouvelles dans son r

troisième appartenant aux Espagnols. Cette île fut le théâtre de guerres entre les chefs qui se disputaient le pouvoir. Enfin, en 1820, Boyer, président de la république comprenant toute la partie française, réussit à s'emparer de la partie espagnole, et réunit sous sa domination l'île entière.

L'Espagne a donc vu successivement toutes ses colonies lui échapper. Actuellement il ne lui reste plus que l'île de Cuba. Les revenus qu'elle en tire sont encore considérables : en 1833, ils se sont élevés à plus de quatre millions. L'histoire de cette île n'offre aucune particularité remarquable. Nous avons dit ailleurs comment se sont formés les principaux établissements ; nous nous contenterons de faire observer que Cuba, une des premières conquêtes des Espagnols, est la dernière partie du Nouveau-Monde où leur puissance soit reconnue.

CHAPITRE XI.

HISTOIRE DE LA VIRGINIE.

1584-1688.

Expédition des Anglais en Amérique. — Sébastien Cabot. — Drake. — Gilbert. — Walter Raleigh. — Découverte de la Virginie. — Compagnies anglaises. — Histoire du capitaine Smith. — Administration de lord Delaware, de Thomas Dale. — Guerre avec les indigènes. — Luttes de la Compagnie avec Jacques I^r. — Gouvernement de Berkeley. — Etat de la Virginie sous la république. — Elle proclame Charles II. — Acte de navigation. — Rébellion de Bacon. — Situation de la Virginie jusqu'en 1688.

Les succès de Colomb, les avantages immenses qui allaient en résulter pour l'Espagne enflammèrent Henri VII, roi d'Angleterre, du désir de partager cette source de nouvelles richesses; mais la navigation était si peu avancée dans son royaume qu'il fut obligé de confier le coman-

lement de l'expédition à un Vénitien établi à Bristol, connu sous le nom de Cabot. Celui-ci partit vers 1498, dans l'espoir de trouver un passage pour aller aux Indes : il découvrit les îles de Terre-Neuve et de Saint-Jean ; rencontrant le continent du nord de l'Amérique, il le suivit depuis le Labrador jusqu'à la côte de Virginie, et retourna en Angleterre sans avoir tenté aucun établissement. Ces terres paraissant être comprises dans les limites de la concession faite à Ferdinand, et, dans ces temps, personne n'osant mettre en question la validité d'une concession octroyée par le pape, il ne se fit sous le règne de Henri VII découvertes, ni tentatives de colonisation; soixante ans s'écoulèrent avant que les Anglais donnassent leur attention à ce grand et riche pays.

Henri VIII, en se séparant de l'église catholique, avait déchiré la bulle d'Alexandre; il s'était formé un nouveau droit public relatif à l'Amérique : c'était le *droit de premier occupant*. En plantant sur une terre nouvelle un morceau de bois, on en prenait possession au nom du souverain. D'après ce droit encore aujourd'hui tacitement reconnu, l'Amérique septentrionale appartenait à l'Angleterre. En 1553, on commença à s'occuper de la pêche de la morue au banc de Terre-Neuve. Une expédition fut confiée à Sébastien Cabot fils, mais elle n'aborda pas en Amérique : ses résultats ne furent cependant pas sans importance pour le commerce et les progrès de la navigation. En 1562, Drake renouvela la hardie navigation de Magellan que l'Europe admirait et que personne n'avait osé entreprendre depuis lui : Drake réussit et put reconnaître toutes les côtes de la Californie. Ce voyage excita l'émulation des hommes entreprenants : Sir Humphry Gilbert conçut l'idée de former une colonie dans le Nouveau-Monde ; il obtint, en 1578, d'Elisabeth les lettres-patentes nécessaires à l'exécution de son projet. Les pouvoirs qu'il eut furent semblables à ceux

donnés à
courrent la
expédition
rent comp
frère Wa
décourag
accordés
aborda su
celles con
siasme, lu
sion à sa p

De 158
la Virgin
ceux qui
attaques d
essais pro
du tabac.
les indigè
sent des d
heurs de l
adoptèrent
imitation,
pandit bie
c'était une
l'époque. P
à une com
démarche
la mort d'
verte du c
essai de Ra
bli dans c
cette mêm
barque m
prendre la

donnés à Colomb, et les promesses faites par la reine requirent la même exécution que celles de Ferdinand. Deux expéditions successivement entreprises par Gilbert échouèrent complètement : il périt dans la seconde. Son beau-frère Walter Raleigh, qui l'avait accompagné, ne fut pas découragé. Il obtint, en 1584, la confirmation des priviléges accordés à Gilbert ; son armement fut plus heureux : il aborda sur une terre si différente par sa fertilité de toutes celles connues jusqu'alors, qu'Élisabeth, dans son enthousiasme, lui donna le nom de *Virginie*, voulant faire allusion à sa propre personne.

De 1585 à 1596, Raleigh envoya trois expéditions sur la Virginie : elles furent malheureuses, et presque tous ceux qui les comptaient périrent par les tempêtes, les attaques des sauvages ou la faim. Le seul résultat que ces essais produisirent, fut de répandre en Angleterre le goût du tabac. Les Anglais avaient vu l'usage qu'en faisaient les indigènes qui regardaient cette plante comme un présent des dieux, donné à l'homme pour le consoler des malheurs de la vie. Raleigh et quelques jeunes gens à la mode adoptèrent avec empressement l'habitude de fumer : soit imitation, soit amour de la nouveauté, cette habitude se répandit bientôt, et l'on voit dans les comédies du temps que c'était une mode des *gens comme il faut* et des dandys de l'époque. Raleigh, ruiné par ses entreprises, céda ses droits à une compagnie de Londres qui, elle-même, ne fit aucune démarche pour prendre possession du pays cédé. Ainsi, à la mort d'Élisabeth, en 1603, cent six ans après la découverte du continent nord, et vingt ans après le premier essai de Raleigh, il n'y avait pas encore un seul Anglais établi dans cette partie du Nouveau-Monde. Cependant dans cette même année Barthélémy Gosnold, avec une petite barque montée de trente hommes seulement, au lieu de prendre la route constamment suivie par ses devanciers,

aborda au continent par une route plus courte et plus directe, qui réduisait la distance d'un tiers. Les rapports de Gosnold furent tellement favorables, que de tous côtés on fit des plans de colonisation. Avant de les mettre à exécution, on voulut vérifier les observations de Gosnold : quand elles furent confirmées, une association se forma, ayant à sa tête Richard Hackluyt, chanoine de Westminister. Hackluyt demanda au roi Jacques sa sanction pour coloniser ce continent ; mais l'étendue et la valeur de ces terres commençant à être mieux connues, le roi ne jugea pas à propos d'en faire la concession à une seule compagnie : il divisa l'Amérique en deux parts, l'une appelée la première colonie de *Virginie*, ou du Sud, l'autre, la seconde *Virginie*, ou colonie du Nord. La première fut donnée à la compagnie de Londres, la seconde à celle de Bristol, Plymouth et de différens comtés de l'ouest ; mais ces colonies ne devaient plus être gouvernées par ceux à qui elles étaient concédées. L'autorité était confiée à un conseil séant à Londres, nommé par le souverain, et à un second conseil aux ordres du premier, résidant en Amérique. La charte donnait en échange aux compagnies de grands avantages commerciaux.

Depuis cette époque, les progrès de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre forment la matière d'une histoire complète et suivie ; on doit les considérer comme les colonies mères, la première dans le S. et la seconde dans le N. ; car c'est à leur imitation, et pour ainsi dire sous leur abri, que les autres ont été fondées et se sont élevées successivement. D'un autre côté, les commencemens de ces deux colonies ont été accompagnés de tant de travaux et de dangers sur cette terre déserte et sans culture, qu'elles frappaient davantage l'attention ; celles qui les ont suivies imitaient leur exemple et profitaient de leurs fautes. Nous allons raconter les événemens principaux qui ont marqué

ces établissements, la perte de l'Angleterre, le départ en exil, la commutation de la situation établie, qu'il nomme la Nouvelle- Angleterre, devenue la Nouvelle-France, d'être la patrie de l'Amérique dans le Nouveau Monde, entre les deux continents, homme régulier, cause que l'anéantit la mort, les maladies, l'ascendance, lui remirent la face. Les hommes des provinces, quoiqu'il soit, conserva tellement de l'aigreur, chef du diabolique coup fatal, du privilégié, Les soins honorent, n'ont pas la force de vaincre les visions qui l'entourent.

En arrivant à la Nouvelle-France, il fut dans une peine de révolte, il fut dans une

ces établissements, en commençant par l'histoire de la Virginie, la plus ancienne et la plus importante des colonies anglaises de l'Amérique du Nord. La première expédition partit en décembre 1606; quatre mois après, Newport, qui la commandait, prit terre à la baie de Chesapeak. La situation était admirable; il jeta les fondemens d'une ville qu'il nomma James-Town. Quoique cette ville ne soit devenue ni bien peuplée ni opuiente, elle peut se vanter d'être la première et la plus ancienne habitation des Anglais dans le Nouveau-Monde. De violentes inimitiés soulevées entre les chefs, l'exclusion du conseil du capitaine Smith, homme remarquable par son génie et son activité, furent cause que la colonie naissante se vit sur le point d'être anéantie par les hostilités des sauvages, par la famine et par les maladies. Ce fut dans ce moment critique que Smith prit l'ascendant que lui donnait sa capacité; ses compagnons lui remirent l'autorité, et leur position changea bientôt de face. Les sauvages furent battus et on put en obtenir des provisions. Smith eut le malheur d'être fait prisonnier; quoiqu'il connût l'horrible sort qui lui était réservé, il conserva sa présence d'esprit: il montra sa boussole, et étonna tellement les Indiens par les vertus merveilleuses de l'aiguille aimantée, qu'ils le conduisirent au principal chef du district voisin. Déjà sa sentence était prononcée, le coup fatal allait le frapper, quand la fille de ce chef, usant du privilége des femmes de ces tribus, obtint sa liberté. Les soins de cette jeune fille, que les écrivains du temps honorent du titre de princesse Pocahuntas, ne se bornèrent pas là; elle renvoya Smith avec de nombreuses provisions qu'elle renouvela souvent.

En arrivant à James-Town, Smith trouva la colonie réduite à trente-huit individus, dans un état tellement misérable qu'ils voulaient quitter cette terre; il obtint avec peine de reculer ce départ, dont on ne parla plus à la vue

d'un vaisseau venant d'Angleterre et apportant des vivres et cent nouveaux colons.

On put s'occuper à défricher et à cultiver le terrain ; mais un malheureux incident vint interrompre ces utiles travaux. On crut avoir trouvé de l'or dans un ruisseau voisin de James-Town ; alors on abandonna ce qu'on avait entrepris pour se livrer aux recherches les plus actives. Les colons furent trompés dans leurs espérances, et la famine se fit bientôt sentir de nouveau. Smith fut chargé de reconnaître le pays pour se procurer des provisions au moyen du commerce avec les Indiens. Pendant quatre mois que dura son exploration, il réussit à réunir des notions si exactes et si complètes sur les Etats de Virginie et de Maryland, que la carte qu'il dressa de ce pays est encore la plus estimée. Par ses soins les magasins des Anglais furent abondamment pourvus de vivres.

La compagnie de Londres parvint, en 1609, à obtenir des modifications importantes à sa charte ; la principale fut que le conseil nommé par ses membres aurait seul le privilége de faire les lois et les réglementations nécessaires ; droit jusqu'ici réservé au monarque. Le premier acte du conseil fut de choisir pour gouverneur-général lord Delaware ; il fit partir une expédition de neuf bâtimens portant cinq cents planteurs. Une tempête sépara le vaisseau qui portait George Summers amiral, et Thomas Gates lieutenant-général, à la place de Delaware qui ne pouvait quitter l'Angleterre. Les émigrans arrivèrent à James-Town et commencèrent par destituer Smith. Ses amis le firent partir pour l'Angleterre, car il avait été tellement mutilé par l'explosion de sa boîte à poudre, qu'il ne pouvait agir par lui-même. Ce départ jeta la colonie dans l'anarchie : les Indiens ne fournirent plus de vivres ; ils attaquèrent les Etats-Unis qui, en moins de six mois, furent réduits à soixante hommes. Gates et Summers, jetés sur la côte des

Bermudes dix mois deux barq Au lieu que misère fatale pourtant y trouvaient à desseaux portable de genres.

Lord D par son ad cette colon voya, pour en vigueur philosophe fond de sc ce dangere anarchie. T Sous son coltes pour intérieure Cette union ble : Pocah à Smith, v impression timent de de liaison é glais. Rolf reçue et tr elle embras où elle do familles re

Bermudes avec leur équipage, purent subsister pendant dix mois des productions de cette île; ils construisirent deux barques avec lesquelles ils arrivèrent à James-Town. Au lieu de trouver une colonie florissante, ils ne virent que misère et désolation; on résolut de fuir cette terre fatale pour chercher à gagner l'île de Terre-Neuve, comptant y trouver des secours; au moment où ils commençaient à descendre le fleuve, ils rencontrèrent trois vaisseaux portant lord Delaware, un nombre considérable de nouveaux planteurs et des ressources de tous genres.

Lord Delaware reprit possession de James - Town; par son administration douce et forte à la fois, il fit fleurir cette colonie jusqu'à son départ en 1611. Le conseil envoya, pour le remplacer, sir Thomas Dale, autorisé à mettre en vigueur la loi martiale. L'autorité de François Bacon, le philosophe le plus éclairé et le jurisconsulte le plus profond de son siècle, avait engagé le conseil à se servir de ce dangereux pouvoir pour faire cesser le désordre et l'anarchie. Thomas Dale en usa avec prudence et modération. Sous son commandement, la colonie put obtenir des récoltes pour suffire à sa consommation. Cette tranquillité intérieure permit à Dale de faire des traités avec les Indiens. Cette union avait été précédée par un événement remarquable: Pocahontas, cette jeune Indienne qui avait sauvé la vie à Smith, visitait souvent les Anglais. Sa beauté fit une telle impression sur un jeune colon, Rolfe, qu'avec l'assentiment de Dale, il l'obtint en mariage. Ce fut une cause de liaison étroite entre les tribus de Powhatan et les Anglais. Rolfe conduisit son épouse en Angleterre; elle fut reçue et traitée comme princesse par Jacques et la reine; elle embrassa la religion chrétienne et revint en Amérique, où elle donna naissance à un fils, auquel beaucoup de familles respectables de Virginie reportent leur origine,

se glorifiant par là de descendre de la race des anciens chefs du pays.

Sir Thomas Dale put employer tous ses soins à l'administration. Les terres cultivées en commun produisaient peu, parce qu'elles n'appartenaient à personne. Dale donna à chacun une grande étendue de terres en propriété, et l'industrie agricole sextupla en peu de temps. On commença à se livrer avec ardeur à la culture du tabac qui promettait des profits assurés. La colonie s'augmentait de nouveaux émigrans; mais elle manquait de femmes. Dale, de retour en Angleterre, décida le conseil à envoyer de jeunes filles pauvres et de bonnes mœurs, et fit promettre des avantages à ceux qui les épouseraient. Cet essai heureux fut bientôt imité. A la même époque (1619), il arriva un vaisseau hollandais chargé de nègres. Les planteurs les achetèrent et leur laissèrent le soin de cultiver la terre. Dans cette année, le nouveau gouverneur, sir Yeardley, convoqua une assemblée générale de Virginie. Onze villages se firent représenter, tant le nombre des habitans s'était accru. Par cette mesure, le système représentatif se trouva tout-à-coup implanté dans la colonie. La compagnie de Londres donna sa sanction à cette forme de gouvernement et en fixa les bases. Le gouverneur fut investi du pouvoir exécutif: un conseil nommé par la compagnie tenait lieu de Chambre haute; les députés des bourgs furent la Chambre des communes. La compagnie se réserva la ratification des lois, bien qu'approvées par les trois pouvoirs. Ainsi la constitution de la Virginie se trouva établie; ses habitans, de serviteurs d'une association de marchands, devinrent des hommes libres et des citoyens. L'effet naturel de ce changement fut l'accroissement de l'industrie. En 1622, de nombreux établissements s'étaient formés le long des rivières qui se rendent dans la baie de Chesapeake. Les habitans négligeaient les précautions même

les plus si...
au milieu
temps ils
chef capab

A la mo...
succéda c...
toutes les
d'un cour...
d'un espri...
craignant
la préveni...
les mesure...
Toutes les
les Indiens
établissement...
cette crua...
temps, q...
échappé,
nuit qui pr...
sauvé par l...
temps de p...
la mort. Q...
les suites
Tous les éta...
cha à se réu...
ne songea p...
planteurs d...
guerre d'ex...
des Indien...
ne pouvant
autre qu'à
de feintes
sincérité ap...
trompé. Le

AM.

les plus simples pour leur sûreté ; ils vivaient tranquillement au milieu des Indiens, sans s'apercevoir que depuis long-temps ils méditaient une vengeance terrible, et avaient un chef capable de conduire cette entreprise avec habileté.

A la mort de Powhatan, en 1618, Opechancanough lui succéda comme chef de sa tribu et dans son autorité sur toutes les nations sauvages de la Virginie. Ce guerrier, d'un courage intrépide, d'une grande force de corps, d'un esprit fin et délicé, ne fut pas plus tôt au pouvoir que, craignant la destruction totale de son peuple, il résolut de la prévenir en massacrant les Anglais. Pendant quatre ans, les mesures furent concertées avec un secret incroyable. Toutes les tribus ayant été gagnées, au jour fixé, à midi, les Indiens se précipitèrent au même moment dans chaque établissement, massacrant hommes, femmes, enfans, avec cette cruauté réfléchie des sauvages. En une heure de temps, quatre cents colons périrent ; pas un n'eût échappé, si un Indien converti, mis dans le secret la nuit qui précédé l'exécution, n'avait averti son maître, et sauvé par là James-Town. Ailleurs, les Anglais eurent le temps de prendre les armes, et leur courage les arracha à la mort. Quoique le complot n'eût pas entièrement réussi, les suites en furent terribles pour la colonie naissante. Tous les établissements furent abandonnés, et chacun chercha à se réunir à James-Town pour se mettre à l'abri. On ne songea plus qu'à de sanglantes représailles. Les paisibles planteurs devinrent de farouches guerriers. Dès lors une guerre d'extermination commença. Ils se mirent à la chasse des Indiens comme on poursuit les animaux sauvages ; ne pouvant les atteindre dans les forêts inaccessibles à tout autre qu'à eux, ils s'efforcèrent de les en faire sortir par de feintes offres de paix. Les Anglais y mirent tant de sincérité apparente, que Opechancanough lui-même y fut trompé. Les rôles furent ainsi changés ; tandis que les

Indiens vivaient dans une entière sécurité, les Anglais se préparaient à imiter les sauvages dans leur vengeance et leur cruauté. Aux approches de la récolte, ils tombèrent tout-à-coup sur les villages, égorgèrent tout ce qu'ils purent atteindre, repoussant le reste dans les bois, où un si grand nombre périt de faim. que quelques-unes des tribus les plus voisines de James-Town furent entièrement détruites. Cette conduite atroce, quoique nécessaire, délivra la colonie de toutes craintes d'attaque. Ses établissemens se relevèrent et son industrie se ranima.

La Virginie aurait eu besoin d'un renfort de colons et de nouveaux instrumens d'agriculture, pour remplacer ceux qui avaient été détruits, mais la compagnie ne pouvait plus en faire les frais. Les partis qui divisaient l'Angleterre avaient des représentans dans la compagnie; chacun d'eux se disputait la conduite de ses affaires; ses assemblées générales étaient une arène où les orateurs populaires déployaient leurs talens depuis que Jacques ne rassemblait plus le parlement. La conduite du gouvernement était soumise à un sévère examen et censurée avec audace. Cet esprit d'opposition inquiétait les ministres : ils firent leurs efforts pour obtenir des partisans dans le conseil; mais, loin d'y réussir, la majorité était contre eux. Jacques voulut dissoudre cette compagnie hostile; on fit répandre le bruit que les malheurs de la colonie avaient été causés par sa mauvaise administration; on parla de rechercher la conduite du conseil, et la nation, fidèle écho de ces sourdes menées, demanda hautement qu'un examen sévère fût porté sur les actes du conseil et de la compagnie.

Sans avoir égard aux droits octroyés par la charte, sans suivre aucune procédure pour l'annuler, le roi, en vertu de sa prérogative, créa une commission pour vérifier les opérations de la compagnie et mettre le résultat de

ses recherches au temps il fit deux des prises rendre au compagnie jouissait; vaincre : l'a cette demanda pela la com roï, pour v pas long; il charte fut a couronne de

S'il ne pe et la tyrannie même quand Virginie. En colonie naissait compagnie des sommes négociants amerciales bi appuyer leur ques, qui n'étaient supérieurs; en présence tenus avec p

On avait c mières tenta neuf mille pe dissolution, par an de la habitans.

La compag

ses recherches sous les yeux du conseil privé; en même temps il fit saisir tous les papiers et registres, et arrêter deux des principaux membres. La commission proposa de rendre au roi toute l'autorité. Jacques requit aussitôt la compagnie de remettre entre ses mains la charte dont elle jouissait; mais il rencontra une opposition que rien ne put vaincre: l'assemblée générale fut unanime pour repousser cette demande contraire aux intérêts de tous. Jacques appela la compagnie devant la cour nommée le *banc du roi*, pour voir annuler ses priviléges. Le procès ne fut pas long; il fut terminé comme on devait s'y attendre: la charte fut annulée, et le droit dont elle jouissait remis à la couronne dont il émanait (1624).

S'il ne peut y avoir qu'une seule opinion sur l'illégalité et la tyrannie d'une semblable mesure, il n'en est pas de même quand on recherche ses résultats sur l'état de la Virginie. En effet, rien n'est plus funeste à la liberté d'une colonie naissante que d'en confier le gouvernement à une compagnie marchande, dont l'unique but est de gagner des sommes considérables sans s'occuper de l'avenir. Les négocians anglais de ce temps n'avaient pas des vues commerciales bien étendues; ils ne pouvaient pas non plus appuyer leur administration sur de grandes vues politiques, qui n'étaient à la portée que de quelques hommes supérieurs; il faut dire cependant que leurs efforts, mis en présence de ces obstacles, furent considérables et soutenus avec persévérance.

On avait dépensé près de quatre millions dans les premières tentatives faites pour fonder la colonie, et plus de neuf mille personnes avaient émigré de la métropole. A la dissolution, l'Angleterre ne recevait pas 500,000 francs par an de la Virginie, et à peine y comptait-on deux mille habitans.

La compagnie, comme toutes les sociétés malheureuses

dans leurs entreprises, ne fut pas regrettée; Jacques se hâta de confier l'administration provisoire de la Virginie à un conseil de douze membres, en attendant qu'il pût donner le plan de constitution auquel il travaillait à sa mort (1625).

Charles I^r, à son avènement au trône, déclara la Virginie partie du royaume, annexe de la couronne et par conséquent soumise à son autorité immédiate; il confia le titre de gouverneur à sir George Yardely, en lui donnant un conseil, auquel il confia tous les pouvoirs. Durant une grande partie de son règne, la Virginie ne connut d'autres lois que cette volonté suprême. Des statuts étaient promulgués, des taxes levées sans qu'on appelât les représentants à les approuver par leur sanction, ne se contentant pas d'enlever aux colons leurs droits politiques; leurs propriétés individuelles étaient violenement enlevées; ils ne purent vendre le tabac, seule denrée productive, qu'aux marchands désignés par le roi; le sol même était concédé par le roi à ses favoris avec si peu de justice, que souvent il comprenait dans ses dons des terrains occupés et cultivés depuis long-temps.

Ce système d'administration fut encore poussé plus loin par John Harvey, successeur d'Yardely; ses actes tyranniques opprimèrent les colons, les forcèrent à se soulever, et à l'envoyer prisonnier en Angleterre, accompagné de deux d'entre eux pour l'accuser auprès du roi (1636).

Cette manière de demander justice parut à Charles une révolte contre la couronne. Sans daigner admettre les députés en sa présence, il renvoya Harvey à son poste. Mais il crut avoir suffisamment manifesté son mécontentement par cet acte vigoureux d'autorité; l'année suivante il révoqua ce gouverneur devenu si odieux et lui donna pour successeur sir William Berkley, bien supérieur à lui par son rang et ses talents, distingué surtout par toutes les

vertus qui p
quelles son

Ce nouv
semblées d
chargeé de
devaient é
terre. Mais
conserver la
fendit expr
étrangères.
gouvernem
marquable
guerre civile

La reconna
ils devaient
l'exemple du
à son souverain
une inviolab
gement; l'au
rité de cette
avec un corp
rebelles (165
cette attaque
courageuse
tière, et les c
de citoyens
keley, ferme
grie comme

La républ
merce qui s
communicati
ordonna que
l'Amérique,
anglais ou ai

vertus qui pouvaient le rendre agréable au peuple , et aux-
quelles son prédecesseur était totalement étranger.

Ce nouveau gouverneur eut ordre de convoquer des as-
semblées du peuple pour former l'assemblée générale
chargée de l'administration de la colonie ; toutes les affaires
devaient être soumises aux lois qui régissaient l'Angle-
terre. Mais en même temps Charles parut soigneux de
conserver la liaison de la colonie avec la métropole ; il dé-
fendit expressément de faire le commerce avec les nations
étrangères. Malgré cette restriction, la colonie prit, sous le
gouvernement paternel de Berkeley, un accroissement re-
marquable en population et en industrie ; à l'époque de la
guerre civile , elle possédait vingt mille habitans.

La reconnaissance des colons envers le monarque auquel
ils devaient ces avantages long-temps désirés , le crédit et
l'exemple du gouverneur tout à la fois populaire et dévoué
à son suzerain , concoururent à maintenir la Virginie dans
une inviolable fidélité pour Charles I^{er}, même après son ju-
gement ; l'autorité de son fils fut reconnue et respectée. Ir-
rité de cette insulte, le parlement envoya une forte escadre
avec un corps considérable de troupes pour soumettre ces
rebelles (1651). Berkeley voulut s'opposer par les armes à
cette attaque ; s'il ne put soutenir un combat inégal , sa
courageuse résistance fit obtenir une amnistie pleine et en-
tière , et les colons furent admis à participer à tous les droits
de citoyens de la république qu'ils reconnaissaient. Ber-
keley, ferme dans sa fidélité , continua de résider en Vir-
ginie comme homme privé , aimé et estimé de tous.

La république voulut s'assurer le monopole d'un com-
merce qui s'augmentait chaque année ; elle interdit toute
communication entre les colonies et les pays étrangers; elle
ordonna que les productions de l'Asie , de l'Afrique et de
l'Amérique , ne seraient transportées que par des navires
anglais ou américains ; mais , par une espèce de compen-

sation à ces restrictions, on défendit de planter et de cultiver le tabac en Angleterre.

Sous les gouverneurs nommés par la république ou par Cromwell, devenu lord Protecteur, la Virginie passa neuf ans dans une parfaite tranquillité. Durant cette période, un grand nombre de partisans du roi s'étaient retirés en Amérique pour se soustraire aux dangers qui les menaçaient ; ils confirmèrent les colons dans leurs principes de fidélité en les animant contre les entraves que la république avait mises à leur commerce. A la mort de Mathews, dernier gouverneur élu par Cromwell, le peuple, cessant d'être contenu par l'autorité d'un chef, se souleva ; on alla chercher Berkeley dans sa retraite et on le nomma gouverneur ; mais comme il refusait d'occuper cette place sous la république qu'il ne reconnaissait pas, les colons levèrent l'étendard royal et reconnurent Charles II. Ainsi, après avoir été les derniers à se soustraire à l'autorité royale, les Virginiens furent les premiers à rentrer dans le devoir.

Heureusement pour la colonie Monck venait de rétablir Stuart sur le trône. Cette nouvelle fut reçue par des transports de joie qui ne furent pas de longue durée ; malgré les belles promesses de Charles, au lieu d'accorder à la Virginie la levée des restrictions apportées à son commerce par la république, le parlement, suivant les mêmes errements, adopta toutes les idées de ce gouvernement et les poussa encore beaucoup plus loin.

Cette politique produisit le fameux *Acte de navigation* qui fut long-temps considéré comme un des statuts commerciaux les plus habiles, mais qui, faussant les idées commerciales de l'Angleterre, l'entraîna dans des guerres injustes et prépara la perte de l'Amérique. Par cet acte il fut réglé qu'aucune marchandise ne serait importée dans les établissements anglais que par des navires construits en Angleterre ou dans les colonies et montés par des équipages

anglais ; qu'aucun commerce ; que le gingembre portés qu'eût été enumerat... Aussitôt que dans cette île, le core étendu d'importer par des vais qui défendaient que les mar... droits. Ces gletterre.

L'Acte de... excita les... plaintes, Ch... le bill dans t... mettant des... colons de se... ble, surtout... Hudson.

Quelques... lurent profit... pays indépe... sures de Bo... toutes les ca... griefs venaient... Indiens attaquaient... discorde; ma... la mesure pr... de son père,... terres; ces co... tion des pro...

anglais; que nul étranger ne pourrait y exercer le commerce; que le sucre, le tabac, l'indigo, la laine, le coton, le gingembre et les bois de teinture ne pourraient être exportés qu'en Angleterre. Ces productions furent appelées *enumerated commodities* (marchandises dénombrées). Aussitôt que l'industrie faisait naître des objets non compris dans cette liste, on se hâtait de les y ajouter. Cet Acte fut encore étendu quelque temps après par les défenses qu'on fit d'importer aucune marchandise d'Europe autrement que par des vaisseaux anglais, et par la révocation d'un article qui défendait le commerce entre les colonies, à moins que les marchandises énumérées ne fussent soumises aux droits. Ces taxes furent portées au même taux qu'en Angleterre.

L'Acte de navigation fut à peine connu en Virginie qu'il excita les réclamations les plus vives. Loin d'écouter ces plaintes, Charles et ses ministres se disposèrent à maintenir le bill dans toute sa vigueur en faisant éléver des forts et en mettant des navires en croisière, ce qui n'empêcha pas les colons de se livrer à la contrebande qui devint considérable, surtout avec les Hollandais établis sur la rivière Hudson.

Quelques soldats de Cromwell bannis en Virginie voulaient profiter de ce mécontentement général et rendre le pays indépendant; ce complot fut déconcerté par les mesures de Berkeley qui ne put cependant en faire cesser toutes les causes. Chaque jour, au contraire, de nouveaux griefs venaient les augmenter; le tabac était à vil prix. Les Indiens attaquèrent ces établissements où ils voyaient la discorde; mais ce qui mit le comble à l'indignation, ce fut la mesure prise par Charles en 1676. Imitant l'exemple de son père, il donna à ses courtisans de vastes parties de terres; ces concessions troublaient absolument la distribution des propriétés et les rendaient précaires. La révolte

était imminente; il ne fallait qu'une occasion et un chef capable d'en diriger les mouvements.

Ce chef se trouva dans Nathaniel Bacon, colonel de milices et membre du conseil; il était ambitieux et croyait à la faveur d'une rébellion se rendre maître de l'autorité. Il sut par des discours hardis animer de plus en plus la fureur des mécontents sous prétexte d'empêcher les déprédations des Indiens, il engagea les colons à prendre les armes pour les détruire. Une assemblée générale fut convoquée; Bacon fut appelé au commandement. Pour donner à cette nomination une légalité qui lui manquait, il s'adressa au gouverneur, demandant une commission afin de marcher contre l'ennemi commun. Berkeley regarda cet armement comme une insulte; cependant, quoiqu'il soupçonnât les desseins secrets de Bacon, il jugea convenable de gagner du temps et se borna à lancer une proclamation pour calmer l'effervescence. Mais Bacon ne pouvant plus reculer prit une résolution hardie. A la tête d'une troupe choisie, il marcha rapidement sur James-Town (1676). Il environna la maison où Berkeley et le conseil étaient réunis, et lui intima l'ordre de signer sa nomination. Le gouverneur, ferme et brave, s'y refusa longtemps; vaincu par les sollicitations du conseil qui redoutait la guerre civile, il consentit à nommer Bacon général en chef des troupes de la Virginie. A peine fut-il parti que le conseil, passant de la crainte à une excessive hardiesse, annula la commission, déclara Bacon rebelle, et ses adhérents furent sommés de l'abandonner. Bacon revint sur ses pas avec de nombreuses forces; le gouverneur, hors d'état de lui résister, se retira avec le conseil, laissant Bacon en possession du pouvoir. Certain que cette usurpation ne pourrait être de longue durée s'il n'obtenait la sanction du peuple, le chef rebelle convoqua les habitans, les détermina à prêter serment de se défendre contre les tenta-

tives du g
Berkeley
meurés fid
par les ins
furent va
provinces
gées par l
menceme
envoya, e
n'intimid
une défer
coup. Il ne
désunion
rigéait pl
une cour
mandant u
rection co
dura sept
maître de
retraite as

Aussitôt
pour conv
cours réta
avec une p
une guerr
récentes. J
à prononc
belles inc
rares exce
Berkeley t
son succès

De cette
fut le théâ
ministrée

tives du gouverneur et à lui laisser le commandement.

Berkeley ne resta pas inactif; avec quelques colons demeurés fidèles, il fit des incursions dans les districts occupés par les insurgés. Il y eut plusieurs combats dont les succès furent variés. James-Town fut réduite en cendres; et les provinces les mieux cultivées étaient alternativement ravagées par les deux partis. Le gouverneur avait dès le commencement demandé des secours à la métropole; Charles envoya, en 1677, une escadre et des troupes. Ce renfort n'intimida ni Bacon ni ses partisans; ils se dispensaient à une défense vigoureuse, quand ce chef mourut tout-à-coup. Il ne se trouva personne capable de le remplacer. La désunion se mit parmi les colons qu'une même main ne dirigeait plus; tous voulaient un accommodement; après une courte négociation, ils mirent bas les armes en demandant un pardon général. Ainsi se termina cette insurrection connue sous le nom de *Bacon's rebellion*; elle dura sept mois pendant lesquels ce chef audacieux fut maître de la colonie, tandis que le gouverneur était sans retraite assurée.

Aussitôt que Berkeley eut recouvré le pouvoir, il en usa pour convoquer les représentans, espérant avec leur concours rétablir la tranquillité. Cette assemblée se couduisit avec une modération bien rare chez des vainqueurs dans une guerre civile; ils oublièrent les injures encore toutes récentes. Personne ne fut condamné à mort; on se borna à prononcer quelques amendes et à déclarer plusieurs rebelles incapables de remplir des fonctions publiques; à ces rares exceptions près, l'amnistic générale fut proclamée. Berkeley fut bientôt rappelé et le colonel Jefferys nommé son successeur.

De cette époque à la révolution de 1688, la Virginie ne fut le théâtre d'aucun événement important; elle fut administrée par différens gouverneurs d'après les maximes

d'autorité arbitraire émanées de Charles II et confirmées par Jacques II. Avec une constitution semblable à celle de la métropole, les Virginiens ne conservèrent pas la moindre apparence de liberté; ils furent même privés de la dernière consolation des opprimés, le pouvoir de se plaindre. Une loi leur interdit de parler d'une manière peu respectueuse du gouverneur ou de son administration. Malgré les restrictions commerciales, la colonie prit cependant de l'accroissement. L'usage du tabac était devenu général en Europe, et l'étendue de la consommation compensait la baisse du prix. A la révolution le nombre des habitans dépassait soixante mille; la population se trouvait ainsi plus que doublée dans cet intervalle de vingt-huit ans.

CHAPITRE XII.

HISTOIRE DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

1620-1688.

Premiers établissements. — Brownistes. — Histoire de la colonie du Massachussets. — De Rhode-Island. — Du Connecticut. — Maryland. — Caroline. — New-York et New-Jersey. — Pennsylvanie. — Découverte du Canada. — De la Louisiane.

NOUVELLE - ANGLETERRE. — Lorsque Jacques fit, en 1690, le magnifique partage dont il a été question dans le chapitre précédent, il accorda à la compagnie de Plymouth le droit de fonder des établissements dans la partie nord de l'Amérique; son but était de donner deux centres au commerce qui allait s'ouvrir; mais la prépondérance de Londres était trop puissante par ses immenses capitaux et l'activité de ses relations. La compagnie de Plymouth resta bien au-dessous de celle de Londres; quoique les priviléges fussent égaux, les tentatives furent rares et sans succès. En 1607, on forma un faible établissement à Sagahadoc que

la rigueur
dont le nom
avec un va
son exagér
et que Cha
Angleterre
faire de n
Virginie n
grans; il fa
à quitter le
rigeurs d
à de rudes
l'Angleterr
leur donnè
avaient fait

Ces que
terre. Leu
de ce pays
de se rapp
cuta tous
ses, surgie
gion catho
ces réform
nombreux
terre et de
dirigées co
mais déses
tournèrent
de la comp
ils demand
sans leur
pendant de
tranquille.
pour aller

la rigueur du climat fit abandonner. Le capitaine Smith, dont le nom a été cité dans l'histoire de la Virginie, explora avec un vaisseau la plus grande partie de la côte. Quoique son exagération lui en eût fait tracer un tableau séduisant, et que Charles eût donné à ce pays le nom de Nouvelle-Angleterre, la compagnie n'eut la force ni la volonté de faire de nouvelles tentatives. Les commencemens de la Virginie n'avaient pas été de nature à encourager les émigrans; il faut un motif puissant pour décider des hommes à quitter le sol qui les a vus naître, les engager à braver les rigueurs d'un climat inconnu et les contraindre à se livrer à de rudes travaux. Les dissensions religieuses auxquelles l'Angleterre était en proie firent naître ces hommes, et leur donnèrent le courage de surmonter les obstacles qui avaient fait échouer les établissemens précédens.

Ces querelles ont long-temps ensanglanté l'Angleterre. Leur exposition, si importante dans l'histoire de ce pays, serait ici tout-à-fait hors de place; il suffira de se rappeler que sous le règne de Marie on persécuta tous les partisans des nouvelles doctrines religieuses, surgies lorsque Henri VIII, se séparant de la religion catholique romaine, établit l'église gallicane. Parmi ces réformateurs était un nommé Brown qui avait de nombreux partisans; ils furent obligés de quitter l'Angleterre et de fuir en Hollande pour éviter les persécutions dirigées contre eux parce qu'ils étaient les plus dissidens; mais désespérant de faire des prosélytes dans ce pays, ils tournèrent les yeux vers l'Amérique et obtinrent facilement de la compagnie de Londres une concession de terrains; ils demandèrent le libre exercice de leur religion; Jacques, sans leur donner aucune assurance positive, promit cependant de fermer les yeux pourvu que leur conduite fût tranquille. Cent vingt de ces Brownistes partirent en 1620 pour aller s'établir sur le fleuve Hudson; leur capitaine,

gagné par les Hollandais, qui avaient le projet de se fixer dans ces mêmes lieux, les mena au cap Cod, tout-à-fait hors des limites de la compagnie avec laquelle ils avaient traité. La saison était trop avancée pour risquer les fatigues d'un nouveau voyage : les Brownistes se fixèrent sur un point de la province de Massachussets, qu'ils appellèrent la Nouvelle-Plymouth.

La rigueur du climat, les maladies et les attaques des Indiens furent autant de causes de destruction pour cette colonie mal pourvue des objets nécessaires à la vie. La moitié des habitans périt avant le printemps ; ils n'étaient soutenus dans leur misérable existence que par la consolation de professer sans crainte leurs opinions religieuses et sous l'empire d'un système de gouvernement institué par eux. Leurs principes étaient si peu sociaux, les secours que leurs amis d'Europe leur envoyèrent furent si rares, que deux ans après ils n'étaient pas plus de trois cents, vivant misérablement dans une ville qu'ils avaient bâtie sur un terrain qui ne leur appartenait même pas. Ce fut en 1630 que la compagnie de Plymouth leur en fit la cession. Ils n'obtinrent jamais de charte royale. Seule de tous les établissements d'Amérique, cette colonie fut formée par une association libre dont les membres reconnaissaient l'autorité des magistrats nommés par eux ; elle resta ainsi languissante et faible jusqu'au moment où elle fut réunie à une colonie plus puissante, celle de la baie de Massachussets.

La compagnie de Plymouth n'avait pu réussir à coloniser une seule portion du territoire concédé. En 1620, une nouvelle charte plus étendue fut accordée à une autre compagnie ; elle ne réussit pas mieux que l'ancienne. La Nouvelle-Angleterre serait restée déserte peut-être encore long-temps, si les causes qui avaient forcé les Brownistes à s'expatrier n'eussent pas continué leur action. Plusieurs puritains désespérant d'obtenir des adoucissements aux lois

pénales p
jouissaient
congrès e
depuis tr
trois mill
l'Atlanti
sirent à c
ceux-ci, p
craignire
le sol n'
gouverne
Charles.
charte fu
lors de le
ment d'
crètes de
leur relig
prêté pa

Dès q
charte, i
passager
A leur a
d'émigrat
duite d'P
dans une
gage biki
ritains,
persécuté
pas à le
deux de
Angleterre

La co
colonie :
vêque L

pénales portées contre eux, et voyant la tranquillité dont jouissaient les Brownistes, se réunirent et achetèrent du congrès de Plymouth tout le territoire qui s'étend en long depuis trois milles au N. de la rivière Merrimack, jusqu'à trois milles au S. de la rivière Charles, et en profondeur de l'Atlantique à la mer du Sud; en même temps ils réussirent à obtenir l'appui des riches partisans de leur secte; ceux-ci, plus timorés parce qu'ils avaient plus à perdre, craignirent avec raison que la compagnie qui leur cédait le sol n'eût pas le pouvoir de leur donner le droit de gouverner comme ils l'entendaient; ils s'adressèrent à Charles. Le roi accorda leur demande avec facilité; leur charte fut basée sur celles données aux deux compagnies lors de leur formation. Mais il ne vit qu'une association purement commerciale; il ne pénétra pas les intentions secrètes des chefs, et, au lieu de leur permettre l'exercice de leur religion, il ordonna que le serment de suprématie serait prêté par les nouveaux colons, serment qu'ils surent éluder.

Dès que les puritains se virent en possession de leur charte, ils équipèrent cinq vaisseaux portant trois cents passagers, pour aller prendre possession de leur territoire. A leur arrivée, ils trouvèrent les restes d'un petit corps d'émigrans venus l'année précédente (1628), sous la conduite d'Endicott, ardent enthousiaste: ils s'étaient établis dans une ville que, dans leur affectation à employer le langage biblique, ils avaient appelée *Salem*. Ces rigides puritains, si long-temps persécutés, devinrent à leur tour persécuteurs. Ceux d'entre les colons qui n'appartenaient pas à leur secte subirent les plus mauvais traitemens; deux des plus considérables furent expulsés et envoyés en Angleterre.

La compagnie faisait ce qu'elle pouvait pour fortifier la colonie: elle trouva un auxiliaire puissant dans l'archevêque Land. Il exigeait une obéissance si rigoureuse aux

lois de l'Eglise, que la situation des non-conformistes leur parut intolérable. Un grand nombre acceptèrent avec empressement l'offre qu'on leur faisait d'un asile dans la Nouvelle-Angleterre. Quelques-uns étaient riches et puissants; ils voulurent assurer avant tout leur sécurité: ils demandèrent donc que les pouvoirs politiques de la compagnie fussent transférés d'Angleterre en Amérique, et que le gouvernement fût confié en entier aux membres de la société.

La compagnie avait dépensé des sommes considérables, sans en avoir retiré aucun profit; elle n'avait pas l'espoir d'en réaliser de long-temps: elle consentit à céder sa charte. Dans cette transaction singulière, dont l'histoire des colonies n'offre pas d'autre exemple, deux circonstances méritent une attention particulière: l'une est le pouvoir qu'exerça la compagnie de faire un tel transport; l'autre, le silence et l'acquiescement du roi qui le permit. Sans aucun doute, le conseil faisait un acte entaché d'illégalité, mais le roi était si occupé des embarras suscités par sa rupture avec le parlement, qu'il ne pouvait exercer une scrupuleuse vigilance sur les opérations de la compagnie. Peut-être même, la satisfaction causée par le départ de ces turbulents sectaires lui fit-elle fermer les yeux sur cette flagrante usurpation du pouvoir souverain.

Quoiqu'un nombre considérable de colons eût été emporté par les maladies, et que plusieurs, découragés par les difficultés, fussent retournés en Angleterre, il arrivait toujours d'Europe des émigrans en quantité suffisante pour réparer les pertes. En même temps, la petite vérole enlevait tant d'Indiens, que des tribus entières disparaissaient. Comme parmi les habitations vacantes de ces indigènes, il y en avait plusieurs de bien situées, les Anglais furent si empressés de les occuper, que leurs établissements commencèrent à se disperser plus qu'il ne convient à une colonie

naissante. tante dans assemblée au lieu d' pour délivrer de la mère guer leur représentation semblée le créterent imposée, consentem de la baie de sa derni à la merci vernant d'

L'état p son Eglise de la métropole leur doctrine. Parmi eux a été célèbre leur patrie Cromwell conseil pris digne des (1636), il Mais, ne t champ assuré il se jeta dans le chef d'u On fut obligé déclarées en Amérique.

naissante. Cette dispersion amena une altération importante dans la forme du gouvernement. A l'ouverture d'une assemblée générale, en 1634, les hommes libres (freemen), au lieu d'y assister en personne, élurent des représentans pour délibérer sur les intérêts généraux, l'expérience de la mère patrie leur ayant appris qu'ils pouvaient déléguer leurs droits sans danger pour leurs libertés. Les représentans furent admis et se considérèrent comme assemblée législative. Pour constater leurs pouvoirs, ils décrétèrent qu'aucune loi ne passerait, aucune taxe ne serait imposée, aucun office public ne serait donné, que du consentement de la majorité. C'est ainsi que la compagnie de la baie de Massachussets, en moins de six ans à compter de sa dernière organisation, cessa d'être une corporation à la merci d'une charte royale, et fut une société se gouvernant d'après ses propres lois.

L'état prospère de la Nouvelle-Angleterre, la police de son Eglise furent des sujets d'admiration pour les puritains de la métropole. Des troupes nombreuses de partisans de leur doctrine allèrent rejoindre leurs co-religionnaires. Parmi eux se trouvaient deux hommes dont les noms ont été célèbres par le rôle qu'ils ont joué dans l'histoire de leur patrie. L'un était Hughes Peters, depuis chapelain de Cromwell; l'autre, Henri Vane, fils d'un membre du conseil privé du roi. Vane fut bientôt regardé comme digne des plus hauts emplois, et, dès l'année suivante (1636), il fut nommé gouverneur d'une voix unanime. Mais, ne trouvant pas dans les affaires de la colonie un champ assez vaste pour son activité et ses grands talents, il se jeta dans les subtilités théologiques, et devint bientôt le chef d'une secte dont les dogmes bouleversèrent le pays. On fut obligé de réunir un synode où ces doctrines furent déclarées erronées, et Vane se vit contraint de quitter l'Amérique.

En troubant le repos du Massachussets, ces querelles contribuèrent beaucoup à répandre et à accroître la population dans l'Amérique anglaise. Déjà William, banni de Salem en 1634, avait acquis des Indiens un terrain vers le sud, et s'y était fixé; rejoint par les partisans des doctrines de Vane, il put obtenir des indigènes la propriété d'une île fertile à laquelle il donna le nom de *Rhode-Island*. La forme du gouvernement fut la plus démocratique possible jusqu'en 1663.

La colonie de Connecticut a dû son origine à des causes de même espèce. En 1636, cent colons quittèrent le Massachussets et vinrent s'établir sur les bords du Connecticut; ils furent d'abord inquiétés par les Hollandais récemment établis dans le pays; ils furent forcés de se retirer, et cette nouvelle colonie, se séparant de celle dont elle était sortie, adopta sa forme de gouvernement qu'elle conserva jusqu'à son incorporation dans la Confédération de la Nouvelle-Angleterre.

La compagnie de Plymouth avait cédé ses droits sur les provinces du New-Hampshire et du Maine à sir Ferdinand Gorges et au capitaine Mason. Leurs efforts échouèrent; ils auraient été forcés d'abandonner leur projet, si les discussions religieuses n'avaient pas amené des colons sur leur territoire; ce fut un refuge pour les dissidens sortis des autres colonies; chacun se fixa où il voulut, chaque colonie se gouverna à sa manière; il y avait autant de formes que de cantons. Ce ne fut que long-temps après que ces provinces eurent une constitution régulière et permanente.

En étendant leurs établissements, les Anglais se trouvèrent exposés à de nouveaux dangers. Les Indiens des tribus voisines de la baie de Massachussets étaient faibles et peu guerriers. Cependant il n'y eut aucune hostilité, car les premiers colons, en prenant possession du pays, achetèrent

les terrains
Rhode-Isle
puissantes
Ces nation
mies; si,
contre les
des Angla
n'eurent p
faisant la
du Sud, c
par les ab
cés de fui
suite; en
avec auta
Nouveau-
sauvages,
temps la t

En mè
émigratio
que jour.
rable qu'i
imation de
passagers
mesure s
stance re
partisans
les trans
de mettre
ordre su
ner que
conduite
par la for
à le cond
Mais c

les terrains des premiers possesseurs. Mais les colonies de Rhode-Island et du Connecticut étaient entourées de tribus puissantes et guerrières, les Naragansets et les Pequods. Ces nations étaient heureusement depuis long-temps ennemis; si, au lieu de se combattre, elles s'étaient réunies contre les envahisseurs de leur territoire, c'en était fait des Anglais. Mais ceux-ci s'allierent aux Naragansets, et n'eurent plus à combattre que les Pequods. Ces Indiens, faisant la guerre à la manière des indigènes de l'Amérique du Sud, cherchèrent à surprendre les Anglais; découverts par les aboiemens d'un chien, ils furent repoussés et forcés de fuir. Les colons et leurs alliés se mirent à leur poursuite; en moins de trois mois, cette nation fut exterminée avec autant de cruauté que dans aucune autre partie du Nouveau-Monde. Cette campagne fut décisive et les tribus sauvages, saisies de crainte, ne troubleront pas de long-temps la tranquillité des Anglais.

En même temps la population fut augmentée par les émigrations que l'oppression de Charles faisait croître chaque jour. Le nombre de ces émigrans devint si considérable qu'il attira l'attention du gouvernement. Une proclamation défendit à tout capitaine de recevoir à son bord des passagers sans être munis d'une permission spéciale. Cette mesure souvent éludée fut exécutée dans une circonstance remarquable. John Hampden, Cromwell et d'autres partisans de leur opinion avaient frété des navires pour les transporter dans la Nouvelle-Angleterre; au moment de mettre à la voile, ces navires furent arrêtés par un ordre supérieur, et Charles, bien éloigné de soupçonner que la révolution de son royaume serait excitée et conduite par des personnes aussi peu marquantes, retint, par la force, ces hommes destinés à renverser son trône et à le conduire lui-même à l'échafaud.

Mais ces mesures du gouvernement pour arrêter les

émigrations furent regardées par la majeure partie de la nation comme contraires aux droits des citoyens; en 1638, trois mille personnes environ s'embarquèrent, préférant s'exposer à toute la rigueur de la défense, que de rester plus long-temps sous l'oppression. Charles, furieux de ce mépris de son autorité, eut recours à un moyen violent. Il lança contre la corporation du Massachussets un *quo warranto* ou ordre de comparaître devant la cour du banc du roi, pour usurpation des droits de la couronne; le jugement ne se fit pas attendre. Charles, rentré dans tous ses droits, songea à organiser la colonie sur un plan meilleur; mais l'orage qui commençait à gronder sur l'Angleterre éclata avec tant de force, que ce malheureux roi, trop occupé à défendre son trône, ne put donner son attention aux affaires de l'Amérique.

Les émigrations cessèrent avec la révolution de 1640; les puritains, dominant en Angleterre, n'eurent plus besoin d'aller chercher au loin le libre exercice de leur religion, qui était reconnue par la loi. On a calculé que, de 1620 à 1640, on avait transporté en Amérique 21,200 colons. L'argent dépensé par les entrepreneurs s'est monté à près de cinq millions, somme immense pour l'époque. Pendant long-temps ces colonies produisirent à peine de quoi fournir à leur subsistance. Ce ne fut que vers 1640 qu'elles commencèrent à exporter du blé, à étendre leurs pêcheries et à se livrer au commerce des bois, articles qui forment encore trois branches de commerce fort lucratives.

Les puritains d'Amérique ayant les mêmes principes que les chefs du parti populaire dans le parlement, en reçurent bientôt des preuves d'affection fraternelle. Un acte de la Chambre des communes, en 1642, exempta de tous les droits les marchandises exportées d'Angleterre, et celles venant des colonies qui seraient importées dans la mé-

tropole. C l'industrie nies prirent tentative e

En 1642, mena leur vers l'indépendance elles étaient nies de New-Haven, si sive et dépendaient Nouvelle-Angl et distinctes de guerre, chassant hommes, d'habitants assemblée de la province, munis d'intérêt à pour lier les peuples s'étant possédant de toute a passaient sur cet acte avec plaisir leurs seins.

Enhardi, rent ouvert, frapper maintenant les formes du souverain, ordonna de faire frapper des

tropole. Cette disposition fit faire des progrès rapides à l'industrie et accrut la population. En revanche, les colonies prirent des mesures énergiques pour empêcher toute tentative en faveur de la cause royale.

En 1643, les colons hasardèrent une mesure qui augmenta leur sécurité et leur pouvoir, et fut un grand pas vers l'indépendance. Sous prétexte des dangers auxquels elles étaient exposées de la part des Indiens, les quatre colonies de Massachussets, de Plymouth, de Connecticut et de New-Haven, formèrent une fédération perpétuelle, offensive et défensive, sous le nom de *colonies unies de la Nouvelle-Angleterre*. Chaque colonie demeurait séparée et distincte en conservant sa juridiction; mais, en cas de guerre, chacune d'elles devait fournir son contingent en hommes, provisions et argent, proportionné au nombre d'habitans. On décida qu'il se tiendrait annuellement une assemblée formée de deux commissaires pour chaque province, munis de pouvoirs pour décider toutes les questions d'intérêt général; la présence de six membres suffisait pour lancer l'union. Par ce pacte fédératif, les colonies semblent s'être considérées comme sociétés indépendantes, possédant tous les droits de souveraineté, et affranchies de toute autre autorité. La gravité des événements qui se passaient en Angleterre empêcha l'attention de se fixer sur cet acte important; peut-être même les chefs virent-ils avec plaisir cette démonstration qui cadrait avec leurs desseins.

Enhardis par cette approbation tacite, les colons déployèrent ouvertement leur esprit d'indépendance. Le droit de frapper monnaie a été regardé de tous temps et sous toutes les formes de gouvernement comme une prérogative de la souveraineté. Sans avoir égard à cette maxime, l'assemblée ordonna l'établissement d'une monnaie à Boston, et fit frapper des pièces d'argent portant le nom de la colonie

d'un côté, et de l'autre un arbre, symbole de son accroissement et de sa vigueur. Ces mesures vigoureuses furent accompagnées d'actes injustes dictés par le fanatisme. Ainsi le Rhode-Island ne put faire partie de la confédération, parce que toutes les sectes y étaient professées, et dans le Massachussets on persécuta les partisans de l'église anglicane et les presbytériens. Ils s'adressèrent en vain au parlement, leurs plaintes ne furent pas écoutées; les puritains y dominaient, ils ne pouvaient pas faire la censure de leurs principes de gouvernement, en condamnant la conduite des colonies.

Lorsque Cromwell eut usurpé le pouvoir, il continua de favoriser ouvertement la Nouvelle-Angleterre dont il fut regardé comme le protecteur spécial; il lui donna une preuve de ses dispositions bienveillantes. Après la conquête de l'île de la Jamaïque sur les Espagnols, il proposa aux habitans de la Nouvelle-Angleterre d'aller se fixer sur cette île; il excita leur zèle religieux, chercha à les séduire par la perspective d'immenses richesses et par l'offre de les soutenir de toute son autorité; mais les colons étaient trop attachés à leurs établissements pour accepter. Ils remercièrent le Protecteur et continuèrent à résider dans un pays auquel ils étaient acclimatés et qui commençait à les récompenser largement de leurs travaux.

Tant que dura le gouvernement républicain, il ne se passa rien d'important dans ces colonies; elles eurent le privilège de commercer avec toutes les nations, même avec celles qui étaient en guerre avec la métropole; elles s'occupèrent de leur organisation intérieure, et purent attendre l'orage qui menaçait l'Angleterre.

La restauration des Stuarts fit cependant naître des craintes dans la Nouvelle-Angleterre où elle ne fut pas reçue de la même manière qu'en Virginie; l'assemblée générale du Massachussets sollicita du roi le maintien de la forme du

gouvernement britannique. Chaque colonie se déclara contre eux, et les colons ayant été déclarés révoltés, une série de batailles fut livrée au cours de laquelle l'Angleterre réussit à vaincre et à accorder la souveraineté à ces colonies.

La colonie fut alors créée et fut nommée Massachusetts. Elle fut alors érigée en province et fut placée sous l'autorité du roi. Les colons étaient alors libres de pratiquer leur religion et de vivre dans la paix et la sécurité.

Le Commonwealth fut alors établi et fut dirigé par un conseil exécutif et un conseil législatif. Le Commonwealth fut alors érigé en province et fut placé sous l'autorité du roi. Les colons étaient alors libres de pratiquer leur religion et de vivre dans la paix et la sécurité.

Les colons étaient alors libres de pratiquer leur religion et de vivre dans la paix et la sécurité.

gouvernement existant, et la libre profession du culte puritain. Charles qui avait craint une déclaration d'indépendance se contenta de cette soumission apparente. Mais les colons ayant appris que des forces allaient être dirigées contre eux, l'assemblée du Massachussets établit dans une série de résolutions ses droits et l'obéissance qu'on devait au souverain. On y rappelait toutes les prérogatives accordées par la charte; on terminait en disant qu'une atteinte à cette charte serait une violation des droits; enfin on reconnaissait Charles II comme souverain seigneur et roi.

La colonie de Rhode-Island fut la seule qui parut satisfaite de ce changement; elle avait été exclue de la confédération et l'esprit de domination du Massachussets lui portait ombrage. Elle envoya un agent auprès du roi pour obtenir la confirmation de ses droits sur le sol et sa juridiction sur la contrée occupée par ses habitans. Une charte leur accorda ces demandes en 1663; la compagnie fut constituée sous le nom de Rhode-Island et Providence. Par un oubli singulier la charte ne stipula, en faveur du gouvernement de la métropole, aucun contrôle sur le gouvernement de la colonie qui fut organisé dans la forme la plus démocratique.

Le Connecticut reçut une charte semblable; en fixant ses limites, on y comprit l'établissement de New-Haven jusqu'alors indépendant. Il s'ensuivit une contestation qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses, si les habitans de New-Haven n'eussent compris que ces démêlés amèneraient l'intervention du roi; ils cédèrent devant ce puissant motif.

Les agens du Massachussets obtinrent la confirmation de leur charte avec amnistie de tous les actes commis pendant la révolution. Le message royal ordonnait à l'assemblée générale d'annuler ses ordonnances qui seraient contraires à l'autorité souveraine, de permettre l'usage des

cérémonies de l'église anglicane, et d'admettre aux droits de citoyens ceux qui professeraient ce culte. Ces demandes furent rejetées, et les agens remplacés par de nouveaux qu'on supposait moins partisans de la royauté.

Des dangers réels menaçaient la colonie; en 1664, on envoia des commissaires pour rétablir la paix, et l'un d'eux, le colonel Nichols, commandant quatre frégates et quatre cents soldats, avait ordre d'employer la force lorsqu'il aurait soumis les établissemens hollandais contre lesquels cette expédition était dirigée. Dès que sa conquête fut terminée, Nichols voulut exercer ses fonctions; l'assemblée refusa de le reconnaître et de recevoir ses troupes. Les commissaires se virent obligés de retourner en Angleterre sans pouvoir remplir leur mission.

Charles ordonna alors à la colonie d'envoyer des agens en Angleterre pour se défendre. On sut habilement éluder ces ordres et gagner du temps. L'état de l'Angleterre ne permettait pas qu'on prît des mesures sérieuses. Charles avait trop à faire dans son royaume. Cette politique sauva le Massachussets. Cette province, annula l'Acte de navigation, commerça librement avec toutes les nations, et, attirant à elle le commerce des autres Etats, elle fit de rapides progrès en richesses et en population. En même temps elle gouverna le New-Hampshire et le Maine, malgré la charte qui les avait concédés à sir Gorges et à Mason.

Cette prospérité croissante fut arrêtée dans sa marche par une agression des indigènes, la plus formidable que la Nouvelle-Angleterre eût encore éprouvée. Les tribus voisines avaient pour chef un homme courageux et prévoyant, connu sous le nom de Philip; il comprit que l'agrandissement des Européens serait la perte de sa nation; il se procura des armes, fit alliance avec d'autres tribus, et, à la tête de trois mille hommes, commença la guerre en 1675, avec une audace remarquable. Comme toujours, les

deux partis toujours on sinat de Ph guerre qui habitans, e villages.

La contes continuait; contre la co districts et mouth; ma Maine de si fut faite mo fut organis ment repré

Charles, colons, rés tition de l'Ac générale da une violati nommé Ra taxes; malg ses fonction bunaux, il

En 1681 charte; il in entre ses m mais les ha la main d'a tout arrang en 1684; la en 1685, il

Jacques de détruire

deux partis eurent alternativement la victoire, et comme toujours on se livra à des cruautés épouvantables. L'assassinat de Philip, commis par un des siens, fit cesser cette guerre qui coûta à la colonie six cents de ses plus braves habitans, et causa la destruction d'un grand nombre de villages.

La contestation au sujet du Maine et du New-Hampshire continuait; elle fut portée devant le conseil privé qui jugea contre la colonie. Le roi voulait, dit-on, acquérir ces deux districts et les donner à son fils naturel, le duc de Monmouth; mais il fut prévenu par l'assemblée qui acheta le Maine de sir Gorges auquel on l'avait adjugé; cette vente fut faite moyennant 36,000 fr. (1679). Le New-Hampshire fut organisé en province indépendante avec un gouvernement représentatif.

Charles, de plus en plus irrité contre l'opposition des colons, résolut d'en venir aux mesures décisives; l'exécution de l'Acte de navigation en fut le prétexte. L'assemblée générale du Massachussets avait déclaré que cet acte était une violation de ses droits et refusait de s'y soumettre; un nommé Randolph fut envoyé à Boston pour recevoir les taxes; malgré l'étendue de ses pouvoirs il ne put exercer ses fonctions: dès qu'il intentait une action devant les tribunaux, il était toujours condamné.

En 1681, le conseil de Charles II résolut d'annuler la charte; il invita la colonie à remettre elle-même cette charte entre ses mains pour y faire les changemens nécessaires; mais les habitans décidèrent qu'il valait mieux mourir de la main d'autrui que de la sienne propre: ils refusèrent tout arrangement. La chancellerie prononça la confiscation en 1684; la colonie persista, et, à la mort de Charles II, en 1685, il n'y avait encore rien de changé.

Jacques II, encore plus absolu que son frère, résolut de détruire entièrement les institutions représentatives de

la Nouvelle-Angleterre. Il nomma sir Edmund Andros gouverneur-général avec les pouvoirs les plus illimités, et la Nouvelle-Angleterre se vit réduite au sort d'une province conquise. Andros déploya tout son caractère despote; l'oppression la plus violente pesa sur le peuple, les chartes de Rhode-Island et du Connecticut furent révoquées. Le mécontentement allait se manifester par une rébellion, quand on apprit en 1689 l'expédition de Guillaume. Le 18 avril, le soulèvement fut instantané; le gouverneur et ses adhérents furent emprisonnés, et la révolution s'opéra sans verser une goutte de sang. Guillaume et Marie furent proclamés quelques jours après.

Le Connecticut et Rhode-Island suivirent l'exemple du Massachussets. Les chartes furent remises en vigueur. Dans le New-Hampshire, les représentans votèrent la réunion avec le Massachussets; mais le roi s'y refusa, craignant d'augmenter la puissance des colonies dont il redoutait le caractère d'indépendance. Une ère nouvelle commença pour ces colonies. Avant de raconter les faits qui suivirent, il faut parler des autres établissements anglais dans cette contrée. Ces établissements furent fondés bien avant l'époque où nous sommes arrivés, et leur importance égalait celle des colonies dont nous avons retracé l'histoire.

MARYLAND. — Le premier morcellement des deux districts formés par Jacques I^{er} eut lieu en 1632. Charles I^{er} enleva à la Virginie le terrain immense compris entre la baie du Chesapeake et les limites de la Nouvelle-Angleterre. Il lui donna le nom de Maryland et l'accorda en toute propriété à lord Baltimore. Le propriétaire, assisté du corps des tenanciers libres, eut le pouvoir de faire les lois, et la couronne ne se réserva aucun contrôle sur les actes d'administration.

La première émigration était composée de cent indivi-

dus presque de lord Baltimore la ville de Sainte-Croix fut rejeté à un convenable propriétaire seulement.

Parmi les presques entières marquables; Jésus-Christ dans le libre Maryland anglicans catholiques population s'acheva en 1639, cédant nommée par Chambre ha-

Pendant longtemps montra attaqué Clayborne devint à s'emparer son influence leurs droits.

La restauration privilégiés; l'état, à cela et persécutrice et son histoire de l'indépendance.

CAROLINE. — miers et malades.

AM.

dus presque tous catholiques ; à leur tête était Calvert, frère de lord Baltimore. Il acheta des Indiens un terrain et fonda la ville de Sainte-Marie. Baltimore envoya une constitution ; ce code soumis à l'examen de l'assemblée-générale en 1637, fut rejeté à l'unanimité. On adopta un corps de lois plus convenable à la situation , et on fixa un revenu annuel au propriétaire qui avait dépensé un million pour cet établissement.

Parmi les mesures prises par cette assemblée composée presqu'entièrement de catholiques, il en est une bien remarquable; elle déclara qu'aucune personne croyant en Jésus-Christ ne serait molestée pour sa religion , ni gênée dans le libre exercice de son culte. Cette tolérance peupla le Maryland des puritains persécutés dans la Virginie, des anglicans chassés de la Nouvelle-Angleterre , pendant que les catholiques y arrivaient en foule d'Angleterre. La population s'accrut si rapidement que la troisième assemblée, en 1639, céda ses pouvoirs à une Chambre représentative nommée par les bourgs; on y adjoignit plus tard une Chambre haute dont le gouverneur eut la nomination.

Pendant la guerre civile d'Angleterre, le Maryland se montra attaché à la cause royale. Cependant un nommé Clayborne organisa un parti populaire qui, en 1651, parvint à s'emparer du pouvoir. L'assemblée convoquée sous son influence enleva aux catholiques la jouissance de leurs droits.

La restauration de 1660 rendit à lord Baltimore ses priviléges; les choses furent rétablies dans leur premier état, à cela près que l'Eglise anglicane fut dominante et persécutrice. Depuis, cette colonie continua à prospérer, et son histoire n'offre rien de saillant jusqu'à l'époque de l'indépendance.

CAROLINE.—La contrée sur laquelle Raleigh fit ses premiers et malheureux essais de colonisation ne commenç

à attirer l'attention du gouvernement qu'après la restauration. Charles II en accorda la concession à plusieurs de ses zélés partisans en 1663. Les propriétaires, dans l'espoir de former une colonie puissante, donnèrent des terres à ceux qui s'y fixaient, et accordèrent la liberté absolue de conseil. En 1665, des émigrans des Barbades et de la Virginie formèrent les établissements de Clarendon et d'Albemarle. Les concessionnaires, jaloux de donner à la Caroline une constitution parfaite, s'adressèrent au célèbre Locke, persuadé qu'un philosophe aussi distingué serait un puissant législateur. Locke leur présenta le code aristocratique le plus absolu et le plus systématique, comme s'il eût voulu leur prouver le ridicule de l'application des idées purement spéculatives à l'art du gouvernement.

Mais quand, en 1670, il fallut mettre cette constitution en pratique, les colons se soulevèrent, et, pendant plusieurs années, ils se gouvernèrent comme État indépendant, sous la conduite de Culpeper, homme habile et courageux. Les propriétaires luttèrent vainement contre eux, et, à mesure que la population augmentait, l'opposition à la constitution Locke devenait plus énergique. Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'en 1688. L'année 1680 fut remarquable par la fondation de Charles-Town et par une attaque des Espagnols de la Floride. Depuis cette époque, la Caroline fut toujours en hostilités avec les Florides, jusqu'au moment où cette contrée fut enlevée à l'Espagne.

NEW-YORK et NEW-JERSEY. — Tandis que l'Angleterre fondait des colonies sur différens points de l'Amérique, la Hollande avait formé un établissement entre la Virginie et le Connecticut. Henri Hudson, Anglais d'origine, avait été forcé par les circonstances de se mettre au service de la Hollande. Il voulait découvrir un passage pour aller aux Indes par la côte nord du continent. En 1609, il eut le com-

mandement arrêté par environs nom de la dans le gr amicales a pagnie de mandement voyage de peu connu passa l'hiver quand l'équipage son fils et flots. Depu

Les États pagnie le p qui lui app On éleva le fort Or Espérance Delaware. Ils furent i reux de Gu où ils cons rent dans Hollandaïs New-Amst en deux Ét

En 1664 portion du le territoire viste par le lant pour le Amsterdam

mandement d'un petit navire armé dans ce but. Mais, arrêté par les glaces, il se rabattit sur la côte et aborda aux environs du cap Mai. Il prit possession du territoire au nom de la Hollande, continua à longer la côte et pénétra dans le grand fleuve qui porte son nom. Il eut des relations amicales avec les naturels et retourna en Europe. La compagnie de Londres s'empressa alors de donner le commandement d'un navire à ce hardi navigateur. Dans un voyage de quatorze mois, il explora des rivages alors peu connus et pénétra dans la vaste baie d'Hudson, où il passa l'hiver. Il se préparait à continuer ses travaux, quand l'équipage se révolta, le jeta dans une barque avec son fils et quelques matelots et le livra à la merci des flots. Depuis, on n'en a jamais entendu parler.

Les États-Généraux de Hollande donnèrent à une compagnie le privilège exclusif de commercer avec les contrées qui lui appartenaient par suite des découvertes d'Hudson. On éleva le fort d'Amsterdam à l'embouchure du fleuve, le fort Orange à sa région supérieure, le fort Bonne-Espérance sur le Connecticut, et le fort Nassau sur la Delaware. Ces établissements s'augmentèrent rapidement. Ils furent inquiétés par les Suédois, que le génie aventurieux de Gustave-Adolphe avait envoyés sur la Delaware, où ils construisirent la ville de Christina. Ils se maintinrent dans le pays jusqu'en 1656, époque à laquelle les Hollandais s'emparèrent de leurs possessions; la ville de New-Amsterdam devint le centre de cette colonie, divisée en deux États, ceux de l'Hudson et de la Delaware.

En 1664, Charles II revendiqua ses droits sur cette portion du Nouveau-Monde, et donna au duc d'York tout le territoire occupé par les Hollandais. Attaquée à l'improvisée par le colonel Nichols, la colonie capitula, en stipulant pour les habitans les droits de citoyens anglais. New-Amsterdam s'appela *New-York*. La partie voisine de

la Nouvelle-Angleterre reçut le nom de *New-Jersey*, et la colonie de l'Hudson celui d'*Albany*. Ces établissements, reconquis par les Hollandais en 1673, furent définitivement cédés à la Grande-Bretagne par le traité de 1674. Le duc d'York nomma gouverneur sir Edmund Andros. Sa conduite atroce le fit rappeler ; mais, dès que le duc d'York fut monté sur le trône, il se hâta de renvoyer ce favori dans la Nouvelle-Angleterre. Il joignit à son gouvernement les provinces de New-York et de New-Jersey. Les habitans, en leur double qualité de protestans et de Hollandais, furent vivement enthousiasmés de l'expédition de Guillaume. Ils se soulevèrent, chassèrent le lieutenant d'Andros et mirent à sa place le capitaine Leisler, chef du mouvement. La conduite de Leisler excita un mécontentement général, qui finit par une guerre civile, dont la durée se prolongea pendant plusieurs années.

PENNSYLVANIE. — Guillaume Penn, zélé partisan de la secte des quakers, voyant ses frères persécutés, acquit en 1676, pour leur donner asile, une partie du New-Jersey. Charles lui accorda, en 1681, la pleine et entière possession de tout le territoire qui s'étendait entre les colonies du Maryland, de New-York et de New-Jersey. Cette contrée reçut le nom de Pennsylvanie. Le premier établissement fut la ville de Chester sur les bords de la Delaware. Penn la visita et accorda aux habitans la liberté de conscience et la liberté civile ; il acquit, en 1682, les droits du duc d'York sur les trois comtés de la Delaware ; mais, non content de cette cession, il acheta ces terres aux indigènes et leur en compta le prix ; aussitôt il arriva une quantité de quakers de toutes les parties du continent, et l'on jeta les fondemens de Philadelphie. Religieux observateurs de leurs simples promesses, les quakers gardèrent fidélité à Jacques II ; la Pennsylvanie continua à être gouvernée

en son nom
dant recon
cause d'au
jouissait P

Une ins
prospérité
par petites
prêtait du
foncière. I
des impôts
améliorer
la valeur,
de s'acqui
temps une

CANADA
colonies a
leurs force
souvent tr
agressions
côté d'elle
sante de l
théâtre d'u
les Françai
comme si l
les querell
sances, ell
Monde. Ju
ne furent
rement l'h
les progrès

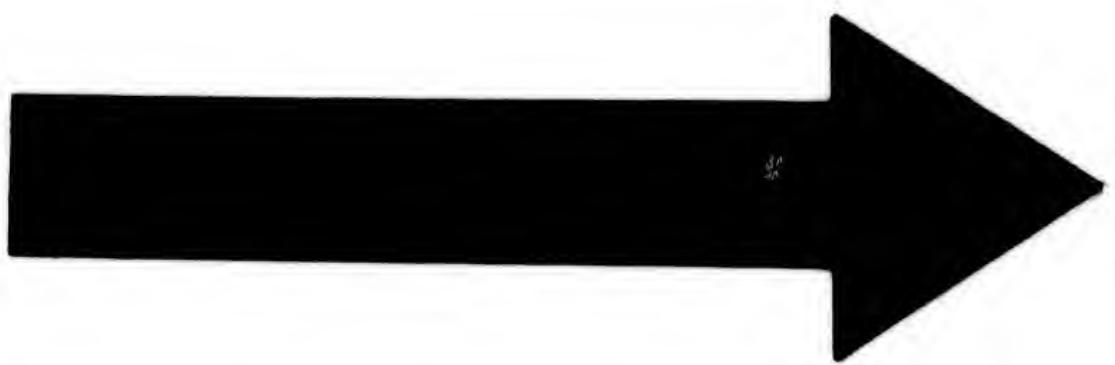
Les titr
ainérial
fut chargé
le peu qu'i

en son nom, même après son abdication. Il fallut cependant reconnaître Guillaume; la lenteur qu'on y mit ne fut cause d'aucun désagrément, grâce à la considération dont jouissait Penn.

Une institution fort belle contribua, dès l'origine, à la prospérité de la Pennsylvanie. Les terres y furent vendues par petites portions, et on créa une banque de crédit qui prêtait du papier-monnaie, hypothéqué sur la propriété foncière. Enrichi de ce revenu, le gouvernement levait des impôts peu considérables, et les cultivateurs pouvaient améliorer leurs terres. Ces améliorations, augmentant la valeur, consolidaient le crédit du papier et permettaient de s'acquitter avec facilité. Cette colonie devint en peu de temps une des plus florissantes de l'Amérique.

CANADA. — ACADIE. — LOUISIANE. — Tandis que les colonies anglaises voyaient augmenter progressivement leurs forces et leurs richesses, au milieu d'une paix plus souvent troublée par les dissensions civiles que par les agressions des Indiens et des Hollandais, il s'était élevé à côté d'elles deux colonies appartenant à une rivale puissante de l'Angleterre. Ces colonies allaient devenir le théâtre d'une lutte sanglante et prolongée. Les Anglais et les Français s'en disputèrent long-temps la possession; comme si l'Europe n'eût pas été assez grande pour vider les querelles sans cesse renaissantes entre ces deux puissances, elles allaient se trouver aux prises dans le Nouveau-Monde. Jusqu'à l'époque où ce récit est arrivé, ces guerres ne furent pas sérieuses; mais, avant de retracer sommairement l'histoire de cette contrée, il faut dire l'origine et les progrès des établissements français.

Les titres de la France sur une partie du continent américain dataient de 1524, époque à laquelle Verazzani fut chargé par François I^{er} d'un voyage de découvertes; le peu qu'il fit engagea le monarque à tenter un établisse-



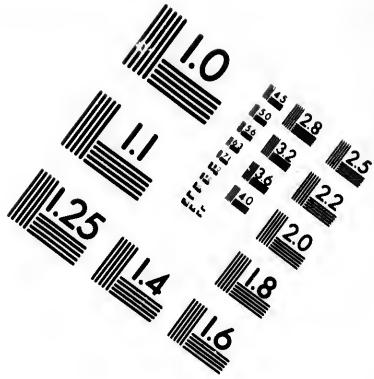
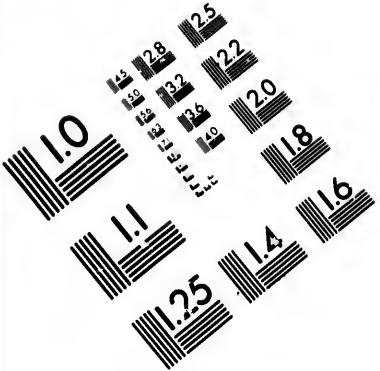
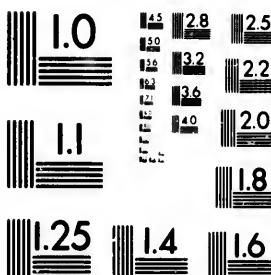
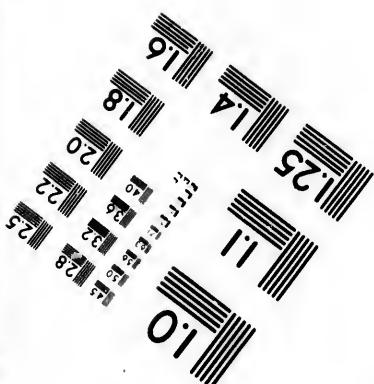
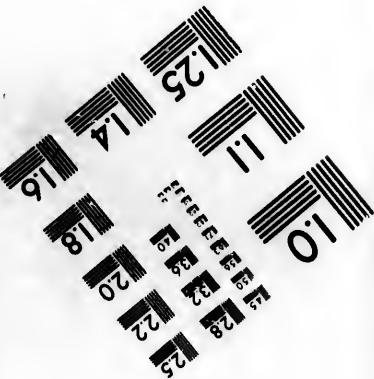


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25
28
32
36
40
45

Oil
T.E.

ment, mais il ne put mettre ses projets à exécution qu'en 1534. Jacques Cartier de Saint-Malo se rendit au golfe Saint-Laurent, prit possession des côtes, et l'année suivante remonta ce fleuve jusqu'à l'île de Hochelaga. Ce voyage, qui n'était qu'une simple reconnaissance, prépara la fondation d'une colonie ; les premiers essais, en 1541 et en 1549, furent infructueux ; les guerres religieuses qui ravageaient la France ne permettaient pas de s'occuper d'expéditions lointaines. Sous Henri IV, on fit plusieurs armemens, mais ils avaient pour but plutôt le commerce des pelleteries que des tentatives de colonisation. Cependant toutes les côtes de l'Acadie avaient été visitées en 1594 et la ville de Port-Royal fut fondée en 1603. On ne cultivait nullement les terres voisines, on ne faisait que des échanges avec les Indiens.

Le Canada fut organisé avec plus de prévoyance, parce qu'il était gouverné par un homme d'une ténacité remarquable et qui consacra toute sa vie à ce noble travail. En 1608, Champlain éleva Québec, fit défricher des terres, prolongea les établissemens sur la rive septentrionale du fleuve et des grands lacs ; en même temps il entra en relations avec les Algonquins et les Hurons, et comme ces tribus étaient ennemis irréconciliables, il se joignit aux Algonquins ; son secours puissant éloigna bientôt les Iroquois trop faibles pour résister jusqu'au moment où ils devinrent les alliés de l'Angleterre.

De 1610 à 1627, l'Acadie fut plusieurs fois envahie par les Anglais, les habitans ne se défendant pas. Ces occupations passagères n'eurent d'autres résultats que d'augmenter la population d'individus de nations différentes, et de donner par là à l'Angleterre un prétexte pour revendiquer la possession de cette terre. En 1627, un escadre anglaise débarqua sans obstacle dans l'Acadie, d'où elle se porta vers le Canada : elle échoua dans le siège de Québec. En

1629, on
de capitu
la France
Germain
cadie.

Bientôt
gie nouve
chassa o
inutilemen
confédéra
tions, me
ravages ju
missionna
incursions
dans l'Am
enveloppé
été si désas
ples des jé
gnes repré
travaux pa
ne rendre
nement v
douces ré
leurs effor
due puissa
tête de ces
du P. Au
des traits
saint minis

En fréq
l'existenc
seb. Deu
connaître c
le P. Marc

1629, on fit de nouveau ce siège et Champlain fut forcé de capituler quand il apprit que les renforts attendus de la France avaient été pris par les Anglais. Le traité de Saint-Germain en 1632 rendit à la France le Canada et l'Acadie.

Bientôt les guerres avec les indigènes prirent une énergie nouvelle. De 1648 à 1655, la confédération des Iroquois chassa ou détruisit les tribus voisines qui demandèrent inutilement des secours au gouverneur du Canada. Cette confédération, n'étant plus contenue par les autres nations, menaçait la ville de Montréal et étendait même ses ravages jusqu'aux environs de Québec. Il était réservé aux missionnaires catholiques de faire cesser ces sanglantes incursions : plus instruits que leurs prédécesseurs envoyés dans l'Amérique espagnole, la religion chez eux n'était pas enveloppée de ce voile de fanatisme dont les effets avaient été si désastreux lors de la conquête ; ils imitèrent les exemples des jésuites du Paraguay ; ils furent toujours les dignes représentants de la religion qu'ils prêchaient ; leurs travaux pacifiques furent glorieux, et si les contemporains ne rendirent pas une justice méritée à ces hommes si éminemment vertueux, les missionnaires trouvèrent leurs plus douces récompenses dans les succès, conséquences de leurs efforts. Il était réservé à une main que le génie a rendue puissante d'attacher une couronne immortelle sur la tête de ces pieux et courageux missionnaires. Le portrait du P. Aubry a été tracé par M. de Chateaubriand avec des traits empruntés à tous ceux qui se vouèrent à ce saint ministère.

En fréquentant les Indiens, les missionnaires apprirent l'existence d'un grand fleuve qu'ils nommaient Meschabé. Deux hommes courageux entreprirent d'aller reconnaître ce fleuve et les contrées qu'il arrose : l'un était le P. Marquette, l'autre un négociant picard du nom de

Joliet. Ils firent un long voyage, tantôt en traversant des lacs ou en suivant le cours des rivières, tantôt par terre; enfin ils arrivèrent sur les bords du Mississippi le 17 juin 1673; ils le descendirent jusqu'à l'embouchure de l'Arkansas, et, manquant de provisions, ils terminèrent là leurs découvertes, dont Joliet vint rendre compte au gouverneur du Canada. Cette contrée nouvelle était si magnifique, elle semblait présenter de si grands avantages pour la France, qu'au récit de Joliet, le désir de visiter ces rivages s'empara de plusieurs et surtout de Cavelier de La Sale, colon de Montréal, homme de courage, de constance et d'un génie actif; il fit part de son projet au comte de Frontenac, gouverneur, qui lui facilita les moyens de se rendre en France, où il allait solliciter l'appui de Louis XIV pour entreprendre l'exploration des bouches du Mississippi. Le monarque fournit tout ce que La Sale demanda. Cet officier parti de la Rochelle le 14 juillet 1678, s'occupa pendant toute une année de l'exécution de son plan, et en août 1679, à la tête de quarante hommes montés sur un léger navire construit exprès, La Sale, par une route différente de celle suivie par le P. Marquette, pénétra dans les contrées fertiles de l'Illinois, bâtit sur ses rives le fort Crèvecœur, et tandis qu'il y demeurait pour établir des relations amicales avec les Indiens, il envoyait le P. Hennepin, missionnaire de sa troupe, avec deux autres Francs reconnaître tout le Haut-Mississippi; ils remplirent cette mission au milieu de dangers sans nombre, et revinrent à Montréal.

L'établissement de Crèvecœur était menacé par les tribus des Illinois et des Iroquois constamment en guerre. Pour se mettre à l'abri de leurs agressions, La Sale fit construire le fort Saint-Louis sur une hauteur qui domine de deux cents pieds le cours de l'Illinois. Tranquille de ce côté, il s'embarqua en février 1682 sur le Mississippi, le suivit jusqu'au golfe du Mexique, et prenant solennellement

possession
Louisian
Les ob
gions qu'
de leurs
revenant
arrivant à
assurerait
A peine fu
France, c
treprise d
repartit e
Sale périt
rent à lut
des sauvag
France ces
dans les d
sation com
était uniqu
événemens

Iberville ren
Compagni
— Guerre
lités contre
— Paix d'
de Montca
glais. — G

Pour dé

possession de ces contrées, il leur donna le doux nom de *Louisiane*, suivant l'expression de M. de Châteaubriand.

Les observations que La Sale avait recueillies sur les régions qu'il avait découvertes et sur la direction générale de leurs fleuves, observations qu'il avait renouvelées en revenant au Canada, lui démontrèrent facilement qu'en arrivant à la Louisiane par le golfe du Mexique, on lui assurerait des communications directes avec la métropole. A peine fut-il de retour à Quebec, qu'il s'embarqua pour la France, comptant intéresser le roi à sa belle et vaste entreprise de colonisation. Il obtint en effet cinq vaisseaux et repartit en 1684. Cette expédition fut malheureuse : La Sale périt assassiné par les Indiens; ses compagnons eurent à lutter contre les maladies, la faim et la cruauté des sauvages : un petit nombre put regagner Quebec. La France cessa alors de s'occuper de la Louisiane jusque dans les dernières années du siècle, époque où la colonisation commença réellement. L'attention de la métropole était uniquement fixée sur le Canada où il se passait des événemens importans.

CHAPITRE XIII.

HISTOIRE DU CANADA, DE LA LOUISIANE ET DES ÉTATS-UNIS.

1689-1783.

Iberville remonte le Mississippi. — Colonisation de la Louisiane. — Compagnie du Mississippi. — Fondation de la Nouvelle-Orléans. — Guerre de la Caroline avec les Espagnols des Florides. — Hostilités contre les Français. — Tentatives des Anglais contre le Canada. — Paix d'Aix-la-Chapelle. — Campagne de 1756. — Le marquis de Montcalm. — Prise de Quebec. — Cession du Canada aux Anglais. — Guerre de l'indépendance. — Conclusion.

Pour développer avec plus de liberté les progrès des

colonies, Jacques II, dans les dernières années de son règne, voulut les faire jouir des bienfaits de la neutralité. La France, aussi intéressée que sa rivale à la prospérité de l'Amérique, consentit à cet arrangement ; mais le traité signé en 1686 ne fut pas long-temps observé. Les Anglais continuèrent à fournir sous main des armes et des munitions aux Iroquois, constamment en guerre avec le Canada : ce fut le principal motif de la rupture qui éclata en 1689. Le comte de Frontenac envoya des détachemens pour détruire plusieurs établissemens anglais et massacrer les habitans. La Nouvelle-Angleterre fit de son côté des tentatives contre Québec; elles n'eurent aucun résultat. Les hostilités continuèrent jusqu'à la paix de Riswick (1697), qui rendit à l'Amérique une tranquillité momentanée.

Les loisirs de la paix permirent de poursuivre les découvertes commencées dans la Louisiane, et de reconnaître par mer l'embouchure du Mississippi. Iberville, officier de mérite, qui s'était distingué dans la guerre de 1690, fut chargé de cette importante mission. Il explora la baie de la Mobile, l'île Dauphine et arriva enfin, en mars 1698, à l'embouchure du Mississippi. Il en remonta le cours, et acquit bientôt la certitude qu'il avait atteint le but de ses recherches en trouvant les divers signaux de reconnaissance érigés par La Sale. Iberville navigua quelque temps dans le lit inférieur du fleuve, puis il revint dans la baie de Biloxi, où il érigea un fort qui fut pendant quelques années le centre des établissements français. On espérait, en choisissant une position centrale entre la baie de la Mobile et le Mississippi, donner deux grandes issues au commerce de la Louisiane; mais les rives de la baie de Biloxi n'étaient favorables ni à la culture ni au commerce. Le sol y était sablonneux et ingrat; la baie n'offrait elle-même aux vaisseaux qu'un mouillage peu sûr.

Après quelques hésitations, on transféra le chef-lieu à

l'île Dauphine, du Mississippi. Les affluents, vagues, su... entre le Canada, diennes hostiliés et tirer de ce proposé. Les Abenakis territoire l'Angleterre l'Acadie, renforts. U... parut en 1... péra; mais forcées de ditions, re... heureuses. bâtimens, Port-Royal geusement capitula et six hommes Anglais : il pouvait rec... abandonné puissances. d'accepter victoire de Cependant cédée à l'A...

l'île Dauphine, et on construisit un fort à l'embouchure du Mississippi. Des explorations diverses furent faites sur les affluens du grand fleuve. On gagna l'amitié des sauvages, surtout de la tribu des Illinois, qui, par sa situation entre le Canada et la Louisiane, était à même de rendre de grands services. Par la sagesse de Callieres, gouverneur du Canada, on fit une paix générale avec toutes les tribus indiennes du voisinage. Malheureusement, la reprise des hostiliés entre la France et l'Angleterre ne permit pas de tirer de cette alliance le parti avantageux qu'on s'en était proposé. Le comte de Vaudreuil favorisait de ses secours les Abenaquis qui faisaient de fréquentes incursions sur le territoire anglais. Pour mettre fin à ces déprédations, l'Angleterre voulut détruire cette nation et s'emparer de l'Acadie, trop éloignée du Canada pour en attendre des renforts. Une escadre de dix vaisseaux, venue de Boston, parut en 1704 devant Port-Royal. Le débarquement s'opéra ; mais les troupes, vigoureusement repoussées, furent forcées de regagner leurs vaisseaux. De semblables expéditions, renouvelées en 1707 et 1709, ne furent pas plus heureuses. Mais, en 1710, une flotte de cinquante et un bâtimens, portant trois mille cinq cents hommes, attaqua Port-Royal. Le gouverneur, Subercase, se défendit courageusement, avec trois cents hommes ; après dix jours, il capitula et abandonna le fort, à la tête de cent cinquante-six hommes qui lui restaient. Ce succès encourageait les Anglais : ils se disposaient à attaquer le Canada, qui ne pouvait recevoir des secours d'Europe, car la fortune avait abandonné Louis XIV, et la France tenait tête à toutes les puissances. Il allait être obligé de céder au nombre et d'accepter les conditions d'une paix honteuse, quand la victoire de Denain permit de traiter sur de nouvelles bases. Cependant, par le traité d'Utrecht, en 1713, l'Acadie fut cédée à l'Angleterre.

Malgré les concessions que la France avait faites, elle pouvait grandement compenser ses pertes par la colonisation de la Louisiane. Mais le gouvernement avait négligé cette admirable province, et avait, en 1712, accordé à Crozat le privilége exclusif de son commerce, se réservant seulement la haute administration du pays. Ce privilége, comme tous les monopoles, devint très-préjudiciable au pays. Au lieu de former des établissements agricoles, il n'établit que quelques comptoirs; en 1717, il fut obligé de céder son privilége. Ce fut alors que Law constitua la compagnie du Mississipi, qui joua un si grand rôle dans le système de finances de ce célèbre aventureur. Cette compagnie eut la plus grande influence sur la Louisiane. De nombreux colons vinrent s'y établir; des défrichemens immenses furent opérés, et comme les divers postes successivement occupés n'étaient plus tenables, on conçut le projet de fonder, sur les rives mêmes du fleuve, la Nouvelle-Orléans, destinée à devenir l'un des plus florissans entrepôts du monde. Les plans tracés en 1717 par Bienville, frère d'Iberville, reçurent leur exécution; l'année suivante, la ville eut ses premiers habitans, et, en 1721, elle devint le chef-lieu de la colonie.

La longue paix qui régna en Europe devint pour les colonies une cause de prospérité. Aucun ennemi n'étant à craindre, on put défricher assez de terres pour nourrir de nombreuses familles; les mariages se multiplièrent, et la population de l'Amérique devint indépendante des émigrations de l'Europe.

La guerre éclata entre la Grande-Bretagne et l'Espagne en 1739. En vertu du Pacte de famille, la France se vit obligée de venir au secours de l'Espagne. Quoique les hostilités eussent commencé en Europe, les colonies des deux nations gardèrent une sorte de neutralité jusqu'en 1744. Les Français la violèrent alors en s'emparant des pêcheries

anglaises
contraign
barrasser
de s'emp
Louisbu
millions.
prendre
de l'Unio
par un ha

En 17
rante vair
et une qu
attaquer
délivra le
formidabl
qu'au tra
que puiss
due à la
qui avaie
place.

Le tra
saires le
glaises,
force seu
remontai

En eff
nent am
mais, d'
l'embouc
pouvoir
découvert
les pays
Sud. La I
cipe. De

anglaises et en faisant le siège de Port-Royal qu'on les contraignit à lever. La Nouvelle-Angleterre voulut se débarrasser d'un ennemi aussi dangereux; on conçut l'idée de s'emparer du cap Breton où les Français avaient bâti Louisbourg, dont les fortifications avaient coûté trente millions. Un officier de milice, Vaughan, résolut de prendre une place aussi importante avec les propres forces de l'Union et sans attendre les secours de l'Angleterre; par un hardi coup de main, il parvint à s'en rendre maître.

En 1746, la France envoya le duc d'Anville avec quarante vaisseaux, trois mille cinq cents hommes de troupes et une quantité d'armes, pour reconquérir Louisbourg et attaquer la Nouvelle-Angleterre. Une horrible tempête délivra les colonies anglaises des craintes inspirées par ce formidable armement. Il ne se passa rien de saillant jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, par lequel chaque puissance restituait ses conquêtes. Louisbourg fut rendue à la France, au grand mécontentement des colonies qui avaient fait de grands sacrifices pour s'emparer de cette place.

Le traité d'Aix-la-Chapelle avait réservé à des commissaires le droit de fixer les limites entre les colonies anglaises, françaises et espagnoles; il était évident que la force seule pourrait décider de ces prétentions rivales, qui remontaient jusqu'à la découverte.

En effet, en suivant le droit établi, les terres du continent américain appartenaient au premier découvreur; mais, d'après la reconnaissance d'un promontoire ou de l'embouchure d'un fleuve, chaque puissance se croyait le pouvoir de disposer des contrées dépendantes du point découvert: ainsi les premières chartes anglaises donnaient les pays compris entre l'Océan-Atlantique et la mer du Sud. La France et l'Espagne agirent d'après le même principe. De là devaient naître des difficultés pour le partage.

Il était surtout très-important pour l'Angleterre qu'elle pût empêcher les Français de réunir le Canada et la Louisiane par une chaîne de forteresses; car ses colonies, resserrées sur les bords de l'Océan, auraient été constamment à la merci de la France.

Entre l'Angleterre et l'Espagne il s'agissait de la Géorgie et des Carolines réclamées par la cour de Madrid, et des Florides dont une partie se trouvait dans les limites fixées par la charte de la Caroline. Dans cet état de choses, les travaux des commissaires furent inutiles. Le moindre prétexte pouvait donner lieu à la guerre, et on s'y prépara des deux côtés avec empressement. Les colonies anglaises comptaient alors plus d'un million d'habitans. Celles de la France n'en avaient que cinquante-deux mille. Pour balancer cette énorme différence la France était obligée à des envois de troupes et d'argent. Il est vrai qu'elle possédait l'amitié des Indiens, et que les colons administrés militairement étaient plus faciles à armer que les fermiers ou les négocians anglais.

Les gouverneurs du Canada, militaires distingués, avaient, par une ligne de forteresses, assuré les communications de Québec au Saint-Laurent; ils se proposèrent d'étendre cette ligne jusqu'au Mississippi, tant pour maintenir leur influence sur les Indiens que pour faciliter des incursions dans les provinces du Nord.

Le gouvernement britannique voulut de son côté agrandir ses possessions. La compagnie de l'Ohio s'était formée en Virginie et en Angleterre; elle obtint une concession de six cent mille acres de terre dans l'intérieur du pays en litige, et s'occupa immédiatement d'y former une colonie qui devait couper la chaîne des Français. Le gouverneur du Canada prit aussitôt des mesures violentes; il fit prisonniers les colons et construisit plusieurs forts du lac Erié à l'Ohio. La compagnie était trop puissante pour

céder sa
ton, agé
ritoire co
fort Duqu
s'élever si
Les hostil
malsains,
terre, fu
entre les c

Avant c
toutes les
congrès d
Albany e
les bases c
parut pas
pendante.
l'unanimi
d'une gran

Les hos
Braddock
deux cents
ditions con

La prem
Ecosse réc
sets, secon
de ce terrai
et tous les
dans les c
mandée pa
Duquesne
tué avec u
ington pu

Les colo
hommes. I

céder sans combattre. On chargea le major Washington, âgé de vingt-un ans, d'expulser les Français du territoire contesté; les troupes coloniales s'emparèrent du fort Duquesne, grâce au courage du jeune chef qui devait s'élever si haut dans l'estime de sa patrie et de la postérité. Les hostilités étaient donc commencées, et quelques déserts malsains, n'appartenant de fait ni à la France ni à l'Angleterre, furent le prétexte d'une guerre longue et acharnée entre les deux puissances.

Avant qu'elle fut déclarée, l'Angleterre voulut réunir toutes les forces des colonies sous une même direction. Un congrès de délégués de toutes les provinces se réunit à Albany en 1754; le plan d'union qu'on adopta contient les bases de la fédération des Etats-Unis. La couronne ne parut pas disposée à accepter une organisation aussi indépendante. Elle présenta un nouveau plan qui fut rejeté par l'unanimité des provinces, ce qui laissa subsister les germes d'une grande confédération américaine.

Les hostilités continuèrent l'année suivante; le général Braddock étant arrivé en Virginie à la tête de deux mille deux cents hommes, il résolut immédiatement trois expéditions contre les Français.

La première fut dirigée contre la partie de la Nouvelle-Ecosse réclamée par le Canada; les milices du Massachusetts, secondées par trois cents soldats, firent la conquête de ce territoire; on brûla les maisons, on ravagea les terres, et tous les habitans Français d'origine furent dispersés dans les colonies anglaises. La seconde entreprise, commandée par le général Braddock et tentée contre le fort Duquesne, eut un résultat bien différent; le général fut tué avec une partie des siens; la fermeté du colonel Washington put seule sauver le reste.

Les colonies du Nord avaient une armée de trois mille hommes. Le général Johnson remporta à leur tête une vic-

toire complète sur les troupes du baron Dieskau; il ne put cependant s'emparer du fort de Tyconderoga, but de l'expédition.

L'Angleterre déclara enfin la guerre en 1756; elle donna le commandement au comte de Loudoun qui réunit près du lac George une armée de huit mille hommes. Il se vit bientôt réduit à la défensive par le courage et l'habileté du général français, le marquis de Montcalm. Ce général investit Oswego avec cinq mille hommes; en trois jours de temps cette place fut prise; et comme elle avait été construite sur le territoire des Cinq-Nations malgré leurs réclamations, Montcalm la fit raser, en déclarant aux Indiens qu'il ne désirait que leur neutralité.

Quoique Loudoun se vit à la tête de dix mille hommes, Montcalm n'hésita pas à s'assurer, l'année suivante, la possession du lac George; il investit le fort de Guillaume-Henri, défendu par trois mille Anglais, et l'obligea à capituler après un siège de six jours.

Jusqu'alors la Grande-Bretagne n'avait éprouvé que des revers; le génie d'un seul homme changea la face des affaires. Le grand Pitt arriva au ministère, et sa puissante énergie se communiquant aux colonies, elles surent faire des sacrifices qu'aucun pouvoir arbitraire n'aurait été capable de leur arracher. Le Massachusetts, le New-Hampshire et le Connecticut formèrent en peu de jours une armée de quinze mille hommes. De nombreux marins montèrent les vaisseaux de guerre; des contributions extraordinaires furent imposées et facilement remplies. En même temps l'amiral Boscawen arriva avec une flotte considérable et douze mille soldats, de telle sorte que le général Abercrombie, investi du commandement en chef, vit sous ses ordres une armée forte de cinquante mille hommes.

La campagne de 1758 s'ouvrit par le siège de Louisbourg; le commandant se rendit devant des forces supé-

rieures a
tait plus
troupes
les forts
des Angl
de Pittsb

La Fr
n'avait p
que le pla
envahie
taqua Qu
glante ba
Quebec s
Montréal
que les A
command
rent était
les troupe
les glace
M. De L
son tour
le Canad
loin de p
la seule q

Les co
tranquilli
du Sud d
des Chere
taque cor
et cherch
profita d
voité dep
renouvelé
qui cause

rieures après un long siège et au moment où la place n'était plus tenable. Montcalm, qui avait réuni toutes ses troupes pour conserver Tyconderoga, ne put défendre les forts Frontignac et Duquesne qui tombèrent au pouvoir des Anglais; le premier fut rasé, et le second reçut le nom de Pittsbourg.

La France engagée dans une guerre contre la Prusse n'avait pu envoyer des secours au Canada. Ce fut en 1759 que le plan d'invasion de cette province fut résolu. Elle fut envahie de trois côtés à la fois; le général anglais Wolf attaqua Québec défendu par Montcalm, et, après une sanglante bataille où les deux généraux perdirent la vie, Québec se rendit. Les Français ne possédaient plus que Montréal où ils n'avaient pas l'espoir d'être secourus tant que les Anglais seraient maîtres du fleuve. M. De Lévi qui commandait voulut profiter du moment où le Saint-Laurent était gelé pour reprendre Québec. Déjà il avait battu les troupes ennemis et se disposait à faire le siège, quand les glaces se rompirent et livrèrent passage à la flotte. M. De Lévi se retira à Montréal où il fut bientôt assiégié à son tour et forcé à capituler. Ce fut ainsi qu'en 1760 tout le Canada se trouva au pouvoir de l'Angleterre qui était loin de prévoir que cette province serait en peu d'années la seule qui lui restât surtout le continent américain.

Les colonies du Nord étaient à peine en possession d'une tranquillité achetée au prix de tant de sacrifices, que celles du Sud devinrent le théâtre d'une guerre violente. La tribu des Cherokies avait servi d'auxiliaires aux Anglais dans l'attaque contre le fort Duquesne; ils furent mal récompensés et cherchèrent à se venger. Le gouverneur de la Caroline profita de ces menaces pour pénétrer dans leur pays convoité depuis long-temps. Ce fut le signal de combats qui se renouvelèrent pendant deux ans avec des succès variés, et qui causèrent la mort ou la ruine d'un grand nombre de

colons. Après la conquête du Canada, les Chéroneux ne purent tenir contre des forces supérieures, et furent presqu'entièrement détruits.

Les Espagnols étaient restés neutres dans la guerre contre la France; ils se déclarèrent pour cette puissance en 1762. Cette rupture fit tomber au pouvoir des Anglais, entre autres possessions, l'importante île de Cuba. Les trois parties belligérantes firent enfin la paix le 3 novembre 1763. La France ne conserva en Amérique qu'une partie de la Louisiane qu'elle ne tarda pas à céder à l'Espagne pour l'indemniser de ses pertes, et cette puissance donna les Florides en échange de Cuba. Ainsi les colonies anglaises se trouvèrent débarrassées des peuples dont le voisinage les inquiétait. Ces nouvelles acquisitions furent distribuées en quatre provinces: celles de Québec, de la Floride orientale, de la Floride occidentale et de la Grenade. On accorda à ces provinces une constitution semblable à celle des autres colonies; la liberté de religion fut proclamée, et les Français du Canada, devenus plus heureux et plus libres, approuvèrent ce changement de gouvernement devenu favorable pour eux.

Dans la Louisiane, au contraire, la tyrannie des Espagnols se fit cruellement sentir. Les principaux habitans ayant élevé des plaintes, le gouverneur les invita à dîner et au sortir de table les fit tous fusiller. Cette atrocité était loin d'attacher le pays à ses nouveaux maîtres; la Louisiane conçut dès ce moment le projet de secouer le joug espagnol.

L'Angleterre, n'ayant plus à soutenir la guerre avec le continent, chercha à réparer le désordre de ses finances. Le ministère crut pouvoir faire peser sur l'Amérique une portion des charges qui accablaient la métropole. En 1765 on fit passer le bill pour l'établissement du timbre en Amérique. Dès que cet acte, qui blessait les droits des colonies,

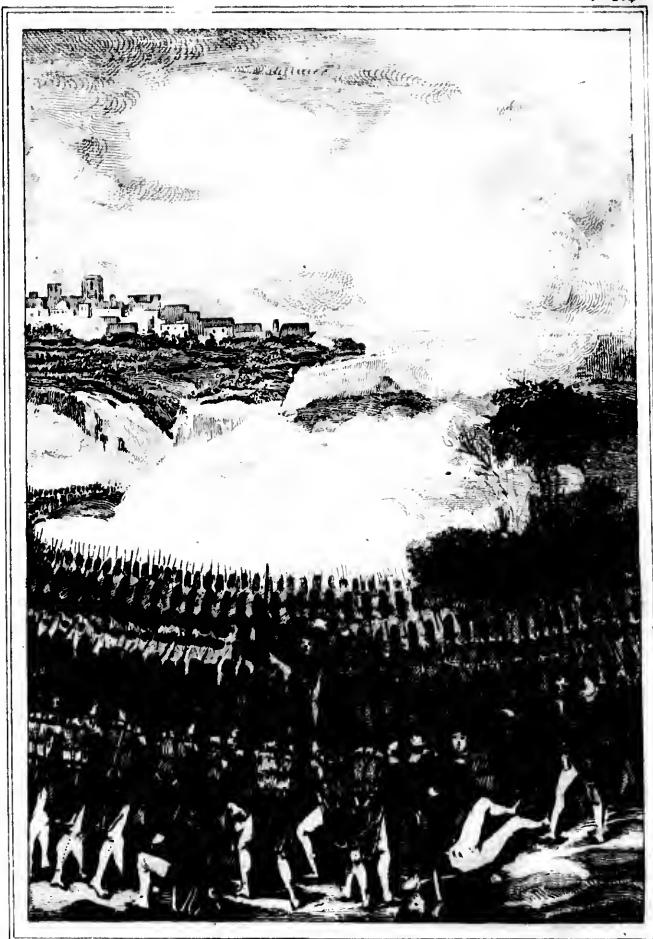
fut connu, s'opposa la nimité de l'Angleterre aux colonies, et résistera. Cela fut alors un succès. Un boisson d'alcool, compagnie des amis dans une ville de Boston, déclara qu'il jeta à la mer le poisson qu'il remit la veille à l'attaque de la ville déréée contre l'Angleterre à Philadelphie. Il fut arrêté et condamné à une déclassement dans la marine. Le cabinet de Londres, comme un succès, cessa de faire ce qu'il avait fait. Son attente fut vaincue. Il se trouva que l'acte qu'on avait fait à Concord, dans le Massachusetts, Gage qui commandait un corps de soldats, facilité; mais il fut attaqué par les milices d'un régiment de milice de Concord, et place signe.

fut connu, les provinces s'émurent; de toutes parts on s'opposa à l'exécution de la mesure fiscale avec une unanimous telle que le parlement la révoqua. De 1768 à 1773, l'Angleterre chercha à établir de nouvelles taxes tandis que les colonies mettaient en usage tous les moyens légaux pour y résister. Le droit sur le thé fut seul conservé. Le peuple prit alors la patriotique mesure de s'abstenir de cette boisson dont l'usage était universel. En 1773, la compagnie des Indes envoya plusieurs navires chargés de thé; dans presque tous les ports on leur refusa l'entrée. A Boston on alla plus loin; on s'empara du bâtiment, et on jeta à la mer les caisses qu'il portait. Le Parlement fit fermer le port de Boston, retira la charte de la province et remit la couronne en possession de ses anciens droits. Cette attaque contre l'indépendance d'une colonie fut considérée comme générale; un congrès national fut convoqué à Philadelphie. Le 4 septembre 1774, il ouvrit sa mémoreable session à laquelle cinquante-cinq délégués de onze provinces assistèrent; ils proclamèrent en se séparant une déclaration des droits qui aurait pu rétablir la paix si le cabinet anglais n'avait pas regardé une concession comme une lâcheté. Il crut par des moyens rigoureux faire cesser ce qu'il appelait une rébellion. Le résultat trompa son attente: la province de Massachussets, dont l'existence se trouvait menacée, avait réuni un congrès provincial, et avait formé des compagnies disponibles au premier signal, qu'on appela *hommes à la minute*. On avait établi à Concord un magasin d'armes et de munitions; le général Gage qui commandait à Boston envoya, le 19 avril 1775, un corps de mille hommes pour le détruire. On le fit avec facilité; mais, au retour, les hommes à la minute, prévenus, attaquèrent les Anglais, qui auraient tous péri sans l'arrivée d'un renfort nombreux. Trois cents hommes restés sur la place signalèrent cette première victoire des Américains,

et le combat de Lexington fut le signal de la guerre. Bien-tôt trente mille hommes furent réunis devant Boston, qu'ils bloquèrent, pendant que d'autres volontaires s'emparaient de plusieurs forts sur différens points.

Des renforts considérables arrivés d'Angleterre permirent au général Gage d'étendre ses opérations; les Américains prévenus voulurent de leur côté presser le siège de Boston; ils s'emparèrent des sommets de Bunker's Hill, qui dominaient la ville; ils travaillèrent toute la nuit à s'y fortifier et le lendemain la surprise fut grande quand on vit une batterie menacer les vaisseaux et Boston. Gage résolut une attaque générale; ses colonnes montèrent deux fois à l'assaut et furent deux fois repoussées; enfin malgré la défense héroïque des patriotes, les Anglais se rendirent maîtres de la redoute, mais ne purent déloger les Américains de leurs premières positions. Ce succès était le présage de ce qu'on devait attendre de la valeur de ces milices. Le congrès voulant leur donner une direction uniforme, résolut de nommer un général en chef; le choix tomba sur George Washington qui s'était distingué dans les guerres contre les Français. De ce moment les opérations eurent une marche régulière; le siège de Boston, conduit avec prudence et talent, se termina en 1776 par la prise de la ville et l'évacuation des troupes anglaises.

Alors la lutte se trouva définitivement engagée. Tandis que l'Angleterre faisait des préparatifs formidables, le congrès de Philadelphie résolut de proclamer l'indépendance et chargea une commission de rédiger une déclaration. Ce comité, composé de Jefferson, John Adams, Franklin, Sherman et Livingston, présenta son travail; le 4 juillet 1776, l'assemblée adopta à l'unanimité le célèbre manifeste qui constituait en nation et en république les treize colonies anglaises de l'Amérique. La fin de cette année fut marquée par de nombreux désastres pendant les-



Bataille de Clémenciat 1793

quels le co
quitter Phi
moment le
toute trans
tion aux p
des traités
klin fut c
français ;
sion délica
des volonté
ricains. Ce
fondement
touré jusq
souvenirs
et sa for
triomphe e
blirent les
succès qui
tions enta

La réve
dans toute
nonçaient
moyen de
nada; au
conclu av
une décla
on se prép
nous som
événemen
lutte, pen
chambeau
glaises de
capitulatio

La camp

quels le congrès déploya une fermeté admirable. Forcé de quitter Philadelphie, il se rendit à Baltimore, et, dans le moment le plus critique, il déclara qu'il se refuserait à toute transaction avec la métropole. Il notifia cette résolution aux puissances étrangères, en les engageant à faire des traités d'alliance avec la république. Le célèbre Franklin fut chargé d'aller négocier avec le gouvernement français ; s'il ne put réussir tout d'abord dans cette mission délicate, il obtint qu'on ne s'opposerait pas au départ des volontaires qui se proposaient d'aller secourir les Américains. Ce fut alors qu'un homme trop célèbre jeta les fondemens de cette renommée dont il ne cessa d'être entouré jusqu'à sa mort. Lafayette, ce nom rappelle mille souvenirs, sacrifia à la cause de l'indépendance sa vie et sa fortune, et son influenceaida puissamment au triomphe de cette cause. Des secours arrivés à propos rétablirent les affaires des Etats-Unis, et leur firent obtenir des succès qui permirent d'attendre le résultat des négociations entamées à Versailles.

La révolution américaine était populaire en France dans toutes les classes ; les ministres même du roi se prononçaient ouvertement en sa faveur. La guerre était un moyen de réparer les pertes, suites de la session du Canada ; au commencement de 1778, un traité d'alliance fut conclu avec les États-Unis. L'Angleterre y répondit par une déclaration de guerre à la France, et des deux côtés on se prépara à la soutenir dignement. Le cadre que nous nous sommes tracé ne nous permet pas de raconter les événemens mémorables qui marquèrent cette grande lutte, pendant laquelle les Français, commandés par Rochambeau et Lafayette, remportèrent sur les armées anglaises des avantages signalés, dont le principal fut la capitulation de lord Cornwallis.

La campagne de 1781 avait convaincu le gouvernement

anglais qu'il lui était impossible de faire rentrer les colonies sous sa domination. Un ministère tout composé d'adversaires de la guerre arriva au pouvoir en 1782. Son premier soin fut d'envoyer des commissaires à Paris, pour traiter directement de la paix avec la France et l'Amérique. Le 3 février 1783, le traité fut définitivement signé, et la république reconnue. L'Espagne eut, en échange de la Louisiane, les Florides qu'elle céda en 1819. Délivré alors des ennemis extérieurs, le congrès travailla à consolider son ouvrage; car le pacte fédéral n'était que provisoire. Une convention se réunit pour rédiger une constitution; présentée à la nation le 17 septembre 1787, cette constitution fut solennellement proclamée l'année suivante: c'est celle qui régit encore les États-Unis. Washington fut élu président à l'unanimité des suffrages; il fut successivement réélu jusqu'en 1797, époque à laquelle il se retira tout-à-fait.

L'indépendance de l'Amérique du Nord, reconnue par toutes les puissances, fut un événement immense pour la civilisation. Depuis, les États-Unis ont constamment marché dans des voies de grandeur et de prospérité; le dénombrement de la population, exécuté tous les dix ans, démontre que dans chaque période elle a à peu près doublé. Ses finances sont dans un état plus prospère que celles d'aucune nation de l'Europe, car la dette contractée pendant la guerre de l'indépendance est intégralement éteinte. Le commerce et l'industrie se sont rapidement élevés à un haut degré de perfectionnement. Les bateaux à vapeur sillonnent les immenses fleuves et les canaux nombreux dont le territoire est coupé. Des chemins en fer rendent les communications plus promptes et plus faciles. Aux yeux des membres de nos antiques sociétés d'Europe, les Etats-Unis offrent de tous côtés des spectacles magiques, et

quand on songe que cinquante ans se sont à peine écoulés depuis que ce peuple a pris rang parmi les nations, la raison demeure stupéfaite devant d'aussi grands et d'aussi beaux résultats. Lorsque l'illustre général Lafayette visita cette terre où son nom n'est prononcé qu'avec vénération, il ne put trouver des paroles assez éloquentes pour exprimer son admiration; au milieu des déserts, il voyait de nombreuses cités riches et florissantes, et partout les conquêtes de l'industrie et de la civilisation.

L'Amérique est appelée à jouer un grand rôle dans les destinées du monde, sur lesquelles l'action des Etats du Nord se fait déjà sentir; et si ceux du Sud recouvrent la paix dont les discordes civiles ne leur ont pas encore permis de jouir, qui peut prévoir les effets du Nouveau-Monde sur l'Ancien?

FIN DE L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

TABLE

DES CHAPITRES.

	Pages.
CHAPITRE I. Introduction.	1
— II. Christophe Colomb.	7
— III. Premiers établissements sur le continent.	25
— IV. Etat de l'Amérique lors de la découverte.	48
— V. Conquête du Mexique par Fernand Cortez.	71
— VI. Conquête du Pérou par François Pizarre.	113
— VII. Etat du Mexique et du Pérou lors de la conquête.	153
— VIII. Colonies espagnoles jusqu'à 1780.	175
— IX. Histoire du Brésil et du Paraguay.	191
— X. Colonies espagnoles de 1780 à 1836.	214
— XI. Histoire de la Virginie.	233
— XII. Histoire de la Nouvelle-Angleterre.	250
— XIII. Histoire du Canada, de la Louisiane et des Etats-Unis.	273

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

Pages.
1
7
25
48
71
113
quête. 153
175
191
214
233
250
des
273

